

POSSIBLES

VOLUME 45. NUMÉRO 1 PRINTEMPS 2021

Résistances numériques

POSSIBLES

DÉPARTEMENT DE SCIENCE POLITIQUE,
Dominique Caouette, Pav. Lionel Groulx, Université de Montréal C.P. 6128,
Succursale Centre-ville, Montréal (Québec), H3C 3J7
SITE INTERNET : www.redtac.org/possibles

RESPONSABLES DU NUMÉRO : Stéphane Couture et Sophie Toupin

COMITÉ DE RÉDACTION : Christine Archambault, Raphaël Canet, Dominique Caouette, Marie Cosquer,
Régis Coursin, Gabriel Gagnon, Nadine Jammal, Clara Leroy, Bochra Manai, Jean-Pierre Pelletier,
Anatoly Orlovsky, Jean-Claude Roc, Geneviève Talbot et André Thibault

COORDINATION : Régis Coursin et Marie Cosquer

RESPONSABLES DE LA SECTION POÉSIE/CRÉATION : Anatoly Orlovsky et Jean-Pierre Pelletier

RESPONSABLES DE LA SECTION DOCUMENTS : Raphaël Canet et Clara Leroy

RESPONSABLE DE LA PRODUCTION : Daniel Girard

CONCEPTION GRAPHIQUE ET COUVERTURE : Julien Cayla-Irigoyen

VISUEL DE COUVERTURE : Alix Galdin

CORRECTION, RÉVISION et TRADUCTION : Christine Archambault, Mélissa Ferron, Gaëlle Noémie Jan,
Justin Lemire, Alexánder Martínez, Anatoly Orlovsky, Jean-Pierre Pelletier, Marie Rivière

MEMBRES FONDATEURS : Gabriel Gagnon, Roland Giguère, Gérald Godin, Gilles Hénault, Gaston Miron,
Marcel Rioux

**lab—
delta** droits en ligne
et technologies
alternatives

Ce numéro a été réalisé dans le cadre du projet «LabDelta»
(<https://www.labdelt.ca/>) financé par l’Autorité canadienne pour
les enregistrements Internet (ACEI)

IMPRESSION : Le Caïus du livre

Ce numéro : 20\$ La revue ne perçoit pas la TPS ni la TVQ.
DÉPÔT LÉGAL Bibliothèque nationale du Québec : D775 027
DÉPÔT LÉGAL Bibliothèque nationale du Canada : ISSN : 0707-7139
Montréal © 2021 Revue POSSIBLES

TABLE DES MATIÈRES

SECTION I : Résistances numériques

Introduction : qu'est-ce que la résistance numérique?10
Sophie Toupin et Stéphane Couture

Partie 1 – Perspectives cartographiques

Cartographier les résistances à l'ère du capital algorithmique..... 20
Jonathan Durand Folco et Jonathan Martineau

**Hackers. Au cœur de la résistance numérique.
Recension du livre d'Amaelle Guiton (2013).....**31
Eva Giard et Stéphane Couture

**Détruire ou altérer le fonctionnement des machines numériques,
la résistance du 21^e siècle ?** 39
Benjamin Cadon

Partie 2 – Infrastructures alternatives

Les infrastructures numériques : quels enjeux en contexte canadien? 50
Anne-Sophie Letellier et Julien Hocine

Soutenir ce qui nous soutient : faire de l'infrastructure féministe.....61
SpiderAlex

Infrafem, ressources et répertoires féministes69
SpiderAlex

Messageries fédérées : des « résistances numériques » par l'architecture?..... 78
Ksenia Ermoshina et Francesca Musiani

Partie 3 – Plateformes et données

**Déjouer les algorithmes, une tactique de résistance numérique :
le cas des pods d'engagement d'Instagram**88
Stéphane Couture et Samantha Boucher

Le Manifeste-Non du féminisme des données (FEMINIST DATA MANIFEST-NO) 98
Traduction par Catherine Turgeon

**Pour se souvenir de la Covid-19 en Chine :
les formes de la résistance numérique face à la censure 103**
Kinoko Merini

Partie 4 – Résistances numériques, anticoloniales et décolonialité

**La résistance à la colonialité numérique : la roue de médecine technologique
anichinabée et la plateforme numérique *Indigenous Friends* 109**
Alejandro Mayoral-Baños

**Stratégies de résistance à la technocolonialité :
Apprendre des fablabs d’Afrique 119**
Thomas Hervé Mboa Nkoudou

**L’analogique et le numérique au service de la résistance au temps
du mouvement de libération en Afrique du Sud 130**
Sophie Toupin

SECTION II Documents

**Mieux comprendre la distinction entre les principes d’équité-diversité-inclusion
et les approches de décolonisation-réconciliation-autochtonisation au Québec..... 140**
Carine Nassif-Gouin, Pierre Picard, Chantal Levesque, Mélanie Boivin
et le Dr Samuel Blain

L’université postlibérale. L’institutionnalisation de la vérisimilitude..... 151
Laurence McFalls

Lutttes autochtones : entre la mémoire et l’oubli 161
Entrevue de Pierrot Ross-Tremblay par Francis Dupuis-Déri

SECTION III Poésie/Création

Choix de poèmes (On me demande d’être sans temps ni espace... Retournées à la terre des songes Les vieux généraux Ougoun, forgeron sans égal Remue-moi).....	170
Licia Soares de Souza	
Âme.....	176
Klau Figueredo	
Votre manteau mouillé (extrait)	177
Jorge Fajardo Traduit de l’espagnol par l’auteur	
d’un fruit peut-être... (extrait de « Survenir Soif »).....	181
Florence Noël	
Deux œuvres sur toile : N’oublie jamais suivi de Sans titre	185
Danielle Lauzon	
L’accent du pays.....	187
Nada Sattouf	
Trois poèmes (Muter, « Tout ce qu’on dissimule », « Frères, nous avons hérité »).....	190
Jean-Yves Métellus	
madeleine.....	193
Laurence Veilleux	
Moi aussi.....	197
Rosalie Lessard	
Aquarium de gelée (détail)	198
Chih-Chien Wang	
Première.....	199
Laurence Bertrand	

Au monde (<i>extramuros</i>)	203
Anatoly Orlovsky Traduit du russe par l'auteur	
Circulation (détail)	204
Elisabeth Picard	
circuladô de fleur (extrait de « Galaxies »)	206
Haroldo de Campos Traduit du portugais (Brésil) par André Montes Radomski Révision et suggestions : Johann Istace et Pierre-Louis Quenneville	
Mal de terre comme au ciel (extraits)	209
Thierry Dimanche	
Trois poèmes du recueil « Cette blessure est un territoire » (GRIEF AFTER GRIEF AFTER GRIEF AFTER GRIEF, THERE IS NO BEAUTIFUL LEFT, LOVE IS A MOONTIME TEACHING)	211
Billy-Ray Belcourt Traduit de l'anglais par Mishka Lavigne	
<i>Raven Meets the Owl</i>	218
Ningiukulu Teevee	
la langue des dragons	220
Robert Hamel	
Le spectre de Clytemnestre	221
Nadine Ltaif	
La douleur suivi de Virginité	223
André-Guy Robert	
Si ceci est la vie, moi je suis le Petit Chaperon rouge	227
Luisa Valenzuela Traduit de l'espagnol (Argentine) par Lori Saint-Martin	
<i>Rainbow mountains</i> (détail)	238
Elisabeth Picard	
Embrasser les charpies au sternum	240
Noémie Pomerleau-Cloutier	

<i>c'est trop facile de tenir ses promesses (suite poétique)</i>	242
Anthony Lacroix	
Tuer ce qui est mort déjà	246
Éric Roger	
Assoupli (la joue le rêve)	248
Loui	
avec une photographie de Drtommie	
Donnez des ailes (extrait)	250
Danielle Dussault	
Tige d'aubergine sur étagère	256
Chih-Chien Wang	
Suite covidienne n° 3 – notations en gris majeur	258
Catrine Godin	
Esquisse (détail)	262
Elisabeth Picard	
swingdance	264
Hugh Hazelton	
Traduit de l'anglais par l'auteur	
avec l'aide de Nathalie Boisvert et Jean-Pierre Pelletier	
Louis-Pierre Bougie – être et n'être pas (critique d'art)	266
Bernard Lévy	
Trois estampes	271
Louis-Pierre Bougie	

SECTION I
Résistances numériques

Introduction : qu'est-ce que la résistance numérique ?

Par **Sophie Toupin** et **Stéphane Couture**

Ce numéro spécial de la revue *Possibles* propose d'aborder le thème des « résistances numériques ». Dans la littérature universitaire et militante, ce thème est abordé depuis déjà une vingtaine d'années, et ce, dans différentes perspectives. En anglais, le concept de *digital resistance* a par exemple été conceptualisé par le collectif *Critical Art Ensemble* au tournant des années 2000, et était axé sur l'idée de « médias tactiques », concept faisant lui-même référence aux usages critiques et aux théorisations visant à avancer différents enjeux politiques subversifs. L'un des modèles mis de l'avant était alors celui de « désobéissance civile électronique », qui visait à mobiliser les technologies numériques à des fins de protestation de manière à perturber le pouvoir en place. Parallèlement, d'autres écrits utilisaient le concept de *digital resistance* pour décrire l'usage des médias numériques alors naissants – en particulier le téléphone cellulaire à cette époque – pour s'opposer politiquement, par exemple dans les mouvements pour la démocratie en Serbie (Vágvölgyi 2000).

Le concept de résistance numérique ou *digital resistance* continue aujourd'hui d'être mobilisé, tant en anglais qu'en français, et la plupart du temps en référence à des usages tactiques, par exemple pour solidariser les journalistes à la pige (Salamon 2018) ou pour soutenir la lutte des Palestiniens (Skare 2016) ou celle pour la démocratie au Zimbabwe (Moyo 2009). Pour Ziccardi (2013), les activités de contestation numérique ont souvent de très forts liens avec la culture des hackers, qui privilégie la curiosité et l'usage non conventionnel des technologies. Dans le monde francophone, Amaelle Guiton (2013) – dont nous proposons une recension de l'ouvrage ici – place les hackers « au cœur de la résistance numérique » face au contrôle de plus en plus présent des communications par les grandes entreprises et les gouvernements. Au Québec, Philippe de Grosbois (2018) aborde les hackers dans une perspective similaire soit celle des « batailles d'Internet ».

Trépanier-Jobin (2017) considère plus généralement le phénomène de résistance numérique comme « l'utilisation des médias numériques à des fins de contestation et de résistance ». Comme d'autres auteurs et autrices, Granjon (2017) dresse un portrait historique de la « résistance en ligne ». Celui-ci part des usages militants d'Internet des années 1990 jusqu'aux phénomènes d'Anonymous et de Wikileaks, en passant par des phénomènes souvent moins perçus d'emblée comme des pratiques de résistance. En guise d'exemple, on songe à la mobilisation de fans d'Harry Potter pour soutenir financièrement l'envoi de médicaments en Haïti. D'autres pratiques ou usages des technologies numériques pourraient aujourd'hui être caractérisés comme des « résistances numériques », en cherchant à contrer ou à se défendre contre, entre autres, la violence de la suprématie blanche, et contre le capitalisme, le colonialisme et les antiféministes/anti-LGBTQI+.

Historiquement, nous trouvons également important de situer les résistances numériques dans le prolongement des combats contre l'apparition des machines préindustrielles et industrielles. Dans son livre *Maroon Nation*, Johnhenry Gonzalez (2019) nous plonge par exemple dans l'histoire de ces hommes et femmes marrons qui en Jamaïque attaquaient le système préindustriel des plantations britanniques. Pour ce faire, ils concentraient une partie de leurs efforts révolutionnaires à la destruction des machines des plantations, et à la création de communautés autonomes loin du système esclavagiste. Gonzalez considère les marrons la version la plus réussie des Luddites, qui eux aussi allaient quelques décennies plus tard saboter, par exemple, les métiers à tisser automatisés au cœur des débuts de la révolution industrielle qui allait paupériser toute une classe de travailleurs en faisant disparaître leur art.

Dans *Culture and Technology: A Primer*, Jennifer Daryl Slack et J. MacGregor Wise (2015) dédient d'ailleurs tout un chapitre au luddisme. Dans la culture populaire, être appelé luddite signifie être « anti-technologie » ou « anti-progrès ». Par contre, historiquement, les Luddites ne sont pas contre toutes les formes de technologie, mais plutôt contre celles qui visent, à renforcer le capital et les élites et à opprimer et dominer le peuple. Au temps de la révolution industrielle britannique, révolution qui s'est d'ailleurs opérée grâce à l'esclavage et au colonialisme, les Luddites s'opposaient à la déqualification de leurs emplois, au remplacement des travailleurs par les machines, à la réduction des salaires et à leur assujettissement général au système de l'usine moderne (Slack & Wise 2015). Leur résistance prenait différentes formes d'actions directes telles que la négociation, la grève, les manifestations et le sabotage des machines (Slack & Wise 2015). D'hier à aujourd'hui, certains groupes engagés dans l'analyse et la résistance aux technologies et au numérique puisent dans l'histoire du luddisme pour repenser analytiquement les fondements de la résistance. D'ailleurs, l'un des auteurs dans ce numéro (voir Cadon) utilise le cadre d'analyse des Luddites contemporains – ou néo-luddisme – pour sa critique envers les machines. Le terme néo-luddisme, appliqué aux ordinateurs, a émergé des travaux de Kirkpatrick Sale (1995).

Une autre perspective historique pertinente sur les résistances est celle proposée par Ruha Benjamin (2019) dans son livre *Race after technology*. Dans cet ouvrage, l'autrice se réfère à l'histoire américaine de la ségrégation raciale, et en particulier aux Lois Jim Crow, qui établissaient la ségrégation et visaient à limiter et entraver les droits fondamentaux des Africains-Américains. Benjamin analyse ce qu'elle décrit comme un nouveau code Jim (*New Jim Code*), un code informatique, cette fois, qui reflète et reproduit les discriminations existantes, mais qui est perçu plus objectif que les systèmes discriminatoires de l'époque précédente. Pour combattre ce nouveau code Jim et le racisme dans la sphère du numérique, Benjamin propose un cadre abolitionniste pour réoutiller nos solidarités et réimaginer la justice à travers le développement de technologies dites émancipatrices. Elle utilise l'exemple de l'application *appolition* (un mot-portemanteau d'application + abolition) développé en 2017 par le militant transgenre noir Dr Kortney Ziegler. Cette application visait à récolter de l'argent pour permettre à des personnes notamment noires d'être mises en liberté sous caution dans un système d'incarcération raciste. Benjamin nous rappelle aussi que, comme les pratiques abolitionnistes antérieures, celles d'aujourd'hui ne doivent pas toutes être exposées. Certaines demandent une *discretion stratégique*, tandis que d'autres peuvent être tweetées au monde entier (Benjamin 2019).

Résumé des textes

Ce dossier veut donc aborder une diversité des pratiques, discours et phénomènes qui pourraient être caractérisés comme des formes de « résistance numérique ». Les contributions abordent des perspectives provenant de différents espaces géographiques ou culturels, incluant la mise en lumière de cas situés en contextes québécois et canadien. Certaines adoptent une approche historique afin d'illustrer le développement des contestations numériques. Pour autant, ils ne mobilisent pas forcément l'éventail historique que nous avons dressé plus haut, mais sont plutôt irrigués par ces derniers. D'autres s'attachent aux théories décoloniales, anticoloniales, féministes ou critiques pour entre autres repenser les infrastructures numériques et remettre en question le capitalisme numérique. Pour mieux faire ressortir les différentes contributions, il est possible de diviser le dossier en quatre parties distinctes.

La première partie regroupe différents textes proposant une perspective plus large et cartographique des résistances numériques.

Dans leur article « Cartographier les résistances à l'ère du capital algorithmique », **Jonathan Durand Folco** et **Jonathan Martineau** situent les résistances numériques autour de deux types de luttes sociales. D'une part, les « luttes de classes », qui opposent le capital au travail. Celles-ci se manifestent par des efforts de syndicalisation des chauffeurs d'Uber ou de grève chez Amazon. D'autre part, les « luttes frontières » se situent à la jonction de la production économique et d'autres sphères sociales et renvoient aux revendications d'un droit à la déconnexion ou à la vie privée, ou encore aux mouvements tels que le Data 4 Black Lives.

Eva Giard et **Stéphane Couture** proposent pour leur part une recension de lecture du livre de Amaelle Guiton paru en 2013, intitulé *Hackers, au cœur de la résistance numérique*. Nous avons en effet préféré nous attarder dans ce dossier à des aspects et des travaux sans doute un peu moins connus du public cible de la revue qui amènent aussi des perspectives différentes sur les phénomènes de résistance numérique. Nous ne pouvions toutefois pas ignorer le phénomène des hackers et avons donc décidé de proposer cette recension de lecture du livre de Guiton qui, bien qu'un peu daté (2013), fait directement écho au thème du numéro (la résistance numérique).

Le texte de **Benjamin Cadon** « Détruire ou altérer le fonctionnement des machines numériques, la résistance du 21^e siècle ? » situe pour sa part la résistance numérique aujourd'hui dans le prolongement du Luddisme. Le nom Luddisme a été donné aux briseurs ou saboteurs de machines qui luttaient contre la disparition de leur art ainsi que leur paupérisation suite à l'arrivée des métiers à tisser automatisés au début de la révolution industrielle en Angleterre. L'auteur s'interroge sur les motifs qui, au cours des dernières décennies, ont développé de la haine à l'égard des machines et sur les stratégies de destruction à petite échelle du capitalisme numérique actuel qui appelle le néo-luddisme. L'auteur conclut en se questionnant sur la manière de tendre vers un futur responsable et équitable par l'adoption de basses technologies ou *low tech*.

La deuxième partie aborde la question des infrastructures numériques, c'est-à-dire l'ensemble des dispositifs techniques (serveurs, fils, logiciels, etc.) et organisationnels (ressources humaines) qui soutiennent nos usages normaux. En effet, des initiatives existent depuis longtemps et tentent de proposer des infrastructures numériques alternatives à celles commerciales, lesquelles les auteurs et autrices associent aux luttes du numérique.

Anne-Sophie Letellier et **Julien Hocine** s'intéressent à la manière dont la résistance se manifeste dans le champ des infrastructures numériques au Canada avec leur article intitulé « Les infrastructures numériques : quels enjeux en contexte canadien? ». Référant aux travaux de Milan, ce type de contestation y est présenté comme étant :

L'implantation de moyens de communication, tels que des fournisseurs d'accès Internet (FAI) non commerciaux (...) afin de défaire le monopole des États et des conglomérats médiatiques, technologiques et des télécommunications sur l'usage et le contrôle des infrastructures de communication. (Notre traduction : Milan 2013, 1)

On y présente les résistances en termes de connectivité et d'appropriation, en particulier dans la mise en place d'infrastructures communautaires de télécommunication, et ce, autant en milieu urbain qu'au sein des communautés autochtones en région nordique du Canada.

SpiderAlex nous propose deux textes conjoints, respectivement intitulés « Soutenir ce qui nous soutient : faire de l'infrastructure féministe » et « Infracem, ressources et répertoires féministes ». Le premier texte développe un cadre conceptuel pour comprendre ce que sont les infrastructures féministes et comment celles-ci représentent une forme de résistance numérique féministe. À partir de deux exemples, l'Internet féministe et les serveurs féministes, l'autrice nous fait voyager dans le monde du développement d'infrastructures numériques faites par et pour des réseaux féministes anonymes. Le deuxième texte est un recueil de ressources nous permettant d'approfondir le sujet des Infracems à travers des exemples tels que des lignes d'attention (*helplines*), des serveurs féministes, le développement des protocoles d'Internet féministe, les algorithmes et les bots féministes intersectionnels.

L'article de **Ksenia Ermoshina** et **Francesca Musiani** « Messageries fédérées : des résistances numériques par l'architecture? » porte sur le sujet des messageries fédérées comme forme de lutte par l'architecture. Les messageries fédérées sont des services de messagerie instantanée (comme WhatsApp, Facebook Messenger ou Slack) qui, bien que liés entre eux sous la forme d'une « fédération », fonctionnent sur des serveurs autonomes les uns des autres. Ce type d'architecture s'oppose aux plateformes centralisées et commerciales de messages, et les autrices parlent d'ailleurs d'une « résistance par l'alternative » qui rejoint ainsi la culture hacker et les projets de logiciels libres. Le texte aborde le cas du projet Matrix.org, qui recense 10 millions de comptes et plus de 20 000 serveurs.

Une troisième partie regroupe différentes études de cas de contestation numérique en lien avec les plateformes numériques et les données.

Stéphane Couture et **Samantha Boucher** proposent dans leur article « Déjouer les algorithmes, une tactique de résistance numérique : le cas des “pods d’engagement” d’Instagram » une analyse du cas des « pods d’engagement d’Instagram », qui sont des espaces où des influenceurs et influenceuses se coordonnent pour se donner davantage de visibilité, en dépit des algorithmes d’Instagram qui prescrivent le contraire. Ce cas permet de voir des formes de contestation moins spectaculaires et moins politiquement évidentes, mais qui méritent tout de même notre attention étant donné l’importance actuelle du travail de « branding » sur les réseaux sociaux. Se référant à divers travaux sur les résistances tactiques au quotidien, l’article propose d’aborder ce cas comme une forme de tactique de résistance.

Nous avons ensuite inclus une **traduction d’un manifeste** intitulé « Le Manifeste-Non du féminisme des données ». Ce texte initialement en anglais a été rédigé par un collectif d’universitaires étasuniennes et canadiennes dont les recherches sont à l’intersection entre les données, les infrastructures numériques et l’intelligence artificielle. Le « Manifeste-Non » est une déclaration de refus et d’engagement. Il refuse les régimes de données nuisibles et s’engage pour de nouveaux futurs en matière de données. Dans cette perspective, il propose un cadre de résistance à suivre pour penser le numérique autrement.

« Pour se souvenir de la Covid-19 en Chine : les formes de la résistance numérique face à la censure » est une traduction du texte de **Kinoko Merini**, publié dans le livre *Covid-19 at the Margin* (Milan, Treré et Masiero 2021). L’auteur, dont le nom est un pseudonyme, utilise le secret pour cacher son identité, par peur de représailles. Dans son article, elle discute de la manière dont le dépôt de logiciels GitHub a été utilisé par les Chinois.e.s durant la pandémie comme nouvelle frontière de l’activisme des données. Contrairement à plusieurs plateformes qui ne sont pas accessibles en Chine, GitHub, dont la fonction habituelle est le partage de code, est devenu un véritable lieu pour la participation civique.

Finalement, la dernière partie aborde les résistances numériques anticoloniales et la question de la décolonialité numérique.

Allant dans le sens d’une résistance à la colonisation, **Alejandro Mayoral-Baños** cible le cœur de la conception informatique et appelle à prendre appui sur les principes et les savoirs des premiers peuples pour repenser le développement des logiciels et leur « mise en société ». Plus spécifiquement, l’auteur propose dans son texte intitulé « La résistance à la colonialité numérique : la roue de médecine technologique anichinabée et la plateforme numérique *Indigenous Friends* » de recourir aux principes de la roue de médecine anichinabée dans le développement d’une application mobile, pour tenir compte des dimensions logicielles, de propriété des données, d’infrastructure ainsi que de l’aspect humain, collectif et communautaire qu’implique ce développement.

Dans « Stratégies de résistance à la technocolonialité : apprendre des fablabs d’Afrique », **Thomas Hervé Mboa Nkoudou** explore les mécanismes de détournement déployés par les fablabs ou labos de fabrication en Afrique francophone pour faire face à la non-neutralité des technologies numériques. En exposant le concept de technocolonialité qu’il associe au transfert des technologies, au discours techno-utopique et aux pratiques néo-capitalistes, Mboa Nkoudou jette les bases de comment les fablabs en Afrique francophone font autrement. Il emploie la justice cognitive ainsi que l’appropriation décolonisée à travers l’innovation frugale et les luttes contre l’inégalité, incluant celles liées au genre, afin de réinventer les fablabs en Afrique francophone plutôt que d’en faire des copies conformes de l’Occident.

Dans son article « L’analogique et le numérique au service de la résistance au temps du mouvement de libération en Afrique du Sud », **Sophie Toupin** explore la relation entre le mouvement anti-apartheid et la résistance analogique et numérique. En se penchant sur l’historique du comité technique du Congrès national africain (African National Congress-ANC) des années 50 aux années 90, elle nous fait prendre conscience que le développement technologique à des fins de résistance est ancré dans un riche passé. En deuxième partie de l’article, elle réfléchit sur les leçons à tirer de cette étude de cas en ce qui a trait notamment à l’opacité, à l’obscurcissement ou au secret radical chez les pratiques des mouvements sociaux aujourd’hui.

Caractéristiques de la résistance numérique

Au terme de ce travail, que dégager de ces différentes contributions en ce qui a trait à la contestation numérique? D’emblée, mentionnons que le terme de « résistance numérique » a d’abord été formulé par les responsables de la revue, nous-mêmes n’ayons pas utilisé cette catégorie dans nos travaux précédents. Nous avons toutefois décidé de la conserver, car elle nous semblait favorable à l’étude d’un champ assez vaste de phénomènes. Toutefois, les articles ici réunis représentent avant tout ce que nous concevions de manière implicite, mais sont également basés sur notre expertise générale, comme des luttes par et pour le numérique. Au terme du travail, nous pouvons quand même dégager certaines dimensions de ce qui nous semble caractériser la résistance numérique.

Les affordances techniques. La grande partie des articles sont en lien avec les affordances des dispositifs numériques, que ce soit les algorithmes (Durand Folco et Martineau, Couture et Boucher) ou l’architecture en réseau (Ermoshina et Musiani, Toupin). Plusieurs ont un objectif de détournement ou de « déjouement » et d’autres visent encore à proposer une autre façon de fabriquer, notamment en imposition aux normes coloniales (Mayoral-Baños, Mboa Nkoudou).

L’aspect collectif. On peut noter que tous les articles s’intéressent à l’action collective. Nous souhaitons surtout mettre de l’avant dans ce numéro des formes de résistance s’articulant – ou pouvant potentiellement s’articuler – autour de solidarité et avons ainsi laissé de côté tout ce qui relevait de l’individuel.

Outil ou objet de résistance. Une distinction déjà abordée ailleurs (Landry 2013) est de savoir si on résiste *par* le numérique ou *pour* le numérique. Par exemple, il nous semble que le cas du comité technique du Congrès national africain participe plutôt à une lutte *par* la technique (Toupin). Au contraire, la proposition faite par Mayoral-Baños, Cadon ou encore celle concernant les infrastructures techniques (SpiderAlex) sont plus des résistances *pour* une technologie alternative.

Stratégie ou tactique. Une autre distinction à opérer, bien qu'avec nuance, est celle entre dimension stratégique et tactique. Déjà, au début de ce texte, nous mentionnions que l'origine du terme de « résistance numérique » renvoyait à l'idée de médias ou de technologies tactiques. Cette distinction fait ainsi référence à l'œuvre de Michel de Certeau entre tactique et stratégie, où la stratégie renvoie à une action qui peut se faire à partir d'un lieu propre, se situant à l'extérieur de l'environnement de pouvoir de l'adversaire. La tactique, elle, renvoie plutôt à des gestes qui ne peuvent se faire qu'au sein de l'environnement de pouvoir de l'adversaire (Certeau 1990; voir le texte de Couture et Boucher). Ainsi, selon cette distinction, il est clair, par exemple, que les messageries fédérées décrites par Ermoshina et Musiani sont plutôt de l'ordre stratégique, tandis que l'activité des influenceuses est plutôt de l'ordre tactique, à la limite même d'une contestation consciente. Les perturbations décrites par Cadon se situent également au niveau tactique.

Le discursif et la pratique. Certaines formes de résistance sont beaucoup plus discursives. C'est en particulier le cas du « Manifeste-Non » des données féministes, traduit pour ce numéro, mais l'on rencontre de nombreux autres manifestes similaires sur Internet. D'autres formes de résistance sont, elles, beaucoup plus pratiques, comme le réseau de communication cryptographique développé contre le régime de l'apartheid, décrit par Toupin et qui était à toutes fins pratiques absent sur le plan discursif. Finalement, certaines initiatives, comme les infrastructures féministes décrites par SpiderAlex, se situent à mi-chemin, car bien qu'ancrées dans la pratique, elles contribuent largement à frapper l'imaginaire et ouvrir des possibles et rejoignent ainsi ce que Sébastien Broca (2013) appelle des utopies concrètes.

Le caché et le public. La moitié des initiatives recensées dans ce numéro ont un certain caractère clandestin, caché ou privé. Par exemple, les pods d'engagement décrits par Couture et Boucher, s'ils visent à déjouer l'algorithme d'Instagram, prennent toutefois forme sur des groupes Facebook privés. Le comité technique décrit par Toupin était, par nature, clandestin. Merini doit elle-même dissimuler son identité en tant qu'autrice pour se protéger. Le sujet de l'article de SpiderAlex, les InfraFems, suggère le caractère souvent invisible et caché de la participation à travers les 'infra', signifiant d'ailleurs en dessous. À l'inverse, les initiatives de résistance plus « discursives » sont par essence publiques, puisque leur impact ne peut qu'être effectif si l'initiative est publicisée.

Il faut le rappeler, l'action secrète ou clandestine représentait souvent l'une des conditions *sine qua non* à la réussite des mouvements de l'abolition à la libération. Aujourd'hui, la dimension de la transparence à tout prix semble encore dominer sur les pratiques du caché. Dans son livre *Radical Secrecy: The Ends of Transparency in Datafied America*, Clare Birchall (2021) expose la thèse du secret comme possibilité de

réimaginer la résistance collective à l'ère des données numériques. Malheureusement, on associe encore trop souvent le secret avec la seule fonction de contrôle – fonction qu'elle joue quand, par exemple, l'État ou les géants du web l'utilisent – et la transparence comme associée avec la liberté. Cependant, grâce aux exemples dans ce numéro, on constate qu'il est important d'aborder sérieusement cette dimension.

L'aspect d'autonomie ou de « souveraineté ». L'autonomie ou la souveraineté ressortent souvent comme des dimensions importantes de la résistance numérique. L'autonomie peut s'exprimer à travers le développement d'infrastructures dites non commerciales (Letellier et Hocine, SpiderAlex), du développement local frugal plutôt que d'un transfert de technologie du Nord au Sud (Mboa Nkoudou) ou un refus de l'accaparement des données pour le profit des géants du web (Durand Folco et Martineau, Manifeste-Non). Le terme souveraineté, appliqué aux technologies, infrastructures ou données, est mobilisé depuis peu par les différents actrices et acteurs, qu'ils soient des mouvements sociaux, des états ou des peuples autochtones.

Si nous croyons avoir dressé un bon portrait contemporain et historique des résistances numériques, il reste que notre dossier ne prétend pas régler la question. De nombreuses initiatives existent et n'ont pas été abordées ici, et d'autres encore n'ont été survolées que superficiellement. Par ailleurs, si les formes de résistance numérique dans ce dossier ont été abordées dans une perspective surtout progressiste, on doit aussi se poser la question sur les réappropriations de ces pratiques et des discours par des acteurs ne se situant pas nécessairement dans le même spectre politique. On peut penser au passage récent de plusieurs personnalités conservatrices vers des plateformes dites alternatives, ou encore le détournement algorithmique visant la désinformation. Si ces exemples méritaient d'être étudiés en profondeur, nous espérons tout de même que ce dossier puisse servir à irriguer les discussions tant académiques que militantes quant aux questions et enjeux de la résistance numérique. À cet effet, les direct.eur.rice.s de ce numéro, en partenariat avec l'organisation non gouvernementale Alternatives, ont lancé cette année Le Laboratoire des droits en ligne et des technologies alternatives ou *LabDelta*, une initiative qui vise à jeter les bases d'un espace de recherche et d'expérimentation en lien avec les thèmes abordés dans ce dossier, qui est d'ailleurs l'une de ses premières contributions.

Remerciements : Nous voudrions remercier Samantha Boucher, auxiliaire de recherche à l'Université de Montréal, qui nous a assistés tout au long de la réalisation de ce dossier. La coordination de ce dossier a été réalisée dans le cadre du projet « Laboratoire sur les droits en ligne et les technologies alternatives » (*LabDelta.ca*) financé par l'Autorité canadienne des enregistrements Internet (*acei.ca*). Merci également à Régis Coursin et les personnes associées à la revue *Possibles* pour leur soutien et leur appui.

Biographies

Sophie Toupin est une chercheuse postdoctorale du Fonds de recherche du Québec – Société et culture (FRQSC) à l'Université d'Amsterdam.

Stéphane Couture est professeur adjoint au département de communication de l'Université de Montréal. <http://stephanecouture.info>

Références

Benjamin, Ruha. 2019. *Race After Technology: Abolitionist Tools for the New Jim Code*. Cambridge: Polity.

Birchall, Claire. 2021. *Radical Secrecy: The Ends of Transparency in Datafied America*. Minneapolis: University of Minnesota Press.

Broca, Sébastien. 2013. *Utopie du logiciel libre : du bricolage informatique à la réinvention sociale*. Paris : le Passager clandestin.

Certeau, Michel de. 1990. *L'invention du quotidien*. Paris : Union générale d'éditions.

Critical Art Ensemble. 2003. *Digital Resistance: Explorations in Tactical Media*. New York: Autonomedia.

Gonzalez, Johnhenry. 2019. *Maroon Nation: A history of Revolutionary Haiti*. New Haven: Yale University Press.

Granjon, Fabien. 2017. « Résistances en ligne : Mobilisation, émotion, identité », *Variations*. *Revue internationale de théorie critique* 20. <https://doi.org/10.4000/variations.819>.

Grosbois, Philippe de. 2018. *Les batailles d'Internet : Assauts et résistances à l'ère du capitalisme numérique*. Montréal : Écosociété.

Guiton, Amaelle. 2013. *Hackers : Au cœur de la résistance numérique*. Vauvert : Au Diable Vauvert.

Landry, Normand. 2013. *Droits et enjeux de la communication*. Québec : Presses de l'Université du Québec.

Milan, Stefania. 2013. *Social Movements and Their Technologies: Wiring Social Change*. Berlin: Springer.

Milan, Stefania, Emiliano Treré et Silvia Masiero. 2021. *COVID-19 from the Margins. Pandemic Invisibilities, Policies and Resistance in the Datafied Society*. En ligne <https://networkcultures.org/blog/publication/covid-19-from-the-margins-pandemic-invisibilities-policies-and-resistance-in-the-datafied-society> (Page consultée le 15 mai 2021).

Moyo, Last. 2009. « Repression, Propaganda, and Digital Resistance: New Media and Democracy in Zimbabwe », dans : O. F. Mudhai, W. J. Tettey and F. Banda (Dir.), *African Media and the Digital Public Sphere*, pp. 57-71. Londres: Palgrave Macmillan. https://doi.org/10.1057/9780230621756_4

- Salamon, Errol. 2018. « Precarious E-Lancers: Freelance Journalists' Rights, Contracts, Labor Organizing, and Digital Resistance », dans : S. A. Eldridge and B. Franklin (Dir.), *The Routledge Handbook of Developments in Digital Journalism Studies*, pp. 186-196. Londres: Routledge.
- Sale, Kirkpatrick. 1995. *Rebels against the future: The Luddites and their war on the industrial revolution: Lessons for the computer age*. New York: Addison-Wesley.
- Skare, Erik. 2016. *Digital Jihad: Palestinian Resistance in the Digital Era*. Londres: Zed Books .
- Slack, Jennifer Daryl et J. Macgregor Wise. 2015. *Culture and Technology: A primer* (2^e ed.). New York: Peter Lang.
- Trépanier-Jobin, Gabrielle. 2017. « Les implications spatiales de la résistance numérique », dans : M. Bonenfant, F. Dumais et G. Trépanier-Jobin (Dir.), *Les pratiques transformatrices des espaces socio-numériques*, pp. 75-104. Québec : Presses de l'Université du Québec.
- Vágvölgyi, András. 2000. « A Glimpse at Digital Resistance ». *Nieman Reports*, 54(4): 70-71. <https://niemanreports.org/articles/a-glimpse-at-digital-resistance/>. (Page consultée le 15 mai 2021).
- Ziccardi, Giovanni. 2013. « Digital Resistance, Digital Liberties and Digital Transparency », dans : G. Ziccardi (Dir.), *Resistance, Liberation Technology and Human Rights in the Digital Age*, pp. 27-71. Dordrech: Springer Netherlands. https://doi.org/10.1007/978-94-007-5276-4_2

Cartographier les résistances à l'ère du capital algorithmique

Par Jonathan Durand Folco et Jonathan Martineau

Depuis les vingt dernières années, plusieurs qualificatifs ont été utilisés pour analyser les reconfigurations du système économique induites par le développement rapide des technologies numériques. Certaines perspectives plus optimistes ont mis l'accent sur le rôle des résistances et du « travail immatériel » au sein du « capitalisme numérique », alors que d'autres ont décrit le caractère quasi totalitaire du « capitalisme de surveillance » à l'ère des *big data*. Or, il ne semble pas y avoir encore de consensus concernant le fonctionnement global du capitalisme en 2021, dans une période où l'intelligence artificielle et l'usage intensif des algorithmes transforment à la fois les conditions de la production économique et de reproduction du monde social. Pour comprendre l'émergence des résistances à l'intérieur comme à l'extérieur du monde numérique, et saisir les tendances à la crise, frictions et problèmes qui suscitent diverses révoltes vis-à-vis les plateformes numériques, l'extraction de données et l'usage des algorithmes dans diverses sphères de la vie sociale, une théorie globale du « capitalisme algorithmique » s'avère essentielle.

Dans cet article, nous ferons une brève description du capitalisme algorithmique comme *nouveau régime d'accumulation* basé sur la valorisation des données, l'exploitation du travail numérique (*digital labor*) par les plateformes et le développement accéléré des algorithmes. Loin de se limiter à un simple système économique, le capitalisme représente un *ordre social institutionnalisé*, c'est-à-dire une *formation sociale globale* basée sur des conditions de possibilités d'arrière-fond comme la nature, le pouvoir politique et le travail de reproduction sociale (Fraser, 2018).

Cette conception élargie du capitalisme nous permettra de cartographier non seulement les « luttes de classes » engendrées par la contradiction capital/travail, mais aussi les « luttes frontières » situées à l'intersection du capitalisme algorithmique et d'autres sphères sociales. Sans entrer dans une description détaillée de chaque mouvement de résistance, nous proposons plutôt de situer leur émergence à partir des dynamiques de déploiement du capitalisme algorithmique. Les mouvements pour la protection de la vie privée et des données, l'auto-organisation des travailleurs du clic, les lois antitrusts et les mobilisations contre les injustices algorithmiques apparaîtront ainsi comme diverses manifestations liées aux contradictions du capitalisme algorithmique.

L'émergence du capitalisme algorithmique

La prolifération de nouveaux adjectifs pour désigner le capitalisme contemporain (numérique, informationnel, cognitif, de données, etc.) mettent l'accent sur différents aspects de ce système. Pour

notre part, nous avons choisi d'utiliser l'expression « capitalisme algorithmique » pour insister sur le rôle central d'accumulation de la puissance algorithmique et des nouvelles formes de pouvoir associées à ces dispositifs dans les processus d'exploitation et de contrôle social. Le capitalisme algorithmique désigne un nouveau stade du capitalisme émergeant à l'aube du XXI^e siècle via la convergence de multiples facteurs : arrivée des téléphones intelligents et des médias sociaux, *big data*, développement rapide du *machine learning*, multiplication des plateformes comme Google, Airbnb, Uber ou Spotify qui se conjugue à un certain essoufflement du modèle d'accumulation néolibéral et financiarisé. Tandis que le terme « capitalisme numérique » reste une expression plutôt vague faisant référence à l'arrivée des ordinateurs personnels et au début de l'Internet dans le contexte du capitalisme néolibéral mondialisé, le capitalisme algorithmique prend son envol suite à la crise financière de 2007-2008. Il correspond à ce que certains auteurs nomment « capitalisme de plateforme » (Srnicsek, 2018), « capitalisme de surveillance » (Zuboff, 2019) ou « AI-capitalism » (Dyer-Whiteford et al., 2019), mais ces diverses appellations ne permettent pas de lier la compréhension des phénomènes économiques avec le rôle croissant du pouvoir algorithmique dans la vie sociale.

Dans cette nouvelle configuration sociétale, l'exploitation des données et les technologies algorithmiques deviennent progressivement les conditions générales de la production capitaliste. L'extraction et la monétisation des données personnelles par les plateformes numériques servent à la fois de puissant levier d'accumulation de la valeur et moyen de stimuler le développement sous tous azimuts des algorithmes dans la vie sociale, économique et politique. L'émergence du travail numérique, la progression fulgurante de l'économie collaborative dans les années 2010 et l'hégémonie des GAFAM sont quelques manifestations de ce nouveau stade du capitalisme boosté aux stéroïdes algorithmiques.

L'arrivée du capitalisme algorithmique s'accompagne aussi d'une forme de pouvoir spécifique que certains nomment « algocratie » (Aneesh, 2009), « gouvernementalité algorithmique » (Rouvroy & Berns, 2013) ou « régulation algorithmique » (Morozov, 2014; Yeung 2018). La science des données se combine à un ensemble de techniques d'analyse prédictive, de systèmes de recommandation et d'accompagnement à la décision, de processus décisionnels automatisés et de *nudges* permettant à la fois d'orienter, modifier et contrôler les conduites. La régulation algorithmique comprend un ensemble de savoirs et de dispositifs permettant de *représenter* la réalité sociale par la collecte et l'analyse de données massives, de *diriger* des contextes d'interaction par l'instauration de règles, standards et systèmes de classification opérés par les algorithmes, et d'*intervenir* plus ou moins directement pour modifier les comportements des individus (Eyert et al., 2020).

Cette nouvelle forme de pouvoir algorithmique, très souvent opaque, peut aussi amplifier certaines inégalités sociales existantes : non-octroi de prêts et discrimination à l'emploi pour les personnes pauvres, injustices raciales dans les demandes de libération conditionnelle renforcées par les algorithmes judiciaires, renforcement de la surveillance de populations racisées, sans-abri, ou activistes politiques, etc. (Eubanks, 2018).

Outre ces premières dimensions du capitalisme algorithmique, il est essentiel de théoriser le capitalisme comme une totalité sociale complexe comprenant une multitude de sphères d'activité. En nous inspirant des travaux de Nancy Fraser, nous considérons que la production économique repose sur le travail de reproduction sociale (c'est-à-dire les travaux domestiques, de soins et de *care* largement effectués par les femmes), la sphère environnementale, le pouvoir politique, la vie quotidienne, etc. L'avancée du capitalisme algorithmique dans ces différentes sphères génère une série de conflits et perturbations de toutes sortes : précarisation des conditions de vie, reconfiguration des relations intimes et sexuelles, robotisation du travail domestique, usage intensif des algorithmes dans la transition écologique, tentatives de manipulation à grande échelle des processus électoraux, polarisation des débats dans l'espace public, etc.

Cela signifie que pour faire un portrait global des « résistances numériques », on ne peut pas se contenter d'une étude des luttes sur le web, ou de l'usage des médias sociaux par les mouvements de contestation. Nous proposons plutôt de distinguer deux types de luttes sociales : la « lutte de classes » et les « luttes frontières ». La première renvoie à la « contradiction économique » qui oppose le capital au travail dans la sphère de production et de circulation capitaliste. À l'ère du capitalisme algorithmique, cela implique d'analyser les tensions et résistances engendrées par l'extraction de données et l'exploitation du travail numérique, de même que l'impact des « moyens de production algorithmiques » qui contribuent à l'automatisation des processus de production puis à l'hégémonie des Géants du Web sur une vaste partie de la vie économique.

Ensuite, nous déplacerons notre attention sur les « luttes frontières », terme utilisé par Nancy Fraser pour décrire les résistances qui apparaissent dans la jonction entre la production économique et d'autres sphères de la vie sociale. Comme elle le souligne : « loin de s'imposer une fois pour toutes, les divisions institutionnelles du capitalisme deviennent souvent des foyers de conflits chaque fois que les acteurs se mobilisent pour contester ou défendre les frontières établies séparant l'économie du politique, la production de la reproduction, l'humain de la nature non humaine » (Fraser, 2018: 19). Ainsi, les luttes féministes, écologistes ou en solidarité aux migrants ne constituent pas des mobilisations secondaires ou extérieures au capitalisme, mais des mouvements de résistance découlant de la dynamique même des contradictions structurelles du capitalisme. À notre avis, l'analyse combinée des luttes de classes et des luttes frontières permet de tracer une cartographie globale des résistances à l'intérieur d'une formation sociale capitaliste.

Si Fraser a développé un cadre théorique fécond pour penser les résistances à l'intérieur de la société capitaliste, elle a complètement négligé les facteurs technologiques dans sa grille d'analyse. C'est pourquoi sa critique semble s'être arrêtée au stade du capitalisme néolibéral financiarisé, alors que ce système s'est profondément transformé depuis une quinzaine d'années sous l'avancée rapide des technologies algorithmiques. Nous voudrions donc compléter ce travail théorique en examinant de plus près l'impact du capitalisme algorithmique sur l'éclosion des luttes de classes et des luttes frontières qui traversent les sociétés contemporaines.

Le travail numérique comme foyer de résistances

Sur le plan économique, les luttes contre le capitalisme algorithmique s'articulent autour de deux principaux pôles : le *digital labor*, puis la tendance monopolistique des plateformes numériques. Chacune de ces dimensions génère son lot d'insécurité, de tensions, de problèmes et de revendications qui favorisent l'émergence de mouvements de résistance plus ou moins organisés selon les régions du monde et les circonstances.

Un premier ensemble de luttes sociales émerge sur le front de la production et du travail numérique. La « plateformisation » de l'économie, c'est-à-dire l'extension du modèle des plateformes de l'économie collaborative à différentes industries, transforme toute une masse de salariés en « travailleurs autonomes » ou « auto-entrepreneurs » de façon à déjouer les codes du travail et les protections sociales existantes. Émerge donc le « précaire algorithmique », constitué à grande majorité de personnes migrantes et/ou défavorisées, d'étudiants et de jeunes, de femmes de la classe moyenne sur des plateformes comme Amazon Mechanical Turk, ou encore de micro-tâcherons qui s'entassent dans des fermes à clic dans les pays du Sud global (Casilli, 2019; Gray & Suri, 2019). Les luttes portées par ce précaire contemporain oscillent entre des tentatives d'être reconnus comme travailleurs employés et des efforts pour obtenir de meilleures rémunérations et de meilleures conditions de travail. Les mobilisations contre Uber des chauffeurs de taxi (et des chauffeurs d'Uber eux-mêmes), les grèves de travailleurs dans les entrepôts d'Amazon ou des coursiers à vélo de Deliveroo, sont quelques exemples de résistances numériques pour « désubériser » l'économie (Forestier et al. 2020).

Contrairement à une idée répandue, le capitalisme algorithmique n'amène pas la *disparition* du travail, mais plutôt sa *digitalisation*. Antonio Casilli souligne ainsi que le *digital labor* est constitué par un ensemble complexe de micro-opérations sous-payées ou non payées, largement externalisées, fragmentées et invisibilisées, qui permettent d'entraîner les algorithmes de l'intelligence artificielle. « Étudier le *digital labor* conduit précisément à découvrir le rôle de premier plan joué par les “agents humains” des analyses logicielles, les producteurs et les nettoyeurs des données collectées par et sur les plateformes, la présence importante des auxiliaires cachés qui travaillent en bonne intelligence avec les dispositifs computationnels » (Casilli, 2019: 56). De ce point de vue, loin d'éliminer le travail, l'entraînement des algorithmes repose en grande partie sur le travail humain, comme lorsqu'il s'agit de modérer les contenus haineux, violents et pornographiques sur les médias sociaux (Roberts, 2019).

Casilli distingue trois grandes formes de *digital labor* : au « travail à la demande » sur les plateformes de l'économie collaborative (ex : chauffeurs Uber) et au « micro travail » consistant à filtrer les données et assister les algorithmes (ex : turkers sur Amazon Mechanical Turk), il faut ajouter le « travail social en réseau » réalisé en large partie gratuitement sur les médias sociaux. Bien que les algorithmes jouent un rôle croissant dans différentes sphères de la vie économique, ceux-ci ont besoin du travail humain pour produire différents types de valeur : qualification des contenus, monétisation des données, et automation par l'entraînement des intelligences artificielles (Casilli, 2019: 15).

Les résistances sur le front du travail numérique émergent comme différentes réponses aux dynamiques d'exploitation, de dévalorisation, d'invisibilisation et d'aliénation engendrées par cette « double extraction » des données et du travail humain visant à augmenter la puissance algorithmique et l'accumulation du capital. Par exemple, les luttes pour désubériser l'économie, les mobilisations pour mettre à jour le code du travail, la syndicalisation des travailleurs d'Amazon, ou encore la création de « plateformes coopératives » comme alternatives à Uber, Airbnb et Foodora, sont diverses facettes de ce mouvement protéiforme réagissant aux nouvelles formes de précarisation et d'exploitation engendrées par le capitalisme algorithmique.

Si le travail numérique s'effectue maintenant dans différents lieux et sphères de la vie sociale (au bureau, à la maison, à l'intérieur d'anciennes usines réaménagées en fermes à clic), il ne faut pas sous-estimer le rôle névralgique des chaînes de distribution et circuits logistiques qui sont aujourd'hui contrôlés par des géants comme Walmart et Amazon. Il faut donc tenir compte de la « nouvelle classe ouvrière exploitée dans les entrepôts logistiques » afin de bien comprendre la lutte des classes à notre époque. Comme le résume Keucheyan : « aujourd'hui, en somme, comme a raison de le dire le Comité invisible, le pouvoir est logistique. À mesure que le capital se mondialise, que les chaînes globales de valeur s'allongent et se complexifient, la logistique revêt un enjeu économique central » (Keucheyan, 2019: 161).

Finalement, notons l'utilisation croissante des algorithmes afin de surveiller les travailleurs dans tous les types de production. Cette surveillance répond, d'une part, d'une logique disciplinaire, mais il s'agit aussi, d'autre part, d'extraire les données du travail en vue de pouvoir éventuellement l'automatiser. Ces surveillances, et les transformations du travail qu'elles alimentent en retour, sont également des lieux où peuvent se déployer de multiples formes de résistance.

La souveraineté numérique contre les GAFAM ?

Outre les résistances numériques touchant la sphère de la production et la distribution algorithmique, la lutte contre les Géants du web se déroule également sur le plan politique et législatif afin de déployer des régulations visant à limiter et/ou briser ces monopoles. Le modèle d'entreprise des plateformes ne contribue pas seulement à l'exploitation du *digital labor*, mais s'accompagne d'une propension forte à la monopolisation de secteurs importants du marché par la combinaison d'effets réseaux, le rachat de start-ups et d'autres dynamiques liées à l'économie numérique (Srnicek, 2018; Durand, 2020).

Nous assistons ainsi à la résurgence du mouvement antitrust visant à contrer l'hégémonie des GAFAM et leur concentration de pouvoir économique (Spiegel & Waldfogel, 2020). L'objectif premier de ce mouvement vise à démanteler les monopoles de l'économie numérique qui minent la libre concurrence. Par exemple, l'audition des PDG de Google, Amazon, Facebook et Apple devant la commission des affaires judiciaires de la Chambre des représentants américaine à l'été 2019, a permis de condamner les pratiques anticoncurrentielles de ces compagnies. L'adoption de législations contraignantes semble pourtant difficile, car ces entreprises ne se contentent pas de mobiliser des ressources de lobbying

importantes auprès des législateurs, elles font également appel au sentiment patriotique américain en soulignant que des règles trop contraignantes à leur endroit favoriseraient la concurrence d'entreprises chinoises comme Baidu, Tencent et Alibaba (Durand Folco, 2020).

Une autre opposition à cette tendance monopolistique des GAFAM s'incarne par la revendication d'une plus grande « souveraineté numérique » prenant des formes variées (Couture & Toupin, 2019). Certaines perspectives réclament la souveraineté du cyberspace face aux puissances étatiques, alors que d'autres visent au contraire à rétablir une plus grande souveraineté étatico-nationale sur les infrastructures, logiciels et données (Budnitsky & Jia, 2018). Malgré la présence de revendications de souveraineté numérique autochtone (Kututai & Taylor, 2016), ou de souveraineté technologique inspirée du paradigme des communs et du municipalisme (Morozov & Bria, 2018), la principale tendance à l'œuvre aujourd'hui est la montée du « techno-nationalisme » qui émerge dans divers pays : États-Unis, Chine, Russie, Iran, etc. Le techno-nationalisme désigne la propension de certaines nations à amplifier leur puissance technologique dans le but d'accroître leur influence géopolitique (Feldstein, 2020). La surveillance de masse, la fermeture des frontières, l'exclusion d'entreprises numériques étrangères, ainsi que la construction de réseaux Internet « nationaux » sont différents exemples de ce phénomène global. Les résistances à l'ère du capitalisme algorithmique s'inscrivent donc également dans un horizon géopolitique complexe qui reproduit les tensions entre dominants et dominés dans l'ordre mondial.

En résumé, nous pouvons voir que les résistances numériques sur le front des luttes de classes s'incarnent à deux niveaux différents et complémentaires. D'un côté, le travail numérique s'oppose à l'exploitation et la précarisation engendrées par les plateformes numériques dans la sphère de la production. De l'autre, les citoyen-ne-s et les gouvernements s'opposent à la tendance monopolistique des GAFAM en essayant de briser cette concentration du pouvoir et de retrouver un certain degré de « souveraineté numérique ».

Figure 1 : Tableau synthèse des luttes de classes à l'intérieur du capitalisme algorithmique

Dimension du capitalisme algorithmique	Enjeux sociaux	Exemples de résistances
Travail numérique	Précarisation, exploitation	Syndicalisation de chauffeurs Uber, grèves Amazon, coopérativisme de plateforme, etc.
Hégémonie des GAFAM	Tendance monopolistique, concentration du pouvoir économique	Mouvement antitrust, souveraineté technologique municipaliste, techno-nationalisme

Les luttes frontières contre les injustices algorithmiques

Outre ces premières formes de résistances, le capitalisme algorithmique contribue aussi à l'émergence de luttes frontières qui naissent à la rencontre des sphères de la vie quotidienne, de la reproduction sociale et du monde politique. La première série de menaces générées par le capitalisme algorithmique face à la vie quotidienne renvoie à la *surveillance* généralisée des individus par la collecte systématique de données personnelles pour la production d'analyses prédictives, le profilage, la publicité ciblée, l'optimisation des algorithmes ou d'autres finalités lucratives. Comme le souligne Shoshana Zuboff, le capitalisme de surveillance ne se limite pas au modèle d'affaires de Google et Facebook, mais se généralise rapidement dans une foule de secteurs économiques : banques, assurances, marketing, industrie automobile, tourisme, Internet des objets, villes intelligentes, administration publique, etc. (Zuboff, 2019). L'impératif d'*extraction* des données et l'impératif de *prédiction* des comportements par les algorithmes sont deux faces d'une même médaille, de sorte que le capitalisme algorithmique doit nécessairement étendre toujours plus sa logique de surveillance.

Face à cette tendance généralisée, ce n'est pas un hasard si les débats entourant la protection de la vie privée et des données personnelles représentent un axe central de luttes à notre époque. Alors que le capitalisme algorithmique transforme notre vie intime en « matière première » à extraire pour alimenter l'accumulation de la valeur, Zuboff oppose un « droit au sanctuaire », c'est-à-dire un droit à la vie privée ou à ne pas être surveillé. Il s'agit ici d'une première lutte frontière qui oppose l'extraction de données à des fins lucratives et la sphère de la « vie quotidienne » qui résiste à cette « colonisation du monde vécu » par la logique algorithmique (Couldry & Mejias, 2019). Des groupes de défense de droits, comme la Quadrature du net en France, militent activement pour s'opposer aux pratiques de surveillance qui se manifestent sous différentes formes : traceurs publicitaires, pratiques problématiques des grandes plateformes numériques en matière de consentement, surveillance policière, logiciels de reconnaissance faciale dans l'espace public, etc.

Sur le plan législatif, l'adoption du Règlement général sur la protection des données (RGPD) par la Commission européenne, suite à quatre années de négociations intensives, représente sans doute la meilleure avancée en la matière dans le monde. D'autres règlements de *eprivacy*, comme le droit à l'oubli et le droit à la déconnexion en France, sont d'autres exemples de régulations visant à protéger la vie privée contre l'empiètement du capital algorithmique. Bien que les acteurs qui interviennent dans ce débat soient principalement issus des milieux académique, technologique et juridique, il n'en demeure pas moins qu'il s'agit là d'un axe majeur des résistances numériques.

Sur le plan du travail de « reproduction sociale » qui recoupe la sphère domestique (Jarrett, 2016) mais aussi les systèmes de santé et d'éducation, les technologies algorithmiques génèrent un ensemble d'effets ambivalents. Par exemple, si elles se présentent comme une solution pour alléger le fardeau du travail domestique, que ce soit par le développement d'assistantes personnelles comme Alexa, par la *plateformisation* du travail ménager (plateforme de services alimentaires, de garde des enfants, de

nettoyage et d'entretien, de transport et de magasinage, etc.), ou encore par l'introduction d'appareils « intelligents » dans l'espace domestique, les innovations algorithmiques colonisent de fait la reproduction sociale, marchandisent davantage ces espaces-temps et lient la performance de ces tâches et la vie et l'expérience humaine qui s'y reproduit de façon directe à l'impératif d'extraction des données (Martineau, 2020). En ce sens, les résistances numériques liées à la sphère domestique reconduisent les luttes historiques des femmes pour la reconnaissance ou la rémunération du travail domestique, et recourent maintenant de plus en plus celles menées contre l'exploitation de l'expérience humaine et des relations sociales par les plateformes et pour la protection de la vie privée. En se liant aux résistances contre la toute-puissance des plateformes, les enjeux de la reproduction sociale témoignent de certaines zones de chevauchement entre luttes de classes et luttes frontières à l'ère du capitalisme algorithmique.

Les luttes frontières au niveau de la reproduction sociale émergent également dans des luttes contre les *injustices algorithmiques* (Birhane & Commins, 2019). L'injustice algorithmique survient lorsqu'un algorithme programmé pour une tâche spécifique (sélection de candidatures lors d'un concours, embauches, octrois de visas, évaluation de libérations conditionnelles, etc.) peut directement affecter les opportunités de vie d'un individu. L'algorithme, apparemment neutre, impartial et objectif, reproduit souvent des inégalités à cause de biais dans les données initiales (ex : surreprésentation des hommes dans les entreprises ou des personnes noires en prison), et/ou d'une programmation bornée et déficiente. Une littérature grandissante sur les injustices algorithmiques montre que les classes défavorisées, les femmes et les personnes racisées sont grandement affectées par le déploiement rapide des technologies algorithmiques dans différentes sphères : institutions publiques, services sociaux, etc. (O'Neil, 2016; Noble, 2018).

Cette « automatisation des inégalités » (Eubanks, 2018) s'est récemment manifestée via une mobilisation inédite au Royaume-Uni à l'automne 2020. Des dizaines de milliers de jeunes ont été frappés de plein fouet par un algorithme développé par le département des qualifications Ofqual. Dans le même esprit, des critiques radicales du capitalisme carcéral renforcé par le pouvoir algorithmique (Wang, 2020) s'articulent à des luttes comme « Data4BlackLives » ou le mouvement plus large du « data justice » (Taylor, 2017). Ici, on voit que les luttes contre les injustices algorithmiques se combinent à des mouvements sociaux comme #MeToo et #BlackLivesMatter qui interviennent dans la sphère médiatique et politique en mobilisant les outils numériques contre les injustices. En d'autres termes, nous voyons encore à l'œuvre une double tendance, l'une sous la forme de protections institutionnelles visant à protéger la vie privée contre l'empiètement du capital algorithmique, et la deuxième s'incarnant par diverses résistances face aux discriminations vécues au niveau de sphères touchant la vie quotidienne et les relations sociales.

Figure 2 : Tableau synthèse des luttes frontières à l'intérieur du capitalisme algorithmique

Dimension du capital algorithmique	Enjeux sociaux	Exemples de résistances
Surveillance	Protection de la vie privée Protection des données	RGDP, droit à la déconnexion, lanceurs d'alertes
Injustices algorithmiques	Discriminations algorithmiques et automatisation des oppressions	Data 4 Black Lives, mobilisation anti A-Level (UK), data justice

Conclusion

Somme toute, nous avons tenté de formuler une première esquisse des résistances numériques à l'ère du capitalisme algorithmique. Les luttes de classes s'incarnent au niveau de l'opposition aux plateformes numériques et des mobilisations du *digital labour* contre les dynamiques d'exploitation et de précarisation; parallèlement, les luttes frontières émergent face à l'empiètement de la vie quotidienne par la logique algorithmique, ainsi que par l'amplification et l'automatisation des injustices par ces technologies basées sur les données massives et l'analyse prédictive. Ainsi, il ne semble pas y avoir un seul, mais deux principaux fronts de luttes contre le capitalisme contemporain. Cette première tentative de cartographie, malgré son schématisme et ses insuffisances initiales, pourrait contribuer, espérons-le, à de nouvelles perspectives stratégiques pour lutter contre le capitalisme algorithmique.

Biographies

Jonathan Durand Folco est professeur adjoint à l'École d'innovation sociale Élisabeth-Bruyère de l'Université Saint-Paul. Il est auteur du livre *À nous la ville! Traité de municipalisme* (Écosociété 2017) et récipiendaire du Prix des libraires du Québec 2018 dans la catégorie Essais.

Jonathan Martineau est professeur au Liberal Arts College de l'Université Concordia. Il est l'auteur de *Time, Capitalism and Alienation* (Brill), (traduction française *L'Ère du temps, Modernité capitaliste et aliénation temporelle* (Lux)), et autres livres, articles et traductions portant sur la théorie critique, la philosophie, et l'histoire des idées politiques.

Références

- Aneesh, Aneesh. 2009. « Global Labor: Algocratic Modes of Organization », *Sociological Theory* 27(4): 347–370.
- Birhane, Abeba et Cummins, Fred. 2019. « Algorithmic Injustices: Towards a Relational Ethics », *arXiv:1912.07376*.

- Budnitsky, Stanislav et Jia, Lianrui. 2018. « Branding Internet sovereignty: digital media and the Chinese–Russian cyberalliance », *European Journal of Cultural Studies* 21(5): 594–613.
- Couture, Stéphane et Toupin, Sophie. 2019. « What does the notion of “sovereignty” mean when referring to the digital? », *New Media & Society* 21(10): 2305-2322.
- Casilli, Antonio. 2019. *En attendant les robots. Enquête sur le travail du clic*. Paris, Seuil.
- Couldry, Nick et Mejias, Ulises. 2019. *The Costs of Connection. How Data Is Colonizing Human Life and Appropriating It for Capitalism*. Palo Alto: Stanford University Press.
- Durand, Cédric. 2020. *Technoféodalisme*. Paris : La Découverte.
- Durand Folco, Jonathan. 2020. « Réflexions sur l’impérialisme américain et le capitalisme algorithmique », *L’Esprit libre*, 2 septembre. Disponible en ligne : <https://revuelespritlibre.org/reflexions-sur-limperialisme-americain-et-le-capitalisme-algorithmique>.
- Dyer-Whiteford, Nick, Kjosen Atle Mikkola et Steinhoff, James. 2019. *Inhuman Power. Artificial Intelligence and the Future of Capitalism*. Londres: Pluto Press.
- Eubanks, Virginia. 2018. *Automating Inequality. How High Tech Tools Profile, Police and Punish the Poor*. New York: Saint Martin’s Press.
- Eyert, Florian, Irgmaier, Florian et Ulbricht, Lena. 2020. « Extending the framework of algorithmic regulation. The Uber Case », *Regulation & Governance*: 1-22.
- Feldstein, Steven. 2020. « The Virus that Split the World », *MIT Technology Review. The technonationalism issue* 123(6): 10-15.
- Forestier, Florian, Bonot, Franck, Chagny, Odile et Dufour, Mathias. 2020. *Désubériser. Reprendre le contrôle*. Paris : Éditions du Faubourg.
- Fraser, Nancy. 2018. « Derrière « l’ancre secret » de Marx. Pour une conception élargie du capitalisme », *Les Temps Modernes* 699: 2-24.
- Gray, Mary et Suri, Siddharth. 2019. *Ghost Work. How to Stop Silicon Valley from Building a New Global Underclass*. New York: Houghton Mifflin Harcourt.
- Jarrett, Kylie. 2016. *Feminism, Labour and Digital Media. The Digital Housewife*. New York: Routledge.
- Kukutai, Tahu et Taylor, John. 2016. *Indigenous Data Sovereignty: Toward an Agenda (CAEPR)*. Canberra: ANU Press.
- Martineau, Jonathan. 2020. « Algorithmic Capitalism and Social Reproduction: An Exploration ». HM London 2020 Conference. <https://www.youtube.com/watch?v=O9T3r59Zd-A&t=558s>

Morozov, Evgeny. 2014. « The Rise of Data and the Death of Politics ». *The Guardian*. <https://www.theguardian.com/technology/2014/jul/20/rise-of-data-death-of-politics-evgeny-morozov-algorithmic-regulation>.

Morozov, Evgeny et Bria, Francesca. 2018. « Rethinking the Smart City. Democratizing Urban Technology ». New York: Rosa Luxemburg Stiftung.

Muntaner, Carles. 2018. « Digital Platforms, Gig Economy, Precarious Employment, and the Invisible Hand of Social Class », *International Journal of Health Services* 48(4): 597–600.

Noble, Safiya Umoja. 2018. *Algorithms of oppression. How Search Engines Reinforce Oppression Racism*. New York: NYU Press.

O’Neil, Cathy. 2016. *Weapons of Math Destruction. How Big Data Increases Inequality and Threatens Democracy*. Washington DC: Crown Books.

Roberts, Sarah. 2019. *Behind the Screen. Content Moderation in the Shadows of Social Media*. New Haven: Yale University Press.

Rouvroy, Antoinette et Berns, Thomas. 2013. « Gouvernamentalité algorithmique et perspectives d’émancipation : Le disparate comme condition d’individuation par la relation ? », *Réseaux* 177(1): 163-196.

Spiegel, Yossi et Waldfogel, Joel. 2020. « Introduction to the special issue of information economics and policy on “antitrust in the digital economy” », *Information Economics and Policy*, 100894. Advance online publication.

Srnicek, Nick. 2018. *Capitalisme de plateforme*. Montréal : Lux.

Taylor, Linnet. 2017. « What is data justice? The case for connecting digital rights and freedoms globally », *Big Data & Society* 4(2): 1-9.

Wang, Jackie. 2020. *Capitalisme carcéral*. Montréal : Éditions de la rue Dorion.

Yeung, Karen. 2018. « Algorithmic Regulation: A Critical Interrogation », *Regulation & Governance* 12(4): 505–523.

Zuboff, Shoshana. 2019. *The Age of Surveillance Capitalism: The Fight for a Human Future at the New Frontier of Power*. New York : PublicAffairs.

Hackers. Au cœur de la résistance numérique. Recension du livre d'Amaelle Guiton (2013)

Par **Eva Giard** et **Stéphane Couture**

*Ce texte propose une recension de lecture du livre *Hackers. Au cœur de la résistance numérique*, publié par Amaelle Guiton (2013). Bien que le sujet des hackers ait été amplement exploité par le passé, notamment par des auteurs.trices québécois (Coleman 2016; Grosbois 2018) et les directeurs.trices du numéro (Couture 2015, 2020; Toupin 2016, 2017), nous avons préféré nous attarder dans ce numéro spécial de Possibles à des aspects et des travaux sans doute un peu moins connus du public cible de la revue. Ceux-ci amèneront ainsi des perspectives différentes sur les phénomènes de résistance numérique. Nous ne pouvions toutefois pas ignorer le phénomène des hackers et avons donc décidé de proposer cette recension de lecture du livre de Guiton qui, bien qu'un peu daté (2013), fait directement écho au thème du numéro (la résistance numérique).*

Amaelle Guiton, l'autrice du livre *Hackers. Au cœur de la résistance numérique* (Au Diable Vauvert, 2013), est une journaliste particulièrement intéressée par les libertés numériques et leurs impacts politiques. L'autrice contribue au journal français *Libération* et tient notamment le blogue Technopolis, qui se revendique comme une « zone autonome de publication aléatoire visant à documenter, à hauteur de journaliste, les mutations sociales et politiques provoquées par l'extension du domaine du numérique. » (<https://www.technopolis.net/a-propos/>). Ses intérêts et son activité dans les sphères médiatiques font d'elle une observatrice bien placée pour rendre compte de la place des résistances numériques dans l'espace public.

Paru en 2013, le livre part d'un tournant dans la perception générale des hackers, que l'autrice date de 2010 et illustre de deux visages. Le premier est celui de Julian Assange, qui publie cette année-là diverses révélations sur les abus et les crimes du gouvernement américain. Son site WikiLeaks et certain.e.s de ses lanceurs et lanceuses d'alerte, dont la plus notable est certainement Chelsea Manning, amorcent de façon explosive le débat jamais vraiment clôturé de la limite à la liberté d'information. Le deuxième visage, celui-ci couvert, est le masque de Guy Fawkes, du roman graphique culte *V pour Vendetta*, récupéré par les milliers de personnes anonymes qui constituent le corps fantasque et informe d'Anonymous. Lorsque les Anonymous lancent des attaques sur certains sites gouvernementaux tunisiens, en plein cœur d'une révolte populaire contre le régime en place, le message est clair : Internet n'est plus un monde à part, circonscrit par ses écrans. Le langage courant se remplit de ces mots qui étaient auparavant réservés aux plus 'geeks' d'entre nous : « hacktivisme, libertés numériques... » (Guiton 2013, 11).

Non contents de simplement suinter dans le monde physique, ces hackers – dont le livre traite – ébranlent désormais les institutions les plus puissantes, jouent à pied d'égalité avec les dictatures et s'imposent comme une force politique à part entière. Mais, comme l'auteur le note, le politique s'infiltré en retour dans le réseau, par « des verrous numériques (...) sans toujours se soucier des dommages collatéraux aux libertés individuelles » (Guiton 2013, 12). Dans certains endroits du monde, l'impact politique va parfois « jusqu'à la censure et à la surveillance numérique généralisées. » (Guiton 2013, 12).

Avec des « technologies connaissant moins de frontières que les droits humains [sic] » (Guiton 2013, 12), de nouveaux contre-pouvoirs émergent pour défendre ces droits humains. Ces contre-pouvoirs prennent des noms et des identités aussi variés que leurs façons de faire ou leurs champs d'actions : d'abord les plus emblématiques tels que hackers ou hacktivistes, mais aussi les défenseurs des libertés d'informer et les protecteurs de la vie privée. Le tournant de 2010 marque leur arrivée sur la scène publique. Le livre se donne pour mission de dresser leur portrait et de résumer leur histoire, leurs valeurs, leurs actions et leurs idées, pour comprendre la place de ces contre-pouvoirs dans un monde où le spectre de la surveillance hante chaque innovation.

Le livre est divisé en 5 chapitres, chacun traitant d'un enjeu ou d'un pan culturel relatif aux hackers, eux-mêmes divisés en petites sous-parties qui se lisent presque comme des aphorismes.

Le premier intitulé, « **ce que hacker veut dire** », critique d'abord le raccourci communément effectué pour les définir : décrire les hackers comme des pirates informatiques. Guiton explique que le terme *hacker* correspond plutôt à une démarche générale qu'à une activité précise qui serait forcément liée à l'informatique, et la résume en trois mots : *comprendre, bidouiller, détourner*. Cette activité débute avec une certaine façon d'appréhender le monde, empreinte de curiosité, qui cherche à comprendre les objets en se les appropriant, en les détournant. Selon Guiton, face à quelque chose qu'il ne connaît pas, le hacker ne se demande pas « qu'est-ce que c'est ? », mais plutôt « qu'est-ce que je peux faire avec ça ? » (Guiton 2013, 23).

Pour Guiton, l'esprit ludique imprègne fondamentalement la culture hacker, comme le résume la définition du hack faite par Richard Stallman (créateur du concept de logiciels libres, voir plus bas) : « S'amuser dans l'utilisation de notre intelligence » (Guiton 2013, 29). Cet esprit ludique remonte aux origines mêmes du terme, inventé au MIT par le « Tech Model Railroad Club » dont les membres s'amusaient à taillader – *to hack* – des morceaux de circuits ferroviaires miniatures. Le hack est un jeu qui s'amuse certes à contourner les modes d'emploi, mais ce n'est pas un jeu complètement dépourvu de règles. Steven Levy, journaliste de Rolling Stones, publie dès 1985 un livre sur ce qu'il appelle « l'éthique des hackers », qui décrit un ensemble de principes, plutôt descriptifs que prescriptifs, sur le *modus operandi* de ces *bidouilleurs*. Cette éthique se résume en 6 points : « l'accès aux ordinateurs, et plus généralement tout ce qui peut améliorer la connaissance, doit être total et illimité » ; « l'information doit être libre » ; il « faut se méfier de l'autorité et promouvoir la décentralisation » ; « les hackers doivent être

jugés sur ce qu'ils font et pas qui ils sont » ; « l'on peut créer de l'art et de la beauté avec un ordinateur » ; « les ordinateurs peuvent changer la vie – en mieux » (Levy 1985, dans Guiton 2013, 36).

À travers cette éthique, on retrouve les grandes lignes des premières utopies d'Internet : partage – ouverture – décentralisation – libre accès – libre communication – libre information. Internet et les hackers se sont déployés le long des mêmes axes idéologiques. C'est ce qui permet de comprendre l'extension du hacking vers des sphères qui dépassent le seul milieu informatique. C'est en très large partie une philosophie qui s'applique aussi bien à la technologie qu'à la politique, d'où l'apparition d'un terme voisin, l'*hacktivisme*, un terme que Julia Group, un Think Tank suédois sur les libertés numériques définit comme « [consistant] à aller au-delà du hack technologique pour comprendre – et hacker – les processus politiques » (Julia Group, dans Guiton 2013, 42).

Le deuxième chapitre, « **Circulez, y a tout à voir (ou presque)** », aborde des pratiques et des moments qui ont marqué l'histoire de l'hacktivisme, à commencer par les printemps arabes. Le premier volet de cette histoire se passe en Tunisie. Les pratiques autoritaires du gouvernement tunisien, particulièrement lorsqu'il s'agit de libertés numériques (comme la liberté d'expression en ligne ou le respect de la vie privée), sont rendues flagrantes par l'arrestation de quelques personnes ayant tenté d'organiser une manifestation à l'aide de Facebook. Cette arrestation marque le début d'une recrudescence de l'engagement citoyen dans l'hacktivisme, l'entièreto de la toile existant, pendant un temps, avec un seul but, la chute du régime » (Guiton 2013, 53). En parallèle, Anonymous, un nouveau groupe d'hacktivistes dont l'organisation est fluide et difficile à cerner (voir Coleman, 2016 à ce propos), diffuse des vidéos pour dénoncer l'oppression du régime. Le groupe lance également sur certains sites web gouvernementaux des attaques par déni de service distribuées (*Distributed Denial of Service attack* – DDoS). Pendant tout ce temps, des manifestations battent leur plein dans les rues, et le dirigeant tunisien fuit le 14 janvier 2011.

Le deuxième volet de cette histoire des hacktivistes se passe en Égypte et met en scène Telecomix, un groupe décentralisé de cybermilitants européens et nord-américains. Le gouvernement égyptien a alors complètement coupé Internet ; des personnes associées à Telecomix se mobilisent pour mettre en place des réseaux de secours en faisant passer de vieux modems à travers la frontière du pays.

Deux axes de pratiques hacktivistes sont donc déployés tout au long des printemps arabes. Le premier, mis en évidence par Anonymous, se déploie le long des revendications du droit à la vie privée, un droit vital dans les régimes autoritaires, mais moins central dans les préoccupations du grand public des pays occidentaux. Guiton souligne d'ailleurs que l'argument classique pour s'en désintéresser est que l'on « n'a rien à cacher tant qu'on n'a rien à se reprocher » (Guiton 2013, 65). Mais Anonymous et ceux que l'on appelle parfois les 'cypherpunks' – des spécialistes en cryptographie – sont convaincus que l'anonymat et le respect de la vie privée sont des droits fondamentaux et que, dans un monde de plus en plus surveillé, l'anonymat est une forme de révolte.

Le deuxième axe de pratiques hacktivistes, mis en évidence par Telecomix, est celui de la fracture numérique. S'il y a au cœur de l'éthique hacker la conviction qu'Internet et l'informatique peuvent faire s'améliorer le monde, cela ne peut être réalisé à son plein potentiel que si le territoire et l'humanité en sont aussi largement pourvus que possible. De nombreuses initiatives cherchent donc à couvrir les « zones blanches » déconnectées d'accès au réseau, que ce soit en y apportant du matériel informatique ou en y déployant des « réseaux wifi maillés » (mesh networks), fonctionnant sur la base de technologie sans fil. L'autrice donne l'exemple d'une tentative cherchant à couvrir certaines zones maritimes par ces réseaux maillés, afin de disposer d'un accès à Internet même au large (reseaulibre.ca est un exemple expérimental d'un tel réseau maillé au Québec, dans la région de Montréal).

Cependant, si l'éthique et les enjeux propres aux hackers s'entremêlent à des visions militantes sur des scènes politiques, ce n'est pas sans friction. Amaelle Guiton relève que la vision technique et la vision militante s'affrontent parfois sur le plan des actions préconisées. Par exemple, Assange revendique « la vie privée pour les faibles, la transparence pour les puissants » (Guiton 2013, 71), mais les débats sont parfois plus polarisés, avec certains hackers qui, partisans d'une transparence totale, restent convaincus que l'information ne peut en aucun cas être entravée. La liberté d'expression est aussi sujette à débat. La liberté totale de l'information, au cœur des valeurs de certains, entre en conflit avec la perspective militante qui considère que tous les points de vue ne se valent pas.

Le troisième chapitre, « **culture du partage, partage de la culture** », revient sur les implications qu'a le principe éthique de liberté de l'information, poussé à son paroxysme. Il revient en particulier la figure majeure qu'est Richard Stallman. Initialement développeur au MIT, Stallman est progressivement devenu frustré de ce que les logiciels tendent à devenir : restrictifs, contrôlés, propriétaires. Il développe, au début des années 80, un système d'exploitation libre, GNU, et, quelques années plus tard, une licence publique qui interdit toute réappropriation privée de ce qui est publié sous son sceau. Il pose ainsi les premières bases de la culture libriste, dont les logiciels doivent, selon lui, répondre à quatre critères : chacun doit pouvoir librement l'exécuter, mais aussi le copier, le distribuer, et enfin le modifier. La seule condition est de reverser ses travaux à la communauté, ce qui implique que le code source du programme soit accessible.

Le 'libre' de 'logiciel libre' est ambigu, d'autant plus que 'free' signifie en anglais à la fois libre et gratuit. Deux visions s'affrontent donc à ce propos. La première est celle de Stallman, pour qui le logiciel libre est une philosophie et un projet politique plus qu'un simple fonctionnement technique. Il prône la liberté des utilisateurs, l'égalité dans l'usage de cette liberté et la 'fraternité' par la coopération. La deuxième vision est celle du hacker Eric S. Raymond, théoricien de « l'Open Source », qui met de l'avant les avantages techniques du modèle plutôt que ses implications idéologiques, dans la perspective d'en favoriser l'adoption par la sphère marchande (voir Coris 2006 à ce propos). L'Open Source peut en effet avoir une vraie efficacité économique, comme le démontrent des projets comme Thunderbird, Libreoffice, VLC ou Firefox, mais surtout aujourd'hui les nombreux logiciels souvent invisibles utilisés dans la construction des plateformes de Google, Facebook et autres réseaux similaires.

Malgré la croissance continue du monde du logiciel libre, maintenant affirmé comme un modèle de fonctionnement efficace, il reste relativement restreint à un public 'geek' et déjà à l'aise avec la technologie. Passer au logiciel libre est rarement le choix le plus ergonomique et accessible, et de nombreux militants en faveur du modèle libriste revendiquent une éducation poussée à la technologie pour qu'une plus large portion de la population puisse sortir de la servitude aux logiciels propriétaires.

Le domaine où les hackers convainquent le plus facilement le grand public, c'est pour l'accès aux produits culturels. Au début des années 2000, c'est d'abord Napster qui popularise le partage en pair à pair. Quelques années plus tard, Anonymous attaque les sites du département de la justice, d'Universal et de Warner, suite à la fermeture du site de streaming Megaupload. Une guerre légale commence contre le piratage de contenu culturel, avec entre autres la loi Hadopi en France et l'invention des mesures techniques de protection (Digital Rights Managements, DRM), qui rendent beaucoup plus difficile le partage des œuvres. Les défenseurs des libertés numériques réagissent, revendiquant le droit au partage qui préexistait la dématérialisation de la culture. Par exemple, le célèbre site The Pirate Bay, connu et souvent décrié pour le partage illégal de contenu, était initialement un Think Tank visant à discuter des implications du *copyright* sur le partage de la culture. Parmi les axes de développement des revendications du partage de la culture, Guiton mentionne également les hackerspaces, qui visent à créer des lieux physiques empreints de l'éthique hacker et de l'importance du décroisement de l'information, de la connaissance et du partage. Les hackerspaces se multiplient, chacun avec des modalités et des objectifs différents, mais tous ayant à cœur le développement de la bidouille et une logique DIY, pour favoriser l'apprentissage personnel (pour approfondir, voir Toupin 2017).

Le quatrième chapitre, « **Démocratie 2.0** » détaille l'investissement par les hackers des sphères politiques plus traditionnelles. La politique n'est au final qu'un système « hackable » comme un autre. « La loi, c'est du code. Et le code, s'il est pourri, on le réécrit », affirme Bluetouff, un hacker interviewé par Guiton (2013, 154). Les projets de lois qui tentent d'altérer le fonctionnement d'Internet inquiètent les hackers, comme le projet qui remettait en question la neutralité du web aux États-Unis, ou encore la loi hadopi, la « loi favorisant la diffusion et la protection de la création sur Internet » mise en place en France en 2009 pour tenter de freiner le partage de fichiers en pair à pair. Des organismes comme l'Electronic Frontier Foundation (EFF) aux États-Unis ou la Quadrature du net en France tentent d'influer sur le jeu politique. Certains Think Tank ont été créés, comme en Suède où le gouvernement l'a lui-même demandé ; beaucoup de législateurs ont des lacunes au niveau de leur compréhension du fonctionnement d'Internet.

Toutefois, faire partie du débat démocratique peut être compliqué pour les hackers. La politique est lente, alors que le hack est rapide. Il y a donc un équilibre à trouver entre un système politique très codifié, opaque, et ce qui caractérise les hackers. Certains se sont tout de même risqués à la formation de partis politiques en bonne et due forme. Un mouvement de ce qu'on appelle les partis pirates apparaît, avec, dans les enjeux qui leur tiennent à cœur, ce qui a toujours été partie intégrante des intérêts des hackers : le droit à la vie privée, la liberté d'expression et la réforme de la propriété intellectuelle. Le

problème s'avère que cela ne constitue pas un programme politique à part entière, et que s'ils veulent prétendre agir en politique, cela implique de se placer sur l'échiquier politique et de prendre position sur des enjeux qui ne concernent pas nécessairement Internet. Ils apportent cependant un renouveau certain à la politique, en faisant évoluer les outils de la participation citoyenne par le biais de plateformes collaboratives et en proposant une vision idéologique ayant à cœur la décentralisation et l'horizontalité des prises de décision.

Avec les hackers prenant part à la vie politique, la question de l'institutionnalisation se pose; difficile de s'immiscer dans un système sans qu'il change nos façons d'être. L'autrice s'interroge : les hackers et leurs partis pirates vont-ils vers une radicalisation de la politique ou une institutionnalisation de l'esprit d'Internet?

Le cinquième chapitre, « **du bazar dans les cathédrales** », part du format de fonctionnement des logiciels libres et « open source » décrit par Eric S. Raymond. Pour Raymond, les cathédrales, c'est la façon de faire hiérarchique et verticale, le bazar, c'est ce qu'il propose; un modèle libre, flexible, ouvert à tous. C'est un modèle qui s'applique autant à l'Open Source qu'à la structure physique d'Internet ou à l'éthique hacker... Pour Guiton, le modèle du bazar est partout, à tous les niveaux de la toile, et peut parfois décontenancer celles et ceux qui n'y sont pas habitués. Anonymous, pour ne nommer que ce groupe, fonctionne sans membres ou structure claire, répondant à un régime de « do-ocratie », le pouvoir à « celui qui fait » (Guiton 2013, 194). Dans les médias, il était pourtant souvent présenté comme un « groupe » fixe. Dans les faits, leur visée n'est jamais très claire, constamment redéfinie par les individus qui s'identifient à Anonymous. Certains sont très politiques, d'autres uniquement motivés par le « lulz » et la simple envie de mettre le bazar un peu partout. Amaelle Guiton explique que la communauté du net propose une nouvelle manière à part entière d'organiser le pouvoir. Ce n'est pas simplement une contre-culture, mais une réinvention de la culture.

Pour Guiton, une cathédrale en particulier a été très affectée par le bazar du web; les médias. D'abord parce qu'Internet permet à tout un chacun de devenir son propre média, remettant en question les institutions médiatiques traditionnelles, mais aussi en s'affirmant comme un contre-pouvoir très puissant par le biais de la liberté d'information souvent revendiquée, comme par WikiLeaks. L'auteure s'interroge sur les possibilités futures de fuites aussi massives que celles que le site avait permises. Chelsea Manning s'est vue traitée de façon qui découragera certainement les prochains potentiels lanceurs d'alerte, beaucoup des grands médias lui ayant tourné le dos. Wikileaks aura toutefois laissé au moins un héritage, celui de méthodes et de bonnes pratiques pour aider le journalisme d'investigation à s'adapter aux nouveaux enjeux technologiques. L'exemple le plus important demeure la sécurité des données : si elle n'est pas garantie, le danger peut être réel pour les personnes impliquées.

Guiton s'interroge aussi sur la naissance éventuelle d'un nouvel « altermondialisme numérique ». De la même façon que Occupy se revendique des « 99 % », Anonymous se décrit comme « étant légion »; c'est le système entier, la distribution du pouvoir qui est mise en question, avec la multitude contre les élites.

L'autrice note toutefois qu'il est difficile de réduire les hackers à un mouvement uniforme, ou de leur attribuer une case politique trop rapidement. Le panorama des défenseurs des libertés numériques est diversifié : des hackers qui ne sont pas des hacktivistes, des cybermilitants qui ne sont pas des hackers, des hacktivistes avec pour seul objectif d'améliorer les outils de communication, etc. Mais c'est cette diversité qui leur est propre, car c'est précisément ce qu'ils revendiquent : la décentralisation, l'horizontalité.

L'auteure conclut en resituant les hackers dans un monde où les enjeux des libertés numériques sont de plus en plus sensibles et en danger. Eux « sauront toujours crocheter les serrures » (Guiton 2013, 238), mais la dystopie de la surveillance généralisée n'est pas un monde dont ils veulent. Les circonstances les mettent sur le devant de la scène, parfois un peu malgré eux. Leur éthique se popularise et se répand, avec le risque attaché de la dilution. Mais, « qu'ils le veuillent ou non, les hackers portent en eux le germe d'une subversion politique, celle d'une nouvelle distribution du pouvoir, et du savoir » (Guiton 2013, 241).

Bien que l'autrice ne conceptualise pas explicitement la notion de résistance numérique, la lecture du texte fait ressortir l'idée que les pouvoirs qui s'exercent sur la toile opèrent de façon distribuée, dispersée. Pour lutter, il ne s'agit pas de cibler un.e ennemi.e et l'attaquer de front, mais de proposer de nouvelles modalités d'actions qui échappent aux logiques de contrôle et aux prescriptions de dispositifs du numérique de plus en plus opaques et verrouillés. Les hackers représentent une forme de résistance numérique, moins par leurs revendications en tant que telles que par leur façon d'être, intrinsèquement politique et subversive. Le grand défi, à notre avis, reste de concilier cette « façon d'être » avec l'éventail actuel des luttes environnementales et la justice sociale, et d'intégrer en leur sein une plus grande diversité d'actrices et d'acteurs (Dunbar-Hester 2019).

Guiton, Amaelle. 2013. *Hackers. Au cœur de la résistance numérique*. Vauvert : Au Diable Vauvert.

Biographies

Eva Giard est étudiante au baccalauréat en sciences de la communication à l'Université de Montréal et auxiliaire de recherche pour Stéphane Couture.

Stéphane Couture est professeur adjoint au département de communication de l'Université de Montréal.

Références

Coleman, E. Gabriella. 2016. *Anonymous : hacker, activiste, faussaire, mouchard, lanceur d'alerte [traduit de l'anglais par Nicolas Calvé]*. Futur proche. Montréal : Lux éditeur.

Coris, Marie. 2006. « Chronique d'une absorption par la sphère marchande : les Sociétés de Services en Logiciels Libres. » *Gérer & Comprendre* 84: 12-24.

Couture, Stéphane. 2015. « Le contrôle des communs numériques à des fins commerciales : le cas des logiciels libres », *Éthique publique. Revue internationale d'éthique sociétale et gouvernementale* 17(2). <https://doi.org/10.4000/ethiquepublique.2275>.

Couture, Stéphane. 2020. « Free and Open Source Software », dans : M. O'Neil, C. Pentzold et S. Toupin (Dir.) *The Handbook of Peer Production*, pp. 153-68. Hoboken: Wiley. <https://doi.org/10.1002/9781119537151.ch12>.

Dunbar-Hester, Christina. 2019. *Hacking Diversity : The Politics of Inclusion in Open Technology Cultures*. Princeton : Princeton University Press.

Grosbois, Philippe de. 2018. *Les batailles d'Internet : assauts et résistances à l'ère du capitalisme numérique*. Montréal : Écosociété.

Guiton, Amaelle. 2013. *Hackers. Au cœur de la résistance numérique*. Vauvert : Au Diable Vauvert.

Levy, Steven. 1985. *Hackers heroes of the computer revolution*. New York: Dell.

Toupin, Sophie. 2016. « Gesturing towards anti-colonial hacking and its infrastructure ». *Journal of Peer Production* 12: 1-27. En ligne : <http://peerproduction.net/editsuite/issues/issue-9-alternative-internets/peer-reviewed-papers/anti-colonial-hacking/> (Page consultée le 21 mai 2021).

Toupin, Sophie. 2017. « Le hacking féministe : La résistance par la spatialité ». « Les implications spatiales de la résistance numérique », dans : M. Bonenfant, F. Dumais et G. Trépanier-Jobin (Dir.), *Les pratiques transformatrices des espaces socio-numériques*, pp. 161-180. Québec : Presses de l'Université du Québec.

Détruire ou altérer le fonctionnement des machines numériques, la résistance du 21^e siècle ?

Par **Benjamin Cadon**

Luddisme > néo-luddisme

Plus de deux siècles se sont désormais écoulés depuis la destruction de deux métiers à tisser par le légendaire Capitaine Ludd en 1780 en Angleterre. Leader imaginaire du mouvement luddite, Ned Ludd incarna la colère des tondeurs et tricoteurs anglais, premières victimes d'une paupérisation et d'un libéralisme économique naissant. Sentant leur mode de travail artisanal menacé par l'arrivée des métiers à tisser industriels, ils s'attachèrent à les détruire pour ne pas se voir dépossédés de leurs savoir-faire et de leurs conditions de vie. Ce mouvement connu des échos en France et dans d'autres pays, des groupes se sont ensuite opposés à l'arrivée du train (Jarrige 2010) ou à l'électrification.

Cette forme d'opposition radicale au « progrès technologique » a ressurgi avec le développement de l'industrie informatique dans les années 80 pour donner lieu au néo-luddisme. Entre 1978 et 1995 le mathématicien Theodore Kaczynski, alias « Unabomber », enverra des dizaines de colis piégés à des informaticiens et à des professeurs renommés de Yale ou Berkeley et tuera trois personnes et en blessera une vingtaine d'autres. Traumatisé par les expériences de résistance au conditionnement psychologique conduites à Harvard, irrité contre les mouvements de femmes et de noirs, il quitte le monde universitaire en 1969 pour fomenter ses attentats et devenir le plus célèbre terroriste anti-technologie de l'histoire. Les textes qu'il a diffusés ont connu un certain écho et sont aujourd'hui encore réédités. Ils exposent néanmoins des motivations parfois douteuses sous-tendues par une critique des technologies qui reste sommaire (Giffard 2017).

En contrepoint, on peut évoquer le toujours mystérieux « Comité pour la liquidation ou le détournement des ordinateurs (Clodo) » (Izoard 2010) qui a sévi à Toulouse entre 1980 et 1983 et a réalisé des « sabotages d'artistes » en incendiant des ordinateurs et des supports de stockage dans des entreprises du numérique jusqu'au centre informatique de la préfecture. Composé de « travailleurs informatiques », ils s'attaquaient à travers l'ordinateur à « l'outil préféré des dominants », qui sert « à exploiter, à fichier, à contrôler et à réprimer », qui contribue à « renforcer la domination idéologique et économique de l'Occident et spécialement des États-Unis et, à un moindre degré, celle des pouvoirs locaux » (CLODO 1983, 5) à l'échelle mondiale.

40 ans plus tard, le « numérique » s'est incrusté jusque dans nos intimités, pour autant les technocritiques restent peu audibles (Mao 2016). En France, Jacques Ellul a certainement contribué à la constitution

d'un terreau fertile pour l'éclosion de collectifs technocritiques comme « Pièces et Mains d'Œuvre » ou « Technologos », de maisons d'édition comme La lenteur ou L'échappée. D'autre part, les écrits du Comité invisible (« Fuck Google ») ou d'auteurs comme Bernard Stiegler ou Eric Sadin connaissent une plus grande diffusion sans pour autant galvaniser les masses laborieuses. Cependant, ces dernières années, nous avons assisté à une recrudescence d'actes de sabotages d'objets technologiques à la fois pour des motivations technopolitiques et aussi pour des raisons nourries de désinformation.

Pourquoi autant de haine à l'égard de ces chères machines ?

On ne peut que constater le succès écrasant du capitalisme numérique vis à vis d'utopies révolutionnaires et libertaires désormais déçues (Tréguer 2020). Le numérique, un temps fantasmé comme facteur de partage de connaissances et d'ouverture à la diversité, facteur de liberté d'expression vis à vis de médias monopoligarchiques. Ce numérique a finalement donné naissance à Qanon, monstre né des réseaux sociaux après s'être échappé d'un canular parti en Larsen, bête multimédiatique apte à électriser l'attention autour d'un président des États-Unis symbole de toutes les dérives de l'espèce humaine. Le numérique comme facteur constitutif de la réalité, comme moteur de la « gouvernementalité algorithmique » (Rouvroy et Berns 2013), comme agent de surveillance ubiquitaire, entre crainte, fascination et désarroi. On aurait déjà atteint le « Point de singularité technologique » en ayant créé des technologies dont la complexité nous échapperait au profit d'intelligences artificielles qui prendraient subtilement le gouvernail de nos destinées. Ce mille-feuilles technologique dans lequel on s'empêtre, si complexe et efficace soit-il, parfois dysfonctionne et s'attire alors toutes les foudres humaines.

Les technologies échappent à notre entendement, à l'image de la sulfureuse « 5G », certes déployée sans l'assentiment des populations, sans études sanitaires indépendantes (Bérard 2020), à grand renfort d'arguments éculés (« un plus gros débit », « la médecine connecté »). Cette « 5G » a cristallisé un agglomérat invraisemblable de vrais et de fausses informations conduisant des individus et groupes à brûler des antennes de téléphonie parfois pas encore « 5G ». Cette haine renaissante à l'égard des machines se nourrit donc à la fois d'une pensée technocritique qui s'élabore, mais aussi de matière mentale parasitée par les réseaux sociaux. Face à cette perte d'emprise, des initiatives valeureuses fleurissent pour se réapproprier ces technologies et tenter de préserver nos libertés dans un combat dissymétrique.

Le logiciel libre s'est fait encloser par le capitalisme

Le projet GNU/Linux et la licence GPL de Richard Stallman ont constitué de valeureuses tentatives pour contrecarrer l'accaparement de richesses intellectuelles et économiques de l'informatique par des logiques propriétaires de copyright. Ces logiques furent promues par de grandes entreprises qui avaient bien compris que la rente se déplaçait du matériel au logiciel, avant de tomber dans la donnée. Cette tentative valeureuse fut rapidement dépassée par la droite par le mouvement de l'Open Source pour lequel les valeurs éthiques importaient peu, tant que cela marchait mieux et que l'on pouvait embarquer votre code libre dans les codes que l'on garde fermés.

Par sa malice, Microsoft a réussi à conserver sa mainmise sur le système d'exploitation des ordinateurs, Google a réussi son *hold-up* sur les mobiles avec Android (système ouvert quand cela l'arrange), les logiciels libres quant à eux sont majoritairement utilisés pour faire fonctionner Internet (Wikipédia 2021) et ses multiples protocoles, même Microsoft se met à Linux pour son *cloud* (Fassinou 2020). Et si l'on regarde quels sont les plus gros contributeurs aux standards d'Internet (Ten Oever 2021) ou au développement du noyau Linux, on retrouve les géants du numérique en tête : Intel, Google, Huawei, Facebook, AMD, NVIDIA, IBM, CISCO, et bien d'autres géants ... qui forgent leur propre intérêt. Car ces licences et logiciels libres restent dans une vision libérale du régime de la propriété et s'emprisonnent dans le capitalisme, à l'inverse de l'approche « copyfarleft » de Dimitry Kleiner. Les multinationales du numérique s'en accommodent donc très bien, pendant que de petits chatons (voir <https://chatons.org/>), en tentant de *dégoogliser* Internet, usent leurs griffes en vain. Internet a beau être mu par des logiciels libres, ce n'est pas le sentiment de liberté qui y prévaut aujourd'hui. Car fondamentalement, comme Julia Laiñae et Nicolas Alep le signalent, on peut considérer que « Le logiciel libre n'est qu'une modalité de développement informatique et de licence de diffusion, il ne remet pas en cause la recherche d'efficacité, la rationalité instrumentale, qui sont au fondement des technologies numériques » (Laiñae & Alep 2020). Face à cette dystopie technologique, que fait le politique?!

Des rapports non-consentis avec les technologies

Les technologies qui nous sont « proposées » aujourd'hui sont rarement le fruit d'un choix collectif « démocratique » qui aurait statué, à l'issue d'un débat informé sur le bien-fondé, d'implanter la technologie en question dans nos quotidiens. Depuis l'invention des relations publiques par Edward Berneys, les agences de marketing ont grandement peaufiné leurs recettes pour susciter chez nous un désir irrésistible d'acquérir les dernières innovations technologiques comme gage d'appartenance et d'adhésion à un futur technologique présenté comme inéluctable. Ce futur a su remporter l'adhésion d'une majorité de personnalités politiques en constituant le levier d'une croissance économique potentiellement infinie car supposément immatérielle, la « croissance verte grâce au numérique » devient une évidence. Toute critique du système techno-capitaliste en place se voit ainsi qualifiée de rétrograde, de conspiration à pulls longs visant à nous renvoyer chez les amish (Kelly 2009) éclairés à la bougie. Günther Anders (1956) lui-même considérait qu'il était impossible de critiquer la technique « sans se condamner à une mort intellectuelle, sociale ou médiatique » (p. 17).

Cette perte d'emprise sur nos modes de vie et d'interactions sociales de plus en plus médiés par des technologies conduit à un sentiment d'impuissance face à cette technostruture opaque. Des usages et des détournements tactiques de ces technologies numériques de l'information et de la communication ont permis des formes de résistance, cette dernière décennie a aussi vu la montée en puissance de postures plus radicales visant à briser les machines et les réseaux, je vous propose ici d'en réaliser en inventaire partiel et partial.

Un inventaire néo-luddite

Péter les plombs

Privés d'électricité, un ordinateur (serveur) marche beaucoup moins bien, il peut être alimenté temporairement par un onduleur ou secouru par des groupes électrogènes s'il est hébergé dans un *datacenter*. Les antennes de téléphonie mobiles ne disposent que de quelques heures d'autonomie la plupart du temps sans alimentation électrique.

À l'échelle locale, provoquer un court-circuit dans un réseau électrique s'avère fort simple et efficace car les interfaces avec le réseau, les prises électriques, pullulent en intérieur comme en extérieur, mais l'impact reste limité car chaque branche est protégée par un disjoncteur.

À distance, le virus Stuxnet, un ver informatique découvert en 2010, a pu s'attaquer aux centrifugeuses iraniennes d'enrichissement d'uranium et provoquer leur autodestruction sans alerter les opérateurs sur place. Ce ver apprécie particulièrement les systèmes industriels SCADA, des automates programmables industriels produits par Siemens et utilisés dans les centrales hydro-électriques ou nucléaires, destinés à la distribution d'eau potable, les oléoducs ou la gestion de la circulation des trains. Il a très certainement été conçu par une alliance de la NSA avec l'unité israélienne 8200, mais on est donc là plutôt dans le registre de la cyberguerre. En mars 2018, le Département de la Sécurité intérieure américain (Department of Homeland Security ou DHS) révélait que la Russie pénétrait régulièrement son réseau d'énergie depuis 2017. On la soupçonne également d'avoir provoqué deux *black-out* en Ukraine en 2015 et 2016, avec deux virus, Black Energy et Industroyer, qui ont plongé 230 000 résidents dans le noir pendant une à six heures (Sautreuil et Deprez 2017). En Allemagne fin 2014, des pirates informatiques prenaient le contrôle d'un haut-fourneau allemand et détruisaient une partie des infrastructures lourdes. En 2016, la centrale nucléaire de Gundremmingen, située à 120 kilomètres au nord-ouest de Munich, a été visée par plusieurs attaques informatiques d'ampleur.

Le 16 avril 2013, une attaque sophistiquée a été menée contre la sous-station de transmission Metcalf de la *Pacific Gas and Electric Company* à Coyote, en Californie, près de la frontière de San Jose. L'attaque, au cours de laquelle des hommes armés ont tiré sur 17 transformateurs électriques, a entraîné des dommages matériels d'une valeur de plus de 15 millions de dollars et a miraculeusement eu peu d'impact sur l'alimentation en électricité de la région mais restera comme « the most significant incident of domestic terrorism involving the grid that has ever occurred » (Wikipédia 2020). Plus récemment, une petite compagnie d'électricité américaine a recruté elle-même des hackers afin de tester la fiabilité de son système de sécurité. Seulement trois jours ont suffi aux pirates pour entrer physiquement dans les bâtiments de la compagnie, puis dans la totalité du réseau, en dérobant au passage les données privées de 50 000 clients, pour finir par provoquer une coupure de courant (Demeure 2016).

Dans cette charmante ambiance, difficile de distinguer les motivations des protagonistes, aujourd'hui plus téléguidés par des États et des vellétés belliqueuses que par une envie romantique de détruire la société techno-industrielle en la vidant de son jus.

Couper les câbles

En septembre 2009, plus de 500 salariés d'Alcatel ont creusé le sable de la plage de Beg-Léguer à Lannion (Côtes-d'Armor), afin de déterrer le câble transatlantique Apollo, qui relie les États-Unis à l'Europe. L'objectif était de faire apparaître le câble, mais pas de le couper. « Aucune dégradation n'est envisagée », avaient prévenu les syndicats qui inventent ici un mode de lutte inédit (Ouest-France 2009).

En mars 2016, Hayastan Shakarian, retraitée géorgienne, aurait sectionné un câble d'un coup de pelle pour revendre le métal, mettant ainsi en panne plusieurs heures une bonne partie des réseaux Internet de l'Arménie, de la Géorgie et de l'Azerbaïdjan. La « hackeuse à la pelle » n'avait jamais entendu parler d'Internet.

Depuis, de multiples actes de vandalisme ont été constatés sur des fibres optiques aux États-Unis, notamment sur des lignes dédiées au *trading* à haute fréquence. De même, en France on assiste à une multiplication des actes de sabotage, une proposition de loi visant à lutter contre les actes de vandalisme commis sur les réseaux de fibre optique en France a été déposée en juin 2020 (Reda 2020).

L'infrastructure du réseau a en effet de nombreux points de fragilité, le récent incendie d'un data center OVH à Strasbourg a démontré le nombre de sites et services contenu dans petit parallélépipède parti en fumé. Fort heureusement, les multinationales du numérique investissent massivement pour avoir leurs propres tuyaux transocéaniques, pour bien sur consolider le réseau de façon altruiste, neutre et décentralisée.

Brûler les antennes

La destruction de l'antenne de Roc'h Trédudonen en Bretagne en 1974 priva la population de cette région du service télévision pendant 3 mois, « les Bretons redécouvrent la vie de leurs grands-parents, les librairies font recette et les veillées nocturnes reprennent » (Wikipédia 2020b). Le Front de Libération de la Bretagne ne sévit plus, de multiples flux de télévision atteignent désormais cette région française, bientôt véhiculés par la 5G.

Plus récemment, partout dans le monde, des personnes et des groupes se sont mis à brûler ou à détruire des antennes de téléphonie mobile. À l'origine, un amalgame pétri par les réseaux sociaux suscite une partie de ces vellétés destructrices, selon lequel Bill Gates aurait anticipé, voire prémédité, la crise du Covid pour implanter des vaccins-puces connectés en 5G à l'ensemble de la population mondiale. Il est vrai que la connaissance des effets sur la santé du déploiement massif de la 5G pose

question. Il est vrai que la fondation dirigée par Bill Gates est devenue le premier financeur de l'OMS (Laurentdhomme 2020). Il est vrai que l'on connaît très peu les effets à long terme de l'inoculation de ces vaccins innovants. Le déploiement de la 5G implique l'installation d'antennes de longue portée et de proximité, ajoutant une couche indigeste à hautes fréquences au brouillard électromagnétique déjà bien garni sans même les 40 000 satellites du projet Starlink d'Elon Musk.

Détruire les excroissances

On a vu ces dernières années de multiples projets de jeune pousse (*start-up*) coloniser l'espace public avec une diversité de trottinettes et d'autres vélos connectés en libre-service. Leur destruction de la manière la plus spectaculaire possible est devenue, dans certains pays, un jeu sur les réseaux sociaux : lancées depuis le toit d'un immeuble, autodafées sur la place publique, tentatives de transformer ces objets en sous-marins ou avions par catapultage. De façon plus légère, des plaisantins hackers ont aussi modifié des trottinettes Lime pour leur faire diffuser des messages inappropriés (Dozier 2019).

Mouvement mondial de lutte contre cette forme d'écophagie technologique ou simple plaisir vandale ? Dans certains pays, ces entreprises ont prétexté que ces comportements destructeurs, ce manque de « civisme », mettaient à mal leur modèle économique et ont décidé de cesser leurs activités, laissant à la collectivité publique le soin de débarrasser et traiter ces objets connectés devenus déchets. Parfois, des entreprises comme Uber détruisent 20 000 vélos électriques neufs parce que les actionnaires ont changé de braquet (Peters 2020).

Dans ce registre de destruction des excroissances de la société technologique, on pourrait également évoquer celle des radars automatiques en France perpétrée par des personnes impliquées dans le mouvement des « Gilets jaunes » : sur 4500 appareils, 600 ont été mis hors service dont plus de 130 détruits par les flammes en 2018 provoquant une chute de recettes pour l'état.

Tuer les ordinateurs

Le « USB killer » a été prototypé en 2015 puis proposé à la vente car potentiellement correspondait à un marché : branché sur n'importe quel port USB, il se charge très rapidement et envoie une forte tension à la carte mère auquel il est relié, provoquant très souvent le décès irrévocable de la machine incriminée ou, à minima, la mort du contrôleur USB. Des youtubeurs se sont emparés de l'objet pour le tester sur de multiples marques d'ordinateurs, de téléphones, mais aussi sur des distributeurs de boissons, des consoles de jeu, voire des voitures. Cette orgie de furie destructrice non conscientisée est ambiguë (Usb Killer 2017) : les démonstrateurs sont souvent surpris de l'effet de leur acte tout en étant souvent sponsorisés par les marques d'appareils qu'ils détruisent. « Youtube sans conscience, ... »

Dénier le service

Dans l'attirail du néo-luddite, le déni de service (distributed denial-of-service – DDoS) est un outil prisé. Il consiste à saturer un serveur avec des requêtes répétées et tordues afin qu'il tombe en carafe. Il implique de pouvoir produire un grand nombre de requêtes idéalement issues d'une grande diversité d'origines pour surpasser les capacités de réponse et de filtration du serveur. Le groupe informel « Anonymous » a usé à de multiples reprises cette technique pour provoquer le dysfonctionnement de serveurs d'entreprises ou d'administrations ciblées. Gabriella Coleman a analysé la politisation de ce mouvement protéiformes (Coleman 2015), finalement troublée par la compromission de Sabu, l'une des figures du mouvement « Anonymous », avec la CIA, rendant son implication dans le mouvement « Occupy wall street » trouble.

Le déni de service est, la plupart du temps, non-destructif, il est aussi souvent utilisé pour maltraiter ses concurrents, notamment dans le *dark Web*. Il a été popularisé via les « Anonymous » et des outils faciles d'accès comme LOIC (Wikipédia 2021) qui ont engendré des formes d'implications politiques par des biais numériques de personnes habituellement en marge du schéma « citoyen » traditionnel.

Offusquer les données

Si l'on considère la donnée comme le nouveau pétrole, on peut chercher à brouiller les pistes en utilisant des réseaux comme Tor ou en chiffrant ses messages via PGP. De façon plus simple et malicieuse, le *plug-in* de navigateur web AdNauseam va cliquer pour nous de façon hiératique sur de multiples publicités pour brouiller notre profilage marketing. Des chercheurs ont montré qu'avec des bouts de Scotch, on pouvait tromper une intelligence artificielle (Ackerman 2017). Se fondre dans la masse ou chiffrer ses données pour augmenter le coût de la surveillance et se rendre illisible constituent des stratégies complémentaires qu'il faut manipuler avec habileté au regard de la grandeur des oreilles qui écoutent.

De façon plus brutale, les rançongiciels qui chiffrant les données d'un ordinateur en le rendant inutilisable se sont répandus de façon exponentielle ces dernières années. De multiples services publics et entreprises furent touchés, parfois en renvoyant les salariés au papier-crayon pour pouvoir assurer un minimum d'activités. À priori, les motivations premières pour diffuser ce genre de virus sont financières, le versement d'une certaine somme d'argent en Bitcoin sur le compte indiqué étant susceptible de donner la clef d'accès aux précieuses données, mais il s'avère que ces transactions financières peuvent être suivies assez précisément (Paquet-Clouston, Haslhofer et Dupont 2019). Bizarrement, certains de ces virus maître-chanteur étaient conçus pour ne pas récupérer l'argent ni fournir la clef libératrice aux ordinateurs paralysés.

Altérer le fonctionnement

Il existe de multiples tactiques pour se prémunir de la surveillance numérique, qui peuvent passer par la destruction de caméras de surveillance ou l'utilisation de parapluies. Parfois une alliance inter-espèce non déclarée provoque l'atterrissage de drones de la police suite à l'intervention d'un couple de cormorans irrité par l'appareil et harangué par la foule des manifestants parisiens.

Dans la Silicon Valley, plusieurs mouvements de protestation se sont érigés contre les grandes entreprises du numérique coupables, entre autres, d'utiliser les voies réservées aux transports en commun avec leurs bus privés, et de gentrifier la région en rendant le logement inaccessible aux classes populaires. Des bus convoyés par Yahoo! et Google à San Francisco furent bloqués, des manifestations furent organisées à la sortie de ces entreprises, des salariés ont été harcelés en ligne et jusqu'à leur domicile.

Les stratégies de destruction pour mettre un grain de sable dans ce capitalisme numérique galopant sont multiples et contextuelles : incendie de la Casemate, un FabLab à Grenoble, lutte contre l'implantation de Google à Berlin ou d'Amazon à New-York, destruction partielle d'une usine de production d'iPhone en Inde pour protester contre le non-versement des salaires (Amadeo 2020) et les conditions de travail, piratage militant du réseau inter-bancaire SWIFT pour saper la confiance (Fisher 2019), et bien d'autres stratégies.

Conclusion*Néo-luddisme > Low-tech*

Indéniablement, le néo-luddisme revêt une force d'interpellation revitalisante face à des populations scotchées à leur écran et perfusées par les discours techno-solutionnistes. Les motivations de ces personnes et collectifs sont pour autant très disparates et contextuelles, myriade de formes de protestations contre un monde dont on aurait perdu les clefs au profit d'un système machinique perfide.

Aussi radicales et protéiformes qu'elles soient ces formes de critique de la technologie, elles contribuent à politiser la question technique, à déconstruire sa pseudo neutralité, à ramener dans l'agora les algorithmes et robots qui nous entourent. D'un point de vue environnemental, détruire des technologies complexes et difficiles à recycler n'est pas optimal au niveau entropique. Au regard des ressources naturelles existantes, on pourrait se demander si nous ne sommes pas allés trop loin trop vite dans le développement technologique. L'obsolescence recherchée des appareils et applications conduit à une impasse écologique, on pourrait plutôt rechercher l'invention, la production, l'échange, la maintenance de « technologies pour la vie », respectueuses de leur environnement, appropriées au contexte sociotechnique de la situation.

Là où la cyberculture défendait la création de zones autonomes temporaires, les mouvements zadistes et technocritiques se rejoignent plutôt sur l'idée de créer des zones autonomes durables. Pour François Jarrige (2010), la force du mouvement des Zones à défendre (Zad) vient de sa capacité à combiner « les trois grands champs de la technocritique telle qu'elle a pu s'exprimer depuis trois siècles, à savoir la critique morale fondée sur la quête d'autonomie, la critique sociale pourfendant l'inégalité, et la critique écologique, qui voit dans le gigantisme technicien une cause de la dégradation de la Terre ».

Faut-il rentrer allègrement dans l'âge des *low tech*, en s'orientant résolument « au plus vite et à marche forcée vers une société essentiellement basée sur des basses technologies, sans doute plus rudes et basiques, peut-être un peu moins performantes, mais nettement plus économes en ressources et maîtrisables localement »?, se demande Philippe Bihouix (2014).

Biographie

Benjamin Cadon est artiste et coordinateur de la Labomedia-mediahackerfablabspace, une association à but non lucratif basée à Orléans (France). Pour en savoir plus : <https://labomedia.org>

Références

Ackerman, Evan. 2017. « *Slight Street Sign Modifications Can Completely Fool Machine Learning Algorithms* ». En ligne : IEEE Spectrum, <https://spectrum.ieee.org/cars-that-think/transportation/sensors/slight-street-sign-modifications-can-fool-machine-learning-algorithms> (Page consultée le 4 août 2017)

Amadeo, Ron. 2020. « *iPhone factory workers say they haven't been paid, cause millions in damages* ». En ligne : Ars Technica. <https://arstechnica.com/gadgets/2020/12/worker-protests-at-indian-iphone-factory-causes-up-to-7-million-in-damages/> (Page consultée le 15 décembre 2020)

Anders, Günther. 1956. *L'obsolescence de l'homme : Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle*. Paris : Éditions Ivrea.

Bérard, Nicolas. 2020. *5g mon amour : Enquête sur la face cachée des réseaux mobiles*. Le Passager Clandestin.

Bihouix, Philippe. 2014. *L'Âge des low tech. Vers une civilisation techniquement soutenable*. Paris : Le Seuil.

CLODO. 1983. « *Le CLODO parle...* ». En ligne : Terminal 16. <http://www.revue-terminal.org/magazine/archives/terminalN16.zip>

Coleman, Gabriella. 2015. *Anonymous – Hacker, activiste, faussaire, mouchard, lanceur d'alerte*. Montréal : Éditions Lux.

Demeure, Yohan. 2016. « *Ils piratent un réseau électrique en 3 jours seulement !* ». En ligne : SciencePost. <https://sciencepost.fr/piratent-reseau-electrique-3-jours/> (Page consultée le 21 juin 2016)

Dozier, Rob. 2019. « Des trottinettes hackées font des blagues déplacées en Australie ». En ligne : Vice. <https://www.vice.com/fr/article/mb8epb/des-trottinettes-hackees-font-des-blagues-deplacees-en-australie> (Page consultée le 4 mars 2019)

Fassinou, Bill. 2020. « Linux est le système d'exploitation le plus utilisé dans Microsoft Azure ». En ligne : Développez.com. <https://windows-azure.developpez.com/actu/303007/Linux-est-le-systeme-d-exploitation-le-plus-utilise-dans-Microsoft-Azure-plus-de-50-pourcent-des-coeurs-de-machine-virtuelle-tournent-sous-Linux/>

Fisher, Phineas. 2019. « HackBack – A DIY Guide To Rob Banks ». En ligne : Hackback. <https://packetstormsecurity.com/files/155392/hackback-bankrobbing.txt>

Giffard, Alain. 2017. « Kaczynski ». En ligne : Blog d'Alain Giffard. <https://alaingiffardblog.wordpress.com/2017/12/15/kaczynski/> (Page consultée le 15 décembre 2020)

Izoard, Célia. 2010. « L'informatisation, entre mises à feu et résignation », dans : C. Biagini et G. Carnino (Dir.), *Les Luddites en France*, pp. 251-286. Le Kremlin-Bicêtre : Les Éditions L'échappée.

Jarrige, François. 2010. « Refuser de se laisser ferrer », dans : C. Biagini et G. Carnino (Dir.), *Les Luddites en France*, pp. 175-210. Le Kremlin-Bicêtre : Les Éditions L'échappée.

Kelly, Kevin. 2009. « Amish Hackers ». En ligne : The Technium. <https://kk.org/thetechnium/amish-hackers-a/> (Page consultée le 10 février 2019)

Kleiner, Dmytri. 2010. *The Telekommunist Manifesto. Network Notebooks 03*. Amsterdam: Institute of Network Cultures.

Laïnae, Julia et Nicolas Alep. 2020. *Contre l'alternumérisme*. Saint-Michel-de-Vax : Éditions La Lenteur.

Laurentdhomme. 2020. « OMS ET FONDATION BILL GATES, CE QUE LE COVID REVELE ». En ligne : Mediapart. <https://blogs.mediapart.fr/laurentdhomme/blog/100520/oms-et-fondation-bill-gates-ce-que-le-covid-revele> (Page consultée le 10 mai 2020)

Lundi Matin. 2018. « ÉTATS-UNIS : UNE MYSTÉRIEUSE VAGUE DE VANDALISME CONTRE LES TROTTINETTES EN LIBRE-SERVICE. » En ligne : Lundi Matin. <https://lundi.am/Etats-Unis-une-mysterieuse-vague-de-vandalisme-contre-les-trottinettes-en-libre> (Page consultée le 19 septembre 2020)

Mao, Blaise. 2016. « Les ennemis de la machine ». En ligne : Usbek et Rica. <https://usbeketrica.com/fr/article/les-ennemis-de-la-machine> (Page consultée le 5 août 2016)

Ouest-France. 2009. « Les ennemis de la machine ». En ligne : Ouest France. <https://www.ouest-france.fr/bretagne/lannion-22300/lannion-les-salaries-dalcatel-ont-deterre-une-partie-du-cable-transatlantique-562855> (Page consultée le 17 septembre 2020)

Paquet-Clouston, Masarah, Bernhard Haslhofer et Benoît Dupont. 2019. « Ransomware payments in the Bitcoin ecosystem », *Journal of Cybersecurity* 5 (1): 1-11.

Peters, Adele. 2020. « Uber just destroyed thousands of electric bikes ». En ligne : Fast company. <https://www.fastcompany.com/90510167/uber-just-trashed-thousands-of-electric-bikes> (Page consultée le 27 avril 2020)

Rouvroy, Antoinette et Thomas Berns. 2013. « Gouvernamentalité algorithmique et perspectives d'émancipation, Le disparate comme condition d'individuation par la relation ? », *Réseaux* 1 (177): 163-196.

Reda, Robin. 2020. Proposition de loi visant à lutter contre les actes de vandalisme commis sur les réseaux de fibre optique. France : assemblée nationale. https://www.assemblee-nationale.fr/dyn/15/dossiers/alt/lutte_actes_vandalisme_reseaux_fibre_optique

Revue Terminal. 1983. Interview du CLODO. En ligne : Revue Terminal. <http://www.revue-terminal.org/magazine/archives/terminalN16.zip>

Sautreuil, Pierre et Fabrice Deprez. 2017. « Ukraine, anatomie d'une cyberguerre – épisode 1 : la menace au quotidien ». En ligne : Numerama. <https://www.numerama.com/politique/283573-en-ukraine-la-cyberguerre-au-quotidien-episode-1-la-menace-permanente.html> (Page consultée le 5 septembre 2017)

ten Oever, Niels. 2021. « 'This Is Not How We Imagined It': Technological Affordances, Economic Drivers, and the Internet Architecture Imaginary. », *New Media & Society* 23 (2): 344-62.

Tréguer, Félix. 2020. *L'utopie déçue*. Paris : Fayard.

Usb Killer. « usb killer compilation YouTube. » Vidéo YouTube, 13:53. <https://www.youtube.com/watch?v=X4OmkBYB4HY> (Page consultée le 30 janvier 2017)

Wikipédia, l'encyclopédie libre. « Serveurs publics sur Internet. », dernière modification le 3 avril 2021. https://fr.qaz.wiki/wiki/Usage_share_of_operating_systems#Public_servers_on_the_Internet

Wikipédia, l'encyclopédie libre. « Low Orbit Ion Cannon. », dernière modification le 11 janvier 2021. https://fr.wikipedia.org/wiki/Low_Orbit_Ion_Cannon

Wikipédia, l'encyclopédie libre. « Metcalf sniper attack. », dernière modification le 20 octobre 2020. https://en.m.wikipedia.org/wiki/Metcalf_sniper_attack

Wikipédia, l'encyclopédie libre. « Attentat de Roc'h Trédudon. », dernière modification le 2 septembre 2020. https://fr.wikipedia.org/wiki/Attentat_de_Roc%27h_Tr%C3%A9dudon

Les infrastructures numériques : quels enjeux en contexte canadien ?

Par Anne-Sophie Letellier et Julien Hocine

La métaphore d'Internet comme *nuage* – le fameux *cloud* – fait l'objet de remises en question ces dernières années par des chercheuses et chercheurs qui étudient les dimensions matérielles des réseaux numériques et investiguent les rapports de pouvoir, les actions militantes ainsi que les enjeux sociaux, idéologiques, politiques et économiques qui s'y rattachent. Effectivement, plusieurs activistes s'interrogent sur les impensés du numérique et s'engagent dans des pratiques de résistance « aux systèmes institutionnels et techniques nécessaires pour garder l'Internet fonctionnel et sécuritaire » (notre traduction : Musiani et *al.*, 2016: 4). Les actions qui caractérisent de telles pratiques sont menées par des groupes désireux de s'appropriier les infrastructures numériques ou de modifier les normes et politiques qui encadrent leurs usages (Milan, 2013). Ils le font par exemple en exposant les enjeux de vie privée associés à l'exploitation de failles de sécurité par des acteurs gouvernementaux pour gagner un accès non autorisé aux communications privées des utilisateurs d'Internet (Greenwald, 2014), en dénonçant la censure opérée à travers les *kill-switches* (de Nardis, 2012), ou encore en soulignant les impacts environnementaux des centres de données (Hogan, 2015).

À l'instar des luttes associées aux infrastructures médiatiques radiophoniques (Dunbar-Hester, 2014; Langlois et *al.*, 2010), les pratiques de résistance liées aux infrastructures numériques réfèrent à « l'implantation de moyens de communication, tels que des fournisseurs d'accès Internet (FAI) non commerciaux (...) afin de défaire le monopole des États et des conglomérats médiatiques, technologiques et des télécommunications sur l'usage et le contrôle des infrastructures de communication » (notre traduction : Milan, 2013: 1). Elles font aussi référence aux luttes liées à leur gouvernance qui impactent les libertés civiles, la capacité des citoyens à communiquer des messages ou encore l'accès à différents types de contenu médiatique.

L'étude de ces enjeux se consacre communément aux pratiques et discours qui ont lieu sur la scène internationale. Cela est tout à fait logique compte tenu de la dimension éminemment transnationale des réseaux ainsi que du caractère multipartite des pratiques de gouvernance (ICANN, par exemple) qui y sont associées. Toutefois, peu de travaux traitent des luttes et des modalités de l'engagement citoyen circonscrites à une échelle nationale. Devant ce constat, cet article explore le concept d'infrastructure numérique et son articulation aux formes d'engagement citoyen menées au Canada. Il propose de réfléchir à la notion de résistance afin de situer comment – et autour de quels enjeux – elle se manifeste dans le champ des infrastructures numériques au Canada.

Notre démarche est inductive et consiste en une analyse thématique de la littérature à partir du logiciel NVivo. Les références ont été compilées à partir de bases de données universitaires et constituent un corpus de près de 50 titres académiques majoritairement publiés dans des revues savantes et évalués par les pairs. Différents critères ont guidé notre démarche : les titres devaient avoir été publiés en français ou en anglais, à partir de 2010. Ils devaient aussi documenter les notions d'infrastructures numériques et d'engagement citoyen prenant place sur le territoire canadien. Nous avons prêté une attention particulière à la manière dont est appréhendé le concept d'infrastructure, aux enjeux qui s'y rattachent ainsi qu'aux actions entreprises par des groupes de citoyens/militants.

La proposition d'analyse qui suit contribue donc à saisir comment sont abordées les luttes liées aux infrastructures numériques à l'échelle nationale. Davantage axées autour des enjeux de connectivité et d'appropriation, les formes d'engagement exercées au Canada témoignent quant à elles de pratiques de résistance face aux monopoles des fournisseurs d'accès Internet, au contrôle exercé à travers des politiques publiques ainsi qu'à la colonialité du pouvoir, plus particulièrement dans le contexte des communautés autochtones géographiquement éloignées. Ces pratiques de résistance sont l'expression d'une agentivité, laquelle se déploie dans le développement de l'autonomie des communautés ainsi que dans leur capacité à s'engager et innover *par et pour* le numérique.

Définir l'infrastructure : un engagement épistémologique et politique

Le terme d'infrastructure, utilisé dans une variété de disciplines, fait référence à des éléments structurant le fonctionnement d'autres systèmes à plus ou moins grande échelle (Leigh Star, 1999). Mobilisé au début du vingtième siècle pour désigner les installations militaires permanentes (Parks, 2015), il fut rapidement associé aux systèmes d'aqueducs, de transport, aux réseaux électriques et de télécommunications, constituant la compréhension usuelle du terme à l'heure actuelle.

Dans le domaine des communications numériques, le concept d'infrastructure renvoie à une variété d'éléments, lesquels ne se restreignent pas aux composantes physiques des réseaux numériques. Les études en sciences et en technologies l'utilisent comme un concept *relationnel* qui désigne une variété de strates. Elles sont composées d'éléments physiques (tours cellulaires, satellites, centres de données, câbles sous-marins ou terrestres à fibre optique, etc.), de plateformes en ligne ou encore de standards et protocoles responsables d'assurer la transmission efficace de l'information sur les réseaux numériques (Musiani et al., 2016 ; Milan & ten Oever, 2016).

En explorant la manière dont est conceptualisée l'infrastructure numérique à partir de l'agentivité de groupes citoyens au Canada, notre intention n'est pas de proposer une réflexion ontologique sur ce que constitue une infrastructure numérique. Elle porte plutôt sur le sens et les implications sociales et politiques autour de ce qui est catégorisé comme tel. Pour reprendre les propos de Larkin (2013), nous considérons que :

Given the ever-proliferating networks that can be mobilized to understand infrastructures, we are reminded that discussing an infrastructure is a categorical act. It is a moment of tearing into those heterogeneous networks to define which aspect of which network is to be discussed and which part will be ignored (...) [it] comprises a cultural analytic that highlights the epistemological and political commitments involved in selecting what one sees as infrastructural (and thus casual) and what one leaves out (330).

Majoritairement rattachés aux satellites, câbles à fibres optiques et câbles DSL à haut débit, les éléments physiques décrits dans notre corpus restent intimement liés au champ lexical de la connectivité – occultant par la même occasion d'autres composantes comme les serveurs ou centres de données. Effectivement, que ce soit en contexte dit « rural » ou en milieu urbain, les infrastructures sont présentées comme des systèmes *sociotechniques*, dont les éléments physiques sont fréquemment définis en relation avec les infrastructures dites *sociales* qui elles, assurent une expertise opératoire considérée comme un élément essentiel au développement et à l'entretien des réseaux.

La caractéristique relationnelle des infrastructures numériques illustre la dépendance d'autres infrastructures et services dans la mesure où elles sont « intimement liées à des processus et phénomènes organisationnels » (Notre traduction : Budka, 2015: 138). Notamment, pour les communautés géographiquement éloignées, le développement d'expertises est nécessaire non seulement dans le cadre de la construction des réseaux, leur entretien, l'opérationnalisation de services (tels que la télémédecine, les vidéoconférences, les plateformes d'apprentissage en ligne), mais également de l'autodétermination culturelle et économique des communautés (Budka, 2015; McMahon et al., 2017, 2020). Parallèlement, Powell souligne – cette fois, dans le contexte du développement de réseaux sans-fil dans les centres urbains – le rôle central de l'implication de bénévoles *experts* dans le développement et l'administration du réseau *Île-sans-fil* afin de créer des espaces de communication plus autonomes des monopoles exercés par les fournisseurs d'accès Internet (2011).

Le fait que le concept d'infrastructure soit appréhendé à travers les enjeux de connectivité et d'appropriation s'inscrit de toute évidence dans un langage institutionnel : le Conseil de la radiodiffusion et des télécommunications canadiennes (CRTC), Infrastructure Canada ainsi qu'Innovation, Sciences et Développement Canada positionnent effectivement les infrastructures en relation avec l'enjeu de la connectivité au pays. Il est, par exemple, admis dans la *Charte du numérique* « que l'accès à une infrastructure de pointe et à la connectivité est primordial pour la croissance industrielle et pour permettre la participation des Canadiens [et Canadiennes] à l'économie numérique » (Innovation, Sciences et Développement Canada, 2019). Les exigences légitimes qui émergent à l'égard de changements nécessaires en matière de politiques publiques, de financement d'initiatives, de contrôle communautaire des réseaux ou encore d'une émancipation des dynamiques coloniales et commerciales, s'opèrent donc à l'intérieur de ce cadre sémantique.

Accès et connectivité : reflet des inégalités spatiales et socio-économiques au Canada

Si la plupart des usagers d'Internet des centres urbains au Canada peuvent tenir pour acquis l'accès et les choix dont ils disposent auprès de plusieurs fournisseurs de service, ce n'est pas le cas partout au pays. En ce sens, plusieurs études du corpus abordent les enjeux d'accès à Internet dans plusieurs localités du point de vue d'une « ruralité » à dépasser. Selon McMahon (2014), les coûts élevés d'installation et de maintien des infrastructures, doublés de l'absence d'encadrement et de régulations en matière d'investissement et de politiques publiques, ont contribué à creuser un accès inéquitable à Internet au Canada. D'autres soulignent les engagements du CRTC formulés en 2016 à l'égard de l'accès à Internet en tant que besoin fondamental même en contexte rural : « In the Telecom Regulatory Policy CRTC 2016-496 (CRTC, 2016a), the CRTC sets forth a new path for connectivity, one of the objectives highlights the disparity experienced by rural and remote Canadians in terms of speed, capacity, quality, and price » (Fontaine, 2017 : 20).

Ce sont en effet les investissements de l'État et la bonne volonté des fournisseurs d'accès privés (ces derniers étant réticents à prendre des risques financiers sans garanties) qui conditionnent l'accès à Internet. Les communautés et acteurs locaux, pour leur part, déploient dans ce contexte des efforts pour s'approprier les infrastructures et assurer un contrôle sur celles-ci. Le First Mile Connectivity Consortium (FMCC) en est un exemple. Cette initiative réunissant des acteurs de plusieurs communautés autochtones vise à réduire la « fracture numérique » en se concentrant sur les moyens par lesquels les politiques publiques, les réglementations et autres aides permettent aux communautés d'utilisateurs de générer et de maintenir leurs propres infrastructures (McMahon, et al., 2014). Le FMCC intervient dans la construction et l'exploitation d'infrastructures numériques. Il propose ainsi des solutions innovantes pour assurer un haut débit fiable, inclusif, équitable, *abordable* et reposant sur un principe d'implication et d'autonomie des communautés (Beaton, 2018).

Dans d'autres études (Budka, 2015; Coelho, 2018; Howard et al., 2010; O'Donnell & Beaton, 2018; O'Donnell et al., 2018; Ruiz, 2014, 2015; Young, 2019), cette dimension spatiale est articulée autour de trois axes. Le premier est relatif à des limitations structurelles, soit l'absence ou le manque de volonté politique pour articuler des stratégies au niveau gouvernemental et paragouvernemental. Le second fait référence au manque de financement et d'engagement à long terme de la part des pouvoirs publics et des entreprises de télécommunication pour déployer les ressources nécessaires pour connecter les communautés. Le dernier traite des défis techniques liés à l'environnement exigeant, aux compétences requises en matière de littératie numérique et aux ressources matérielles nécessaires pour assurer l'entretien des infrastructures. Autrement dit, la fracture numérique et l'économie politique d'Internet à large bande témoignent effectivement de l'historicité du développement national – et régional – et rendent compte de catégorisations binaires (par exemple entre centres urbains/ régions rurales) et de l'exclusion des communautés géographiquement éloignées. Par ailleurs, le développement socio-économique de ces communautés fait régulièrement l'objet de considérations et d'interventions exogènes. Les espaces géographiquement éloignés renvoient à des enjeux discursifs et de représentation, notamment par rapport aux ressources qui ont été nécessaires au développement

national ou encore la résurgence d'un discours impérialiste au service d'intérêts privés (voir Johnson, 2019). La dépendance encore répandue à la connexion satellitaire, de même que la situation de monopole dans le secteur des télécommunications, participent donc au caractère rural des communautés moins bien desservies. À l'instar de l'Arctique canadien, comme l'explique Ruiz (2014) :

[...] a monopolistic form of service provision by Telesat Canada, a privately owned company, means they are linked to a single type of privatized media connection that is both highly centralized and poorly regulated. This condition of Arctic "rurality" is in part defined by the lack of road infrastructure that connects many of these communities. This absence, that essentially (financially and infrastructurally) precludes the possibility of large-scale fibre optic or microwave forms of service delivery, makes satellite latency an important issue (11).

Enfin, comme nous le mentionnions, d'autres études se concentrent plus spécifiquement sur les enjeux d'accès et de connectivité dans les métropoles. Elles montrent que les enjeux d'accès et de connectivité ne sont pas uniquement le reflet des inégalités spatiales, mais aussi celui des inégalités socio-économiques qui traversent la société. Powell (2011) et Huang (2013), par exemple, analysent respectivement le projet Île Sans Fil – un réseau wifi communautaire pensé et élaboré par un groupe de bénévoles à Montréal – et différentes initiatives citoyennes (tels que la *Puce Communautaire*) pour aborder les manières dont l'accès aux réseaux numériques et l'utilisation des technologies peuvent contribuer aux luttes « contre l'exclusion numérique et sociale » (Huang, 2013: 288). Dans cette même veine, Light et Haralanova (2016), qui se sont intéressés à l'initiative *Réseau Libre* à Montréal, expliquent que ce réseau mesh – déployé dans le contexte de la grève étudiante et du mouvement Occupy Montréal en 2012 – répondait à une intention des concepteurs de déployer les infrastructures d'un réseau de communication en dehors des monopoles des fournisseurs d'accès au Canada et favoriser l'émergence de communautés engagées, plus libres et autonomes.

L'émergence d'une conception des communs par le numérique et d'une approche « par le bas » dans le contrôle et le maintien du réseau apparaît centrale dans ces divers projets citoyens. Alors que l'ensemble de ces travaux portent sur des initiatives qui traitent des enjeux de connectivité à travers les prismes de la disponibilité et de l'accessibilité (technique et économique) dans les villes, nous pouvons noter qu'ils s'inscrivent également dans une forme de militantisme – et de résistance – contre « le fossé existant entre le volontarisme politique visant à créer des métropoles numériques d'une part, et la situation critique des groupes marginalisés vis-à-vis la fracture numérique, de l'autre. » (Huang, 2013: 287).

L'appropriation communautaire des infrastructures numériques

L'agentivité des communautés dans le contrôle et l'appropriation des infrastructures numériques met en évidence un enchevêtrement de rapports de pouvoir dans leur construction et dans les politiques publiques qui encadrent leur gouvernance. Cette agentivité rend compte de la nécessité d'un agir à travers les discours et les pratiques sur la question des infrastructures, mais également sur celles de la souveraineté des données (voir, Ricaurte, 2019) et du contenu culturel diffusé sur les réseaux numériques (Pasch, 2015) – enjeux fréquemment évoqués, entre autres, dans le cas des Premières

Nations et des Autochtones au Canada. En milieu urbain, l'initiative *Réseau Libre* démontre plutôt que la notion d'appropriation fait référence à l'utilisation innovante d'objets techniques (antennes, routeurs, modem, etc.) pour créer des espaces de communication autonomes et libérés des « poor consumer choice, monopolised telecommunications providers, pervasive surveillance and poor privacy protection » (Haralanova & Light, 2016).

Ces tendances illustrent deux logiques différentes. Dans le premier cas, l'appropriation se comprend à travers des luttes visant simultanément une inclusion numérique et un renversement des rapports de pouvoir coloniaux et des contraintes susmentionnées. Dans le second, elles s'inscrivent surtout dans une intention des militants de se soustraire – par la création d'un espace communicationnel alternatif – des réseaux de télécommunication jugés problématiques. Néanmoins, ces deux pratiques d'appropriation restent orientées vers une résistance opposée au contrôle privé exercé sur des espaces communicationnels. Elles mettent également de l'avant des pratiques qui reflètent les préoccupations des communautés et leur désir de changement.

Entendue comme géographiquement, culturellement et socialement ancrée, la dimension communautaire de l'informatique se pose en contraste d'une informatique pensée en fonction d'intérêts entrepreneuriaux (Proulx, 2006). Il ne s'agit pas *seulement* d'être « connecté », mais *surtout* de renforcer un contrôle sur les normes, les politiques publiques ainsi que sur les conditions de financement qui permettent et encadrent cette connexion. On parle donc d'actions techniques liées à la *construction*, à l'*opération*, à la *possession* (en anglais, *ownership*) des infrastructures numériques, mais aussi d'actions d'*engagement* dans le développement de « evidence-based policy » (Beaton, 2020, p.1) visant à contester le pouvoir économique des fournisseurs d'accès et de leur « market-oriented approach that fails to motivate private broadband infrastructure investment in rural, remote and socio-economically marginalized communities » (McMahon, 2011: 116).

Pour revenir à la notion de résistance, celle-ci nous apparaît particulièrement manifeste dans le déploiement d'espaces communautaires; témoins d'*infrastructures sociales* dynamiques au sein des communautés d'usagers (Shade, 2016; Ruiz, 2014). Ces espaces fréquemment présentés comme *makerspace*, *hackerspace* ou autres permettent la tenue « d'activités communes en permettant notamment [aux] membres de partager un espace, des outils et des installations » (Goldenberg & Proulx, 2011: 115). En outre, ils facilitent l'établissement de communautés de pratique, l'appropriation collective des technologies et réseaux sans-fil (Powell, 2011), ainsi que le développement des compétences chez les usagers en matière de littératie technologique (Shade, 2016; Shade & Chan, 2020). Si ces initiatives sollicitent une réflexion sur les communs du numérique, dans le contexte des communautés dites « rurales », on évoque ce type d'espace et de mobilisation en lien avec la capacité des communautés à entretenir de manière durable leurs réseaux, à faciliter l'accès et l'usage de matériel technologique. Ils constituent finalement des lieux sécurisants et vitaux pour développer des compétences en littératie technologique qui permettent l'accès à des services essentiels tels que des ressources éducatives ou encore des services en santé, tout en étant attentifs aux enjeux culturels, sociaux et linguistiques (Pasch, 2015).

En définitive, les actions d'engagement à l'égard des infrastructures numériques font ressortir deux impératifs (ou terrains de lutte) : l'un politique et l'autre technologique. C'est sur ces terrains que sont scrutés les impensés du développement des infrastructures numériques et les formes d'exclusion qu'il génère et contribue à maintenir. Les formes d'engagement de nature politique font référence aux efforts déployés sur le plan des politiques publiques et les financements au niveau gouvernemental. Celles de nature technologique réfèrent à des actions de contournement des limitations techniques (la connexion satellitaire par exemple) et des initiatives visant à offrir un accès, mais aussi à assurer le maintien des infrastructures *dans* et *par* les communautés concernées.

Conclusion

Les pratiques de résistance menées par des communautés géographiquement éloignées ou par des groupes de technologistes en milieu urbain tendent à contester le pouvoir économique, politique ou culturel exercé sur les infrastructures numériques par des acteurs gouvernementaux ou corporatifs. Une variété de thèmes – telles que le développement de logiciels libres comme manière de renforcer l'autonomie de communautés (Goldenberg & Proulx, 2011) et des infrastructures informationnelles « dans le fonctionnement de certaines applications web » (Couture, 2012: 4) – ainsi que d'initiatives technologiques en milieu urbain étaient documentés dans le corpus à l'étude. Il n'en reste pas moins que nous avons observé une tendance dans la littérature à se concentrer sur les actions menées par des communautés géographiquement éloignées et historiquement marginalisées.

C'est de cette perspective qu'émerge une proposition légitime : une décolonisation à *entreprendre* pour renverser une conception des infrastructures numériques qui persiste à véhiculer une vision impérialiste, techniciste et mercantile du monde. Ces travaux présentent justement les potentialités des projets d'émancipation formulés à travers des initiatives citoyennes dont l'intention est de résister aux monopoles exercés par des fournisseurs d'accès Internet ainsi qu'aux intérêts privés qui informent les politiques publiques. Leurs actions sont donc axées vers un savoir technique et le développement d'une littérature en matière de politique publique (Lentz, 2014). Elles s'inscrivent finalement dans un projet visant à rendre irrecevables le maintien des inégalités socio-économiques et spatiales qui traversent la société canadienne – celles-ci étant corrélatives de la (re)production capitaliste de l'espace, du temps et des rapports sociaux (Harvey, 2018; Rosa, 2014 [2010]) dans le contexte de l'accélération et de la numérisation de la société.

Biographies

Anne-Sophie Letellier est candidate au doctorat à la Faculté de communication de l'Université du Québec à Montréal. Elle est adjointe de recherche à la Chaire de recherche au Canada en éducation aux médias et droits humains ainsi qu'au Centre de recherche interuniversitaire sur la communication, l'information et la société (CRICIS). Elle a co-dirigé l'ouvrage *L'éducation aux médias à l'ère numérique : entre fondations et renouvellement* aux Presses de l'Université de Montréal et est co-auteure du livre

On vous voit paru chez Librex et est récipiendaire d'une bourse de doctorat du Conseil de recherche en sciences humaines du Canada (2015-2018)

Julien Hocine est doctorant à la Faculté de communication de l'Université du Québec à Montréal. Il est membre étudiant de la Chaire de recherche sur l'imaginaire du Nord, de l'hiver et de l'Arctique, du Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises (CRILCQ) ainsi que du Centre de recherche interuniversitaire sur la communication, l'information et la société (CRICIS). Il est récipiendaire d'une bourse de doctorat du Conseil de recherche en sciences humaines du Canada (2019-2022).

Références

Beaton, Brian. 2018. « Stories from the First Mile: Digital Technologies in Remote and Rural Indigenous Communities, Northern Public Affairs » 6(2): 61-65. http://www.northernpublicaffairs.ca/index/wp-content/uploads/2018/09/NPA_6_2_Special_Issue_Oct_2018_pg61-65.pdf

Budka, Philipp. 2015. « From Marginalization to Self-Determined Participation . Indigenous Digital Infrastructures and Technology Appropriation in Northwestern Ontario's Remote Communities », *Journal Des Anthropologues*. Association Française des Anthropologues 142-143: 127-153. <https://doi.org/10.4000/jda.6243>.

Canada, Gouvernement du. « La Charte numérique du Canada en action : un plan par des Canadiens, pour les Canadiens — Innover pour un meilleur Canada ». Pages de renvoi. Innovation, Sciences et Développement économique Canada. Consulté le 17 décembre 2020. https://www.ic.gc.ca/eic/site/062.nsf/fra/h_00109.html.

Coelho, Kareena. 2018. « New Uses of “Old” Media: Exploring Technologies-in-Use in Nunavut », *Canadian Journal of Communication* 43(4): 507-524. <https://doi.org/10.22230/cjc.2018v43n4a3222>.

Couture, Stéphane. 2012. « L'écriture collective du code source informatique », *Revue d'anthropologie des connaissances* 6(1): 21-42.

DeNardis, Laura. 2012. « Hidden levers of Internet control: An infrastructure-based theory of Internet governance », *Information, Communication & Society* 15(5): 720—38.

Dunbar-Hester, Christina. 2014. *Low power to the people: Pirates, protest, and politics in FM radio activism*. Cambridge: MIT Press.

Fontaine, Trish. 2017. « Digital Divides in Canada's Northern Indigenous Communities ». *Mémoire de maîtrise, University of Alberta*. <https://era.library.ualberta.ca/items/f6dcc43c-32c1-43f9-bcc6-2f26b27a25a0/view/6808f505-b306-42fc-8b86-f95f86769737/Fontaine.pdf>

Goldenberg, Anne et Serge Proulx. 2011. « L'agir politique au regard des technologies de l'information et de la communication », *Globe : revue internationale d'études québécoise* 14(1): 99-120. <https://doi.org/10.7202/1005988ar>.

Greenwald, Glenn. 2014. *No Place to Hide: Edward Snowden, the NSA, and the US Surveillance State*. New York : Metropolitan Books.

Harvey, David. 2018. *Géographie de la domination: capitalisme et production de l'espace*. Paris: Éditions Amsterdam.

Hogan, Mél. 2015. « Data flows and water woes: The Utah data center », *Big Data & Society* 2(2): 2053951715592429.

Howard, Philip N., Laura Bush et Penelope Sheets. 2010. « Comparing Digital Divides: Internet Access and Social Inequality in Canada and the United States », *Canadian Journal of Communication* 35(1): 109-128. <https://ora.ox.ac.uk/objects/uuid:3bf7fb9-417d-4fb6-9372-29f04e052814>.

Huang, Ping. 2013. « La solidarité numérique: réponse locale à l'exclusion et redéfinition des stratégies de développement en matière de TIC », thèse de doctorat en études urbaines, Université du Québec à Montréal.

Johnson, Alix. 2019. « Emplacing Data within Imperial Histories: Imagining Iceland as Data Centers 'Natural' Home », *Culture Machine* 18: 1-12.

Langlois, Andrea, Ron Sakolsky et Marian van der Zon. 2010. *Islands of resistance: Pirate radio in Canada*. Vancouver: New Star Books.

Larkin, Brian. 2013. « The Politics and Poetics of Infrastructure », *Annual Review of Anthropology* 42(1): 327-343. <https://doi.org/10.1146/annurev-anthro-092412-155522>.

Star, Susan Leigh. 1999. « The Ethnography of Infrastructure », *American Behavioral Scientist* 43(3): 377-391. <https://doi.org/10.1177/00027649921955326>.

Lentz, Becky. 2014. « The media policy tower of babble: A case for "policy literacy pedagogy" », *Critical Studies in Media Communication* 31(2): 134-140.

Light, Evan et Christina Haralanova. 2016. « Enmeshed Lives? Examining the Potentials and the Limits in the Provision of Wireless Networks: The Case of Réseau Libre. », *Journal of Peer Production*. <http://peerproduction.net/editsuite/issues/issue-9-alternative-internets/peer-reviewed-papers/enmeshed-lives/>.

McMahon, Rob. 2020. « Co-Developing Digital Inclusion Policy and Programming with Indigenous Partners: Interventions from Canada », *Internet Policy Review* 9(2): 1-26. <https://doi.org/10.14763/2020.2.1478>.

———. 2014. « From Digital Divides to the First Mile: Indigenous Peoples and the Network Society in Canada », *International Journal of Communication* 8: 2002-2026.

———. 2011. « The Institutional Development of Indigenous Broadband Infrastructure in Canada and the U.S.: Two Paths to "Digital Self-Determination" », *Canadian Journal of Communication* 36(1): 115-140. <https://doi.org/10.22230/cjc.2011v36n1a2372>.

- McMahon, Rob, Trevor James Smith et Tim Whiteduck. 2017. « Reclaiming Geospatial Data and GIS Design for Indigenous-Led Telecommunications Policy Advocacy: A Process Discussion of Mapping Broadband Availability in Remote and Northern Regions of Canada », *Journal of Information Policy* 7: 423-449. <https://doi.org/10.5325/jinfopoli.7.2017.0423>.
- Milan, Stefania. 2013. *Social Movements and Their Technologies: Wiring Social Change*. New York: Palgrave Macmillan.
- Milan, Stefania et Niels Ten Oever. 2017. « Coding and encoding rights in internet infrastructure », *Internet Policy Review* 6(1): 1-17.
- Musiani, Francesca, Derrick L. Cogburn, Laura DeNardis et Nanette S. Levinson. 2016. *The turn to infrastructure in Internet governance*. New York: Palgrave Macmillan.
- O'Donnell, Susan et Brian Beaton. 2018. « A “Whole-Community” Approach for Sustainable Digital Infrastructure in Remote and Northern First Nations », *Northern Public Affairs* 6(2): 34-37.
- O'Donnell, Susan, Tracy Glynn et David Perley. 2018. « Rural Action and Voices for the Environment: Alternative Digital Media in New Brunswick ». En ligne : <https://raven-research.org/wp-content/uploads/2018/09/2018-09-UNB-Rural-Issues-Workshop.pdf> (Page consultée le 24 novembre 2020)
- Parks, Lisa. 2015. « ‘Stuff you can kick’: Conceptualizing media infrastructures », dans : P. Svensson et D. T. Goldberg (Dir.), *Between Humanities and the Digital*, pp. 355-373. Cambridge: MIT Press.
- Pasch, Timothy. 2015. « Towards the enhancement of Arctic digital industries: “Translating” cultural content to new media platforms », *The Journal of Specialised Translation* 24(24): 187-213.
- Powell, Alison. 2011. « Metaphors for Democratic Communication Spaces: How Developers of Local Wireless Networks Frame Technology and Urban Space », *Canadian Journal of Communication* 36(1): 91-114. <https://doi.org/10.22230/cjc.2011v36n1a2313>.
- Proulx, Serge. 2006. *Les militants du code: la construction d'une culture technique alternative. Le logiciel libre en tant que modèle d'innovation sociotechnique. Pratiques de développement et de coopération dans les communautés*. Montréal: Université McGill.
- Ricourte, Paola. 2019. « Data Epistemologies, The Coloniality of Power, and Resistance », *Television & New Media* 20(4): 350-365. doi:10.1177/1527476419831640.
- Rosa, Hartmut. 2015. *Aliénation et accélération: vers une théorie critique de la modernité tardive*. Paris : La Découverte.
- Ruiz, Rafico. 2014. « Arctic Infrastructures: Tele Field Notes », *communication +1* 3(1).
- . 2015. « Media Infrastructure: The Grenfell Mission of Newfoundland and Labrador », *Continuum. Journal of Media & Cultural Studies* 29(3): 383-401. <https://doi.org/10.1080/10304312.2014.986057>.

Shade, Leslie Regan. 2016. « Integrating Gender into Canadian Internet Policy: From the Information Highway to the Digital Economy », *Journal of Information Policy* 6 : 338-70. <https://doi.org/10.5325/jinfopoli.6.2016.0338>.

Shade, Leslie Regan et Sharly Chan. 2020. « Digital Privacy Policy Literacy. A Framework for Canadian Youth », dans : D. Frau-Meigs, S. Kotilainen, M. Pathak-Shelat, M. Hoechsmann et S. R. Poyntz (Dir.), *The Handbook of Media Education Research*, pp. 327-338. Hoboken: Wiley Blackwell.

Young, Jason C. 2019. « Rural Digital Geographies and New Landscapes of Social Resilience », *Journal of Rural Studies* 70: 66-74. <https://doi.org/10.1016/j.jrurstud.2019.07.001>.

Soutenir ce qui nous soutient : faire de l'infrastructure féministe

Par **Spideralex**

Nous sommes assises dans AnarchaServer notre serveur féministe (AS). Elle existe dans un espace d'environ 12m² réhabilité il y a 4 ans, dans une communauté nommée Calafou en Catalogne, et dans des machines virtuelles installées dans des serveurs physiques localisés dans plusieurs pays. Sa manifestation physique inclut des références aux personnes qui s'y connectent, ainsi qu'aux contenus et services qu'elle sert. De la même façon, si elle héberge une réunion, résidence ou concert, ceux-ci apparaissent dans ses contenus en ligne.

AS est une entité hybride qui existe en ligne et hors ligne. Elle héberge, car on peut y dormir et y travailler, et parce qu'elle prend soin des contenus et des services qu'elle offre aux habitantes et personnes qui lui rendent visite. Elle documente, archive et crée de la mémoire sur des sujets qui lui tiennent à cœur. AS est un des nombreux exemples de ce que nous entendons par infrastructure féministe (infracem).

Dans cet article, nous nous centrerons sur l'infrastructure féministe créatrice d'outils, de technologies et d'espaces sûrs dont nous avons besoin pour informer, communiquer, documenter, créer des liens, nous mettre en relation, explorer nos identités et inventer des récits et des imaginaires subversifs et radicaux. Pour mener à bien cette exploration, nous laisserons de côté les séparations entre « online » et « offline », « virtuel » et « réel », « artificiel » et « naturel », afin de comprendre comment ces dimensions sont co-construites dans un continuum, dans une relation de réciprocité, entre impacts et interactions constantes. Nous analyserons l'infrastructure féministe et ses liens avec les techniques pour la vie et les technologies appropriées, puis nous nous pencherons sur l'Internet féministe et les serveurs féministes afin de mieux la délimiter. Nous concluons avec une série de questions et de lignes de tension pour continuer à approfondir, et ainsi renforcer, notre compréhension de l'infrastructure féministe.

<> Infracem <> Techniques pour la vie <> Technologies appropriées <> Infracem <> Techniques pour la vie <>

Nous aborderons dans cette section la contribution des féministes au développement de technologies et de techniques libératrices, pierre angulaire dans la construction de l'infrastructure féministe qui nous intéresse. La *HerStory* (plutôt que *History*) nous indique comment de nombreuses techniques et de technologies de la vie quotidienne ont été conçues par des réseaux de femmes anonymes. Elles ont toujours été là, développant des technologies appropriées (sans contamination, ni soustraction), des technologies « lentes », des technologies ancestrales, des technologies « mineures » et des technologies libres.

Les femmes ont été porteuses et garantes du partage et de l'évolution des connaissances sur les techniques au sein des communautés. Comme le rappelle Margarita Padilla, « *[l]a lutte pour la souveraineté fonctionne avec des communautés. Personne n'invente, ne fabrique ou ne programme seul, simplement parce que la tâche est telle que cela serait impossible* » (2018, § 14). Sans aucun doute, lorsqu'on regarde de près le panorama de la souveraineté technologique, des technologies appropriées, des techniques libératrices et des infrastructures féministes, on trouve de nombreuses femmes et personnes LGBTIQ+ au sein des communautés qui les mettent en œuvre et les soutiennent.

Qu'est-ce qui marque la ligne sensible différenciant les techniques des technologies et pourquoi cela est-il important pour l'infrastructure féministe ? Selon Biagini et Carnino :

la technique est à la fois un savoir-faire et des outils, c'est-à-dire un ensemble de processus informels et leur sédimentation instrumentale dans les objets produits par les artisans [...]. La technologie est un ensemble de processus macro-techniques (c'est-à-dire des processus plus vastes que l'être humain et la communauté d'un village) qui sont rendus possibles par l'alliance de la science et de la technologie. (2010, § n.d.)

Ainsi, la technique peut être non technologique, mais la technologie est basée sur l'absorption de techniques. Dans la systématisation induite par la production de technologies, les techniques pour la vie peuvent être ignorées ou complètement détruites. Ce sont celles qui nous offrent d'autres façons de penser notre relation avec l'environnement et les valeurs que nous projetons dans cette relation.

Biagini et Carnino nous fournissent un autre élément central de réflexion en indiquant ce qui suit :

Selon Wigney, le monde antique a continué à produire des faits relatifs plutôt qu'absolus parce qu'il était basé sur des connaissances essentiellement situées et difficiles à transférer ailleurs. L'industrialisation et son corollaire, la prolétarisation définie comme une dépossession artisanale, n'ont été possibles à grande échelle qu'avec l'aide de la science en développement. Cette science, loin d'être spéculative, est profondément ancrée dans la réalité : c'est un fait. (2010, § n.d.)

Cette phrase nous montre le potentiel offert par les pratiques spéculatives afin de récupérer les techniques pour la vie et nous conduire vers des technologies appropriées au service de nos communautés. Dans le situé et le spéculatif, nous trouvons un moyen de nous débarrasser du mythe de la science et du progrès technologique. Cette technologie se définit avant tout comme une politique de rapidité et de rupture (*move fast and break things*). Très peu participent à son rêve, à sa conception, à sa décision, mais nous sommes toutes exposées aux effets de sa mise en œuvre. Elle ne laisse aucune place pour une conception spéculative collective des techniques et des technologies dont nous avons besoin et que nous méritons. La science moderne et les « nouvelles » technologies sont basées sur la mise à distance, l'annulation ou l'absorption des techniques nécessaires à la vie et nous empêchent de trouver les étapes, les raccourcis et les chemins vers nos technologies appropriées.

Selon un article d'Elleflâne :

[une] technologie adéquate est également appropriée, copiée, obtenue. [...] et elle décrit la technologie qui est la mieux adaptée au contexte environnemental, culturel et économique. [...] Elle nécessite peu de ressources, est peu coûteuse, a un faible impact sur l'environnement, ne nécessite pas de niveaux élevés de maintenance. [...] Elle est générée avec des compétences, des outils et des matériaux locaux et elle peut être réparée, modifiée et transformée localement. [...] Après tout, quelle communauté n'a pas besoin d'une technologie qui soit efficace, comprise et adaptée à son propre contexte? (2018)

Dans cette compréhension et construction d'une relation de consentement entre les communautés et leurs technologies appropriées, nous trouvons les clés d'une infrastructure féministe qui soutient la régénération des écosystèmes. Comme si elles reposaient sur des processus d'autoproduction et d'autopoïèse, ces infrastructures féministes se nourrissent de nos idées, de nos souvenirs, de nos récits, de nos histoires, de nos fables et de nos désirs.

L'infrastructure féministe se trouve, le plus souvent, cachée sous la structure et dissimulée sur les côtés. Elle est souvent précaire, volontaire et difficile à voir. Mais elle est aussi étendue, distribuée, et elle place en son centre la valeur et l'affection que les personnes, les machines et les écosystèmes qui la composent s'offrent les uns aux autres.

Ce qui nous soutient est le plus souvent invisible

Le terme « infrastructure » combine les mots « structure » et « infra » qui signifie « en dessous ». Une autre définition du terme nous surprend par son caractère vague : « Les installations qui constituent la base de toute opération ou système » (Harper s.d., n.d.). Le concept d'infrastructure semble difficile à cerner et définir. La versatilité du terme le rend d'autant plus évanescent, puisque l'infrastructure peut exister dans des dimensions aussi variées que les ponts et chaussées, l'architecture, les systèmes de gestion d'énergies, la souveraineté nationale, le génie civil et militaire, les habitudes et pratiques sociales, les réseaux d'appui et de solidarité, ou encore l'infrastructure informatique.

L'infrastructure semble, en tous les cas, faire référence à ce qui est difficilement visible, ou ce que l'on rend peu visible, ou ce qui n'est pas censé être vu. On a donc tendance à ne pas la voir, l'oublier ou l'ignorer. Chacune de ces acceptations peut signifier quelque chose de différent pour l'infrastructure féministe (infracem), car celle-ci peut vouloir rester peu visible (pour des raisons de sécurité, d'exposition ou d'affinités), ou alors être rendue invisible par des effets de discrimination et/ou d'autocensure qui effacent les contributions des femmes.

Ainsi, s'il n'est pas aisé de cerner et définir ce qui relève de l'infrastructure, on peut se demander s'il existe des moyens pour identifier l'infracem : comment la trouver, la voir et la nommer? Comment expliquer son *modus operandi* et ce qui la maintient? À quoi sert-elle? Qui soutient-elle?

Dans le cadre de cet article et du texte l'accompagnant, nous utiliserons une définition large de l'infralem que nous avons développée il y a un an lors d'une réflexion sur les apports des méthodologies de fiction spéculative au développement d'infrastructure féministe :

Nous entendons par infrastructure féministe tout ce qui soutient et étaye avec des ressources plus ou moins stables, les luttes féministes pour leur développement et leur avancement. Par ressources, nous parlons de techniques, technologies et processus (analogiques, numériques, sociaux). Comme exemple d'infrastructure féministes, nous pouvons citer la construction d'espaces sûrs, les refuges, les bibliothèques, les réseaux de sororité et de confiance, les « whisper lists », les serveurs, les pages jaunes, les répertoires, les bots, les outils de documentation et de mémoire, les encyclopédies, les HerStories, les techniques de vie au sens large, les sorts, les rituels et les exorcismes. L'infralem inclut également des éléments mobiles, éphémères et transitoires qui peuvent se trouver dans l'infrastructure temporaire consistant en des rencontres, ateliers et fêtes qui nourrissent la confiance, l'affection et le bien-être des féministes. (Spideralex 2019, § 11, traduction)

L'infrastructure féministe existe depuis qu'il y a des mouvements et des collectifs féministes. Elle est une des manifestations et des résultats de la synergie des activités et des interactions entre féministes, et elle sous-tend une systématisation et une circulation des bonnes idées, pratiques et soins qui s'y donnent. Elle s'étend donc aussi aux pratiques féministes avec les techniques et les technologies d'information, communication, documentation et mise en relation. Dans ce qui suit, nous élaborerons sur deux manifestations du concept d'infralem, soit l'Internet féministe et les serveurs féministes.

<> Internet féministe et serveurs féministes <>

L'idée d'une Internet féministe se base sur les principes féministes de l'Internet. Ces principes sont une série de déclarations offrant une perspective de genre et de droits sexuels et reproductifs liés à l'Internet. Ils ont été rédigés lors de la première réunion « Imagine a Feminist Internet » qui a eu lieu en Malaisie en 2014 et qui a été organisée par l'Association pour le progrès des communications (APC). Au total, il existe actuellement 17 principes, organisés en 5 catégories : « Accès », « Mouvements », « Économie », « Expression » et « Incarnation ». Ensemble, ils visent à fournir un cadre permettant aux mouvements de femmes et LGTBIQ+ de pouvoir articuler et explorer les questions liées aux technologies d'information et communication.

Ainsi, une Internet féministe se consacre :

[...] à rendre autonomes de plus en plus de femmes et de personnes queer – dans toutes nos diversités – afin de jouir pleinement de nos droits, de participer à des activités de loisirs et de plaisir et de démanteler le patriarcat. Il convient pour cela de prendre en compte nos différentes réalités, nos divers contextes et spécificités, qu'il s'agisse de l'âge, de handicaps, de sexualités, d'identités ou d'expressions de genre, de statuts socio-économiques, de croyances politiques ou religieuses, d'origines ethniques ou encore de marqueurs raciaux. (APC 2014, § 1)

L'Internet féministe fonctionne comme une aspiration et une feuille de route afin de rendre Internet plus inclusif, sûr et aimable pour toutes les diversités de corps et affects qui l'habitent. De surcroît, l'Internet féministe permet de réclamer et se réapproprié son potentiel pour la dissidence et la transformation sociale et politique. En ce sens, on peut créer temporairement, et même de manière stable, de l'Internet féministe au sein de l'Internet commercial, patriarcal, colonialiste et capitaliste actuel. Prenons, par exemple, n'importe quelle création de groupes et conversations féministes autogérées au sein d'Internet. L'Internet féministe qui, heureusement existe déjà, peut se faire au sein d'une infrastructure numérique qui n'est pas féministe, ni dans son développement, ni dans son aspiration. Par sa présence, elle questionne les relations de pouvoir et de division du travail qui y prennent place. Eugenia Siapera nous rappelle en effet que :

[...] dans la concurrence sociale croissante imposée par le capitalisme néolibéral de l'information, la misogynie réapparaît comme un symptôme des luttes pour une nouvelle division du travail. Personne ne peut être sûr de ce qui se passera à l'avenir. Mais la misogynie en ligne et la violence numérique fondée sur le sexe peuvent être considérées comme une version moderne de la misogynie et de la violence contre les femmes dans la période de transition entre féodalisme et capitalisme. Comme le montre Silvia Federici dans son livre Caliban et la sorcière, on peut trouver de nombreuses analogies entre cette époque et celle que nous vivons aujourd'hui en ligne (2019, traduction paraphrasée).

Ainsi, l'Internet féministe existe, mais il peut se développer en des lieux qui restent inconfortables. C'est comme si on tentait de créer des nouveaux mondes dans un centre commercial duquel on pouvait nous demander de sortir à n'importe quel moment et dans lequel toutes les caméras et droits étaient attribués par défaut à leurs propriétaires. Cela peut se faire et nous le faisons tous les jours, mais cela ne fournit pas le même confort que de se savoir dans une zone autogérée, dans une infrastructure où toutes celles qui l'habitent peuvent jouer un rôle dans sa définition, forme, maintenance et gouvernance.

Dans un autre sens, l'Internet féministe inclut aussi les serveurs féministes, la deuxième manifestation sur laquelle nous nous pencherons. Les serveurs féministes ont été un sujet de discussion et un ensemble de pratiques techno-politiques développés par des réseaux et groupes de cyberféministes et transféministes intéressées dans la création d'une infrastructure communicationnelle plus autonome. Elles veulent que les données, le contenu et la mémoire des groupes féministes soient facilement accessibles, préservés et gérés. Cela fait en sorte de gagner en autonomie dans l'accès et la gestion de nos données et de nos mémoires collectives. De plus, cela permet de disposer d'outils comme des listes de diffusion, blogs, wikis, systèmes de gestion de contenu, réseaux sociaux ou tout autre service, logiciel et contenu nécessaires aux luttes féministes.

Il s'agit aussi, bien sûr, de reconnaître que les environnements technologiques nécessitent plus de femmes, de personnes racisées et de diversité culturelle en général. Pour atteindre ces objectifs, les serveurs féministes se posent les questions suivantes : quels sont les objectifs d'un serveur féministe ? Qu'est-ce qui rend un serveur autonome et féministe ? Quels sont les modèles (socialement durables) possibles pour ces serveurs ? Comment instaurer un climat de confiance mutuelle pour développer des

approches coopératives de gestion de ces espaces de résistance et de transformation? De quoi sont faites nos technologies féministes? Comment les rêver et les incarner?

Actuellement, il existe une dizaine de serveurs féministes en fonction à travers le monde, principalement en Amérique latine et en Europe. Certains de ces serveurs constituent de véritables terrains d'expérimentation pour leurs membres qui y apprennent, avec d'autres féministes, la gestion de serveurs. D'autres serveurs ont la vocation de fournir des services et de l'hébergement ainsi que de pourvoir à la subsistance de leurs contributrices afin qu'elles puissent gagner leur vie en administrant des serveurs. La question du modèle économique idéal est une question encore ouverte qui devra être explorée et requestionnée par les mouvements et fonds féministes.

Avec l'exemple des serveurs féministes, nous réalisons que le concept d'infrastructure féministe ne peut se réduire au concept d'Internet féministe, car il est plus vaste et concerne d'autres espaces et technologies en dehors d'Internet. L'infraferm est aussi pensée et développée dans des « feminists clubs only ». Dans ces lieux, elle ne prend pas place dans des infrastructures patriarcales; elle crée sa propre infrastructure. Elle parasite depuis les marges. L'infraferm est notre réponse créative et systémique aux failles de l'infrastructure patriarcale, capitaliste et colonialiste.

Nos perspectives et conditions d'accès, d'utilisation et de développement des technologies sont profondément influencées par la façon dont le patriarcat, le capitalisme et le colonialisme sont ancrés dans notre vie quotidienne et dans les sociétés dans lesquelles nous vivons. La création d'une infrastructure féministe nous donne des réponses et de la valeur. Penser à la diversité de nos contributions et de nos actions nous permet d'ouvrir de nouveaux horizons d'action politique, des processus de réparation, et de modeler d'autres possibilités pour nous toutes.

Nous devons développer des méthodologies pour identifier les processus qui créent de l'infraferm. En plus il s'agit d'approfondir les liens avec des techniques et des technologies libératrices, conçues pour la vie et non sa destruction. La protection de la vie et la mise en son centre des soins contre l'extractivisme constituent des tensions qui traversent tout le champ d'action des infraferms.

Pour repenser nos trajectoires et nos mémoires collectives avec les technologies, pour pouvoir les raconter et les voir, nous devons examiner les mouvements collectifs des communautés impliquées dans la création de leurs propres techniques et technologies libératrices. Il nous faut écrire la HerStory de l'infraferm dans toute sa diversité, depuis les lignes d'attention (*helplines*) et les réseaux de sororité aux formes extrêmement variées, jusqu'à la création de ressources utiles par les féministes, en passant par le développement de systèmes pour logger nos données, des protocoles Internet, des bots et des intelligences artificielles (IA). En attendant de pouvoir documenter ces *HerStories*, nous proposons, à titre de conclusion, de repenser à nos infrastructures féministes à partir des points de tension qui les traversent.

Lignes de tension

L'infrastructure communautaire et l'infrastructure féministe ont des points en commun, mais aussi des divergences. Les deux types d'infrastructures sont basés sur des processus spéculatifs de création et peuvent exploser, éclater et disparaître rapidement. L'infrastructure nécessite donc d'être pensée, développée et maintenue. Il est plus aisé de développer que de maintenir. L'infrastructure communautaire et l'infraféme doivent se poser la question de la maintenance et de l'asservissement par leur propre infrastructure.

L'infraféme se base sur des techniques pour la vie et elle implique des technologies qui permettent de systématiser/fixer certains processus. Elle existe dans des écosystèmes qui ont besoin d'être documentés, communiqués et partagés pour exister. Leur tendance à systématiser/sédimer certains processus, absorbant des techniques pour la vie pour en faire des technologies appropriées et consenties est une autre de ses particularités. L'infraféme oriente les besoins/actions vers certaines ressources destinées à les couvrir, générant souvent des effets que nous ne savons pas encore lire et interpréter.

Les infrastructures féministes ont tendance à (re)générer et à (ac)cumuler, et l'alchimie qui résulte de cette tension doit être revue périodiquement afin de les arroser/alimenter au bon moment. Trop souvent l'infraféme devient visible quand elle cesse de fonctionner ou quand elle disparaît. Comment établir des politiques de visibilité préventives qui participent à sa maintenance pour qu'elle ne disparaisse pas? Finalement, les infrastructures sont toujours instables, en phase bêta perpétuelle, elles nous font toujours osciller entre « gagner » en autonomie et ne pas « perdre » en indépendance (et donc ne pas devenir trop dépendante de cette infrastructure). Elles posent donc en elles-mêmes des questions ouvertes sur la façon dont nous pouvons continuer à les utiliser ou vivre sans elles.

Biographie :

Spideralex est sociologue et docteure en économie sociale. Elle est fondatrice d'un collectif cyberféministe catalan appelé Donestech qui explore la relation entre le genre et les technologies par la recherche-action, les documentaires et les formations. Elle est l'éditrice de deux volumes sur la souveraineté technologique parus chez Ritimo.

Références

APC. 2014. « Principes Féministes de l'Internet ». https://feministinternet.org/sites/default/files/french_fps.pdf

Biagini, Cedric et Carnino, Guillaume. 2010. « On arrête parfois le progrès », dans : C. Biagini et G. Carnino (dir.), *Les luddites en France : Résistances à l'industrialisation et à l'information*, pp. 5-59. Paris : L'échappée.

Elleflâne. 2018. « Des technologies appropriées aux technologies réappropriées », dans *La Souveraineté technologique*, Vol. 2. <https://sobtec.gitbooks.io/sobtec2/content/fr/content/07rats.html>

Harper, Douglas. s.d. « Infrastructure », *Online Etymology Dictionary*. <http://dictionary.reference.com/browse/infrastructure>

Padilla, Margarita. 2018. « Souveraineté technologique, de quoi parle-t-on? », dans *La Souveraineté technologique*, Vol. 2. <https://sobtec.gitbooks.io/sobtec2/content/fr/content/01preface.html>

Siapera, Eugenia. 2019. « Online Misogyny as Witch Hunt: Primitive Accumulation in the Age of Technocapitalism », dans : D. Ging et E. Siapera (Dir.), *Gender Hate Online: Understanding the new Anti-Feminism*, pp. 21-43. New York: Palgrave Macmillan.

Spideralex. 2019. « Underneath and on the sidelines: Sustaining feminist infrastructures using speculative fiction. » <https://iterations.space/uploads/iterations-spideralex-underneath-and-on-the-sidelines.pdf>
<https://iterations.space/uploads/iterations-spideralex-underneath-and-on-the-sidelines.pdf>

Infrafem, ressources et répertoires féministes

Par **Spideralex**

Petit recueil d'exemples accompagnant l'article « Soutenir ce qui nous soutient : faire de l'infrastructure féministe (infrafem) » par Spideralex (2021) dans ce numéro.

Dans ce texte qui sert d'accompagnement à l'article « Soutenir ce qui nous soutient : faire de l'infrastructure féministe », nous présenterons divers projets qui illustrent ce que sont les initiatives d'infrafem telles que les lignes d'attention (*helplines*), les serveurs féministes, le développement des protocoles Internet, les algorithmes et les bots féministes intersectionnels. Nous avons décidé d'inclure les voix des protagonistes, car nous pensons que l'infrastructure féministe est toujours mieux décrite et expliquée par celles qui la mettent en place et qui la font au jour le jour. Toutes les initiatives féministes qui se retrouvent dans les lignes ci-bas se préoccupent de leur autonomie et autogestion numérique et développent des pratiques politiques et des usages créatifs avec les technologies d'information, de communication, de documentation et de mise en relation.

Mais avant de se pencher sur ces exemples concrets, il est important de dire que l'aire d'action des infrafem est habitée par des cyberféministes, des tech activistes LGBTQ+ et des mouvements de femmes s'emparant des enjeux politiques posés par l'utilisation des technologies – celles dont elles ont besoin pour informer et communiquer, mais aussi celles qui s'imposent à elles pour les surveiller, contrôler ou les exposer à de nouvelles violences. L'infrastructure des télécommunications et les médias sont des territoires hostiles envers les femmes, les dissidentes de genre, les personnes racisées, les Autochtones et les minorités culturelles. Ce sont des territoires en dispute qui sont aussi cruciaux pour l'obtention et le maintien de nos libertés individuelles et collectives. Lorsque nous perdons la souveraineté et l'autonomie sur nos moyens d'information et de communication, sur nos données, sur nos corps discrétisés (quantifiés) et biométrisés, c'est tout le mouvement féministe qui perd de sa capacité à agir et transformer le monde.

Dans le but de repenser nos trajectoires et nos mémoires collectives avec les technologies, nous devons examiner les mouvements collectifs des communautés impliquées dans la création de leurs propres techniques et technologies libératrices. Cette exploration inclut des lignes d'attention (*helplines*) pour permettre un accès à de l'information qui peut sauver des vies et soutenir des réseaux de sororité aux formes extrêmement variées. Puis, nous développerons sur la question des serveurs féministes et l'hébergement des contenus et services en ligne. Nous finirons avec des initiatives qui tentent d'inclure des perspectives féministes intersectionnelles dans le développement des protocoles Internet, des algorithmes et des bots.

La création et le maintien de ressources de la part des féministes est, peut-être, la partie la plus visible et connue de l'infraferm. D'ailleurs, elle se recoupe avec l'Internet féministe, comme nous l'avons vu dans le texte « Soutenir ce qui nous soutient : faire de l'infrastructure féministe ». Les féministes s'organisent pour créer et maintenir des ressources utiles à l'intention d'autres personnes. Souvent, une de leurs motivations est de rendre visible des contenus d'intérêt pour les femmes et les personnes LGBTQ+ ou alors de faire de la HerStory, c'est-à-dire retrouver, documenter, écrire et rendre visible la contribution des femmes et des féministes à divers champs d'action. Puisque toute l'histoire des arts, sciences et technologies a besoin d'être réécrite depuis une perspective anticoloniale, féministe et anti-capitaliste, ce terrain d'action reste de première importance pour l'infraferm.

Une autre motivation dans la création de ces ressources partagées est de donner plus de visibilité à des personnes et à des collectifs féministes afin de faciliter leur inclusion dans des domaines desquels ils ont été traditionnellement exclus comme, par exemple, le développement de technologies numériques ou la sécurité numérique. Ces ressources peuvent aussi être directement orientées vers la création de plus d'opportunités professionnelles pour eux, ou consister dans la création de listes (*whisper lists*) afin de partager de l'information au sujet d'agresseurs sexuels ou de personnes qui ont un agenda clairement misogyne ou raciste.

Nombre de ces ressources ont des politiques de visibilité diverses : certaines cherchent une diffusion publique, alors que d'autres ont comme objectif d'être seulement partagées ou accessibles par des réseaux d'affinités. De la même façon, certaines de ces ressources sont créées au sein d'une infrastructure fondée et gérée par des féministes; d'autres émergent dans l'Internet féministe et peuvent se déployer au sein de Google docs et de groupes Facebook.

Finalement, il est important de souligner que la plus grande partie de ces ressources sont produites et maintenues le plus souvent de manière volontaire et disposent rarement d'un modèle économique pour les soutenir. Elles dépendent en général de la motivation et de la passion de leurs développeuses.

Voici un premier pot-pourri d'exemples qui nous semblent illustrer nos propos :

- Index de Cyberféminisme/Cyberfeminism Index : projet artistique qui tente de recenser les écrits et articles développés par des cyberféministes à travers le monde. Lien Internet : <https://cyberfeminismindex.com/>
- Mémoire du monde : Féminisme/Feminism: Memory of the world est un site qui rend disponible des livres féministes pour divers publics. Lien Internet : <http://feminism.memoryoftheworld.org/>
- Répertoire Anarchaserver : est un répertoire d'images et vidéos de la culture cyberféministe qui rend visible la contribution des femmes au développement des technologies et l'activisme féministe. Lien Internet : <https://repository.anarchaserver.org/>

- Lelacoders est un projet sur la Herstory qui réalise des entretiens avec des femmes et d'autres identités de genre. Ces entretiens contribuent au développement du logiciel libre et des cultures hackers. Lien Internet : <https://vimeo.com/lelacoders>
- Conférencière à l'intérieur/Speakerinnenn (Allemagne) : vise à accroître la visibilité des femmes expertes disponibles pour modérer ou parler dans des conférences de technologies. Lien Internet : <http://speakerinnen.org/>
- Le réseau de la créature reproductive féministe/La creatura Re(d)productora feminista (Catalogne) consiste en une base de données féministe rassemblant des propositions d'occupation et de travail indépendant basées sur les principes de l'économie féministe et solidaire dans le but de rendre visible et de promouvoir la présence des femmes, des lesbiennes et des personnes trans dans des milieux de travail traditionnellement masculins. Lien Internet : <https://lacreatura.org/>
- Pussypedia vise à remédier au manque et à l'accessibilité d'informations de qualité sur notre corps. Il est le fruit d'une collaboration entre des personnes du monde entier. Lien Internet : <https://www.pussypedia.net/>

Lignes d'attention (Helpline – Hotlines)

Il existe aujourd'hui des lignes d'assistance pour aider les victimes d'intimidation, de harcèlement, de traite et d'exploitation humaine, des mineurs qui ont fugué, ainsi que des personnes qui souffrent d'une forme quelconque de stigmatisation ou de discrimination en raison de leur identité de genre ou de leur orientation sexuelle.

Nous pouvons interpréter ces initiatives comme une réponse auto-organisée de la société civile pour contrer ces violences. En ce sens, les lignes téléphoniques d'urgence créées par des femmes pour des femmes présentent un intérêt tout particulier. En effet, ces lignes donnent accès à de l'information sur les droits sexuels et reproductifs, ou encore, sur la façon d'obtenir un avortement sans risque dans des pays où ces droits sont persécutés et/ou criminalisés.

Les lignes d'attention fondent leur approche le plus souvent sur des principes de respect, de solidarité, d'inclusion et de confidentialité, et elles ont été reproduites avec plus ou moins de succès par des institutions et agences publiques. Nous faisons référence, par exemple, aux lignes d'assistance téléphonique contre la violence sexiste et la violence domestique.

Les lignes d'attention peuvent être légales ou criminalisées, informelles ou formelles, avec ou sans structure légale, privée ou publique. Certaines émanent de la société civile, sont autogérées et horizontales; d'autres sont verticales et hiérarchiques. Quelques-unes reposent sur le bénévolat, les dons, les subventions ou le financement public. D'autres disposent de ressources pour former des bénévoles ou des professionnels pour desservir la ligne. Certaines sont spécialisées mais la plupart

requièrent des compétences et des connaissances multidisciplinaires (politiques publiques, cadres juridiques, soutien psychosocial, santé et soins, sécurité et gestion de crise, etc.). Plusieurs recueillent des données et développent une analyse de leurs échantillons d'appels pour informer les politiques publiques ou créer des données longitudinales.

Voici quelques exemples qui illustrent nos propos :

- Les femmes aident les femmes/Women Help Women (portée mondiale) : projet qui, en augmentant l'accès aux différentes options de santé sexuelle, permet aux femmes de contrôler leur santé reproductive. Le site donne aussi accès à de l'information sur l'avortement autogéré en ligne ou sur le plan communautaire. Lien Internet : <https://womenhelp.org/>
- Le projet A/The project A (Liban) : une ligne d'attention sur les questions de sexualité, genre et droits reproductifs pour les femmes et personnes trans. Lien Internet : <https://theaproject.org/>
- Surfer librement/Navegando libres (Ecuador) : ligne d'attention pour les femmes et personnes LGBTQ+ qui font face à des violences de genre facilitées et/ou amplifiées par les TIC. Lien Internet : <https://navegandolibres.org/>
- Le Réseau auto-défense/La Red Autodefensa (Espagne) : ligne d'attention pour les femmes qui font face à des violences de genre facilitées et/ou amplifiées par les TIC. Lien Internet : <https://autodefensa.online/apoyo.html>

Leur versatilité et le fait que les lignes d'attention soutiennent et impliquent des réseaux de sororité en font un autre exemple parfait d'infraferm. Car, au final, le réseau de sororité est une de nos premières technologies féministes, peut-être la plus ancienne et la plus répandue.

Serveurs féministes

Nous avons déjà élaboré sur ce que sont les serveurs féministes dans le texte « Soutenir ce qui nous soutient : faire de l'infrastructure féministe ». Dans cette section, nous documenterons certains de ces projets de serveurs féministes en citant celles qui les ont développés. Ces projets de serveurs féministes se sont centrés sur l'auto-hébergement de services et de contenus chez soi ou au sein de réseaux locaux.

Réseau féministe autonome – Fuxico

En 2017, un groupe de quatre femmes hackers du Brésil et du Mexique, issues de différentes initiatives féministes en matière d'infrastructure sociale et de technologie – Kéfir, Periféricas et Vedetas – se sont réunies lors du forum international de l'AWID. Cette participation a débouché sur un projet d'un an visant à explorer ce qui a été défini comme quatre points de tension dans les infrastructures féministes : « consentement et intimité », « connaissance et mémoire situées », « connectivité ensemencée » et « prise de décision autonome ». (Zanolli et al. 2018)

Dans le cadre de ce projet, nous avons travaillé avec 230 femmes lors d'événements et d'ateliers organisés à São Paulo et au Salvador, ainsi qu'avec des agriculteur.trices de Vale do Ribeira et des artistes ruraux d'EncontrADA, un événement autogéré organisé dans la campagne de São Paulo. Le travail lui-même a eu des approches très diverses, comme la mise en place de prototypes temporaires de réseaux maillés autonomes dans le cadre d'événements, de présentations, de conférences et de cours plus longs sur le thème des infrastructures autonomes. (Zanolli et al. 2018, § 46)

C'est pourquoi nous avons choisi de travailler avec une version fortement personnalisée de PirateBox, un projet de logiciel libre de 2011 défini comme un « système de communication et de partage de fichiers hors ligne anonyme et bricolé à l'aide de logiciels libres et de matériel bon marché (<https://www.raspberrypi.org>) ». PirateBox est un système d'exploitation pour Raspberry Pi qui crée un réseau sans fil – non connecté à Internet – pour échanger des contenus numériques tels que des images, des vidéos, des audios, des documents et des conversations, en privilégiant l'anonymat. (Zanolli et al. 2018, § 47)

Fuxico est un dispositif autonome et portable fabriqué par des femmes brésiliennes pour mettre en relation des personnes présentes dans un même espace physique afin de promouvoir des contenus, échanger des expériences et favoriser la collaboration. Fuxico crée un réseau sans fil – déconnecté de l'Internet – afin de partager des contenus numériques en temps réel et de manière totalement anonyme. (Zanolli et al. 2018, § 46)

Auto-hébergement d'un site web – La_bekka (Voir Image 1)

Ce guide est le résultat de plus d'un an de travail dans la_bekka, l'espace féministe de l'Eskalera Karakola (EKKA), un espace transféministe situé dans un ancien squat de Madrid. Depuis la fin de 2017, nous nous réunissons chaque semaine pour apprendre, partager et mettre en place notre infrastructure numérique. En mars 2018, un groupe de hackféministes se sont réunies à Calafou pour faire connaissance et réfléchir ensemble à ce que signifiait la construction d'une infrastructure féministe. Nous avons pensé aux machines (numériques et analogiques), au code et aux connexions. (La_bekka 2019, § 2)

Nous avons mis en place un serveur web en utilisant les ressources que nous avons sous la main et que nous pensions être facilement accessibles. Pour le matériel, nous avons choisi un Raspberri Pi, une petite machine à bas prix à la portée de beaucoup et avec suffisamment de ressources pour héberger un site web. Il est vrai que nous n'avons pas toutes la possibilité d'en obtenir une. Peu importe, nous pouvons suivre les instructions de ce guide en utilisant un vieil ordinateur portable, un ordinateur de bureau que nous avons assemblé avec des pièces au style Frankenstein. Mais un autre avantage de la Raspberri Pi est sa faible consommation d'énergie. Bien qu'elle varie en fonction des services que vous utilisez, la consommation moyenne de notre serveur sera d'environ 3 watts par heure, ce qui nous donne une consommation mensuelle de 2,15 kilowatts par mois si nous l'avons allumée toute la journée. Ainsi, quel que soit le prix de l'électricité là où vous vivez, nous ne pensons pas qu'il dépassera un dollar mensuellement. Nous utiliserons également Raspbian, une distribution GNU/Linux développée pour Raspberri Pi; Apache, parce que c'est un serveur web avec beaucoup de documentation et que certains d'entre nous le connaissent déjà un peu; et Jekyll, un générateur de site statique qui réduit la quantité de ressources nécessaires pour fonctionner. (La_bekka 2019, § 4-5)



Image 1 : La_bekka, *Cómo montar una servidora feminista con una conexión casera* (Comment configurer un serveur féministe avec une connexion à domicile), 2019, <https://labekka.red/novedades/2019/11/05/lanzamiento-fanzine.html>.

Auto-hébergement d'un site web alimenté avec de l'énergie solaire – Cyberfeministas Guatemala/ Momentánea (Voir Image 2)

L'objectif principal de Momentánea est de répondre à trois questions : quels sont les effets de l'intersection du territoire terre, du territoire corps et du territoire numérique? Comment cela nous affecte-t-il au niveau individuel, communautaire et social? Quelles pratiques développons-nous pour y vivre depuis la joie? Je vais essayer de répondre à ces questions dans la page web statique que je vais développer et qui sera hébergée dans un serveur féministe.

La plateforme web statique de ce projet sera soutenue par une base d'énergie solaire domestique. J'utiliserai l'énergie solaire parce que le fait d'avoir un serveur fonctionnant 24/24 et 7/7 consomme de très grandes ressources naturelles et humaines, qui proviennent principalement des pays du Sud; cela implique également des relations d'exploitation à grande échelle.

En ce sens, Momentánea sera une page web intermittente qui ne sera présente sur Internet que lorsque nous disposerons de l'énergie solaire, elle est activée pendant une période de temps déterminée afin que les gens puissent interagir avec elle. Ensuite, elle s'éteindra lorsque la batterie sera épuisée, car il n'est peut-être pas nécessaire d'avoir une page web toujours en fonctionnement 😊

Tout le processus de création de ce projet sera documenté parce que je veux qu'il soit reproductible et accessible. Restez à l'écoute de mes prochains posts, je vais documenter pas à pas la création de cette machine corporelle appelée Momentánea. (Momentanea 2020, § 5-8)

D'après ces exemples, nous pouvons voir que l'infra fem pose la question de l'infrastructure humaine au sein de la production et du partage de connaissances, et interroge le besoin de repenser les modes de partage et d'hébergement à l'échelle locale, aussi bien pour des raisons de lien social que pour des motivations de décroissance scrutant le modèle de production des technologies numériques et leur consommation énergétique.

Dans la prochaine section, nous présenterons des projets d'infra fem qui repensent le code et le langage informatiques et tentent d'inclure des valeurs féministes intersectionnelles dans les protocoles d'Internet, mais aussi dans les fameux algorithmes et les bots, ces petits agents qui automatisent une énorme quantité de tâches au sein d'Internet.

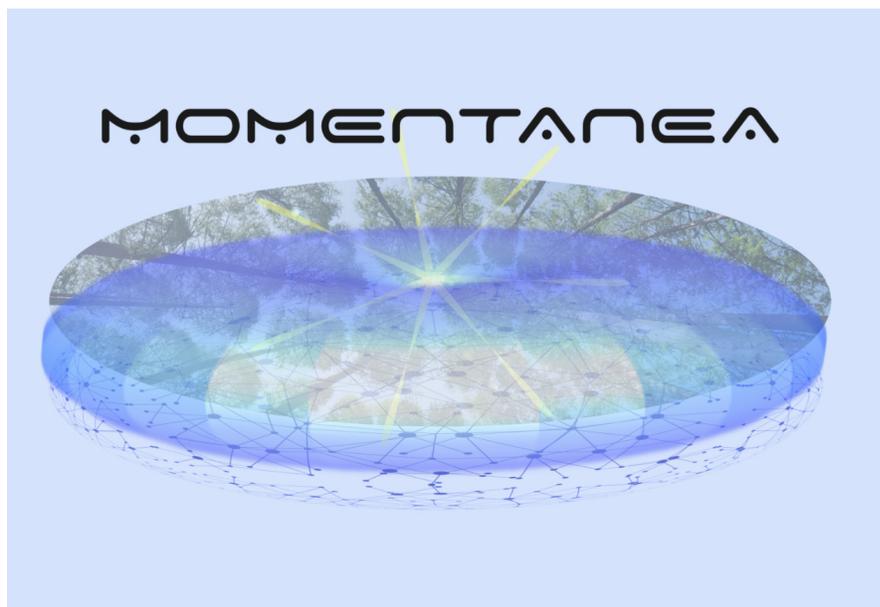


Image 2: Momentánea, 2020, <https://ciberfemgt.org/momentanea/>.

Féminismes et protocoles Internet – Proposition d'un RFC par les autrices J. Guerra et M. Knobel.

Note : Les *requests for comments* (RFC), ou demande de commentaires, sont une série numérotée de documents décrivant les spécifications techniques d'Internet. Le document RFC 8280 porte sur les droits humains et Internet.

Les droits humains se trouvent au cœur de la RFC 8280 de l'Internet Engineering Task Force (IETF). Depuis octobre 2017, ce document sert de guide général pour analyser l'impact que les normes et protocoles d'Internet peuvent avoir sur les droits humains, bien qu'il nous reste encore beaucoup à explorer sur la façon dont les protocoles ont un impact sur les différents groupes sociaux. [...]

Avec l'Article 19, nous avons récemment commencé à élaborer un document qui, en reprenant les principes féministes de l'Internet comme référence générale, nous permet d'analyser et de proposer des

recommandations sur les impacts des protocoles sur les groupes traditionnellement discriminés et marginalisés. La première version du projet sur le féminisme et les protocoles a été présentée hier lors de la session du Groupe de recherche sur les droits de l'homme et les considérations relatives aux protocoles (HRPC-RG) à l'IETF104.

Notre proposition est, d'une part, de revoir la manière dont le genre, la différence et la diversité ont été pris en compte dans les documents (Internet-Drafts et RFC), tout en incluant des cas concrets – depuis chaque principe – pour analyser comment certains protocoles peuvent avoir des impacts positifs ou négatifs sur des groupes sociaux traditionnellement discriminés et marginalisés. Nous savons que la route ne fait que commencer, qu'elle sera longue et peut-être compliquée, et nous espérons que davantage de personnes se joindront à la construction, à partir d'ici aussi, d'un Internet féministe. (Guerra et Knobel 2019, paraphrase)

Concernant la question d'inclure des perspectives féministes dans le design et développement de protocoles d'Internet, nous voulions aussi faire référence à une initiative qui est en développement. Debian est un système d'opération libre maintenu par la communauté libriste et qui inclut un paquet informatique dit anarchiste qui peut être installé avec la fameuse ligne de commande « apt-get install anarchism ». Ce paquet permet une exploration exhaustive de la théorie et de la pratique anarchiste. Il peut fonctionner avec un autre paquet intitulé *fortune-anarchism* qui fournit un ensemble de citations anarchistes sur demande et de façon aléatoire. Actuellement, une cyberféministe mexicaine a entrepris de développer un paquet équivalent pour les théories féministes qui se nommera *fortune-feminism* et qui servira à générer des phrases féministes de façon aléatoire en anglais et en espagnol. La compilation de ces phrases féministes a été réalisée grâce à la collaboration d'un ample réseau de cyberféministes latino-américaines et elles ont été recueillies sur un etherpad logé dans un serveur féministe brésilien. Ce projet devrait voir le jour en 2021.

Bots féministes – de la codeuse Steffania Paola

Il s'agit d'un atelier pour bots où l'idée est de programmer un (ou plusieurs) bot(s) féministe(s) pour Twitter en utilisant la grammaire ou l'art génératif. Un bot (aphérèse de robot), selon la Wikipedia, est un programme informatique qui exécute automatiquement des tâches répétitives qu'une personne serait incapable d'effectuer ou trouverait trop fastidieux de faire. L'étymologie vient du mot tchèque robota qui signifie « travail », « servitude » ou « travail forcé ».

Les bots effectuent les tâches les plus variées et sont présents dans une grande partie des espaces que nous utilisons aujourd'hui sur Internet: ils transfèrent des données sur les réseaux sociaux, recherchent des informations personnelles pour montrer comment fonctionnent les moteurs de recherche, transfèrent des données cryptées dans les transactions économiques, publient la température, et l'heure, entre autres choses. (Paola 2019, paraphrase)

Le terrain d'expérimentation autour de la programmation de bots féministes est plutôt riche et les initiatives se sont multipliées au cours des dernières années. Voici divers exemples de cette utilisation: des bots, développés par *acoso.online*, faisant office de ligne d'attention pour des victimes de partages de contenus sexuels ou de harcèlement en ligne; des bots créateurs et diffuseurs de contenus féministes; des bots servant d'oracles.



Image 3 : Acoso.online (Harcèlement.online),
Étape 2 : Tapez @AcosoOnlineBot dans le moteur
de recherche de Telegram., s.d.,
<https://acoso.online/cl/chat-de-ayuda/>
(consulté le 5 avril 2021).

Biographie :

Spideralex est sociologue et docteure en économie sociale. Elle est fondatrice d'un collectif cyberféministe catalan appelé Donestech qui explore la relation entre le genre et les technologies par la recherche-action, les documentaires et les formations. Elle est l'éditrice de deux volumes sur la souveraineté technologique parus chez Ritimo.

Références

Guerra, Juliana et Mallory Knodel. 2019. « Feminism and protocols draft-guerra-feminism-01 », RFC 8280, July 08. <https://datatracker.ietf.org/doc/draft-guerra-feminism/>.

La_bekka. 2019. « Parte 1: Una infraestructura feminista », dans *Cómo montar una servidora feminista con una conexión casera*. <https://labekka.red/media/Parte1-web.pdf>.

« Momentánea ».2020. *Cyberfeministes Guatemala (blogue)*, 1 décembre. <https://ciberfemgt.org/momentanea/>.

Stepaola, Steffania. 2019. « Las máquinas también sueñan, robotas feministas para Twitter », *La-robotas-feminista sur GitHub*. <https://github.com/stepaola/La-robotas-feminista/blob/master/Taller.md>.

Zanolli, Bruna, Carla Jancz, Cristina Gonzalez, Daiane Araujo dos Santos et Débora Prado. 2018. « Feminist infrastructure and community networks: An opportunity to rethink our connections from the bottom up, seeking diversity and autonomy », dans *Global Information Society Watch 2018: Community Networks*, pp. 42-51. APC. https://giswatch.org/sites/default/files/giswatch18_web_1.pdf.

Messageries fédérées : des « résistances numériques » par l'architecture ?

Par **Ksenia Ermoshina** et **Francesca Musiani**

Les technologies de chiffrement, « invisibles » pour la plupart des internautes, ont des implications fondamentales pour nos libertés individuelles et notre présence collective sur Internet. Alors que certains outils numériques très populaires, comme WhatsApp, utilisent le chiffrement dit « de bout en bout » (voir le Glossaire à la suite de l'article), de nombreuses tentatives de régulation nationale et supranationale appellent aujourd'hui à neutraliser ces technologies. Le chiffrement des outils de communication à la disposition des internautes est devenu l'un des principaux champs de bataille (DeNardis, 2014) de la gouvernance de l'Internet. Cette « bataille » a lieu entre plusieurs acteurs, des organisations internationales de standardisation qui forgent et normalisent les protocoles de chiffrement aux grandes entreprises du numérique (« GAFAM »), en passant par les institutions, les universitaires et développeurs, et des communautés d'enthousiastes venus de l'univers du logiciel libre, prônant la « re-décentralisation » d'Internet.

En contribuant à éclairer ce mouvement vers la re-décentralisation, notre article présente l'état actuel du développement de projets qui font le choix de « fédérer » les réseaux de communication, à l'opposition des applications dites « centralisées » comme Signal ou Whatsapp. Ces dernières, tout en proposant un chiffrement de bout en bout de haute qualité, dépendent d'un point central où les données des usagers sont traitées (et parfois stockées), ou collaborent avec les GAFAM (en partageant, par exemple, des méta-données des utilisateurs). Les auteurs des applications fédérées proposent une autre vision des libertés numériques selon laquelle il n'est pas suffisant de chiffrer le contenu des messages échangés, mais il est crucial de repenser l'architecture même de nos réseaux, revendiquer la propriété de nos données, en garantir la portabilité. L'article montre comment, entre développement technique et revendications idéologiques, ces messageries structurent des formes de « résistance numérique » autour de ce qu'on a appelé les « 4 C » de la fédération : communauté, compatibilité, customisation et *care*.

Les architectures techniques des services Internet sont désormais au cœur des débats liés au numérique, notamment avec la critique des GAFAM et de leur modèle d'affaires basé sur l'extraction des données des usagers. En quête d'une plus grande autonomie informationnelle et d'un plus ample contrôle sur leurs données, certains internautes cherchent des alternatives aux plateformes centralisées et optent pour des solutions décentralisées, auto-hébergées ou maintenues par des collectifs d'hébergeurs indépendants qui tiennent à la transparence algorithmique et à la protection des données de leurs utilisateurs. La « bataille » se déroule à deux niveaux : la couche *infrastructurelle*, avec le développement

et la multiplication des instances fédérées (connues sous le nom de « Fediverse ») et la couche *protocole* permettant des échanges chiffrés entre ces nouveaux îlots communicationnels (serveurs ou instances). Le protocole peut être saisi comme langage utilisé par les serveurs pour se comprendre; s'il est « interopérable », des serveurs à configuration différente seront capables de le déchiffrer. Les protocoles sont essentiels pour le fonctionnement de l'internet, fournissant son modèle conceptuel et l'ensemble des spécifications qui expliquent comment les données doivent être regroupées en paquets, adressées, acheminées et reçues; la sélection et l'adoption de protocoles spécifiques ont d'importantes implications politiques et économiques, ainsi que techniques (DeNardis, 2009).

Les révélations d'Edward Snowden en 2013 ont été un événement marquant dans le développement du domaine des communications sécurisées (voir Snowden, 2019). Le chiffrement des communications à grande échelle et de manière plus facilement utilisable est devenu un sujet d'intérêt politique et public, avec l'apparition d'un nouvel imaginaire cryptographique, qui considère le chiffrement comme une condition préalable nécessaire à la formation de publics en réseau (Myers West, 2018). Les révélations ont également catalysé des débats de longue date dans le domaine des protocoles de communication sécurisée. La communauté du chiffrement (en particulier les collectifs universitaires et du logiciel libre) a renouvelé ses efforts pour créer des protocoles de messagerie sécurisée de nouvelle génération afin de surmonter les limites des protocoles existants, tels que PGP (Pretty Good Privacy) et OTR (Off-the-Record Messaging).

La « *mess of messengers* » des communications chiffrées

En réponse à la compréhension de plus en plus répandue de la sécurité des communications en ligne comme une question sociale et politique importante, la messagerie chiffrée est un domaine dynamique, et en devenir. Malgré la naissance de plusieurs projets novateurs, les développeurs sont toujours en pleine évolution quant à la manière de mettre en œuvre les propriétés de sécurité et de confidentialité, ou les normes de gestion du chiffrement au sein des conversations de groupe, car il n'existe pas de norme claire à adopter pour ces propriétés. En termes de vie privée, le travail est encore immature; même les applications de messagerie sécurisée les plus populaires, telles que Signal, exposent les métadonnées des utilisateurs via l'obligation d'associer les utilisateurs à leur numéro de téléphone.

Pour toutes ces raisons, la nouvelle génération de messageries sécurisées est encore non-standardisée et fragmentée, ce qui conduit les utilisateurs de ces outils à exister dans des dizaines de « silos » incapables d'interagir les uns avec les autres (Sparrow & Halpin, 2015). Le *silos effect*, c'est-à-dire l'impossibilité d'interagir entre des outils de messagerie différents ou de migrer d'une application vers une autre, a été considéré comme l'un des obstacles les plus importants à l'adoption d'applications de messagerie sécurisée. Or, les protocoles dits « fédérés » proposent une solution possible au problème des silos en permettant une communication entre une multitude d'instances ou de serveurs différents, sans forcer les utilisateurs à converger vers un serveur unique. Par exemple, l'*email* est un système de communication fédéré qui s'appuie sur des « protocoles de transport » qui sont universels pour la quasi-

totalité des fournisseurs de services *email* dans le monde et nous permettent de communiquer sans nécessairement utiliser le même service *mail*.

Plusieurs projets proposent d'utiliser des solutions fédérées en y intégrant le chiffrement et les caractéristiques de sécurité les plus récentes, pour ainsi garantir non seulement la protection du contenu des messages, mais aussi la liberté de choix des serveurs, la résistance aux éventuels blocages, la meilleure protection de l'anonymat et des métadonnées. Or, ces applications souffrent encore d'un certain nombre de limitations liées à la facilité d'usage et au passage à l'échelle.

Notre méthode

Fondée sur la littérature dérivée des *science and technology studies* (STS), notre approche peut être décrite comme une ethnographie multi-sites. Nous avons entrepris des recherches dans et entre plusieurs lieux, en ligne et hors ligne, et nous avons explicitement considéré des protocoles et systèmes techniques spécifiques comme « faisant partie d'un contexte plus large qui dépasse les limites du site de terrain » (Muir, 2011). Nous visons à donner un sens aux systèmes émergents et aux communautés de pratique par le biais de « descriptions analytiques détaillées » (*analytical thick descriptions*; pour un traitement récent du concept, introduit pour la première fois par l'anthropologue Clifford Geertz, voir Ponterotto, 2006) d'événements, d'artefacts et d'organisations. En particulier, nous prêtons attention aux moments de crise, de débat, de controverse, pour essayer de comprendre la vie d'un artefact technique, de sa création à son appropriation et à ses reconfigurations par les utilisateurs, jusqu'à ce qu'il devienne un sujet de débat public, de gouvernance, de *lobbying*. La principale méthodologie pour atteindre cet objectif a consisté à observer des groupes, des événements ou des communautés, tout en menant des entretiens avec leurs membres et en lisant des documents tels que des notes de publication, des listes de diffusion et des comptes rendus des séances de travail.

Fédération : entre compromis technique et choix idéologique

Les architectures fédérées connaissent actuellement une phase de développement et d'utilisation accrue. Elles sont présentées comme des alternatives, d'une part, aux applications centralisées qui introduisent un « point de défaillance unique » dans le système et manquent par ailleurs d'interopérabilité, et d'autre part, aux applications complètement décentralisées, de type pair-à-pair (P2P) (comme le système BitTorrent, ou l'application FireChat) qui nécessitent des niveaux plus élevés d'engagement, d'expertise et de responsabilité de la part de l'utilisateur (et de son équipement informatique). La fédération est parfois décrite comme un projet techno-politique ambitieux; les architectures fédérées ouvrent le « noyau dur » des concepteurs de protocoles et impliquent un nouveau type d'acteur, l'administrateur système, responsable de la maintenance de l'ensemble de serveurs nécessaire au fonctionnement des réseaux fédérés. La fédération est censée contribuer à atténuer le très haut degré de responsabilité personnelle détenu par un fournisseur de services centralisés, tout en répartissant cette responsabilité et les moyens de calcul – les ressources matérielles et logistiques nécessaires au

système – avec différents degrés d’engagement possibles, en favorisant la liberté des utilisateurs de choisir entre différentes solutions et différents serveurs.

Parmi les projets les plus populaires basés sur les architectures fédérées, on peut citer Mastodon, un équivalent open-source et libre de Twitter, un réseau de *microblogging* qui s’appuie sur le protocole ActivityPub (compatible avec d’autres plateformes du même type, comme Pleroma). Mastodon et Pleroma proposent une autre forme d’existence et de modération des communautés numériques : l’usager peut choisir une instance (ou serveur) selon ses goûts, valeurs ou intérêts. Le contact avec les modérateurs et administrateurs de l’instance est beaucoup plus direct (parfois même amical) et les usagers peuvent influencer le développement de l’interface de leur instance. Ces plateformes proposent également leurs façons de gérer les discours de haine, différentes de celles proposées par Twitter. Les administrateurs et les usagers des instances (hébergées par des bénévoles) ont la mainmise sur la circulation des contenus, à l’opposition de la modération corporative et centralisée proposée par les GAFAM. Avec les autres applications fédérées à code ouvert, comme Peertube (l’équivalent de YouTube), ou encore Pixelfed (l’équivalent d’Instagram), ces projets constituent ce qu’on appelle « Fediverse ».

La communauté des développeurs impliqués dans le domaine de la messagerie sécurisée mène des débats animés sur les limites et les opportunités des protocoles fédérés, qui vont de pair avec les débats sur les normes et les standards. Les partisans des solutions fédérées affirment que la réutilisation des protocoles standardisés existants ou le développement de nouvelles normes ouvertes peuvent améliorer l’interopérabilité et résoudre le problème des silos (Kent, 2019). En effet, les architectures fédérées semblent bien adaptées à la promotion de solutions plus locales et de solutions communautaires plus petites, dont le modèle économique ne dépend pas du simple nombre d’utilisateurs et de la disponibilité de leurs données pour la collecte et l’agrégation. D’autre part, selon les partisans des solutions centralisées, la fédération présente des problèmes de sécurité, car il est plus difficile de contrôler toutes les différentes implémentations d’un protocole fédéré et de s’assurer que tous les serveurs sont bien configurés. En effet, les solutions de messagerie fédérée ajoutent une couche de complexité dans la gouvernance des réseaux socio-techniques qu’elles structurent, car elles introduisent la nécessité d’une administration décentralisée des serveurs (ou « instances »).

Au travers des débats sur la fédération dans les messageries chiffrées, on a pu observer que la fédération se structure en tant qu’expérience, à la fois infrastructurelle et sociale, qui cherche un compromis entre la répartition des responsabilités sur un plus grand nombre d’acteurs, des niveaux de sécurité élevés et une meilleure ergonomie. La fédération est un projet politique et technique qui reconnaît les dangers inhérents aux solutions centralisées, mais qui cherche un « juste milieu » entre la centralisation et des solutions intégralement distribuées (comme les outils P2P, considérés comme nécessitant une courbe d’apprentissage plus élevée).

La fédération dans la messagerie sécurisée comporte notamment deux approches. Certains projets s’attachent à développer de nouveaux protocoles, tandis que l’autre approche dite « écologique »

consiste à recycler les anciens protocoles et les normes ouvertes existantes (par exemple Delta.Chat, un projet de *chat-over-email* qui adopte le protocole de transport « classique » SMTP). Ces deux approches ont par ailleurs en commun le souhait d'utiliser les infrastructures gérées par la communauté et des pratiques de « chiffrement social » afin de renforcer le niveau de sécurité au-delà de ce qui est rendu possible par les techniques de chiffrement elles-mêmes. La fédération est également explorée comme un moyen de rendre les applications de messagerie résistantes à la censure, un facteur qui joue un rôle de plus en plus important pour les utilisateurs vivant dans des contextes répressifs (voir le cas récent de blocage de Signal en Iran).

Si la longueur et le format de cet article ne nous permettent pas de rendre pleinement compte de la pluralité de nos études de cas, nous présentons dans la section qui suit un aperçu du cas de Matrix.org, connu aujourd'hui sous le nom d'Element, comme cas emblématique des expérimentations en cours avec les modèles fédérés. Il s'agit d'une solution adoptée notamment par le gouvernement français, puis par le ministère de défense d'Allemagne comme application officielle de messagerie sécurisée.

Matrix : exemple d'une expérimentation en cours

Le projet Matrix.org a été lancé en 2014 par Matthew Hodgson et Amandine Le Pape, d'abord financé par l'entreprise Amdocs, puis par la fondation New Vector spécialement créée afin de garantir la durabilité économique du projet. À ce jour, il recense autour de 10 millions de comptes et plus de 20,000 serveurs. L'objectif principal du projet est de créer une architecture qui s'attaque aux problèmes d'interopérabilité de façon inédite et plus efficace par rapport à des projets précédents. Cette interopérabilité est censée devenir un avantage comparatif substantiel et un facteur d'adhésion pour les utilisateurs. L'équipe de Matrix n'adopte pas, par ailleurs, de position explicitement politique et ne vise pas à fournir des logiciels pour des publics spécifiques ayant un programme politique ou engagés dans des arènes politiques, comme les militants. Matthew Hodgson positionne son équipe comme « plutôt modérée, presque centriste » ; il identifie sa position comme une sorte de « pluralisme libéral », qui se reflète dans l'architecture même de son système ainsi que dans ses utilisateurs.

L'idée sous-jacente de Matrix est censée aller au-delà d'une application de messagerie instantanée ; elle est présentée par ses développeurs comme un écosystème entier qui pourrait être utilisé pour tout type de partage de données. Matthew Hodgson, ingénieur en chef de Matrix, a remarqué au cours de notre entretien avec lui : « Le modèle s'inspire fortement du réseau téléphonique [mais celui-ci] n'est pas ouvert, il est plutôt centralisé pour les opérateurs de télécommunications. Nous voulions donc créer un réseau complémentaire qui soit ouvert et décentralisé. »

Du point de vue de l'architecture, ce système fédéré relie une grande variété d'outils de messagerie différents (par exemple Slack, Mattermost, Skype, Telegram, Facebook Messenger et autres), laissant ainsi une certaine liberté aux utilisateurs, leur permettant de conserver leur interface habituelle, tout en se connectant avec d'autres. Matthew Hodgson souligne explicitement que Matrix tente de répondre aux

problèmes des silos, engendrés par le développement rapide et quelque peu « chaotique », d'après lui, de l'écosystème des messageries, en particulier sur les mobiles. Par ailleurs, l'équipe de Matrix propose sa propre application de messagerie appelée maintenant Element (auparavant connue comme Riot.im).

En termes de pluralisme des utilisateurs, Matrix dispose de plus de vingt mille serveurs et plus de deux millions de « salles » traitant de sujets très variés, allant de la cryptographie et de l'open-source, des monnaies virtuelles et de la décentralisation à de l'aide psychologique, en passant par des communautés de fans, des groupes de gauche et des salles de supporters intégristes de Donald Trump. Deux des principaux problèmes persistants pour Matrix sont la gestion du spam et le maintien d'un système de réputation décentralisé : deux questions qui, selon Matthew, sont encore ouvertes dans la recherche en informatique et doivent être soutenues par un positionnement « moralement neutre ».

En tant que projet fédéré, Matrix est déployé sur une multitude de serveurs (selon son développeur principal, plus de 20 000 en mars 2020) qui ne sont pas tous sous le contrôle de l'équipe. Chaque serveur peut avoir ses propres paramètres de confidentialité et ses propres politiques de collaboration (ou pas...) en matière d'interception légale. Ainsi, l'auto-hébergement des serveurs est promu par les développeurs comme un moyen d'augmenter la sécurité. De plus, en répondant au risque croissant de coupures d'Internet dans les régions politiquement instables, comme le Bélarus, Iran, Kirghizstan et autres, Matrix a récemment sorti une version alpha de Matrix P2P qui ne nécessite pas de connexion Internet.

Actuellement, Matrix s'efforce de réduire la diffusion de la désinformation, des discours de haine et du spam. En effet, alors que les GAFAM sont de plus en plus critiqués pour avoir permis la diffusion de ces contenus problématiques, des alternatives fédérées comme Mastodon ou Pleroma semblent offrir des moyens d'en minimiser la diffusion, par un mélange de modération sociale et technique par les administrateurs de serveurs ou d'instances. Or, cette ouverture du code et interopérabilité attirent des mouvances d'extrême droite, comme cela est le cas de Gab, solution elle-même basée sur Mastodon. Néanmoins, l'architecture de Mastodon et le principe d'interaction entre les instances ont permis d'exclure Gab du reste de la fédération, à la fois par le blocage de l'instance par les administrateurs des autres instances et par le refus d'inclure Gab dans la liste des instances qui respectent le code de bonne conduite publié sur le site de Mastodon. La controverse est quand même toujours en cours, car le code ouvert de Mastodon peut être réutilisé par tout un chacun pour déployer des instances, et le créateur de Mastodon Eugent Rochko reconnaît cet effet pervers de l'ouverture de son système. L'équipe de Matrix espère résoudre ce problème en déployant un système de réputation, et cherche un moyen pour les utilisateurs de filtrer le contenu en développant un système de filtres ouverts et modulables.

Les « quatre C » de la fédération : communauté, compatibilité, customisation et care

Les développeurs des dispositifs fédérés cherchent à trouver un compromis entre des niveaux de sécurité élevés et une meilleure ergonomie, et ce, par un dialogue constant entre des motivations

« idéologiques », telles que la répartition des responsabilités sur un plus grand nombre d'acteurs, et une proposition de définitions particulières de la liberté en ligne, comme le fait de donner aux utilisateurs le choix du niveau d'autonomie qu'ils souhaitent atteindre. Nous présentons en conclusion de cet article une tentative de systématisation et de conceptualisation de ce que le cas de Matrix et d'autres cas d'étude nous indiquent sur l'état actuel de la fédération et sa capacité à co-structurer des formes de « résistance numérique ». Nous mettons en avant les « quatre C de la fédération » : communauté, compatibilité, customisation et *care* (dans la lignée des travaux STS sur l'attention et le soin apporté-e-s aux technologies, voir, par exemple, Denis et Pontille, 2015).

L'(auto)-gouvernance et le développement des projets fédérés impliquent un important effort communautaire et dépendent de l'engagement de divers acteurs à accepter de nouveaux protocoles ouverts. La communication et le consensus entre les différents projets sont nécessaires pour pouvoir progresser dans un environnement fédéré. La transition vers les protocoles de chiffrement de prochaine génération au sein des écosystèmes fédérés sera probablement lente et difficile, cependant, nos recherches démontrent la montée en puissance d'une communauté diverse d'acteurs impliqués dans une coproduction d'éléments (protocoles, paquets, bibliothèques, etc.) nécessaires pour préparer les environnements fédérés à l'adoption du chiffrement par défaut. De nombreux projets, d'Autocrypt à Conversations, entreprennent d'importants efforts communautaires pour faire avancer l'écosystème de la messagerie sécurisée.

Le domaine des applications de messagerie instantanée chiffrée de bout en bout est très compétitif, avec des tensions importantes entre les développeurs de protocoles et d'applications, les acteurs responsables du fonctionnement technique, et les activistes de la communauté open-source. En raison de la nature même des messageries centralisées et non interopérables qui « enferment les utilisateurs » (selon les termes d'Elijah Sparrow, responsable du projet LEAP sur le chiffrement des communications) dans un outil doté d'interfaces et d'ensembles de fonctionnalités spécifiques, les messageries sont en concurrence pour les utilisateurs. La messagerie fédérée étant un écosystème ouvert, elle est structurée par un certain nombre d'efforts de collaboration et de coordination qui visent à augmenter et améliorer la compatibilité. Cependant, ces efforts ne sont pas exempts de tensions et de points de controverse; outre la différence d'approche technique des différents projets, ces débats sont également dus à la nécessité d'« enrôler » un nombre important de développeurs afin de mettre en œuvre et de diffuser leur solution, et de pouvoir sécuriser les utilisateurs.

Les solutions de messagerie fédérée sont une forme de « résistance numérique par l'alternative », car elles tentent de répondre, par des choix d'architecture technique, à plusieurs problèmes importants rencontrés par les infrastructures de communication contemporaines. D'une part, la fragmentation du web et le manque d'interopérabilité, la concentration de la puissance et l'agrégation des données par des applications et des plateformes centralisées; et d'autre part, la barrière socio-technique propre aux réseaux P2P qui appellent une plus grande expertise et responsabilité des utilisateurs et une meilleure performance de leurs appareils.

C'est là qu'intervient le troisième C – la customisation. Les modèles fédérés proposent aux utilisateurs de choisir parmi plusieurs fournisseurs de services et de migrer d'un serveur à un autre sans perdre leurs graphes sociaux. Le paradigme « le plus grand est le mieux » est donc remis en question par les messageries fédérées dont les modèles économiques ne dépendent pas du nombre d'utilisateurs ni de la collecte et de l'agrégation de leurs données. Dans les projets fédérés, les utilisateurs dépassent le rôle de « travailleurs de données », selon les termes de l'artiste et philosophe espagnol des médias Manuel Beltran ; les groupes d'utilisateurs plus petits semblent plus faciles à gérer, et les architectures fédérées facilitent la personnalisation et la localisation des technologies, en les adaptant aux besoins d'une communauté d'utilisateurs spécifique sans perdre la capacité d'interagir avec des réseaux plus vastes (en développant des ponts, des robots ou d'autres moyens de « brancher » les systèmes les uns aux autres). La fédération donne la possibilité aux petits projets de proliférer, posant par ailleurs un défi aux développeurs et chercheurs pour qui cela devient beaucoup plus difficile de documenter toutes les diverses implémentations d'un protocole donné.

En même temps, les implémentations d'un protocole fédéré sont plus difficiles à contrôler, ce qui peut créer des vulnérabilités dans différentes instances ou chez différents clients. Le développement réussi d'outils de communication fédérés nécessite donc de nouvelles formes d'organisation et de prise de décisions, ce qui est particulièrement difficile pour les réseaux décentralisés et peu structurés. Les formes fédérées de gouvernance de projet prennent forme par la variété des manières dont la documentation sur les protocoles est présentée et améliorée, les négociations constantes entre les acteurs impliqués, les rassemblements en présence (souvent informels), et les nouveaux efforts de standardisation. Les protocoles standardisés ou quasi-standardisés fonctionnent comme des instruments d'auto-gestion, de communication et de coordination entre les acteurs des réseaux fédérés, ce que Yochai Benkler a appelé la « coordination sans hiérarchie » (2006).

Cependant, la fédération ajoute une couche de complexité dans la gouvernance des messageries sécurisées en tant que réseaux socio-techniques, en introduisant de nouveaux acteurs clés, notamment les administrateurs système, responsables de la maintenance et de la croissance – le *care* (Denis & Pontille, 2015) – des infrastructures fédérées, notre quatrième et dernier C. La stabilité des écosystèmes fédérés dépend également de l'enrôlement réussi des acteurs responsables de leur maintenance, ce qui nécessite le développement d'une bonne documentation et de guides de « meilleures pratiques », ainsi que la diffusion de l'expertise technique par des événements pédagogiques hors ligne destinés aux présents et futurs administrateurs de systèmes.

Dans les systèmes fédérés, l'« attention à la plomberie » (Musiani, 2012) est particulièrement importante et acquiert une signification spécifique à l'architecture, car on ne peut pas compter sur une seule entité pour maintenir le système en état de fonctionnement, mais le besoin d'entretien et d'attention est réparti entre les multiples administrateurs de systèmes et les autres acteurs qui gèrent les différentes instances de l'espace fédéré (ainsi que les bibliothèques, les serveurs de clés et autres instances auxiliaires mais tout aussi importantes). La croissance des plateformes fédérées marque

un tournant vers des « espaces sûrs » gérés par la communauté, avec plus de pouvoirs délégués aux modérateurs humains (administrateurs de serveurs ou d’instances). Cela introduit de nouveaux risques de recentralisation du pouvoir au sein des réseaux fédérés (Raman et al., 2019), et appelle plus de recherches sur le rôle des responsables de la maintenance des infrastructures, des administrateurs et des modérateurs, en plus du noyau des concepteurs de protocoles.

Remerciements

Ce travail a été financé par le projet H2020 NEXTLEAP (H2020-ICT-2015 – Grant Agreement n° 688722, 2016-2018) et par le projet ANR ResistIC (Agence Nationale de la Recherche française, ANR-17-CE26-0020, 2018-2022).

Biographies

Ksenia Ermoshina, docteure en socio-économie de l’innovation de MINES ParisTech (2016), est chargée de recherche au CNRS depuis 2019, et membre du Centre Internet et Société du CNRS. Elle est également chercheuse associée au Citizen Lab, Université de Toronto (Canada), et chercheuse/designeuse UX pour la messagerie Delta Chat. <https://cis.cnrs.fr/ksenia-ermoshina/>

Francesca Musiani, docteure en socio-économie de l’innovation de MINES ParisTech (2012), est chargée de recherche au CNRS depuis 2014, et directrice adjointe du Centre Internet et Société du CNRS qu’elle a cofondé en 2019. Elle est également chercheuse associée au Centre de Sociologie de l’Innovation (i3/MINES ParisTech) et Global Fellow auprès de l’Internet Governance Lab de l’American University à Washington, DC. <https://cis.cnrs.fr/francesca-musiani/>

Glossaire

Chiffrement de bout en bout : Modèle de chiffrement dans lequel seules les parties communicantes peuvent lire le message qui est chiffré lors du transit et sur les terminaux des utilisateurs.

PGP (Pretty Good Privacy) : https://fr.wikipedia.org/wiki/Pretty_Good_Privacy

OTR (Off-The-Record Messaging) : https://fr.wikipedia.org/wiki/Off-the-Record_Messaging

Métadonnées : Une métadonnée est la donnée fournissant des informations sur un ou plusieurs aspects de la donnée elle-même. Les métadonnées sont utilisées pour résumer les informations de base sur les données, ce qui peut faciliter le suivi des données spécifiques notamment afin de les retravailler.

SMTP : https://en.wikipedia.org/wiki/Simple_Mail_Transfer_Protocol

Références

- DeNardis, Laura. 2009. *Protocol Politics: The Globalization of Internet Governance*. Cambridge: The MIT Press.
- DeNardis, Laura. 2014. *The Global War for Internet Governance*. New Haven: Yale University Press.
- Denis, Jérôme et David Pontille. 2015. « Material Ordering and the Care of Things », *Science, Technology, & Human Values* 40(3): 338-367.
- Kent, Dominic. 2019. « Why is Having Multiple Messaging Platforms “Bad” in 2019 », *Dispatch*, <https://dispatch.m.io/multiple-messaging-platforms-bad/>
- Muir, Stewart. 2011. “Multisited ethnography”, dans: D. Southerton, D. (Dir.), *Encyclopedia of Consumer Culture*. London: Sage. <http://dx.doi.org/10.4135/9781412994248.n375>
- Musiani, Francesca. 2012. « Caring About the Plumbing: On the Importance of Architectures in Social Studies of (Peer-to-Peer) Technology », *Journal of Peer Production*, 1. <http://hal-ensmp.archives-ouvertes.fr/hal-00771863>
- Myers West, Sarah. 2018. « Cryptographic imaginaries and the networked public », *Internet Policy Review* 7(2). DOI: 10.14763/2018.2.792
- Ponterotto, Joseph G. 2006. « Brief note on the origins, evolution, and meaning of the qualitative research concept thick description », *The Qualitative Report* 11(3): 538-549.
- Raman, Aravindh, Sagar Joglekar, Emiliano De Cristofaro, Nishanth Sastry, and Gareth Tyson. 2019. « Challenges in the Decentralised Web: The Mastodon Case », dans: *Proceedings of the Internet Measurement Conference, October 2019*, pp. 217-229. Association for Computing Machinery.
- Snowden, Edward. 2019. *Permanent Record*. New York: Henry Holt and Company.
- Sparrow, Elijah, et Harry Halpin. 2015. « LEAP: The LEAP Encryption Access Project », dans: *Reforming European Data Protection Law*, pp. 367-383. Dordrecht: Springer.
- Trienes, Jan, Andrés Torres Cano, et Djoerd Hiemstra. 2018. « Recommending Users: Whom to Follow on Federated Social Networks ». *arXiv preprint arXiv:1811.09292*

Déjouer les algorithmes, une tactique de résistance numérique : le cas des « pods d'engagement » d'Instagram

Par **Stéphane Couture** et **Samantha Boucher**

« Le jeu des algorithmes [algorithm gaming], tel qu'il se produit dans les pods d'engagement, est un effort collectif pour stabiliser les conditions de travail précaire qui caractérisent [Instagram] comme espace de production culturelle platformisée » (O'Meara 2019, 8, citation traduite par nos soins).

Cet article vise à analyser une forme de résistance numérique consistant à déjouer les prescriptions mises en place par les algorithmes et qui a pour but de défendre des intérêts individuels ou collectifs divergeant des objectifs des industries contrôlant ces algorithmes. L'article aborde le cas des « pods d'engagement » d'Instagram permettant aux personnes utilisant Instagram — et en particulier les personnes dites « influenceuses » et « influenceurs » — de se coordonner pour augmenter leur visibilité mutuelle sur cette plateforme. Si ce phénomène peut ne pas apparaître d'emblée comme un lieu de « résistance numérique », il permet néanmoins d'examiner des formes plus mondaines et « tactiques » de résistance numérique qui peuvent par ailleurs contribuer à l'amélioration des conditions matérielles de vie des personnes impliquées. Cet article prend l'opportunité que la deuxième autrice, Samantha Boucher, étudie le phénomène des influenceuses et influenceurs de manière plus générale dans le cadre de son mémoire de maîtrise, et s'appuie particulièrement sur les analyses réalisées par Cotter (2019) et surtout O'Meara (2019) à propos des « pods d'engagement » d'Instagram.

Contexte : déjouer les algorithmes

De manière générale, un algorithme est un ensemble d'instructions, de règles et de calculs conçus pour résoudre des problèmes (Benjamin 2019, 6). Les algorithmes sont désormais omniprésents sur les réseaux sociaux numériques et contribuent à organiser, prioriser ou filtrer l'information qui nous est rendue visible (Cardon 2018). Les algorithmes font de plus en plus l'objet de critiques dénonçant notamment le renforcement des inégalités sociales voire de la discrimination raciale (Benjamin 2019 ; Eubanks 2018 ; O'Neil 2018). Benjamin (2019, 62) souligne par exemple les biais implicites raciaux ou sexistes de Google qui renvoyaient des résultats de recherche discriminatoire (Benjamin 2019, 62). Dans la même lignée, Gillepsie propose de voir les algorithmes comme un mécanisme socialement construit et institutionnellement géré (Gillepsie 2014, 192). Il affirme que la logique éditoriale derrière les algorithmes dépend des choix subjectifs des conceptrices et concepteurs, qui eux-mêmes ont passé par la subjectivité institutionnellement ancrée dans les processus de formation et de certification.

Cependant, si on peut critiquer les algorithmes pour leur pouvoir prescripteur articulant souvent des biais sociaux, on constate aussi l'émergence de pratiques visant à déjouer ou détourner les algorithmes, notamment pour accroître leur visibilité. En anglais, ces pratiques sont souvent qualifiées de « gaming the algorithm », de « gaming the system » (Gillepsie 2014 ; Brown 2018 ; Cotter 2019) ou encore de « attention hacking » (Marwick et Lewis 2017). Soulignons pour commencer que ces pratiques sont souvent décriées par les grandes compagnies. Petre, Duffy et Hund (2019) notent par exemple que des termes tels qu'« organique » sont utilisés par les entreprises pour décrire le comportement qu'ils trouvent approprié sur leurs plateformes et que leurs politiques semblent évoluer en fonction des usages qu'ils trouvent frauduleux. En avril 2017, Facebook annonçait que les titres comportant un piège à clics (*click-bait*), c'est-à-dire du contenu qui incite les internautes à cliquer sur un lien, seraient rétrogradés dans l'algorithme (Rogers, Kovaleva et Rumshisky 2019), puis, en décembre 2017, la compagnie a annoncé qu'elle rétrograderait les *engagement baits*, des messages spams qui incitent les internautes à interagir avec les mentions j'aime ainsi que d'autres fonctionnalités d'interaction de la plateforme (Petre, Duffy et Hund 2019, 4). D'un point de vue commercial, certaines de ces pratiques sont également perçues comme frauduleuses. Brown (2018) affirme que des influenceuses et des influenceurs tentent de jouer avec le système en « fraudant » leur authenticité, notamment grâce aux bots ou à la technique du *follow on / follow off*, une technique fréquemment utilisée sur Instagram, qui consiste à s'abonner à plusieurs autres personnes dans l'espoir que ces dernières s'abonnent en retour.

Des analyses inscrivent toutefois ces pratiques consistant à « déjouer les algorithmes » dans une perspective davantage dialectique, donnant une légitimité et une agentivité morale plus forte aux personnes qui s'y adonnent. Petre, Duffy et Hund (2019) soulignent ainsi que « la frontière entre une action stratégique légitime pour accroître la visibilité et l'illégitimité est nébuleuse et change beaucoup » (Petre, Duffy et Hund 2019, traduit par nos soins). Cotter (2019) préfère pour sa part parler d'un « jeu de visibilité » qui s'appuie sur des règles du jeu algorithmiques, pour obtenir plus de visibilité. O'Meara (2019) les appréhende comme des formes de résistance « tactique » envers les géants de la toile et le capitalisme numérique plus généralement. C'est dans cette dernière perspective que notre analyse se situe.

Le cas des « pods d'engagement » d'Instagram

Nous nous intéressons ici au cas des influenceuses et influenceurs d'Instagram qui tentent de déjouer les algorithmes d'Instagram en mettant en place des espaces de coordination appelés « pod d'engagement ». Les influenceurs et influenceuses sont des personnes, souvent ordinaires, qui ont beaucoup d'abonné.es sur un compte de réseau socionumérique. Ils sont souvent payés pour faire la promotion de produits ou de services, tout en partageant plusieurs aspects de leur vie quotidienne, comme leur vie amoureuse ou les péripéties qu'ils ont vécues pendant la journée. Les influenceuses et influenceurs obtiennent souvent un revenu de la part de commanditaires qui vont payer pour que leurs produits soient mentionnés sur une photo ou y apparaissent simplement. Une entrevue réalisée par Vox.com avec un responsable d'une agence de placement d'influenceuses révèle par exemple qu'un

influenceur ayant plus d'un million d'abonné.es peut recevoir environ 10 000 USD (par publication sur la plateforme). Selon l'article (Lieber 2018), certains « nano influenceurs » (ayant entre mille et dix mille abonné.es) pourraient recevoir un revenu annuel d'entre 30 000 USD et 60 000 USD, tandis qu'une « micro-influenceuse » (entre dix milles et cinquante mille abonné.es) pourrait recevoir un revenu allant jusqu'à 100 000 USD. Au Québec, le site influenceurs.quebec recense environ 1 600 influenceurs, dont plusieurs sont déjà connus publiquement.

Pourquoi au juste aborder le cas des influenceuses dans le cas d'un dossier sur la résistance numérique ? D'une part, il nous semble important de nous attarder à des aspects plus banaux ou mondains qui peuvent ne pas apparaître d'emblée comme des formes évidentes de résistance numérique. Abidin (2016) propose d'ailleurs le concept de « frivolité subversive » pour caractériser la manière dont les pratiques de *selfie* et de présentation de soi sur Instagram sont devenues des formes de travail rémunérées, en dépit des usages prescrits par la plateforme. Pour Abidin, la frivolité subversive désigne « le pouvoir génératif sous-visible et sous-estimé d'un objet ou d'une pratique découlant de son cadrage discursif (populiste) comme marginal, sans conséquence et improductif » (Abidin 2016, 1). Cette frivolité subversive pourrait en elle-même être perçue comme une tactique de résistance. Plus important ici, il faut souligner — comme le note O'Meara (2019) — que le travail d'influenceuse est caractéristique d'une forme de travail marquée par l'image d'une travailleuse créative, indépendante, employée de manière flexible et qui s'articule à une logique du « self-branding », dans laquelle les individus cherchent à faire de leur image un produit vendable pour le marché du travail. Dans cette perspective, l'activité des influenceuses d'Instagram s'inscrit dans le contexte d'une économie postindustrielle qui, depuis les années 1970, conduit à une plus grande précarité d'emploi et une place toujours plus importante du travail autonome et créatif (Hearn et Schoenhoff 2015 cités dans O'Meara 2019). Ce contexte est de plus marqué par l'utilisation massive des technologies de communication et des changements vers une gouvernance néolibérale a inauguré de nouvelles formes de travail « immatériel » (Lazzarato 1996). O'Meara propose ainsi de percevoir les « pods d'engagement » comme des efforts collectifs et organisés dans le but d'atténuer les conditions d'emploi précaire au sein d'un groupe de travailleuses culturelles qui par ailleurs sont majoritairement de jeunes femmes.

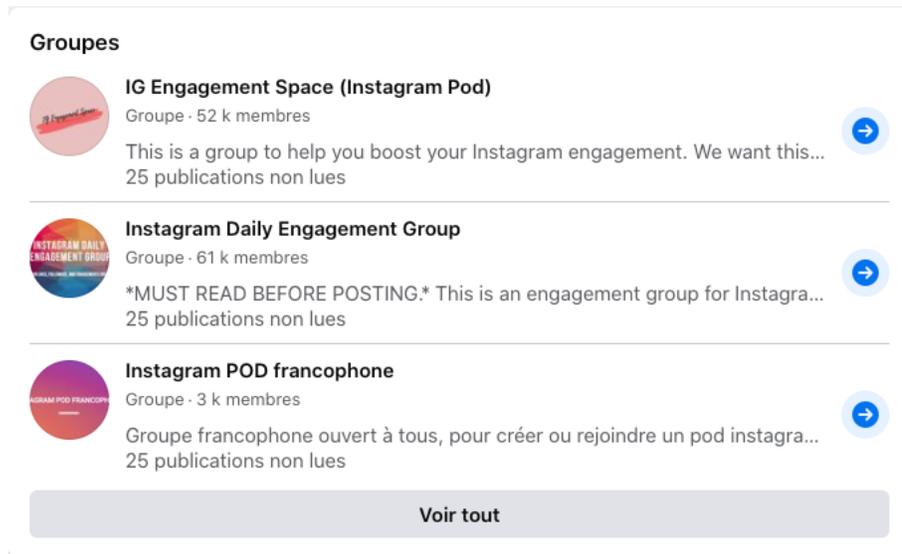
Comme la recherche de maîtrise de la deuxième autrice (Samantha Boucher) porte sur Instagram, nous avons été spécialement intéressé.es par les articles de Cotter (2019) et O'Meara (2019) cités précédemment. Cotter, en particulier, se base sur une analyse de discussions et d'interactions en ligne pour démontrer que la quête d'influence et d'engagement du côté des influenceuses et influenceurs s'inscrit dans un « jeu de visibilité » dans lequel le succès est interprété en fonction de l'engagement que leur compte génère, c'est-à-dire, le nombre de mentions « j'aime », le nombre de commentaires ainsi que le nombre d'abonnements. Après avoir consulté des groupes privés d'influenceuses et influenceurs sur Facebook — les « pods d'engagement » —, Cotter soulève que leurs membres ont remarqué que l'algorithme d'Instagram privilégie celles et ceux qui font preuve de connectivité, c'est-à-dire qui participent activement aux interactions sur leur compte. De cette façon, elles et ils en déduisent que l'algorithme serait capable de détecter avec précision leurs stratégies de contournement de la « vraie »

connectivité afin d'inciter les influenceuses et influenceurs à développer des relations « réelles », c'est-à-dire des relations avec de vraies internautes et non des robots. Toutefois, ces groupes privés stipulent également que même ces relations « réelles » peuvent facilement être simulées de manière algorithmiquement indétectable.

À l'aune de ces interprétations, Cotter (2019) identifie deux tactiques distinctes pour exercer une influence sur Instagram : « l'influence relationnelle » et « l'influence simulée ». « L'influence relationnelle » met de l'avant des méthodes qui visent à bâtir une relation avec les abonné.es potentiels.les en interagissant avec ceux-ci. Les influenceuses et influenceurs qui misent sur cette tactique croient qu'en publiant du contenu original et authentique, elles et ils rejoindront plus de personnes. « L'influence simulée » propose quant à elle d'obtenir un niveau élevé de visibilité en allant au-delà des relations intimes et authentiques, c'est-à-dire, en simulant la connectivité valorisée par l'algorithme. Cette tactique donne la priorité aux métriques plutôt qu'à l'intimité, traitant les commentaires, les mentions « j'aime » et les partages comme une « monnaie sociale » (Marwick 2015 cité dans Cotter 2019). Ainsi, plusieurs reconnaissent que le moyen le plus simple de simuler la connectivité consiste à utiliser des services d'automatisation, ou des « bots », pour interagir avec des publications ou suivre des comptes, technique qui a toutefois été bannie par Instagram.

Pour pallier cette interdiction, les influenceuses — ou les personnes souhaitant gagner en visibilité — se dirigent alors vers des *engagement pods* — que nous traduisons par « pods d'engagements » en français et qui relève de l'influence simulée. Il s'agit en fait de groupes privés, se situant souvent à l'extérieur d'Instagram (par exemple sur Facebook) au sein desquels les personnes se réunissent pour partager leur dernière publication afin que les autres personnes membres du « pods » puissent attribuer des mentions « j'aime » ou encore les commenter. Cette technique demande un lien de réciprocité fort entre les différents membres du groupe. Les « pods d'engagement » favorisent ainsi l'interaction sur une publication, lui permettant d'être plus importante aux yeux de l'algorithme. Bien que cette technique soit plutôt utilisée par les influenceuses et influenceurs, d'autres personnes moins populaires ou moins influentes utilisent également ces techniques de simulation dans le but de gagner en visibilité.

Pour les fins de cet article, nous avons tenté nous-mêmes d'y voir plus clair sur les « pods d'engagement » en effectuant une recherche sur Facebook, contenant les termes « engagement pods », différents groupes privés sont alors affichés. Trois de ces groupes semblent les plus populaires puisqu'ils sont les premiers dans liste. Parmi ceux-ci, deux sont anglophones et le dernier est francophone, comme le montre la prise d'écran suivante :



Recherche sur Facebook à propos des pods d'engagement
(Prise d'écran faite le 11 janvier 2021)

Afin de mieux comprendre ce que sont les *engagement pods*, nous nous sommes donc abonnées à chacun de ces groupes. Ces groupes semblent fonctionner sous forme de *followtrain*, décrit par l'*Urban Dictionary* comme une chaîne lancée par une personne sur laquelle elle partage sa publication Instagram pour que les autres personnes de la chaîne lui donnent une mention j'aime. À tour de rôle, les autres personnes du même groupe partagent leur publication dans le même but. C'est ce qui est communément appelé des *pods like*. Un autre type de *followtrain* consiste en un groupe de personnes qui s'abonnent les unes aux autres dans un certain laps de temps. Plus largement, un *followtrain* permet de gagner plusieurs abonné.es, de manière gratuite et organique, sans avoir recours à une autre application.

Nous avons également réalisé une entrevue semi-dirigée avec Jessica, membre de l'un de ces groupes depuis avril 2020. Notons qu'elle s'y est abonnée surtout par curiosité — plutôt que par quête de revenus — afin d'en apprendre davantage sur les techniques des internautes pour augmenter rapidement les abonnements et les mentions « j'aime ». Sans nécessairement vouloir obtenir des gains financiers grâce à la plateforme, Jessica est simplement intriguée par les influenceuses et influenceurs qui s'y trouvent et souhaite mieux comprendre leur ascension en s'adonnant à l'exercice. Selon elle, les « pods d'engagement » sont des groupes privés d'usagères et d'usagers d'Instagram qui prennent forme sur Facebook dans lesquels les gens s'écrivent lorsqu'ils publient une photo afin que les autres membres du groupe donnent une mention « j'aime » ou commentent la publication. Les « trains », toujours selon Jessica, seraient plutôt un groupe d'entraide dans lequel les gens s'abonnent les uns aux autres. Elle précise toutefois que ces abonnements s'échelonnent sur quelques semaines puisque si les internautes s'abonnent à plusieurs centaines en une journée, par exemple, Instagram pourrait penser que ce sont de faux comptes et ainsi les bloquer. Pour former ces « trains », les participant.es

publient un message indiquant qu'ils en démarrent un, en spécifiant le nombre de places disponible. Ce nombre de places correspondra au nombre de nouveaux abonnements qu'une personne obtiendra en participant à ce groupe, à condition que toutes les autres personnes participantes soient de bonne foi et s'abonnent réciproquement aux comptes participants au train. Généralement, la personne ayant fait la publication démarre une conversation privée sur Instagram, avec toutes les personnes participantes, sur lequel elle indique à qui s'abonner et quand. Dans notre entrevue, Jessica explique qu'elle a réussi à augmenter le nombre de ses abonné.es grâce à ces *followtrain*. Elle est donc passée d'environ 80 à 2 800 abonné.es en quelques mois, ce qui la classe (sur le plan quantitatif du moins) dans la catégorie des « nano-influenceurs » que nous avons présentée. Si elle affirme fièrement que ce sont tous de vrais comptes, elle note toutefois perdre des abonné.es sans trop comprendre pourquoi :

À chaque jour, ça rebaisse beaucoup, mais selon ce que le monde dise [dans les groupes], que moi je ne comprends pas trop encore avec les algorithmes Instagram [...], ça aurait l'air qu'Instagram enlève des abonné.es aux gens et je ne sais pas pourquoi. Fait que j'imagine que plus que tu montes tes abonné.es plus il en descend... je ne sais pas.

Cet énoncé porte à croire que les internautes utilisent ces techniques dans l'espoir qu'elles fonctionnent sans trop être conscients des résultats concrets qu'elles apportent : « Il y a comme pleins de petits trucs que les gens disent pour détourner les algorithmes, mais [...] moi je ne sais pas jusqu'à quel point c'est vrai, jusqu'à quel point ça marche. [...] C'est un mystère pour tout le monde [...] ». C'est pourquoi les internautes discuteraient énormément de leurs hypothèses en lien avec les algorithmes dans les différents groupes. Par exemple, Jessica mentionne que les membres d'un des groupes dont elle fait partie discutaient du fait qu'ils doivent faire des commentaires de plus de trois mots, sans quoi Instagram pense que ce sont des robots qui commentent et pourrait supprimer le commentaire ou, pire encore, bloquer le compte (rappelons que les plateformes comme Instagram et Facebook interdisent l'emploi de robots, ou « bots », dans leurs conditions d'utilisation [Cotter 2019, 906]).

Les « pods d'engagement » : quelle forme de résistance ?

De quelle(s) manière(s), les « pods d'engagements » peuvent-ils au juste être appréhendés comme des formes de résistances ? Tout d'abord, reconnaissons que cela ne va pas nécessairement de soi. D'une part, notons que les actrices (et en particulier Jessica, que nous avons rencontrée) ne semblent pas elles-mêmes qualifier leurs propres pratiques comme des formes de résistance. D'autre part, il faut convenir que les « pods d'engagement » s'articulent davantage autour d'un objectif plus égocentrique, c'est-à-dire, gagner en visibilité dans le but individuel de faire de plus grands gains financiers, mais « en jouant » avec l'algorithme d'Instagram d'une manière qui n'est pas prescrite par la plateforme. Par contre, ce qui nous interpelle particulièrement dans le cas des « pods d'engagement » est le fait qu'ils renvoient à une forme de solidarité collective qui va au-delà du geste individuel.

Il nous semble ici pertinent de caractériser les « pods d'engagement » comme une forme tactique de résistance collective. Sur la dimension de résistance du phénomène, nous nous référons d'abord à l'étude d'O'Meara (2019) sur le sujet (et dont nous nous inspirons particulièrement) qui les caractérise elle-même dans ce sens. Rappelons d'abord que pour O'Meara le travail des influenceuses s'inscrit dans la phase actuelle du capitalisme qui valorise le travail créatif et l'économie de l'attention. Dans cette lignée, l'autrice propose de percevoir les « pods d'engagement » comme un effort collectif et organisé dans le but d'atténuer les conditions d'emploi précaire au sein d'un groupe de travailleuses culturelles, qui sont par ailleurs majoritairement de jeunes femmes. Les influenceuses et influenceurs d'Instagram ont recours aux « pods d'engagement » dans le but d'améliorer le classement algorithmique et leur visibilité, de partager des informations et des stratégies et de gérer les apparences auprès des partenaires publicitaires. O'Meara perçoit donc la participation à ces « pods d'engagement » comme une tentative pour lutter contre l'état perpétuel de précarité qui caractérise le travail de ces productrices culturelles travaillant sur des plateformes numériques.

Le titre de l'article de O'Meara, « Weapons of the Chic » (« Les armes des élégantes ») fait d'ailleurs implicitement référence au célèbre ouvrage de James S. Scott *Weapons of the weak* (paru en 1985) qui analyse des formes de résistance subalterne et qui pourraient être qualifiées de tactiques. Pour Scott, les personnes « qui soutiennent que la “vraie résistance” est organisée, basée sur des principes et a des implications révolutionnaires négligent le rôle vital des relations de pouvoir qui contraignent ces formes de résistance » (Scott 1989, 51; cité par Vinthagen et Johansson 2013, 6). Cette perspective rejoint aussi le concept de résistance au quotidien (« everyday resistance ») dont Vinthagen et Johansson (2013) font une exploration synthétique en faisant surtout ressortir le caractère plus mondain, « non-dramatique » et « non-spectaculaire ». Les auteurs s'appuient sur Scott (1989), qui aborde la résistance au quotidien sous un angle oppositionnel, et aussi sur de Certeau (1990), qui l'aborde simplement comme une activité, ou un art de faire.

Une deuxième dimension importante qui nous permet de caractériser les « pods d'engagement » comme forme de résistance renvoie d'ailleurs à la distinction que fait de Certeau entre stratégie et tactique. Pour de Certeau la stratégie réfère à une action qui peut se faire à partir d'un lieu propre, se situant à l'extérieur de l'environnement de pouvoir de l'adversaire. La tactique pour sa part renvoie plutôt à des gestes qui ne peuvent se faire qu'au sein de l'environnement de pouvoir de l'adversaire. Ici, on voit bien que les « pods d'engagement » sont plutôt d'ordre tactique, puisqu'il s'agit de « jouer » avec un algorithme qui est déjà là, sans toutefois remettre fondamentalement en question l'architecture et l'économie de l'attention dans lesquels s'opère le travail des influenceuses.

S'inspirant également de Certeau, Vinthagen et Johansson (2013) soulignent l'importance d'observer la résistance comme « pratique », sans présumer que celle-ci est nécessairement, et de manière intentionnelle, politiquement orientée. Les auteurs notent en particulier qu'il peut être pertinent d'identifier une pratique comme une forme de résistance, même si celle-ci n'est pas pensée en tant que telle par les parties prenantes. Il est donc nécessaire, dans cette perspective d'analyser des formes

de résistance qui n'apparaissent pas comme telles de manière évidente, ni pour l'analyste ni pour les personnes impliquées. Dans le cas qui nous intéresse, une hypothèse qu'on pourrait énoncer est que l'aspect particulièrement genré et en apparence « frivole » (pour reprendre les termes d'Abidin) de l'influence sur Instagram — en particulier dans le domaine de la mode et des produits de beauté — pourrait rendre plus difficile de caractériser ces initiatives comme des formes de résistance. Il nous apparaît donc important de mettre en lumière des pratiques qui, même si elles semblent aller dans le sens des prescriptions dominantes, recèlent tout de même certains éléments de résistance.

Conclusion : jouer avec les algorithmes, comme forme tactique de résistance

Bien que nous ayons ici documenté le cas des « pods d'engagement » sur Instagram, d'autres formes de solidarité et de résistance tactiques semblables pourraient être explorées. Certaines recherches ont, par exemple, abordé les pratiques des conducteurs d'Uber consistant, à certains moments, à se débrancher simultanément de la plateforme de manière à perturber artificiellement l'équilibre de l'offre et la demande et d'amener l'algorithme à hausser le tarif des courses (Mohlmann et Zalmanson 2017). Le cas des « pods d'engagement » est toutefois intéressant ici, car il permet de saisir une pratique qui n'apparaît sans doute pas d'emblée comme un geste de résistance. Le caractère en apparence « frivole » et particulièrement genrée de la participation dans ces groupes peut possiblement contribuer à occulter la dimension de résistance de cette activité.

D'autre part, comme nous l'avons mentionné, le détournement algorithmique (« gaming the system ») a souvent une connotation négative de la part des grandes compagnies, car cela renvoie à une certaine question de tricherie ou d'un comportement qui ne respecte pas les règles. Cependant, sur ce point précisément, on peut voir ressortir la dimension de résistance du geste, au sens tactique du terme, dans le sens de ne pas faire exactement ce que les grandes entreprises veulent. Il faut cependant être prudent en abordant le détournement algorithmique dans une perspective progressiste. Marwick et Lewis (2017, 1), ainsi que boyd (2017) abordent par exemple les techniques d'« attention hacking » utilisées par des groupes d'extrême droite afin d'augmenter la visibilité de leurs idées ou encore nuire à la réputation, à la santé mentale, à l'économie et à la société en général (boyd 2017). Si ces phénomènes doivent bien sûr être étudiés, il convient aussi de documenter des formes de résistance qui peuvent conduire à une amélioration des conditions matérielles d'existence des personnes exerçant un travail du numérique, et plus généralement à contribuer à une plus large justice sociale.

Biographie

Stéphane Couture est professeur adjoint au département de communication à l'Université de Montréal

Samantha Boucher est étudiante à la maîtrise en sciences de la communication, profil communication médiatique à l'Université de Montréal.

Références

Abidin, Crystal. 2016. « Visibility labour: Engaging with Influencers' fashion brands and# OOTD advertorial campaigns on Instagram », *Media International Australia* 161(1): 86-100.

Benjamin, Ruha. 2019. *Race after Technology: Abolitionist Tools for the New Jim Code*. Newark: Polity Press.

boyd, danah. 2017. « Hacking the attention economy ». *Data and Society: Points*. En ligne : <https://points.datasociety.net/hacking-the-attention-economy-9fa1daca7a37> (Page consultée le 29 mars 2021).

Brown, Eileen. 2018. « How to tackle influencer fraud », ZDNET. En ligne : ZDNET. <http://www.zdnet.com/article/how-to-tackle-influencer-fraud/> (Page consultée le 9 décembre 2020).

Cardon, Dominique. 2018. « Le pouvoir des algorithmes », *Pouvoirs* 164(1): 63-73.

Certeau, Michel de. 1990. *L'invention du quotidien*. Paris : Union générale d'éditions.

Cotter, Kelley. 2019. « Playing the visibility game: How digital influencers and algorithms negotiate influence on Instagram ». *New Media & Society* 21(4):895-913.

Eubanks, Virginia. 2018. *Automating inequality: How high-tech tools profile, police, and punish the poor*. New York: St. Martin's Press.

Gillespie, Tarleton. 2014. « The Relevance of Algorithms », dans : T. Gillespie, P. J. Boczkowski, et K. A. Foot (Dir.), *Media Technologies, Essays on Communication, Materiality, and Society*, pp. 167-194. Cambridge: The MIT Press. <https://doi.org/10.7551/mitpress/9780262525374.003.0009>.

Lazzarato, Maurizio. 1996. « Immaterial labor », dans M. Hardt et P. Virno (Dir.), *Radical thought in Italy: A potential politics*, pp. 133-147. Minneapolis: University of Minnesota Press

Lieber, Chavie. 2018. « How to Make \$100,000 per Instagram Post, According to an Agent for Social Media Stars », Vox. En ligne : <https://www.vox.com/the-goods/2018/11/28/18116875/influencer-marketing-social-media-engagement-instagram-youtube> (Page consultée le 28 novembre 2018).

Marwick, Alice. 2015. « Instafame: Luxury Selfies in the Attention Economy », *Public Culture* 27(75):137-160.

Marwick, Alice et Rebecca Lewis. 2017. *Media manipulation and disinformation online*. New York: Data & Society Research Institute. En ligne : <https://datasociety.net/library/media-manipulation-and-disinfo-online> (Page consultée le 28 novembre 2018).

Möhlmann, Mareike et Lior Zalmanson. 2017. « Hands on the wheel: Navigating algorithmic management and Uber drivers' autonomy », *Proceedings of the International Conference on Information Systems (ICIS 2017)*, 10-13 décembre , Seoul, Corée du Sud.

O'Meara, Victoria. 2019. « Weapons of the Chic: Instagram Influencer Engagement Pods as Practices of Resistance to Instagram Platform Labor », *Social Media + Society* 5(4): 1-11.

O'Neil, Cathy. 2018. *Algorithmes : la bombe à retardement*. Paris : Les Arènes.

Petre, Caitlin, Duffy, Brooke Erin et Emily Hund. 2019. « Gaming the System »: Platform Paternalism and the Politics of Algorithmic Visibility, *Social Media+ Society* 5(4).

Rogers, Anne, Kovaleva, Olga, et Anna Rumshisky. 2019. « Calls to Action on Social Media: Detection, Social Impact, and Censorship Potential ». *Proceedings of the Second Workshop on Natural Language Processing for Internet Freedom: Censorship, Disinformation, and Propaganda*, 19 novembre, Hong Kong, Chine.

Scott, James. 1985. *Weapons of the Weak: Everyday Forms of Peasant Resistance*. New Haven: Yale University Press.

Scott, James. 1989 « Everyday Forms of Resistance », *Copenhagen Papers*, No. 4, pp. 33-62.

Vinthagen, Stellan et Anna Johansson. 2013. « Everyday Resistance: Exploration of a Concept and its Rheories », *Resistance Studies Magazine* 1(1): 1-46.

Le Manifeste-Non du féminisme des données

Traduit de l'anglais par Catherine Turgeon

La rédaction du Manifeste-Non a été dirigée par Marika Cifor (University of Washington) et Patricia Garcia (University of Michigan). En plus de leurs efforts, la première version complète est le fruit du travail collectif de TL Cowan (Université de Toronto); Jasmine Rault (Université de Toronto); Tonia Sutherland (Université de Hawai'i à Mānoa); Anita Say Chan (University of Illinois Urbana-Champaign); Jennifer Rode (University College London); Anna Lauren Hoffmann (University of Washington); Niloufar Salehi (University of California, Berkeley); et Lisa Nakamura (University of Michigan).

Ce texte est la traduction du *Feminist Data Manifest-No* dont la version originale anglaise et les références sont disponibles à l'adresse suivante : <https://www.manifestno.com/home>

Le Manifeste-Non est une déclaration de refus et d'engagement. Il refuse les régimes de données nuisibles et s'engage pour de nouveaux avenir en matière de données.

1. **Nous refusons** d'opérer avec la prémisse selon laquelle les risques et les préjudices associés aux pratiques de données peuvent être circonscrits de la même manière pour tout le monde, partout, à tout moment. **Nous nous engageons** à reconnaître la manière dont les modèles historiques et systémiques de violence et d'exploitation produisent des vulnérabilités différentes pour chaque communauté.

2. **Nous refusons** d'être assujetties à des données, des dispositifs et des pratiques qui cherchent à former et à normaliser les corps racialisés, genrés et avec un handicap et qui permettent de nous tracer, monitorer et surveiller. **Nous nous engageons** à reprendre le contrôle sur les façons dont nous nous comportons, vivons et interagissons avec les données et leurs technologies.

3. **Nous refusons** l'utilisation des données des individus indéfiniment. **Nous nous engageons** à accueillir l'agentivité et à travailler intentionnellement, à préparer des ensembles et des collections de données qui pourront être laissés de côté lorsqu'ils ne sont pas utilisés au service des personnes pour lesquels ils ont été créés.

4. **Nous refusons** de comprendre les données comme désincarnées, et donc déshumanisées et dépersonnalisées. **Nous nous engageons** à comprendre les données comme étant toujours et diversement liées à des corps. Nous promettons de questionner les implications biopolitiques des

données avec une attention particulière portée sur le genre, la race, la sexualité, la classe, le handicap, la nationalité et d'autres formes de différence incarnée.

5. **Nous refusons** tout code d'« éthique » simulé et toute fausse proclamation de transparence qui sont brandis comme façade, outils de pouvoir et formes d'évasion qui permettent aux personnes qui créent les systèmes de ne pas avoir à rendre des comptes ou à assumer des responsabilités. **Nous nous engageons** en faveur d'une éthique féministe des données qui poursuit explicitement l'équité et exige la justice en nous permettant de comprendre et de changer la façon dont le pouvoir est exercé.

6. **Nous refusons** le développement des formes de science des données qui normalisent l'extractivisme des données et qui sont définies principalement par la volonté de monnayer et d'hyperindividualiser l'expérience humaine. **Nous nous engageons** à centrer les formes créatives et collectives de vie, d'existence et de construction du monde qui dépassent les logiques néolibérales et résistent aux forces du marché qui visent à marchandiser l'expérience humaine.

7. **Nous refusons** d'accepter que les données et les systèmes qui les génèrent, les collectent, les traitent et les stockent soient trop complexes ou trop techniques pour être compris par les personnes dont la vie est concernée. **Nous nous engageons** à rendre les systèmes et les données intelligibles, tangibles et contrôlables.

8. **Nous refusons** les travaux portant sur les personnes minorisées. **Nous nous engageons** à mobiliser les données de manière à travailler avec et pour les personnes minorisées de manière consensuelle, réciproque, et à comprendre les données comme étant toujours co-constituées.

9. **Nous refusons** un régime de données fait d'ultimatums, de permissions coercitives, de collecte omniprésente de témoins de connexion [cookies] et d'accès bloqué. Tout le monde ne peut pas refuser ou se désengager en toute sécurité sans conséquences ou préjudices supplémentaires. **Nous nous engageons** à ce que le « non » soit une option réelle dans toutes les interactions en ligne avec des produits et des plateformes basés sur les données et à mettre en place un nouveau type de régime de données qui intègre le « non » dans son fonctionnement.

10. **Nous refusons** de « fermer la porte derrière nous ». **Nous nous engageons** à intégrer des espaces éthiquement compromis comme le monde académique et l'industrie, non pas pour prendre part aux hiérarchies de pouvoirs, mais pour les ébranler, les affaiblir, les ouvrir et en faire des possibilités.

11. **Nous refusons** une culture des données qui reproduit la « ruse du consentement » colonial « lequel dissimule les conditions mêmes de la force et de la violence qui engendrent le “consentement” » en premier lieu. **Nous nous engageons** à adopter des pratiques de données développées par et pour les peuples autochtones et dans des relations de réciprocité.

12. **Nous refusons** la dépossession, l'effacement, le vol et le fait de tirer profit des vies et des œuvres des Noirs, des Autochtones et des personnes de couleur. **Nous nous engageons** à construire le principe selon lequel les personnes les plus affectées par les données soient celles qui comprennent le mieux les données, et à mettre de l'avant, à mobiliser et célébrer leurs savoirs afin de construire une méthodologie des données pour les personnes opprimées.

13. **Nous refusons** de reproduire la recherche comme une forme d'exploitation et de permettre aux personnes en position de privilège de prendre les décisions au nom de celles et ceux qui n'en ont pas. **Nous nous engageons** à créer des cultures de recherche qui favorisent l'autonomie des données et l'autoreprésentation.

14. **Nous refusons** de céder à la rhétorique de la révolution, de la perturbation et de l'innovation créative, et aux discours marketing et d'entrepreneuriat de la Silicon Valley. En particulier, nous refusons ce discours qui marginalise et s'approprie les voix et les actions des luttes pour la justice sociale. **Nous nous engageons** à reconnaître et à amplifier la longue histoire du travail, du dévouement et du pouvoir des voix féministes pour le changement social.

15. **Nous refusons** les systèmes qui simplifient le consentement en une action unique, en un clic pour accepter les conditions d'utilisation d'un service, et la propriété de nos données à perpétuité. **Nous nous engageons** à mettre en œuvre le modèle de consentement LRIES de Planned Parenthood qui garantit qu'il est toujours « Librement donné, Réversible, Informé, Enthousiaste et Spécifique. »

16. **Nous refusons** que notre participation soit conditionnelle à la surveillance et nous refusons de nous sentir impuissants face à cette « inévitable » surveillance de masse. **Nous nous engageons** à trouver les communautés auxquelles nous appartenons, à les garder près de nous et à résister ensemble.

17. **Nous refusons** les demi-mesures et les compromis moraux des *Big Tech* qui reportent constamment les demandes des utilisateur·rice·s vulnérables comme quelque chose à traiter lors du prochain tour (de financement, de tests, de correctifs). **Nous nous engageons** à centrer les besoins des plus vulnérables d'entre nous pour faire place à une réponse radicale aux problèmes de données des *Big Tech*.

18. **Nous refusons** les technologies qui reportent ou retardent la conception accessible parce qu'elle est trop coûteuse, peu pratique ou non requise par la loi. **Nous nous engageons** à tirer des leçons du travail des militant·e·s anti-capacitisme. #RienSurNousSansNous ou en anglais #NothingAboutUsWithoutUs

19. **Nous refusons** la naturalisation des données comme ce qui est simplement « produit » par une chose, un objet ou une interaction. **Nous nous engageons** à traiter les données comme une ressource dont il faut prendre soin [*to be cared for*] et qu'il faut cultiver, au-delà d'une logique d'extraction coloniale (comme quelque chose qui doit être constamment exploité, extrait, capturé).

20. **Nous refusons** de considérer les données comme étant brutes et uniquement un produit final sans contexte ni valeur. Nous refusons d'ignorer que les données ont un historique et un ou plusieurs créateur·rice·s dont il faut saisir le parcours pour comprendre les données elles-mêmes. **Nous nous engageons** à travailler avec les sujets de ces données plutôt que de collecter les objets de ces données. Nous nous engageons à nous concentrer sur la matrice d'oppression qui a façonné la production des données et les infrastructures – le code, les algorithmes, les applications et les systèmes d'exploitation – dans lesquelles elles sont utilisées, traitées et stockées. Les données sont toujours empreintes de valeurs sociales, et les relations de race, de genre, de classe et de capacités y sont toujours inscrites.

21. **Nous refusons** de croire que convaincre des institutions et des disciplines injustes de nous écouter est le seul moyen de faire changer les choses. **Nous nous engageons** à co-construire notre langage et nos questions avec les communautés que nous servons afin de renforcer le pouvoir des nôtres.

22. **Nous refusons** la recherche « centrée sur les préjugés » qui recueille des données pour reproduire ces préjugés, et qui fait le commerce de la souffrance ou en tire profit. **Nous nous engageons** en faveur d'une recherche « centrée sur le désir » qui oriente et mobilise les données par et pour les Autochtones, les personnes noires, les plus pauvres, les personnes nées à l'étranger, les transgenres, les personnes handicapées et autres personnes minorisées. Ces personnes sont trop étudiées et mal desservies, nous nous engageons à centrer les données en tant que ressource et outil pour leur épanouissement, leur survie et leur plaisir.

23. **Nous refusons** de tolérer les économies de commodité (également connues sous le nom de « gig economy » ou « économie de partage ») qui construisent des empires de capital et de données sur le dos des travailleur·euse·s précaires et du travail clandestin. **Nous nous engageons** à travailler contre l'exploitation du travail et la précarité sous toutes ses formes.

24. **Nous refusons** que le solutionnisme technologique serve de couverture morale à des logiques de données punitives telles que les systèmes de reconnaissance faciale en permanence, la capture par défaut de données personnelles et la police prédictive raciste. **Nous nous engageons** à résoudre les problèmes dans une approche féministe en interrogeant les logiques de données comme reflet des inégalités de pouvoir plutôt que des solutions simples aux héritages du racisme, du sexisme, du capacitisme et de l'oppression des personnes vulnérables.

25. **Nous refusons** les logiques de prédiction des données qui présument de l'omnipotence et prétendent savoir mieux que les formes de prise de décision centrées sur la communauté. **Nous nous engageons** à contrer les risques liés au recours à des formes de prédiction et de prise de décision fondées sur les données en valorisant l'expertise des praticien·ne·s engagé·e·s dans la communauté.

26. **Nous refusons** d'accepter que les données ne comptent que lorsqu'elles sont volumineuses, abstraites, numériques, agrégées, lisibles par machine et instrumentalisées pour le marché. **Nous nous**

engageons à valoriser d'autres formes et matérialités de données qui privilégient la responsabilité et la lisibilité pour les utilisateur·rice·s et la communauté, et à examiner les données à tous les niveaux.

27. **Nous refusons** l'appropriation des discours féministes de sécurité collective et du langage du consentement pour légitimer la surveillance. La sûreté n'exige pas la sujétion, la soumission ou la subordination à des ordres rationnels, technologiques et coloniaux. **Nous nous engageons** à la sûreté collective féministe et au consentement comme moyen de construire la résilience, de créer la solidarité, de réduire les dommages et comme outil d'autodéfense et d'autonomisation.

28. **Nous refusons** l'argument selon lequel la réforme féministe des données est trop lente, trop coûteuse, trop exigeante, trop peu, trop tard. **Nous nous engageons** à une perturbation radicale des logiques actuelles de données pour provoquer une transformation sociale.

29. **Nous refusons** les logiques de données qui survalorisent le quantitatif, l'« objectif » et le « généralisable ». **Nous nous engageons** à développer, adopter et faire progresser des méthodologies qui tirent parti du subjectif, de l'incarné, du contingent, du politique et de l'affect de manière à transcender les frontières traditionnelles entre qualitatif et quantitatif.

30. **Nous refusons** les logiques coloniales coercitives d'organisation du savoir et de l'information. **Nous nous engageons** à respecter la souveraineté des Premières Nations et des Autochtones dans la gestion de l'information, soit une gestion qui valorise la relationnalité autochtone, le droit de savoir et la souveraineté des données.

31. **Nous refusons** les logiques coloniales de propriété des données. **Nous nous engageons** à faire progresser la souveraineté des peuples autochtones qui mettent en place des pratiques de données comme « engagements infrastructurels » pour récupérer leurs terres et se défaire des puissances d'occupation étrangères.

32. **Nous refusons** les pratiques réductionnistes qui considèrent les personnes comme des points de données afin de les reconnaître les personnes dans leur entièreté. **Nous nous engageons** à reconnaître l'identité individuelle comme valeur ajoutée féministe à l'évaluation des données.

Nos refus et nos engagements exigent que les données soient reconnues comme à la fois une interprétation et nécessitant une interprétation. Les données peuvent être un enregistrement, une histoire, une expérience ou un ensemble d'expériences, et une ressource pour entamer et poursuivre le dialogue. Elles peuvent – et devraient toujours – résister à la réduction. Les données sont une chose, un processus et une relation que nous créons et utilisons. Nous pouvons les créer et les utiliser différemment.

Cette œuvre est soumise à la licence suivante : Attribution – Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International (CC BY-NC 4.0)

Pour se souvenir de la Covid-19 en Chine : les formes de la résistance numérique face à la censure

Par **Kinoko Merini**

Traduit par Christine Archambault

Source : Merini, Kinoko. 'In Memory of Covid-19 in China: Forms of Digital Resistance Towards Censorship' in Stefania Milan, Emiliano Treré and Silvia Masiero (Eds) COVID-19 from the Margins. Pandemic Invisibilities, Policies and Resistance in the Datafied Society, Amsterdam: Institute of Network Cultures, 2020, pp. 216-220. <https://networkcultures.org/wp-content/uploads/2021/02/Covid19FromTheMargins-1.pdf>

L'épidémie de Covid-19, originaire de la ville de Wuhan, est mêlée à la censure de l'information depuis qu'elle a été détectée. Au cours de la dernière semaine de décembre 2019, des médecins de Wuhan, dont le Dr Li Wenliang, connu comme le lanceur d'alerte du virus, ont utilisé leurs comptes personnels sur les médias sociaux pour tirer la sonnette d'alarme et signaler la propagation rapide de cette maladie inconnue.

Leur tentative a été stigmatisée par les autorités locales qui l'ont qualifiée de diffusion de rumeurs et de désinformation. À l'époque de la campagne sanitaire contre la Covid-19, l'Internet chinois a été le théâtre d'une bataille entre la censure et la résistance des citoyens et des journalistes chinois. Ils ont utilisé la communication numérique en réseau pour diffuser des contenus censurés et lutter pour le droit d'être informés. Cela a créé un « nous » temporel contre l'État.

Nick Couldry (2014) nous a offert une réflexion critique sur la manière dont la communication en réseau crée de la solidarité – ce qu'il a appelée – « le mythe du nous ». Selon lui, cette échelle de temps a été l'une des conditions sociales des changements politiques, car l'action en réseau a offert des moyens efficaces pour perturber la surveillance gouvernementale et mobiliser rapidement les citoyens. Pourtant, les contextes à long terme qui garantissent une action individuelle durable dans les réseaux et par les réseaux font défaut.

Couldry a aussi affirmé qu'il était trop tôt pour conclure que les réseaux numériques fonctionnent comme un processus de communication autonome. Il n'a toutefois pas nié le potentiel de changement politique mu par des mouvements sociaux faisant appel aux réseaux numériques. Nous pouvons penser à la façon dont la Covid-19 a mis en lumière et amplifié les problèmes de la censure de l'Internet en Chine, ce qui a déclenché une résistance qui pourrait devenir un héritage post-crise sanitaire pour les militants et pour les citoyens.

GitHub : la nouvelle frontière du militantisme de données en Chine

La documentation sur la Covid-19 mise à l'abri sur le référentiel logiciel GitHub – des archives de conservation – révèle une force de militantisme de données en tant que nouvelle frontière du militantisme médiatique. Milan (2017) avance qu'il s'agit d'une action réactive de la part d'experts en technologie qui se servent de l'exploration du Web en continu ou d'autres processus de collecte de données pour transférer des rapports et des articles vers les dépôts, dans une course contre la censure. Terminus2049, un projet d'externalisation ouverte en ligne sur GitHub, a été inauguré en 2018 pour archiver des articles publiés sur les médias de masse et des plateformes de réseaux sociaux comme WeChat et Weibo et ayant été censurés. Tel qu'indiqué sur sa page, le slogan du projet GitHub est « fini, le 404 », soit le code d'erreur qui apparaît lorsqu'un serveur n'arrive pas à trouver une page demandée. Terminus2049 est un site de résistance protégeant des contenus médiatiques contre la censure de l'État.

Au pic de l'épidémie de Covid-19 en Chine, **Terminus2049** (Voir <https://terminus2049.github.io/>) a archivé et documenté les rapports et les articles qui ont été censurés ou supprimés. Parmi ceux-ci, on retrouvait des comptes rendus approfondis, remettant en question les premières réactions du gouvernement de Wuhan au coronavirus, publiés par Caixin Media. Le 19 avril, trois bénévoles de Terminus2049 ont disparu à Pékin, présumément détenus par les autorités. Cependant, Terminus2049 n'est pas le seul projet sur GitHub qui participe à l'externalisation ouverte en ligne de la documentation portant sur la mémoire du coronavirus. On trouve aussi sur GitHub des projets semblables, tels que **2019ncovmemory** (déjà archivés sur des serveurs indépendants pour éviter les risques de disparition), **womenincov** (Voir <https://womenincov.github.io/> qui renferme des enregistrements de femmes faisant partie du corps médical et qui aborde des problèmes liés à la violence conjugale), et **workerundervirus** (Voir <https://workerundervirus.github.io/>).

Comment GitHub est-il devenu une plateforme permettant aux citoyens et aux militants chinois de préserver des contre-récits? Tout d'abord, le site de développement de logiciels GitHub est accessible en Chine pour sa fonction habituelle de partage de codes. La plateforme a acquis sa visibilité en dehors des communautés de développeurs lors du mouvement Anti-996 en 2019, lancé par des programmeurs chinois pour protester contre les mauvaises conditions de travail dans les entreprises de haute technologie (Finley, 2020). Au sein de ce mouvement, le projet 996.ICU répertorie les entreprises qui imposent un horaire de travail dit « 996 » (de 9 h à 21 h, 6 jours par semaine). Ce référentiel est rapidement devenu l'un des référentiels à la croissance la plus rapide de GitHub. Grâce à des reportages dans les médias de masse et de discussions de grande diffusion sur la culture de travail « 996 » en Chine, le mouvement a attiré l'attention sur GitHub, devenant un site propice à la participation citoyenne.

La plateforme était également un choix tactique pour organiser le militantisme contemporain en Chine, étant donné sa capacité à être exploitée à la fois à l'intérieur et à l'extérieur du « Grand pare-feu ».

L'explosion de la créativité sur les médias sociaux

Je ne prétends pas que GitHub soit le seul espace en ligne à contenir les souvenirs des citoyens chinois sur le coronavirus et à canaliser leurs demandes pour davantage de transparence et de redevabilité. En fait, les médias sociaux accélèrent les cycles d'action et de protestation, ce qui peut créer de nouvelles formes de collectivité. Ce qui m'a le plus saisi, c'est la façon dont les citoyens ont fait preuve de créativité et collectivement exprimé leur colère, leur mécontentement et leur solidarité en diffusant une entrevue accordée par la Dre Ai Fen sur les médias sociaux. Le 10 mars, le magazine *Renwu* a publié un article intitulé « Celle qui a actionné la sonnette d'alarme (发哨子的人) – une entrevue avec la directrice des services d'urgences de l'hôpital central de Wuhan, la Dre Ai Fen ». Elle prétend avoir été réprimandée par ses supérieurs après avoir tenté de mettre ses collègues en garde contre la Covid-19 et de témoigner de ses expériences au service des urgences. L'article a été rapidement retiré, mais la censure n'a pas fait taire la population. Des internautes ont réussi à conserver et à diffuser l'article avec des captures d'écran, en remplaçant des mots par des emojis et en mettant l'article en forme dans le sens vertical plutôt qu'horizontal.

Les personnes les plus créatives ont utilisé une série de codes 2D, de langues fictives comme le klingon et le sindarin, le code Morse et le système d'encodage Base 64. Les plateformes de médias sociaux chinoises sont devenues des champs de bataille contre la censure. Comme l'a décrit le chercheur en communications Kecheng Fang (2020) sur les ondes de la BBC, il s'agissait d'un événement cérémoniel qui a permis de relier des citoyens partageant des valeurs et qui a conduit à la création d'une solidarité.



Figure 1 : La diffusion du rapport censuré en différents langages. Source : <https://www.jixiaokang.com/2020/03/13/2020-03-13-fa-shao-zi-de-ren/>

Des projets médiatiques nouveaux et artistiques

La créativité inhérente à cet événement a mis en évidence les possibilités d’adapter un militantisme novateur ou artistique, tout en étant capable de communiquer un message social. Ce type de militantisme est souvent reconnaissable à sa capacité à passer sous le radar et à ne pas être qualifié de « politique » par les autorités.

Comme Leah Lievrouw (2011) le relève, en plus de l’engagement actif des citoyens qui ont diffusé des contenus censurés portant sur le coronavirus sur diverses plateformes de médias sociaux, les militants ont incorporé le concept de souvenirs dans des projets de nouveaux médias novateurs et militants. *Unfinished Farewell (Des adieux inachevés)* est un projet de nouveaux médias du concepteur visuel Jiabao Li et de Laobai Wu. Ce projet se veut un espace d’expression du chagrin, un lieu de deuil public. En recueillant des messages de demande d’aide et des récits déchirants de perte d’êtres chers sur différents médias sociaux, le projet rassemble des histoires individuelles pour former des récits contre-hégémoniques.

Il invite les internautes à se demander : « Après la pandémie, qui se souviendra de la douleur de quelqu'un comme ma mère, qui n'a pu recevoir de soins médicaux nulle part, qui a été éconduite par tous les hôpitaux et qui est morte à la maison? » Il faut documenter de telles tragédies en tant que preuve à utiliser ultérieurement pour demander des comptes après la crise. Ce projet a mis en évidence l'urgence d'un tel exercice d'une manière émotionnellement puissante, en présentant les informations sur les vies perdues sous forme de visualisation.

« Qingming, une sculpture de la résilience » a fait son apparition en ligne. La fête de Qingming, qu'on appelle aussi la fête du balayage des tombes, est une journée de recueillement au lieu de sépulture des ancêtres et des êtres chers disparus. À cause des mesures sanitaires, les Chinois n'ont pas pu se rendre dans les cimetières au cours de la fête de Qingming cette année et ont dû se tourner vers des applications en ligne pour vivre leur jour de deuil et de commémoration.

Néanmoins, le projet n'a pas été créé pour le balayage de tombes à l'origine. Il nous invite à nous joindre à une marche (dans le sens contraire des aiguilles d'une montre) devant l'auditorium Hongshan à Wuhan. Il vise à transformer les trajectoires des visiteurs en un monument en ligne, qui représente une volonté collective de se souvenir de la manière dont les responsables ont tenté de faire taire les alertes concernant le coronavirus à Wuhan.

Comme l'affirme avec force le site Web : « Nous n'oublierons jamais notre douleur et nos larmes. Nous ne devons pas non plus cesser d'examiner les problèmes systématiques mis en évidence pendant la crise, ni de nous efforcer de construire un avenir meilleur. » Même si les interdictions gouvernementales et les mesures sanitaires empêchent les citoyens de se rassembler physiquement devant l'auditorium Hongshan à Wuhan, le projet archive une forme artistique de protestation virtuelle.

L'environnement politique et la stricte censure exercée sur les médias sociaux des entreprises dans la Chine contemporaine ont entravé la possibilité d'organiser des protestations physiques ou de former des collectifs communautaires. La crise de la Covid-19 a déclenché une intensité qui dure depuis des mois dans la vie quotidienne, mais elle a aussi nourri des résistances créatives et novatrices qui pourraient aller au-delà des protestations physiques. Bien qu'il faille être prudent et ne pas supposer à tort que les formes de collectivité de la crise représentent l'ensemble du tableau social, j'aimerais croire que les diverses formes de résistance à la censure pourront se maintenir et évoluer à l'avenir.

Biographie

Kinoko Merini est candidate à la maîtrise et vit aux Pays-Bas. Elle est déjà titulaire d'une maîtrise en nouveaux médias et en culture numérique de l'Université d'Amsterdam. Elle se spécialise notamment dans les technologies des nouveaux médias, les plateformes et la numérisation.

Bibliographie et sitographie

'China: COVID-19 Activist Held Incommunicado: Chen Mei', Amnesty International, 7 May 2020, https://www.amnesty.org/en/documents/asa17/2289/2020/en/?fbclid=IwAR36usX-s8KhOyjk8bloSSKS34buiqYRbPvtQ_pvjzi-En_MK22ZtWj8cdo.

Couldry, Nick. 2015. « The Myth of “Us”: Digital Networks, Political Change and the Production of Collectivity », *Information, Communication & Society* 18 (6): 608-626, 2015.

Fang, Yunsheng. 2020. « Pneumonia Epidemic: Whistleblower Triggers Anti-Censorship War, Chinese People Use Creative Relay to Fight Back », *BBC News*, 11 March, <https://www.bbc.com/zhongwen/trad/chinese-news-51831652>

Finley, Klint. 2020. « How GitHub Is Helping Overworked Chinese Programmers », *Wired*, 4 avril, <https://www.wired.com/story/how-github-helping-overworked-chinese-programmers/>.

Lievrouw, Leah. *Alternative and Activist New Media*. Cambridge: Polity. 2011.

Milan, Stefania. 2017. « Data Activism as the New Frontier of Media Activism », dans : G. Yang et V. Pickard (Dir), *Media Activism in the Digital Age*, pp. 151-163. New York: Routledge.

Qingming, <https://www.qingming.space/index-en.html>.

Unfinished Farewell, <https://www.farewell.care/?lang=en>.

Xiong, Yong, Hande Atay Alamm and Nectar Gan. 2020. « Wuhan Hospital Announces Death of Whistleblower Doctor Li Wenliang », *CNN World*, 7 Février, <https://www.cnn.com/2020/02/06/asia/li-wenliang-coronavirus-whistleblower-doctor-dies-intl/index.html>.

La résistance à la colonialité numérique : la roue de médecine technologique anichinabée et la plateforme numérique *Indigenous Friends*

Par **Alejandro Mayoral-Baños**

Traduction par Christine Archambault

Les technologies numériques sont non seulement colonialistes dans leurs pratiques, mais le sont aussi dans leur création et leur conception. Des propositions provenant de toutes les régions et de toutes les écoles politiques ont été mises en œuvre dans le monde entier pour contrecarrer les effets de la colonialité numérique (par exemple, les grandes sociétés technologiques en Chine, le coup de pouce des organisations internationales pour mettre fin aux inégalités sociales dans le monde au moyen de la numérisation, le rejet des technologies numériques, entre autres), mais on note encore une absence de manières décolonisées et autochtones de créer les technologies numériques.

Ce court article, basé sur ma recherche doctorale, a donc pour but de formuler des principes de conception des technologies numériques décolonisatrices par le récit de la mise sur pied de la plateforme *Indigenous Friends* (Indigenous Friends Platform – IFP) destinée aux jeunes Autochtones citadins de l'Université York, à Tkaronto, au Canada¹ (Figure 1).

Au cours des six dernières années, la communauté autochtone de l'Université York et moi-même avons créé une communauté de codeurs, de concepteurs et de gardiens du savoir : l'Association d'Amis Autochtones (*Indigenous Friends Association* – IFA). Cette communauté technologique a développé la plateforme *Indigenous Friends* et les sites connexes en intégrant les connaissances traditionnelles dans la conception et la création numériques. Cette expérience m'a permis d'entreprendre un doctorat en Communication et Culture à l'Université York dans le but d'explorer les relations entre l'autochtonie (ou l'indigénéité) et les espaces numériques.

¹ « Tkaronto » est un mot d'origine Mohawk qui signifie « là où les eaux sont debout dans l'eau », en référence aux pieux de bois dont se servaient les Anichinabés, les Haudenosaunees et les Hurons-Wendats comme barrages pour pêcher dans les tronçons étroits des réseaux hydrographiques (Thunderbird, 2009).

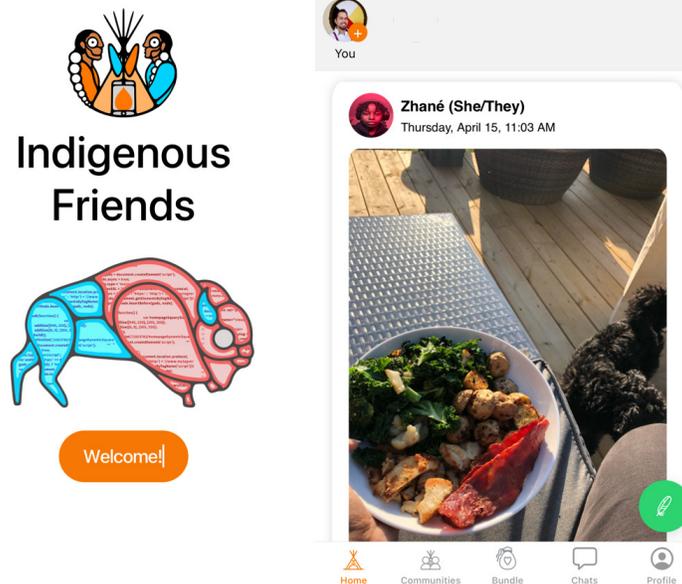


Figure 1 : Plateforme Indigenous Friends v. 3,1

Remarque : Captures d'écran de la page d'accueil et du fil d'actualité de l'application mobile, version 3,1

L'histoire de la création de l'IFP m'a permis d'explorer et d'analyser la conception décolonisée d'une application mobile autochtone par une méthodologie autochtone de *l'action par la réflexion et de la réflexion par l'action*. Dans ce processus, plusieurs rencontres et difficultés sont analysées et explorées en même temps que des solutions pratiques sont appliquées aux besoins de création numérique d'un point de vue autochtone. Plus précisément, dans ce processus de développement et de réflexion, l'application mobile a été conçue comme un « être technique » qui a un esprit et a créé une communauté technologique autour de lui.

Cet être technique a été conçu en quatre étapes qui contribuent à distinguer cet espace d'autres applications numériques hégémoniques grand public et à soutenir cette solution technologique à long terme. Ces quatre étapes transdisciplinaires encadrent ce que j'appelle la roue de médecine technologique anichinabée (Figure 2) qui consiste en quatre principes de conception décolonisatrice au sein des technologies numériques : (1) Waabinong (est) – ensemble de logiciels numériques (*Digital Software Bundle*); (2) Zhaawanong (sud) – incarnation (*embodiment*) de l'autochtonie; (3) Epangishmok (ouest) – infrastructure de la décolonialité; et (4) Kiiwedining (nord) – souveraineté autochtone sur les données. Ces quatre principes de conception renforcent les réflexions théoriques d'auteurs sur la décolonialité et les technologies numériques tels que Rafael Rodriguez-Prieto et Fernando Martinez-Cabezudo (2016), Mustafa Ali (2014, 2016), Anita Say Chan (2018) et Alexandra Deem (2019) par la différenciation de la décolonialité numérique et de l'informatique décolonisatrice et leur relation avec

la roue de médecine anichinabée. En outre, ces principes donnent aux militant.es numériques et aux communautés autochtones plusieurs idées sur la manière dont les technologies numériques peuvent être mises en œuvre de manière décolonisatrice et réimaginées au niveau communautaire.

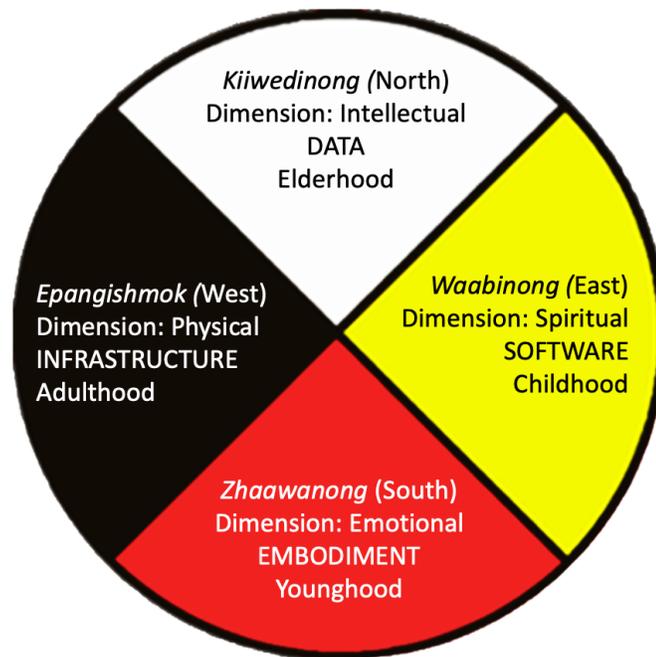


Figure 2 : Roue de médecine technologique anichinabée

Afin de comprendre la roue de médecine technologique anichinabée, des aînés et gardiens du savoir, comme Lillian Pitawanakwat et Blu Waters, ont participé au processus de création numérique. Ils ne sont pas seulement des créateurs de contenu culturel, mais aussi des concepteurs et des développeurs numériques. Ce type d'approche permet d'intégrer les protocoles et les enseignements culturels dans les espaces numériques et de concevoir des espaces numériques plus sûrs pour les Autochtones. Bien que la compréhension exhaustive de la roue de médecine dépasse les visées de ce court article, il est essentiel de reconnaître que ses enseignements sont incommensurables et peuvent différer d'une communauté à une autre. Paula Gunn Allen définit la roue de médecine comme « un objet tangible qui possède des pouvoirs non rationnels pour unir ou lier des éléments divers au sein d'une communauté, d'un tout psychique et spirituel » (dans Graveline 1998, 14). Ce cercle est divisé en quatre sections qui ont des significations différentes selon la nation ou le groupe autochtone. Toutefois, les interprétations de ce cercle sacré ont pour objectif commun « l'équilibre et l'harmonie mutuels entre les animaux, les personnes, les éléments de la nature et le monde des esprits » (Archibald 2008, 11).

Lillian Pitawanakwat et Blu Waters s'entendent pour dire que les quatre directions de la roue de médecine représentent la recherche d'équilibre dans le monde, et qu'il nous faut atteindre en notre for intérieur, comme êtres humains (Snively et Williams 2016, 35; Blu Waters, propos personnels, 26

octobre, 2014, 15 janvier 2015 et 26 octobre 2019; InvertMedia, 2012). Selon eux, toute chose a quatre facettes ou quatre éléments, de sorte que la connaissance est plus facile à digérer et à apprendre. Tout être vivant vise à équilibrer ces quatre dimensions et en fait le but fondamental de son existence. Cet équilibre constitue pour l'être vivant un outil d'auto-évaluation et d'adaptation constantes. Par conséquent, la mise en œuvre réussie de ce cadre signifie que les quatre dimensions restent en équilibre sans se chevaucher.

En premier lieu, les enseignements naissent dans la direction est du Waabinong. Dans le cadre de la création numérique, ce processus commence par l'incorporation des connaissances traditionnelles dans la méthodologie de conception de logiciels, en tant qu'ensemble de logiciels numériques qui interfèrent avec les formes hégémoniques de codage et conçoivent des solutions numériques. Il oblige les concepteurs et les développeurs à suivre les pratiques et les enseignements éthiques autochtones, c'est-à-dire que les façons de faire autochtones deviennent fondamentales dans la création numérique et ne sont pas un ajout à « inclure » dans l'espace numérique comme un contenu purement culturel. Dans le cas de l'IFP, le remplacement des normes logicielles mondiales et la conception d'une forme locale de création logicielle autochtone par la cérémonie Cree-Tipi a forcé l'intégration de *façons de faire* autochtones en tant que forme numérique d'interaction chez les utilisateurs et un moyen d'inclure ces enseignements dans les conditions d'utilisation de l'application mobile.

Puis, en se déplaçant vers le sud, vers le Zhaawanong, la conception de l'autochtonie dans l'espace numérique est analysée et explorée. Les différents aspects culturels et politiques à prendre en compte lorsque les peuples indigènes utilisent et naviguent dans les espaces numériques deviennent pertinents pour incarner l'autochtonie : présence, oralité, partage et bienveillance. Ces quatre aspects apportent des valeurs communautaires dans l'espace numérique et sont pertinents dans la conception d'espaces sûrs pour les jeunes. Ces valeurs d'incarnation sont une forme d'action politique par l'intégration d'aspects critiques de l'autochtonie et, en tant que telles, reconnaissent que le territoire ne peut pas être pensé sans une relation intégrale et pratique avec le monde non numérique. Dans ce processus, la pertinence de la récupération des technologies numériques en tant que territoire est devenue un moyen de traduire les mouvements numériques en actions dans le monde analogique pour protéger l'environnement et la planète.

Je poursuis vers l'ouest, vers l'Epangishmok. J'y explore les principes visant à perturber les infrastructures techniques en tant qu'action décolonisatrice. La plupart des projets liés à l'appartenance autochtone et à la technologie numérique se limitent à un discours sur l'accès à la technologie numérique sans égard à la propriété communautaire et au contrôle de l'infrastructure. Pour suivre une approche décolonisatrice, je suggère que l'infrastructure technologique dans les contextes autochtones soit conçue selon des valeurs communautaires et où les communautés ont le droit de décider de la technologie (matériel, logiciels et données) et en retirent les bénéfices. L'utilisation continue d'infrastructures externalisées et centralisées reproduit les pratiques colonisatrices d'extractivisme, où les communautés autochtones comptent sur des étrangers pour utiliser les plateformes numériques, et où des éléments d'information

sont continuellement extraits de ces plateformes. Par conséquent, la proposition d'inclure la « communauté » comme partie intégrante de l'infrastructure numérique dans les projets numériques autochtones veut remettre en question l'idée colonisatrice de l'extraction des ressources.

Et enfin, en se dirigeant vers le nord, le Kiiwedining, toutes les directions se rejoignent dans le principe de la souveraineté sur les données autochtones, soit le droit de chaque communauté de maîtriser la collecte, la propriété et la mise en application de ses données. Dans cette section, une exploration des difficultés actuelles pour protéger les données autochtones est effectuée par une description des défis juridiques sous les droits de propriété intellectuelle et les propositions éthiques des principes d'OCAP (*Ownership, Control, Access and Possession* ou propriété, contrôle, accès et possession) (FNIGC 2016a; 2016b) et de CARE (*Collective Benefit, Authority to Control, Responsibility and Ethics* ou retombées collectives, pouvoir de contrôler, responsabilité et éthique) (Global Indigenous Data Alliance 2019) dans les perspectives canadiennes et mondiales. Sous le Kiiwedining de la roue de médecine technologique anichinabée, le contrôle et la propriété de l'information par les peuples autochtones génèrent des tensions avec les mouvements en faveur du code source libre, des données ouvertes et de la science ouverte, car ces derniers visent à faciliter le partage des connaissances sans tenir compte des contextes historiques des communautés autochtones partout dans le monde et de la dynamique du pouvoir colonisateur. Je soutiens qu'il faut que les autres principes – c'est-à-dire le logiciel, l'incarnation et l'infrastructure – soient pris en compte pour qu'une véritable forme de souveraineté sur les données apparaisse dans le déploiement des technologies numériques.

En me fondant sur ce parcours, j'affirme que tant que ces quatre aspects ne seront pas intégrés de manière égale et en équilibre dans la conception et le déploiement des solutions numériques, la décolonisation des peuples autochtones ne se fera pas dans les espaces numériques. Grâce à cette exploration des quatre dimensions et au cheminement de l'action par la pensée et de la pensée par l'action, j'invite les concepteurs de logiciels, les technologues enthousiastes, les intellectuels des études médiatiques et, surtout, les militants autochtones à réfléchir aux implications des technologies numériques sur les peuples autochtones. En outre, cette proposition fournit des principes et des lignes directrices pour la conception de technologies numériques, mais fondamentalement, chaque communauté doit intégrer ses propres connaissances locales et sa vision du monde dans la conception numérique. Cette proposition visant la manière de faire et le savoir n'établit pas une approche universaliste des technologies numériques quant aux peuples autochtones, mais fournit des pistes de réflexion pour la conception numérique. De surcroît, cette recherche vise à poursuivre les conversations théoriques sur les technologies numériques et l'indigénéité en fournissant plusieurs idées pratiques sur la mise en œuvre de ce type de technologie au niveau communautaire.

Peu d'auteurs et d'autrices intègrent des éléments pratiques dans leur analyse et incluent les différentes spécifications techniques que les solutions numériques impliquent dans le contexte actuel des médias sociaux, de l'informatique en nuage et de l'Internet des objets. De plus, cette forme d'analyse fournit des formes distinctives de mise en œuvre dans les contextes complexes auxquels les peuples

autochtones font face aux quatre coins du globe. Dans ces scénarios, les technologies numériques sont associées à une multitude d'utilisations, et leurs rapports sont complexes. Certains groupes se servent des grands géants actuels (Google, Apple, Facebook, Amazon et Microsoft) pour s'exprimer et organiser des actions non numériques de décolonisation pour défendre leurs territoires. Par ailleurs, très peu de groupes disposent des ressources nécessaires pour développer et déployer leurs propres solutions technologiques dans des infrastructures numériques bien à eux. Néanmoins, je suis d'avis que dans les deux cas, on observe un certain degré de décolonialité puisque ces actions sont transposées dans le monde non numérique. En d'autres termes, si l'utilisation des technologies numériques et les peuples autochtones se limitent aux mondes virtuels, alors les technologies numériques ne sont que des palliatifs aux problèmes du monde réel, et le processus de décolonialité n'a pas lieu. En revanche, même lorsque certains groupes et militants autochtones utilisent encore les outils des grands géants du Web, ces options peuvent être considérées comme des actions décolonisatrices en raison du lien avec l'action non numérique et la protection du territoire. En particulier, cette exploration veut enrichir les réflexions théoriques de Rafael Rodriguez-Prieto et Fernando Martinez-Cabezudo (2016), de Mustafa Ali (2014 ; 2016), d'Anita Say Chan (2018) et d'Alexandra Deem (2019) sur la décolonialité et les technologies numériques et les rapports entre la décolonialité et les peuples autochtones.

Afin de relier les quatre principes de conception proposés dans cette recherche avec les auteurs précédents, il y a un enseignement de la roue de médecine anichinabée qui est applicable dans les relations entre les différentes directions, qui peuvent mener à la corrélation entre la théorie et la praxis. Dans la tradition des Anichinabés, il existe des liens étroits entre les directions opposées de la roue de médecine. Zhaawanong (sud) et Kiiwedion (nord) sont liés parce que les jeunes et les aînés prennent soin les uns des autres, de même que Waabinong (est) et Epangishmok (ouest) sont liés en raison de la relation entre les parents et leurs enfants, qui se nourrissent mutuellement. Les contraires s'attirent selon leurs besoins et ils se complètent (Blu Waters, propos personnels, 26 octobre, 2014). De même, sur la roue de médecine technologique anichinabée, l'incarnation de l'autochtonie (Zhaawanong) est directement liée à la souveraineté sur les données autochtones (Kiiwedion) puisqu'ils sont complémentaires.

En premier lieu, l'incarnation des corps autochtones dans le monde numérique nécessite la protection des données pour éviter le harcèlement, la discrimination et l'appropriation culturelle de la part de personnes qui ne sont pas membres des communautés ou de personnes qui ne devraient ni contrôler ces renseignements ni y avoir accès. En même temps, les données et les connaissances autochtones nécessitent une incarnation réussie de l'indigénité pour suivre respectueusement les protocoles relatifs aux informations et aux données qui peuvent être publiées dans les espaces numériques et avec qui les données sont partagées. En d'autres termes, sans la propriété et le contrôle des données, les corps indigènes dans le monde numérique risquent de continuer à subir la violence de la colonisation. De même, sans l'incarnation réussie de l'autochtonie et de la terre dans l'espace numérique, les données peuvent continuer à reproduire l'extractivisme des données et contribuer à l'extraction des ressources naturelles dans le monde non numérique.

De l'autre côté du spectre, l'ensemble de logiciels numériques (Waabinong) et l'infrastructure décolonisatrice (Epangishmok) sont étroitement liés. L'infrastructure numérique contient le paquet de logiciels, mais en même temps, les protocoles de la méthodologie logicielle transforment la manière dont l'infrastructure est construite et conçue. En bref, l'infrastructure a un impact direct sur le logiciel et sur la manière dont la solution numérique est structurée, car le logiciel est directement lié à la manière dont le matériel répondra aux besoins de la communauté. De plus, la façon dont le logiciel est imaginé et conçu influence l'infrastructure et l'architecture de l'information que cette construction exige au niveau de la communauté. En d'autres termes, le logiciel modifie les exigences matérielles et encadre la relation entre la communauté locale et la solution numérique. Par conséquent, sur la base de ces relations et de ces interconnexions, je propose que ces quatre principes de conception soient classés comme suit, en fonction de leur mise en œuvre et de leur utilisation :

(1) La décolonialité numérique : cette notion souligne les résultats des technologies numériques sur la manière dont les peuples autochtones emploient les technologies numériques pour l'auto-détermination; cette notion signifie qu'une technologie numérique peut être utilisée de manière décolonisée sans être nécessairement conçue de manière décolonisée. Dans cette catégorie, les principes de conception de *Zhaawanong* (l'incarnation autochtone) et de *Kiiwedinong* (la souveraineté sur les données autochtones) sont prépondérants. Dans le cadre de cette notion, l'accent est mis sur le résultat et l'utilisation de la technologie – c'est-à-dire l'incarnation de l'indigénité et la souveraineté des données – car l'infrastructure et les logiciels peuvent être déjà conçus à l'aide d'outils coloniaux hégémoniques. Je soutiens que le concept de décolonialité numérique n'implique que la relation entre les peuples autochtones et les technologies numériques sous la forme d'expressions transférables au monde non numérique par l'incarnation autochtone, des proclamations territoriales et de la protection des données et des connaissances autochtones. Les peuples autochtones peuvent utiliser des infrastructures externes, par exemple, les géants du Web – en raison de l'accès limité aux compétences et aux technologies numériques au niveau local, mais ce facteur n'enlève rien à l'importance de leur action décolonisatrice dans le monde non numérique. Au bout du compte, ces actions sont transférées dans le monde non numérique et se fondent dans l'auto-détermination des peuples autochtones. Dans la décolonialité numérique, les actions se passent à l'avant-scène, et la composante numérique est généralement brouillée par les actions des créateurs de contenu et qui mènent des actions sociales et politiques dans les espaces non numériques. Des milliers d'artistes, de militants et d'intellectuels autochtones du monde entier ont adhéré à la décolonialité numérique au moyen de nombreux appels à l'action dans les médias sociaux les plus connus (par ex., Facebook, WhatsApp, Instagram, TikTok, entre autres). J'affirme que sans cette organisation politique et sociale des communautés indigènes dans les espaces numériques, plusieurs changements importants ne seraient pas possibles actuellement au niveau national ou régional en raison du manque de communication non numérique entre les différents groupes et collectifs indigènes. En d'autres termes, les espaces numériques accueillent et permettent de nouvelles formes d'actions de décolonialité dans le monde non numérique.

(2) **L'informatique décolonisée** : cette notion se penche sur la conception même de l'outil numérique et la façon dont les peuples autochtones contrôlent et possèdent les solutions numériques. Dans cette classification, les principes de conception de Waabinong (ensemble de logiciels numériques) et d'Epangishmok (infrastructure coloniale) sont les principaux objectifs. Ce concept se concentre sur la manière dont la technologie numérique peut être développée et conçue de manière décolonisée, tout en reconnaissant qu'elle peut ou non être utilisée pour l'émancipation et l'autodétermination en dehors du monde numérique. En d'autres termes, les outils technologiques – c'est-à-dire les logiciels et l'infrastructure – n'ont pas nécessairement de lien avec la terre, les connaissances et les communautés dans le monde réel. J'avance que *l'informatique décolonisatrice* comprend la conception et le développement d'offres groupées numériques et d'infrastructures communautaires qui défient les formes hégémoniques de création et de gestion des solutions numériques. L'informatique décolonisée est une nouvelle façon de faire de l'informatique et, dans le contexte des peuples indigènes, c'est lorsque les visions du monde indigènes sont insérées dans le processus informatique et la conception numérique tout au long du parcours de création. En outre, l'informatique décolonisée implique la position des personnes qui conçoivent et mettent en œuvre la technologie numérique et redéfinissent les significations du numérique et des données dans leurs contextes communautaires et locaux. Cet aspect comprend la re-conception des objets numériques, virtuels ou Web (par ex., hypertexte, sites Web, application mobile, codage) et leur transformation en « matérialités » culturelles locales (par ex, le Tipi, les cérémonies, la ceinture Wampum). L'informatique décolonisée implique un départ complet des échafaudages numériques et le déplacement des formes standard de création de la technologie numérique. L'informatique décolonisée et la décolonialité numérique sont des concepts interconnectés, et tous deux veulent reconnaître les actions décolonisées que les peuples autochtones accomplissent au sein des technologies numériques. Bien qu'il existe des relations épistémologiques pertinentes, le danger d'éviter cette distinction est qu'il existe de nombreuses solutions numériques qui ne reflètent ou ne prennent pas en compte ces aspects holistiques et sont simplement considérées comme « décolonisées ». Dans une certaine mesure, elles continuent à reproduire des formes de colonialité numérique en raison de l'incompréhension des différences entre les technologies numériques et les peuples autochtones. Ainsi, ces notions théoriques peuvent se compléter pour refléter les défis que les paysages numériques actuels exigent dans le contexte des technologies numériques et de l'indigénéité. Les deux notions peuvent devenir des outils pratiques et analytiques pour mettre en œuvre des solutions numériques dans le contexte des communautés autochtones et soutenir les décideurs locaux devant évaluer des fournisseurs de services et le déploiement de solutions numériques.

Le cheminement visant à faire ressortir quatre principes de conception dans les espaces numériques par la mise sur pied de la plateforme de Indigenous Friends à Tkaronto, au Canada, a élargi la compréhension et les savoirs sur les options décolonisées dans le contexte des peuples autochtones et des technologies numériques. La quête pour trouver de nouvelles formes de compréhension de la technologie numérique par d'autres lorgnettes épistémiques a exigé l'abandon et la perturbation de plusieurs structures de conception numérique et surtout, pour concevoir des principes numériques autochtones. Les rencontres épistémiques entre le(s) savoir(s) traditionnel(s) indigène(s) et les espaces

numériques dans cet article situent plusieurs discours académiques sur les technologies numériques, l'infrastructure, l'incarnation numérique, les données et le génie logiciel dans le contexte de l'indigénité comme forme de résistance autochtone et décolonisée.

La vision décolonisée et autochtone dans la conception et la création numériques est essentielle pour perturber les positions de pouvoir et tenter de démanteler les formes d'extractivisme accéléré dans le monde d'aujourd'hui. Les visions autochtones du monde au sein des technologies numériques offrent de nouvelles formes de résolution des problèmes déclenchés par les processus numériques coloniaux. L'objectif de l'intégration des connaissances traditionnelles dans les processus de conception et de numérisation déplace les formes académiques et pratiques de conception des applications numériques et perturbe la logique positiviste de la science et de la technologie occidentales. Cependant, et c'est le plus important, cette proposition amène les membres de la communauté, tels que les gardiens du savoir et les aînés, à participer aux conversations et aux discussions sur la colonialité numérique en tant que contributeurs essentiels à la création et à la conception de nouvelles solutions. C'est pourquoi, ce travail est un nouvel appel à l'action collective et communautaire en considérant et en intégrant les visions du monde autochtones dans les technologies numériques et la conception d'approches mobiles autochtones innovantes.

Biographie

Alejandro Mayoral-Baños est un intellectuel et un militant qui travaille auprès d'organismes canadiens et mexicains déployant des projets participatifs et communautaires créés par les peuples autochtones et qui leur sont destinés. Il a fondé l'Initiative de l'amitié autochtone au Canada et Magtayaní, au Mexique. En tant que doctorant au sein du programme conjoint de Communication et Culture de l'Université York et de l'Université Ryerson, à Toronto, il mène des recherches sur l'informatique de la décolonisation à l'intersection de divers domaines d'études tels que les sciences humaines numériques, les médias autochtones, le génie informatique autochtonisé, la souveraineté des données autochtones et les infrastructures décolonisées.

Références

Ali, Mustafa. 2014. *Towards a decolonial computing* (pp. 28–35). Présenté au CEPE 2013: *Computer Ethics: Philosophical Enquiry*, Lisbonne, Portugal: International Society of Ethics and Information Technology. En ligne : <http://oro.open.ac.uk/41372/> (Page consultée le 21 mars 2021).

Ali, Mustafa. 2016. « A Brief Introduction to Decolonial Computing », *XRDS* 22(4): 16–21. <https://doi.org/10.1145/2930886>

Archibald, Jo-Ann. 2008. *Indigenous Storywork: Educating the Geart, Mind, Mody, and Spirit*. Vancouver:UBC Press

Chan, Anita Say. 2018. « Decolonial Computing and Networking Beyond Digital Universalism », *Catalyst: Feminism, Theory, Technoscience* 4(2):1–5. <https://doi.org/10.28968/cftt.v4i2.29844>

Deem, Alexandra. 2019. « Mediated intersections of environmental and decolonial politics in the No Dakota Access Pipeline Movement », *Theory, Culture & Society* 36(5): 113-131.

First Nations Information Governance Centre [FNIGC]. 2016a. « Pathways to First Nations' data and information sovereignty », dans: T. Kukutai, T. et J. Taylor (Dir.), *Indigenous Data Sovereignty*, pp. 139-155. Canberra: ANU Press.

First Nations Information Governance Centre [FNIGC]. 2016b. « The First Nations Principles of OCAP ». En ligne : <https://fnigc.ca/ocap-training/> (Page consultée le 15 mai 2021).

Global Indigenous Data Alliance. 2019. « CARE Principles for Indigenous Data Governance ». En ligne: <https://www.gida-global.org/care> (Page consultée le 15 mai 2021).

Graveline, Fyre. Jean. 1998. *Circle works: Transforming Eurocentric consciousness*. Halifax: Fernwood.

InvertMedia. 2012. *Four Directions Teachings.Com – Aboriginal Online Teachings and Resource Centre – Ojibwe Teaching*. En ligne : <http://fourdirectionsteachings.com/transcripts/ojibwe.html> Accessed 17 May 2019 (Consulté le 15 mai 2021).

Rodriguez-Prieto, Rafael et Fernando Martinez-Cabezudo. 2016. *Poder e Internet. Un Análisis Crítico de la Red*. Madrid: Ediciones Cátedra.

Snively, Gloria et Lorna Wanosts'a7 Williams. 2016. *Knowing Home: Braiding Indigenous Science with Western Science*. Victoria: The University of Victoria.

Thunderbird, Shannon. 2009. *Wisdom of the Ages: From Houses to Monsters, the Naming Practices of the Coast Tsimshian Nation*. *Proceedings of the 23rd International Congress of Onomastic Sciences*. Chicago.

Stratégies de résistance à la technocolonialité : Apprendre des fablabs d'Afrique

Par **Thomas Hervé Mboa Nkoudou**

Un fablab (pour fabrication laboratory) est un atelier de prototypage rapide d'objets physiques où des machines-outils et des ordinateurs sont mis à la disposition des usagers et des usagères, afin de mener des projets individuellement ou collectivement. Ce sont des ateliers de fabrication collaboratifs, ouverts à tous et à toutes, offrant des possibilités de réalisation d'objets par conception et fabrication numérique (Buclet 2015, 45; Bouvier-Patron 2015, 177). L'idée de fablab est née vers 1998 sous l'égide du professeur Neil Gerhenfeld, qui avait l'intention de répondre aux besoins pédagogiques de son laboratoire au sein du MIT (Anderson 2010; Capdevila 2015; Bosqué et al. 2014; Menichinelli et al. 2015). Dès lors, le nombre de fablabs n'a cessé de croître à travers le monde; et l'Afrique n'est pas restée en marge de cette tendance. En effet, le premier fablab d'Afrique a été créé au Ghana en 2002 grâce au soutien financier du MIT (Bosqué 2016). Mais de nos jours, il est difficile de donner le nombre exact de fablabs en Afrique; ils seraient estimés à près de 200, répartis comme suit : 45,6 % en Afrique arabophone, 36,3 % en Afrique anglophone et enfin 18,1 % en Afrique francophone (Mboa Nkoudou 2020a). La sous-représentation de l'Afrique francophone mérite qu'on s'y attarde; non pas pour aborder la question sur le plan linguistique, mais pour allier le manque de représentation de cette sous-région dans la littérature scientifique autour des fablabs.

Dans ce texte, je m'intéresse aux mécanismes de détournement, mieux, de résistance, mis en place au sein des fablabs pour faire face à la non-neutralité des technologies numériques. Pour ce faire, je m'inspire de mes recherches doctorales au cours desquelles je me suis interrogé sur les finalités sociétales et sur la neutralité de ces ateliers collaboratifs en contexte africain. En effet, au cours de l'année 2018, j'ai dirigé une étude ethnographique auprès de trois ateliers de fabrication numérique d'Afrique francophone : le Ouagalab au Burkina Faso, Ongola Fablab au Cameroun et le Defko Ak Niep Lab au Sénégal. Pour chacune des études de cas, j'ai collecté des données en combinant trois méthodes : l'observation participante, les entretiens semi-dirigés avec les membres et les promoteurs des fablabs, et l'analyse documentaire. C'est fort des résultats de cette recherche que je présente dans ce texte, les dynamiques de résistance en action au sein des fablabs. Mais avant toute chose, il est important de se doter d'outils théoriques qui permettent aux uns et aux autres d'identifier ce qui fait l'objet de résistance. C'est à ce titre que je convoque d'entrée de jeu, les concepts de colonialité des savoirs, puis de technocolonialité.

La technocolonialité et ses symptômes

Le concept de colonialité a été proposé au début des années 1990 par le sociologue péruvien Anibal Quijano, pour faire référence aux puissantes logiques politiques, économiques et culturelles qui soutenaient (et soutiennent toujours) la colonisation. La colonialité est structurelle et persistante; elle va au-delà du colonialisme (dimension politique de la colonisation) qui s'est terminé avec les indépendances et les guerres de libération. De nos jours, nous continuons de vivre dans un ensemble hétérogène de colonialités, connu sous le nom de matrice coloniale des pouvoirs, dont les principales composantes sont le contrôle de l'économie, de l'autorité, du genre et de la sexualité, de la connaissance et de la subjectivité (Mignolo et Walsh 2018; Palmieri 2018; Owono-Kouma 2014; Maldonado-Torres 2007; Quijano 2000; Escobar 2004). La technocolonialité désigne alors l'ensemble des logiques de colonialité induites par la technologie (Mboa Nkoudou 2020a). En abordant les fablabs sous le prisme de la matrice coloniale des pouvoirs, il en ressort différentes modalités qui permettent de décrire la technocolonialité : le transfert des technologies, le discours techno-utopique et les pratiques néocapitalistes (Mboa Nkoudou 2020a).

Le transfert des fablabs en Afrique et colonialité des savoirs

La colonialité des savoirs est le fait d'imposer de l'histoire globale occidentale aux peuples non-occidentaux; ce qui a pour effet d'entraîner la subalternisation des historicités locales (Escobar 2004, 217). À travers la colonialité des savoirs, on aborde une question cruciale, à savoir comment la modernité occidentale s'est répandue en déplaçant d'autres cultures, en subordonnant les autres et en colonisant l'imaginaire des peuples colonisés. Cette colonialité est maintenue vivante dans les livres, dans les critères de performance académique, dans les modèles culturels, dans le sens commun, dans l'image que les peuples ont d'eux-mêmes, dans l'aspiration de soi et dans plusieurs autres aspects de nos vies (Maldonado-Torres 2007, 243). Dans le cas des fablabs, on verra que la majorité des codes, des designs et des projets partagés librement sur Internet viennent des pays du Nord, et sont généralement écrits en langue anglaise. L'écologie des savoirs sur Internet, ainsi que les trajectoires de circulation des connaissances sur les fablabs montrent qu'ils sont largement dominés par le Nord et diffusés de façon unidirectionnelle. Cela relèverait d'une exception ou d'un miracle, de voir un savoir produit dans un fablab d'Afrique, être largement adopté en Occident.

La colonialité des savoirs peut se manifester de trois façons différentes : la colonialité de l'être, la différence coloniale et l'eurocentrisme. La colonialité de l'être réfère à la dimension ontologique de la colonisation. Elle aborde de manière critique la rencontre entre le colonisateur et les colonisé-e-s (Escobar 2004, 218) et met en évidence les réalités de déshumanisation et de dépersonnalisation vécues par les colonisé-e-s (Maldonado-Torres 2007, 257). La différence coloniale renvoie à la dimension culturelle du processus de subalternisation qui a lieu dans la matrice coloniale des pouvoirs, mettant en évidence les différences culturelles persistantes qui existent aujourd'hui au sein des structures de pouvoir globales (Escobar 2004, 18). L'eurocentrisme est l'approche de la connaissance basée uniquement sur l'expérience de l'histoire occidentale, écartant toute idée de l'existence des épistémologies ou des courants de pensée

non-eurocentrés (Escobar 2004, 218). L'eurocentrisme est donc une hégémonie épistémique qui privilégie les connaissances et la cosmologie occidentale par rapport aux connaissances et aux cosmologies non-occidentales. L'une des conséquences les plus répandues de l'eurocentrisme est l'aliénation épistémique, qui est définie comme la distorsion de notre façon de penser, de voir et de décrire notre propre réalité. En Afrique, cette distorsion cognitive est due à l'adoption (inconsciente ou non) d'une pensée philosophique, sociologique et historique eurocentrique, utilisée pour parler, décrire et étudier les réalités africaines. L'aliénation épistémique se manifeste par l'épistémicide, c'est-à-dire la destruction des épistémologies locales qui sont remplacées, dans ce cas, par un paradigme occidental (Mboa Nkoudou 2020b).

Le transfert des technologies du Nord vers les Suds est l'exemple parfait de véhicule de la colonialité des savoirs. Dans ce cas, la colonialité des savoirs se manifeste souvent par un isomorphisme, qui désigne l'adoption en Afrique de formes structurellement similaires à celles de l'Occident (Shrum et Shenhav 1995). En ce qui concerne les fablabs, on note effectivement une uniformité au niveau de : 1) la dénomination avec le suffixe *-Lab* qui est systématiquement utilisé; 2) les pratiques (programmation, électronique...); 3) les outils (imprimante 3D, Arduino...). Cet isomorphisme s'inscrirait dans une logique d'universalisation de la science eurocentrique au nom de la modernisation, sans pour autant être pertinent pour les besoins des pays d'Afrique (Sarr 2016, 39; Shrum et Shenhav 1995, 631). En effet, il est clairement établi que les fablabs sont nés pour répondre à certains besoins pédagogiques du MIT; c'est de là qu'ils diffusent vers le reste du monde (Anderson 2010, Anderson et Le Séac'h 2012). Leur transfert en Afrique présenterait de grands risques de technocolonialité; ce qui pourrait être le véhicule d'une nouvelle forme de subalternisation des savoirs, d'eurocentrisme et même d'aliénation épistémique (Ndlovu-Gatsheni 2018). D'où cet appel à résister que lancent Shrum et Shenhav (1995, 628), en mettant en garde les pays des Suds contre l'adoption des technologies venues d'ailleurs, qui ne seraient pas sans conséquences, notamment en créant une forme de dépendance : « imported scientific ideologies and technological artifacts from industrialized countries are said to generate debilitating dependencies ». Autrement dit, l'adoption d'une technologie n'est jamais neutre : « When you are diffusing and transferring technologies, you are also diffusing different cultural practices, because the technologies are not value neutral or ideologically neutral » (Csikszentmihalyi et al. 2018, 5). Mieux encore, dans les *Damnés de la Terre*, Fanon exhorte à ne pas créer des institutions et des sociétés qui s'inspirent des pays du Nord, car cette imitation est caricaturale et obscène (Fanon et al. 2010).

Le discours techno-utopique

Le discours techno-utopique s'inscrit dans la rhétorique de la modernité décrite dans la matrice coloniale des pouvoirs. D'après Mignolo et Walsh (2018, 110), la modernité désigne un ensemble cohérent de discours divers, provenant de la cosmologie occidentale. Sur le plan technologique, les récits de la modernité célèbrent constamment l'idée de nouveauté et les concepts qui lui sont associés, à savoir la révolution et l'innovation (Mignolo et Walsh 2018, 140). Sismondo (2004, 139) dit à ce propos que « Technology was symbol of Europe's modernity, and was something that Europeans could generously take to the rest of the world ».

Le discours techno-utopique prend généralement la forme de techno-solutionnisme qui renvoie à cette opinion selon laquelle la technologie peut résoudre unilatéralement des problèmes sociaux difficiles (Lindtner et al. 2016, 1390). Ce discours techno-utopique est très présent auprès des communautés qui fréquentent les fablabs, autrement appelés les *makers*. Söderberg (2013) illustre cette vision techno-utopique des *makers* en ces termes :

Enracinés dans le monde du logiciel libre, ils appliquent ses valeurs et pratiques aux mécanismes de fabrication. Pour les plus radicaux d'entre eux, la réappropriation populaire des outils ouvrirait la voie à une « démocratisation » de la production industrielle, avec, en ligne de mire, l'abolition de la société de consommation. D'autres espèrent réduire les coûts du travail et rendre ainsi obsolète le mouvement de délocalisation de la production industrielle vers les pays du tiers-monde.

Il s'agit donc d'un discours angélique qui met beaucoup plus l'accent sur les avantages socioéconomiques des fablabs et sur les promesses d'une révolution industrielle avec d'énormes retombées économiques. Généralement véhiculés par les médias et les bailleurs de fonds pour justifier l'expansion et la nécessité d'adopter les espaces de fabrication collaboratifs en Afrique et dans le monde, ces discours techno-utopiques font rarement allusion aux risques ou aux inconvénients liés à l'adoption des fablabs. À ce sujet, Susie et Mark (2016, en ligne) disent que « The burgeoning maker culture or maker movement has been heralded as a lot of things, not least a postcapitalist, utopian revolution capable of breathing life back into stagnating First World economies, redistributing wealth opportunities and even rescuing the environment ».

Pratiques néo-capitalistes

Ces dernières années, les avancées connues dans le domaine des technologies de l'information et de la communication, ont contribué à décupler la production des savoirs collectifs; ouvrant ainsi un boulevard à des pratiques de capitalisme très insidieuses, mais puissantes, qui exploitent l'information libre sur Internet au détriment des communautés et des individus qui la produisent. En effet, les *makers* du monde entier contribuent généreusement à produire des contenus gratuits en ligne qui, malheureusement, peuvent être utilisés à but lucratif par une tierce personne. Lallement (2015) estime que les fablabs pourraient être des éléments clés du système capitaliste au vu des appétits financiers qu'ils suscitent. Ce constat est le résultat d'une part, du capitalisme cognitif découlant des dérives de l'économie de partage (Moulier Boutang 2007, 2008). Cette tension entre économie du partage et économie des transactions, à travers des pratiques de « marchandisation » des individus et de leurs activités sociales renvoie l'image selon laquelle les fablabs sont des lieux privilégiés d'expression des pratiques néo-capitalistes.

D'autre part, le modèle économique prôné lors de la diffusion des fablabs en Afrique est en total déphasage avec les réalités locales; ce qui les expose à une grave précarité financière. En effet, ce modèle mettait de l'avant les idées de volontariat et de service à la communauté; le refus de toute recherche de profit financier pour privilégier la quête du bien commun; l'accessibilité à tous et toutes, aux outils,

aux équipements, aux logiciels, à Internet, etc. Cependant, ces espaces consomment de l'énergie, du temps et des ressources qui nécessitent d'énormes moyens financiers pour assurer la survie de l'espace (Mboa Nkoudou 2017). Ils font face à un véritable dilemme entre l'idéologie originellement véhiculée par le mouvement *maker*, qui prône un service ouvert à la communauté, sans recherche d'argent ou de bénéfice quelconque, et les besoins financiers liés au fonctionnement d'un fablab et à l'investissement initial pour ouvrir un tel espace. Dans un contexte où les subventions venant des gouvernements locaux sont presque inexistantes, où les revenus des populations sont trop bas pour demander une contribution financière aux membres, les ateliers de fabrication collaboratifs d'Afrique sont contraints de rechercher des opportunités de collaborations internationales, ce qui les rend dépendants des donateurs et des bailleurs de fonds dont la plupart sont du Nord. Étendue à l'équipement, à la documentation et aux paradigmes scientifiques du Nord, on pourrait également se demander si cette dépendance économique n'affecte pas le pouvoir d'agir des promoteurs et des promotrices des fablabs africains, dans le sens où ils pourraient être contraints de suivre scrupuleusement les agendas de leurs partenaires internationaux. De toute évidence, le financement semble être le nœud gordien de la durabilité des espaces de fabrication collaboratifs dans le monde, et particulièrement en Afrique.

L'intention n'est pas de peindre un tableau sombre des fablabs, cette section visait à montrer que les technologies numériques sont des lames à double tranchant; mieux, des pharmakons qui ont la faculté d'agir à la fois comme poison et antidote (Mboa Nkoudou 2020b).

La résistance numérique

Dans la section précédente, nous nous sommes dotés des outils nécessaires pour identifier les germes de technocolonialité véhiculés par les technologies numériques. Autrement dit, la résistance numérique au sein des fablabs revient à résister à la technocolonialité. Il s'agit d'une démarche qui s'inscrit dans une quête de justice cognitive, dont l'une des manifestations immédiates est l'appropriation décolonisée des fablabs et de ses variantes.

Une démarche de quête de justice cognitive

La justice cognitive désigne un idéal épistémologique, éthique et politique visant l'éclosion et la libre circulation de savoirs socialement pertinents partout sur la planète. Il s'agit d'un universalisme inclusif, ouvert à tous les savoirs et à toutes les épistémologies, et non pas un universalisme abstrait basé sur des normes occidentales, plus précisément américanocentrées, qui excluent ce qui diffère d'elles-mêmes (Piron 2018; Visvanathan 2009; Santos 2007). La quête de justice cognitive est née d'un sentiment de malaise face aux logiques de colonialité dues à la domination d'une certaine vision du monde issue des pays du Nord sur d'autres formes de savoirs. La quête de justice cognitive revient à mener un combat permanent contre les injustices cognitives, qui désignent une situation, un phénomène, une politique ou une attitude qui empêche un individu de déployer le plein potentiel de sa capacité de penser en faveur du développement local durable (Mboa Nkoudou 2016). Le développement local

durable étant un développement défini pour et par les populations d'un contexte donné, il tend à répondre prioritairement aux besoins de ces populations. Sans totalement s'opposer au paradigme dominant actuel de développement durable, il se pose en alternative à celui-ci et s'inscrit en faux contre les objectifs universalistes qui tendent à perdre de vue les particularités de chaque contexte (Mboa Nkoudou 2020a). Résister à la technocolonialité revient alors à œuvrer pour le développement local durable à travers la quête de justice cognitive comme nous l'enseigne l'appropriation décolonisée des trois fablabs étudiés.

L'appropriation décolonisée des fablabs et ses variantes

L'appropriation est définie comme l'ensemble des utilisations particulières qu'un individu ou un groupe peut faire d'un bien, d'un instrument, d'un objet; ce qui permet de mettre en relief les usages sociaux, leur subtilité, les significations culturelles complexes dans le quotidien (Breton et Proulx 2002). Partant de cette définition, je pose que l'appropriation décolonisée fait référence d'une part à la capacité des Africain-e-s à réfuter ce qui ne correspond pas aux réalités de leur contexte pour, si possible, adapter, détourner et recréer des artefacts étrangers pour qu'ils puissent répondre aux besoins de leur environnement immédiat. D'autre part, je fais référence à la capacité de pouvoir réorganiser les dynamiques de groupe et particulièrement le travail en y associant tous les acteurs locaux, particulièrement les femmes et les acteurs du secteur informel. La résistance numérique dans le cadre des fablabs repose essentiellement sur cette appropriation décolonisée, qui ouvrirait des possibilités de détournement, de contournement et de réinvention des fablabs. En termes plus spécifiques, la résistance numérique au sein des fablabs peut se manifester par le détournement de la vision initiale de l'idée de fablab, l'innovation frugale et la lutte contre les inégalités de classes et de genres.

Détournement

Le détournement est relatif au fait qu'on utilise un dispositif dans un rôle qui n'a rien à voir avec les usages prévus par le concepteur (Akrich, Callon et Latour 2006). À ce sujet, le Defko Ak Niep Lab a fait le choix de se détacher de l'approche des fablabs telle que définie par le MIT pour mettre l'art et le numérique au service du bien commun et du développement du quartier SICAP Liberté II de Dakar. Par exemple, on peut citer à son actif, la réhabilitation d'un terrain abandonné du quartier SICAP Liberté II, puis sa reconversion en un jardin dédié à la permaculture. Ce magnifique résultat est le fruit d'une longue période de médiation (assurée par le makerspace) entre les populations riveraines, les autorités administratives et les autorités religieuses; suivie d'une collaboration entre le Département de biologie végétale de l'Université Cheikh Anta Diop et le Defko Ak Niep Lab, à travers laquelle les femmes riveraines ont travaillé avec des universitaires pour faire de la permaculture. Le détournement comme forme de résistance numérique permettrait donc de lutter contre l'isomorphisme dû au transfert des technologies et par conséquent, de réduire les effets de la colonialité des savoirs.

L'innovation frugale

L'innovation frugale ou *Juggad* (en Hindi) peut être définie comme une solution développée dans un contexte à ressources limitées, pour produire des biens abordables et accessibles au service des communautés qui n'ont pas la possibilité d'obtenir les équivalents conventionnels (Mokter 2021). Le Ouagalab (Burkina Faso) illustre bien cet exemple avec son célèbre ordinateur Jerry fabriqué à partir des déchets plastiques et électroniques recyclés, dans le but de démystifier l'ordinateur aux yeux des populations locales. Une autre illustration de cette innovation frugale est l'incubateur fabriqué par les soins d'Ongola fablab et dont la photo est ici-bas. L'innovation frugale permet de résister contre les pratiques néo-capitalistes autour de l'accès aux équipements ou de l'obsolescence programmée.

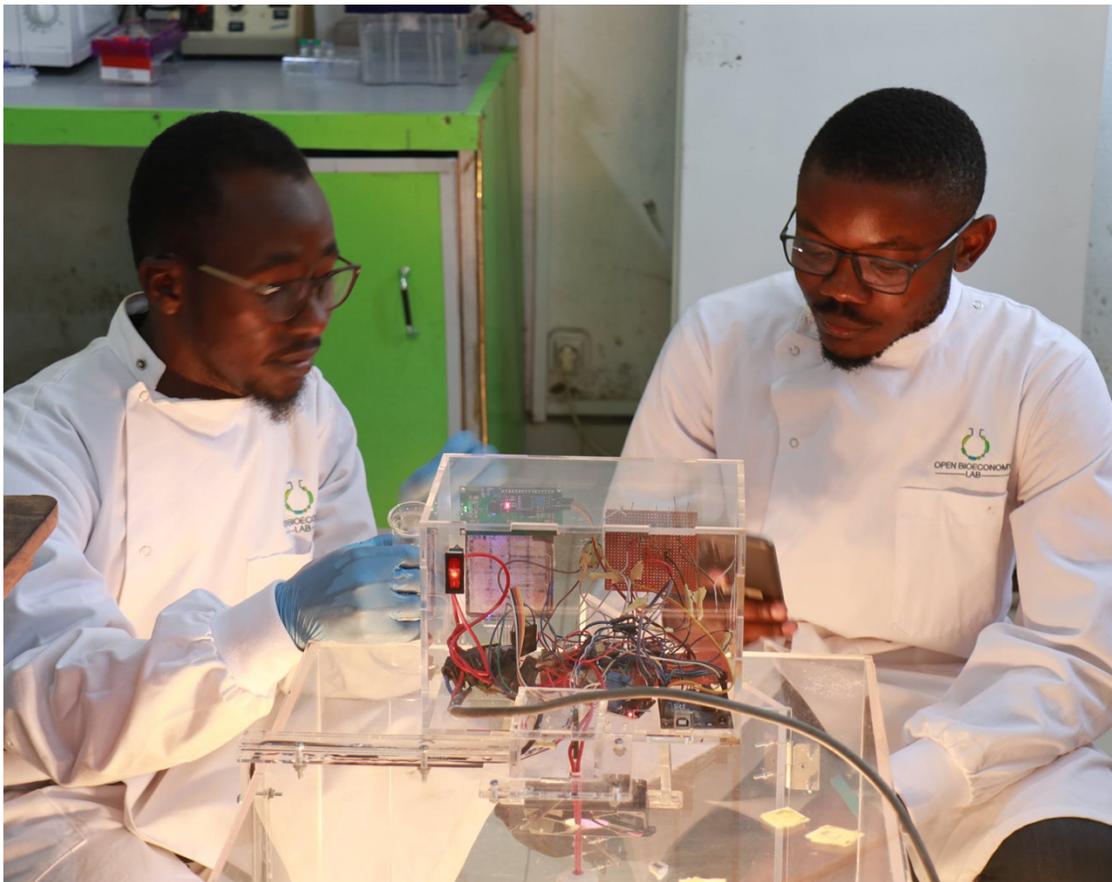


Photo : Shaker Incubator conçu par le Mboalab et fabriqué par Ongola Fablab. Le monsieur au premier plan est le Fabmanager du Defko Ak Niep Lab du Sénégal. Étant de passage au Cameroun, il en a profité pour visiter le Mboalab pour un échange d'expériences. Ici, le Directeur du Mboalab lui explique comment nous avons conçu le Shaker incubator; pourquoi nous avons choisi un matériau transparent qui laisse paraître tous les câbles. Par cette occasion, il a compris notre philosophie qui est d'ouvrir les « boîtes noires » et de toucher directement les imaginaires des jeunes africain-e-s, en leur montrant que nous aussi sommes capables de fabriquer ce type d'équipement.

La lutte contre les inégalités de genre

Un aspect de la résistance à la technocolonialité qui passerait inaperçu dans certains contextes, mais qui est ô combien significatif en Afrique, est la question de genre. Des recherches démontrent à suffisance que les fablabs, comme plusieurs autres domaines des TIC, sont des milieux à dominance masculine; ce qui contribuerait à renforcer les inégalités liées au genre. Combattre ces inégalités au sein des fablabs reviendrait donc à résister à la technocolonialité. Les fablabs étudiés regorgent de nombreuses stratégies d'inclusion qui montrent comment briser les préjugés autour des femmes, pour favoriser leur autonomie. L'une des stratégies les plus courantes est de confier aux femmes, des tâches traditionnellement réservées aux hommes. À Ongola Fablab par exemple, j'ai observé une jeune femme enseigner comment scier une planche à deux jeunes hommes; elle était également la responsable des impressions 3D.

Conclusion

Au cours de l'année 2018, j'ai dirigé une étude ethnographique auprès de trois ateliers de fabrication numérique situés respectivement au Burkina Faso (Ouagalab), au Cameroun (Ongola Fablab) et au Sénégal (Defko Ak Niep Lab). Il en ressort des observations et des entretiens faits sur le terrain que les fablabs initialement perçus comme des moteurs de développement par le numérique, sont plutôt porteurs de germes de colonialité; d'où la nécessité de résister. Dans ce texte, la résistance numérique s'apparente donc à résister à la technocolonialité. Il ressort de mes enquêtes de terrain que plusieurs stratégies de résistance à la technocolonialité ont été élaborées au sein des fablabs étudiés. Ces stratégies vont du détournement de la vision initiale de l'idée de fablab, à la lutte contre les inégalités de classes et de genre, en passant par l'innovation frugale. Ces stratégies sont de véritables leçons issues des mécanismes endogènes de résistance numérique en Afrique, et pourraient servir de modèles pour d'autres contextes.

Biographie

Thomas Mboa est le fondateur du Mboalab, un espace de médiation science-société situé au Cameroun et ancré dans les pratiques d'Open science, du mouvement maker et de justice cognitive.

Références

Akrich, Madeleine, Michel Callon et Bruno Latour. 2006. *Sociologie de la traduction : textes fondateurs*. Collection Sciences Sociales. Paris : Ecole des mines de Paris.

Anderson, Chris. 2010. « Atoms Are The New Bits », *Wired* 18 (2): 58-59.

Anderson, Chris et Michel Le Séac'h. 2012. *Makers : la nouvelle révolution industrielle*. Paris : Pearson.

- Breton, Philippe et Serge Proulx. 2002. *L'explosion de la communication à l'aube de XXI^e siècle*. Montréal : Boréal.
- Csikszentmihalyi, Christopher, Jude Mukundane, Gemma F. Rodrigues, Daniel Mwesigwa et Michelle Kasprzak. 2018. « The Space of Possibilities: Political Economies of Technology Innovation in Sub-Saharan Africa ». Dans *Proceedings of the 2018 CHI Conference on Human Factors in Computing Systems – CHI '18*, 1-13. Montreal QC, Canada: ACM Press. <https://doi.org/10.1145/3173574.3173880>.
- Escobar, Arturo. 2004. « Beyond the Third World: Imperial Globality, Global Coloniality and Anti-Globalisation Social Movements », *Third World Quarterly* 25 (1): 207-30. <https://doi.org/10.1080/0143659042000185417>.
- Fanon, Frantz, Jean-Paul Sartre, Alice Cherki et Mohammed Harbi. 2010. *Les damnés de la terre*. 1. tirage, 9. [Nachdr.]. La découverte poche 134. Paris : La Découverte.
- Lallement, Michel. 2015. *L'âge du faire : hacking, travail, anarchie*. Paris : Editions du Seuil.
- Lindtner, Silvia, Shaowen Bardzell et Jeffrey Bardzell. 2016. « Reconstituting the Utopian Vision of Making: HCI After Technosolutionism ». Dans *Proceedings of the 2016 CHI Conference on Human Factors in Computing Systems*, 1390-1402. San Jose California USA: ACM. <https://doi.org/10.1145/2858036.2858506>.
- Madianou, Mirca. 2019. « Technocolonialism: Digital Innovation and Data Practices in the Humanitarian Response to Refugee Crises », *Social Media + Society* 5 (3):1-13. <https://doi.org/10.1177/2056305119863146>.
- Maldonado-Torres, Nelson. 2007. « ON THE COLONIALITY OF BEING: Contributions to the Development of a Concept », *Cultural Studies* 21 (2-3): 240-70. <https://doi.org/10.1080/09502380601162548>.
- Mboa Nkoudou, Thomas Hervé. 2020a. « Les makerspaces en Afrique francophone, entre développement local durable et technocolonialité : Trois études de cas au Burkina Faso, au Cameroun et au Sénégal. », thèse de doctorat, Université Laval.
- 2020b. « Epistemic Alienation in African Scholarly Communications: Open Access as a Pharmakon. », dans : M. P. Eve et J. Gray (Dir.), *Reassembling Scholarly Communications. Histories, Infrastructures, and Global Politics of Open Access*, pp. 25-40. Cambridge: The MIT Press. <https://direct.mit.edu/books/book/4933/chapter/625153/Epistemic-Alienation-in-African-Scholarly>.
- . 2017. « Benefits and the Hidden Face of the Maker Movement: Thoughts on Its Appropriation in African Context| Os Benefícios e a Face Oculta Do Movimento Maker: Reflexões Sobre Sua Apropriação No Contexto Africano. », *Liinc Em Revista* 13(1): 72-88.
- 2016. « Les injustices cognitives en Afrique subsaharienne : réflexions sur les causes et les moyens de lutte », dans : F. Piron, S. Regulus, M. S. Djiboune Madiba (Dir.), *Justice cognitive, libre accès et savoirs locaux. Pour une science ouverte juste, au service du développement local durable*, pp. 27-44. Québec: Éditions Science et bien commun. <https://corpus.ulaval.ca/jspui/handle/20.500.11794/14541>.

Mignolo, Walter D. 2007. « INTRODUCTION: Coloniality of Power and de-Colonial Thinking », *Cultural Studies* 21 (2-3): 155-67. <https://doi.org/10.1080/09502380601162498>.

———. 2011. *The Darker Side of Western Modernity: Global Futures, Decolonial Options*. Latin America Otherwise Languages, Empires, Nations. Durham & Londres: Duke University Press.

Mignolo, Walter et Catherine E. Walsh. 2018. *On decoloniality: concepts, analytics, praxis*. On decoloniality. Durham: Duke University Press.

Mokter, Hossain. « Frugal Innovation and Sustainable Business Models », *Technology in Society* 64 (2021). <https://doi.org/10.1016/j.techsoc.2020.101508>.

Moulier Boutang, Yann. 2007. *Le capitalisme cognitif : la nouvelle grande transformation*. Multitudes-idées. Paris : Éditions Amsterdam.

Moulier-Boutang, Yann, Michaël Fœssel, Olivier Mongin et Ana Sander. 2008. « L'entrée dans le capitalisme cognitif », *Esprit* Novembre (11): 123-37.

Ndlovu-Gatsheni, Sabelo J. 2018. « The Dynamics of Epistemological Decolonisation in the 21st Century: Towards Epistemic Freedom », *Strategic Review for Southern Africa* 40 (1): 16

Owono-Kouma, Auguste. 2014. *Les essais de Mongo Beti : développement et indépendance véritable de l'Afrique noire francophone : esquisse d'analyse de contenu*. Paris : Editions L'Harmattan.

Palmieri, Joelle. 2018. « Mondialisation : quand le néolibéralisme cache la colonialité ». *Philosophies africaines, études postcoloniales et mondialisation néolibérale : Variations africaines et diasporiques*, 453.

Piron, Florence. 2018. « Justice et injustice cognitives : de l'épistémologie à la matérialité des savoirs humains », dans : E. Tremblay et R. Dorcé (Dir.), *Les Classiques des sciences sociales : 25 ans de partage des savoirs dans la francophonie*, pp. 273-288. Québec : Éditions Science et bien commun. <https://scienceetbiencommun.pressbooks.pub/classiques25ans/chapter/justice-et-injustice-cognitives/>.

Quijano, Anibal. 2000. « Coloniality of Power and Eurocentrism in Latin America », *International Sociology* 15 (2): 215-32. <https://doi.org/10.1177/0268580900015002005>.

———. 2007. « COLONIALITY AND MODERNITY/RATIONALITY », *Cultural Studies* 21 (2-3): 168-78. <https://doi.org/10.1080/09502380601164353>.

Santos, Boaventura de Sousa. 2007. *Cognitive Justice in a Global World: Prudent Knowledges for a Decent Life*. Plymouth: Lexington Books.

Sarr, Felwine. 2016. *Afrotopia*. Paris : Philippe Rey.

Shrum, Wesley et Yehouda Shenhav. 1995. « Science and technology in less developed countries », *Handbook of science and technology studies* 2455: 627-51.

Sismondo, Sergio. 2004. *An introduction to science and technology studies*. Malden: Blackwell Pub.

Söderberg, Johan. 2013. « Illusoire émancipation par la technologie », *Le Monde diplomatique*. <https://www.monde-diplomatique.fr/2013/01/SODERBERG/48629>.

Susie, Elliott et Richardson Mark. 2016. « The Maker Movement ». <https://arena.org.au/the-maker-movement-by-susie-elliott-and-mark-richardson/>.

Visvanathan, Shiv. 2009. « The search for cognitive justice ». http://www.india-seminar.com/2009/597/597_shiv_visvanathan.htm.

L'analogique et le numérique au service de la résistance au temps du mouvement de libération en Afrique du Sud

Par **Sophie Toupin**

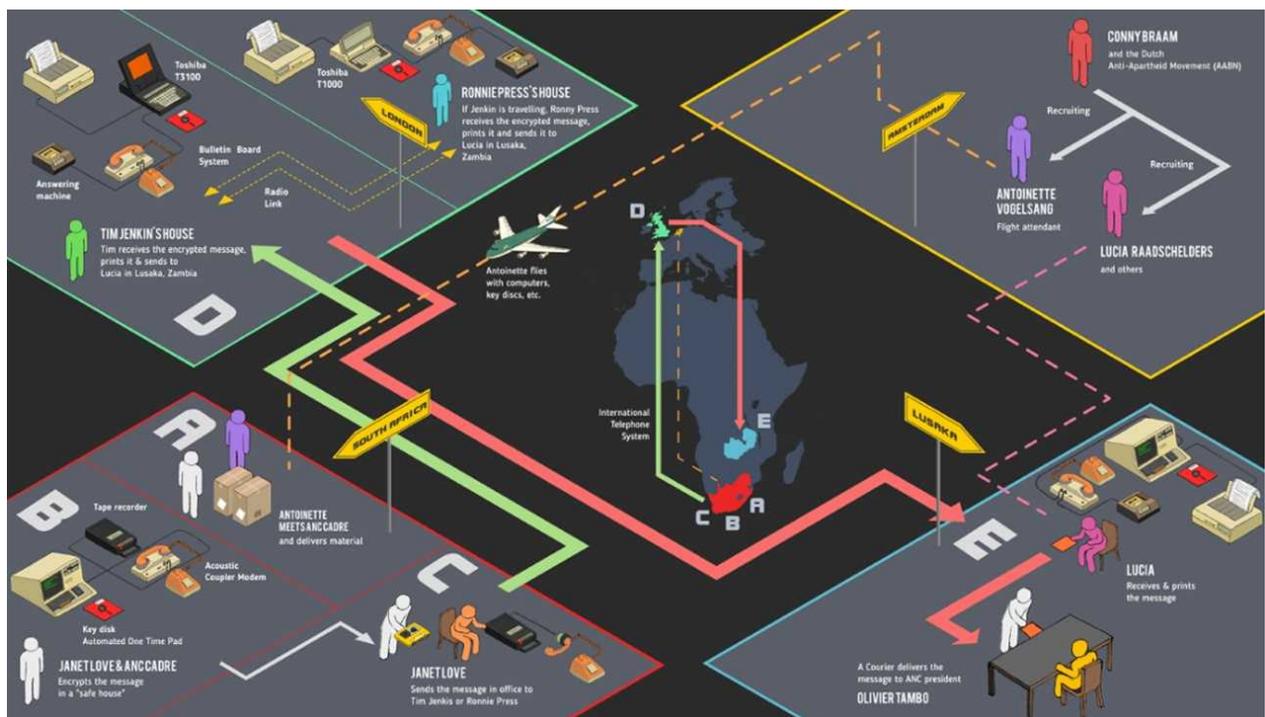
Nous sommes en juillet 1990, six mois après la libération de Nelson Mandela d'une peine de vingt-sept ans de prison. La lutte contre le régime de l'apartheid fait toujours rage. Janet Love, une commandante d'*Umkhonto we Sizwe (MK)*, la branche armée du Congrès national africain (*African National Congress – ANC*), s'est infiltrée illégalement dans un bureau à Johannesburg grâce à ses habilités de crochetage de serrure apprises quelques années auparavant à Cuba. Son objectif : envoyer un message par un moyen de communication chiffré, sans que ce dernier soit intercepté par le régime d'apartheid, pour organiser la lutte armée. Assise à une table, elle tient une petite enregistreuse collée à un téléphone fixe. Plus tôt dans la matinée, Janet a rédigé un message sur un ordinateur portable localisé dans une maison sûre tenue par un couple de Canadiens recruté récemment par le Parti communiste du Canada. L'ordinateur dont se sert Janet a été introduit quelques mois auparavant par Antoinette, une agente de bord hollandaise de KLM, militante du mouvement anti-apartheid. Une fois le message rédigé sur l'ordinateur, elle le chiffre, c'est-à-dire qu'elle le rend indéchiffrable, grâce à une disquette sur laquelle se trouve un algorithme de chiffrement avant de le faire passer par le port de série de l'ordinateur vers un modem à coupleur acoustique. Les données numériques formant le message texte sont ainsi converties en ondes sonores et sont par la suite capturées sur une petite enregistreuse. C'est ce dispositif, une enregistreuse discrète, que Janet tient présentement sur le récepteur téléphonique.

À l'autre bout du monde, à Londres en Angleterre, un téléphone est connecté à un répondeur téléphonique spécialement configuré par le réfugié sud-africain Tim Jenkin dans le but de recevoir un message chiffré. Pour être en mesure de le lire, Jenkin fait passer le message audio se trouvant sur le répondeur à travers un modem à coupleur acoustique. Cette procédure permet de convertir le son d'un signal analogue en un signal numérique et d'afficher le texte chiffré du message sur l'écran d'ordinateur. Le texte est déchiffré grâce la disquette sur laquelle se trouve l'algorithme de chiffrement. À la fin de ce processus, une simple chaîne de texte en clair apparaît sur l'écran d'ordinateur de Jenkin. Le message se lit comme suit : « [...] Très urgent!, très urgent!, très urgent! Ce matin, l'une de nos agentes Paula a été arrêtée par la police sud-africaine. Paula avait l'habitude de transporter sur elle la disquette avec l'algorithme de chiffrement et quelques messages imprimés. Nous devons conclure que l'ennemi est au courant de notre réseau de communication et que celui-ci peut dorénavant déchiffrer nos communications [...] ».

À la lecture du message, Jenkin comprend immédiatement qu'il doit changer les clés de chiffrement pour protéger les communications futures du mouvement et que le message doit être transmis à

Lusaka, en Zambie, où il peut être lu urgemment par la haute direction du Congrès national africain (ANC). Jenkins répète donc le processus de chiffrement et transmet le message à Lusaka. Là-bas une militante anti-apartheid néerlandaise nommée Lucia reçoit le message chiffré, le déchiffre et l'imprime sur papier. Un messenger ramasse le message et se dirige vers le centre névralgique de l'ANC, où la haute direction en prend connaissance.

La démarche de Jenkin ne s'arrête pas là. Il transmet également le message aux chapitres zimbabwéen, néerlandais et canadien du système pour les informer de la situation critique et leur demande de rester sur un pied d'alerte. Comme le système de communication relie trois continents (Afrique, Europe et Amérique du Nord), tous les points de contact du système doivent impérativement être au courant de la situation en simultanément.



Infographie : Ariel Acevedo et Sophie Toupin. CC BY-NC-SA.

Cette introduction décrit sommairement l'une des manières dont un réseau de communication chiffré fonctionnait entre juillet 1988 et juin 1991, dans le cadre de la lutte contre l'apartheid. Cette infrastructure tricontinentale de communication, un véritable « Internet de l'ANC », sera intégrée à l'Opération Vula au cours des dernières années de la lutte de libération nationale. L'Opération Vula visait à ramener clandestinement en sol sud-africain des leaders de l'ANC, afin qu'ils puissent diriger le mouvement de masse pour en finir avec le régime d'apartheid. Par contre, bien avant la mise en service du réseau décrit ci-haut, le rêve de communications secrètes et rapides régnait dans l'esprit des combattant.e.s de la liberté sud-africain.e.s.

L'objectif de ce court article est d'une part de raconter l'histoire de la lutte contre le régime de suprématie blanche en Afrique du Sud par le truchement de l'analogique et du numérique. D'autre part, il s'agit de faire résonner le passé et le présent, afin de réveiller les matériaux mis en récit ici pour en tirer des leçons et pour qu'ils deviennent agissants sur le présent. Sur le plan méthodologique, cet article s'appuie sur une collecte de données mixtes, y compris des entretiens semi-structurés et des recherches dans les archives, réalisées au cours de mes recherches doctorales. Les combattant.e.s de la liberté qui ont développé et utilisé le système de communication chiffré ont été interrogé.e.s en Afrique du Sud, aux Pays-Bas, au Canada et en Grande-Bretagne. Des recherches ont également été menées dans des archives personnelles et publiques en Afrique du Sud, aux Pays-Bas et en Grande-Bretagne. Une partie du récit et de l'analyse présentée dans la première section de l'article provient de ma thèse de doctorat (Toupin 2020). La deuxième section est une réflexion sur les leçons à tirer de cette étude de cas aujourd'hui.

Contexte sociohistorique

Pour mieux comprendre comment ce réseau de communication s'inscrit dans la lutte contre l'apartheid, il est important de faire un bond en arrière et d'expliquer brièvement le contexte d'émergence de la lutte (pour un bon et bref survol historique, se référer à Cherry 2012). Le Parti National de politique ethno-nationaliste blanche et afrikaner, élu en 1948 en Afrique du Sud, a commencé à instaurer un système législatif d'apartheid dans le pays. L'élection de ce parti s'inscrivait dans un long historique de colonisation et de colonie de peuplement néerlandaise et britannique, incluant l'esclavage, la migration forcée ainsi que la dépossession et l'exploitation des peuples d'Afrique Australe notamment. Après des décennies de résistance incluant la désobéissance civile, l'ANC a décidé d'adopter la stratégie de sabotage en visant les infrastructures d'apartheid. C'est suite au massacre de Sharpeville que la lutte armée est déclarée et que l'*Umkhonto we Sizwe (MK)*, la branche armée de l'ANC est lancée. Le 21 mars 1960 des milliers de Sud-Africain.e.s ont convergé vers les commissariats de police pour protester contre les laissez-passer délivrés par le gouvernement qui les obligeaient à porter une carte d'identité lorsqu'ils et elles se trouvaient en dehors de leurs zones désignées, essentiellement un système interne de passeports utilisé pour maintenir la ségrégation raciale (Lodge 2011). Les forces de police blanches ont ouvert le feu sur les manifestant.e.s, tuant 69 personnes (peut-être beaucoup plus) et en blessant d'autres. Suite à la répression continue du gouvernement, en interdisant par décret les organisations politiques telles que l'ANC, les membres de ces dernières ont été forcés à la clandestinité. C'est dans cette foulée que ces militant.e.s ont été emprisonné.e.s, ou contraint.e.s à l'exil. L'externalisation de la lutte menée par des combattant.e.s pour la liberté loin des masses a nécessité un certain nombre de nouvelles réponses pour faire face à cette nouvelle situation. L'une de ces nombreuses réponses est venue de la part d'un comité technique.

Le comité technique

Le comité technique a été lancé dans les années 1950 par des membres du Parti communiste sud-africain (*South African Communist Party – SACP*) pour supporter l'ANC dans la lutte de libération. Le soutien du SACP à la lutte de libération nationale provenait de la 6^e Internationale communiste de

1928 où il avait été décidé que « le rôle des communistes en Afrique du Sud était de travailler avec les mouvements nationaux naissants (l'ANC était spécifiquement mentionné) » (Cronin et Mohubetswane Mashilo 2015, 24). Le comité technique n'était pas pour autant une instance du SACP. Il répondait plutôt aux besoins techniques et communicationnels de la lutte contre le régime de l'apartheid, demandes qui pouvaient venir de l'ANC, du MK ou du SACP. Le comité technique initialement localisé en Afrique du Sud avait supporté les efforts de mise en place d'une radio clandestine, émettant au sein même du pays, et des pratiques de sabotage (telles que la fabrication de dispositif et de formation permettant de couper les fils du système téléphonique, saboter les voies ferrées, les centrales électriques, ainsi que les commissariats de police et les bâtiments gouvernementaux) vers la fin des années 1950 et le début des années 1960. Pourchassés par le régime pour leur savoir-faire, les membres du comité technique ont été contraints à l'exil en Angleterre où le comité a été reconstitué.

Malgré l'exil, les demandes des combattant.e.s de la liberté pour plus d'outils, de méthodes et de formations facilitant les opérations secrètes de déstabilisation du régime ont continué de s'accroître auprès du comité technique. Or, ce dernier faisait face à de nouveaux obstacles : surveillance et censure accrue, brouillage des ondes courtes de radio, éloignement géographique d'un mouvement se trouvant sur plusieurs continents, entres autres. Dans ce contexte, le comité technique a développé au fil de trois décennies un répertoire de méthodes, de pratiques et d'outils communicationnels et technologiques pour supporter la lutte. Les pratiques (papiers, langagières, analogiques ou numériques) ont évolué tout au long de la lutte selon le contexte social, économique, politique (local, régional et international) et technologique ainsi qu'avec l'adoption (ou la non-adoption) par les militant.e.s de ces dernières. Je brosse ici-bas un bref tableau de quelques pratiques et outils développés par le comité technique voués à protéger les communications orales et écrites des militant.e.s, à inciter à l'action, à défier la censure et la surveillance, et à s'organiser collectivement.

Dès les années 1950, le comité technique a développé un nouveau langage codé ou « double langage » qui consiste à dissimuler ce qui était discuté à l'écrit ou à l'oral de sorte que seules celles qui connaissaient les codes étaient capables de comprendre les messages. Le langage codé dit du « jardinage » était par exemple utilisé pour faire référence aux activités politiques. Être jardinier signifiait être impliqué dans des activités subversives, si les mauvaises herbes poussaient parmi vos fleurs, alors vous étiez infiltré. Les parasites et les champignons étaient la police et les informateurs. En plus du double langage, une technique de cryptographie manuscrite a rapidement été développée pour chiffrer des messages écrits à la main. À l'époque, cette technique était largement utilisée par les mouvements de libération dans les Caraïbes, en Afrique, et en Asie. Malgré le fait que la cryptographie était essentielle, puisque les messages devaient souvent voyager par-delà plusieurs frontières, ce type de communication était si exigeant – un message pouvait prendre 24 à 48 heures à être chiffré et aussi long à être déchiffré — que peu de militant.e.s l'utilisaient sur une base régulière. C'est l'une des raisons qui poussera le comité technique à expérimenter avec l'automatisation du chiffrement pour sauver du temps, pour faciliter la tâche communicationnelle des militant.e.s et pour leur assurer plus de sécurité dans leur action.

Au début des années 1970, le comité technique a développé des dispositifs communicationnels poussant les sud-africain.e.s à l'action. Il s'agissait de « bombes audios » et de « bombes de tracts ». Une bombe audio consistait en une petite boîte qui dissimulait un amplificateur audio connecté à un magnétophone. Ce dispositif avait soit été infiltré dans le pays par une messagère, soit avait été fabriqué sur place. Ces boîtes étaient laissées dans une zone bondée d'un township par une combattante pour la liberté et, grâce à un dispositif de chronométrage, « explosaient » pour faire jouer un court message audio (pendant environ cinq minutes) une fois l'agente éloignée. Les messages audios pouvaient consister en des discours enregistrés d'un leader en exil, comme Olivier Tambo, le président de l'ANC, appelant la population à l'action pour rendre le pays ingouvernable. Ses dispositifs avaient été conçus parce qu'il y avait des doutes de la part du comité technique que les émissions de radio internationales sur ondes courtes préparées par la *Radio Freedom* depuis la Tanzanie puissent facilement être entendues par la population. En effet, le régime de l'apartheid s'affairait à brouiller les ondes radios (Lekgoathi, Moloji et Saïde 2020). Pour accompagner ces « bombes audios », le comité technique a développé le « bombardement de tracts » (*leaflet bombing*) un dispositif permettant de diffuser des documents écrits et des nouvelles du mouvement de libération dans un pays où l'ANC, le MK et le SACP et leurs messages étaient interdits. Des militant.e.s formé.e.s en cellule active de deux ou trois personnes imprimaient des tracts la nuit et les faisaient « exploser » dans des endroits très fréquentés pendant la journée. La petite détonation dans les lieux publics attirait l'attention, créait une pluie de tracts aériens, défait la censure de l'apartheid et ralliait les Sud-Africain.e.s à la cause anti-apartheid.

Avec l'émergence des ordinateurs personnels et de la télématique (ordinateur + téléphone) vers la fin des années 1970 et le début des années 1980, le comité technique a reconnu l'importance de développer un moyen de communication informatique rapide, secret et transnational pour organiser la lutte et éviter la surveillance. C'est grâce à l'esprit d'expérimentation des membres du comité technique pour la programmation informatique et la cryptographie informatisée, ainsi que leur curiosité implacable sur la façon dont les choses sont faites que ceux-ci ont commencé à investir temps et énergie dans la sécurité communicationnelle du mouvement. Cette communication tricontinentale était ancrée dans la conviction que des lignes de communication sécurisées et chiffrées devaient être ouvertes entre les combattant.e.s de la liberté sur le terrain en Afrique du Sud, les recruteurs et recruteuses en Angleterre, aux Pays Bas et au Canada, et les dirigeants en exil en Zambie.

Dès la fin de l'année 1988, plusieurs messages s'échangeaient régulièrement. Les camarades Janet Love et Susan Tshabalala qui opéraient le système depuis l'Afrique du Sud envoyaient des informations sur la réalité du terrain, en plus de communiquer des informations logistiques et organisationnelles. Le système a permis, par exemple, de faire parvenir en Afrique du Sud des publications comme Umsebenzi, le bulletin trimestriel du SACP, Sechaba et Mayibuye, deux bulletins de l'ANC, qui étaient souvent produits à Londres. Désormais, chaque nouveau numéro pouvait être reçu, imprimé et distribué en Afrique du Sud presque au moment même de sa parution en Grande-Bretagne. Il n'était plus nécessaire de faire appel à des messagers pour les livrer depuis la Zambie ou le Royaume-Uni.

Au début du mois de juillet 1990, la police sud-africaine a arrêté deux cadres de l'ANC à Durban et a trouvé en leur possession des disquettes contenant une liste de noms, de lieux de refuge et de numéros de téléphone britanniques. Après cette découverte, d'autres camarades de lutte ont été arrêté.e.s, certain.e.s sont entré.e.s encore plus profondément dans la clandestinité, et les Néerlandais.e.s et les Canadien.ne.s ont fui le pays. Lorsque les combattant.e.s pour la liberté ont été amnistiés quelques mois après leur arrestation et libérés de prison en 1991, les Sud-Africain.e.s exilé.e.s sont revenu.e.s dans le pays et l'Opération Vula a cessé d'exister. De son côté, Tim Jenkin revenu au pays après 13 ans d'exil a commencé à travailler pour l'ANC, mettant en place une infrastructure informatique dans tout le pays à l'approche des élections de 1994. L'objectif de ce nouveau système était de compiler les données de toutes les différentes régions du pays, afin de comprendre les tendances électorales. Une fois l'ANC élu en avril 1994, Jenkin a constitué une équipe chargée de créer et de gérer les sites web des différents ministères et du parlement de l'ANC, d'établir les courriels et de former le personnel à leur utilisation.

Quelles implications pour aujourd'hui?

Quelles sont les leçons à tirer de cette étude de cas qui se penche sur les pratiques de communication et d'organisation par le numérique au service d'un mouvement de libération? De quelle manière certaines des connaissances et des pratiques analogiques et numériques brièvement décrites ci-haut peuvent-elles inspirer les mouvements de justice sociale aujourd'hui? J'explore dans cette dernière section quelques pistes pour alimenter une réflexion sur la relation entre numérique et résistance.

Tout d'abord, force est de constater que la création d'un comité technique au service du mouvement de libération en Afrique du Sud a donné lieu à d'intéressantes pratiques. Un petit groupe d'individus s'est affairé à développer ses habilités techniques pour permettre aux combattant.es de la liberté d'améliorer leur sécurité dans le cadre de l'organisation d'une lutte de libération. Ceci n'est pas sans rappeler la section technique au sein du Front de Libération Nationale (FLN) dont parle Frantz Fanon ([1959]1972) dans « Ici la voix de l'Algérie ». Même constat pour le développement des collectifs technologiques tels que Riseup et Autistici qui ont vu le jour à la fin des années 1990, dans le cadre des mouvements anti-/alter- mondialisation. Ces collectifs avaient (et ont toujours) pour but de fournir des outils de communication autonomes non commerciaux pour que les mouvements sociaux puissent s'organiser en toute sécurité sur des plateformes et des infrastructures dites alternatives.

Plus récemment, des autochtones, des personnes racisées et des féministes/LGBTQIA+ ont non seulement développé des cadres conceptuels forts pour appuyer leurs revendications (tels que la souveraineté des données, l'abolition des données de masse et les infrastructures féministes), mais aussi se sont emparés du numérique pour créer des infrastructures qui leur ressemblent, les représentent et répondent à leurs besoins et ceux de leurs communautés. À titre d'exemple, des féministes ont développé des infrastructures numériques féministes, telles que des serveurs féministes (voir Spideralex dans ce numéro). On peut aussi noter la demande d'abolition des données de masse et de leur partage auprès des communautés noires et sans-statuts, prolongement de l'idée du désinvestissement et

ultimement de l'abolition des services de police, reconnus comme étant anti-noir.e.s, anti-migrant.e.s et anti-pauvres, ainsi que de la surveillance biométrique de masse qui font l'objet de campagnes de mobilisation en Europe (la campagne *Reclaim your Face*), aux États-Unis (*Data4BlackLives*), et en Afrique du Sud (*Rights2Know*). La pluralité de ces initiatives démontre bien l'effervescence de ces projets et leur appui sur des cadres théoriques empreints de la pensée radicale noire, africaine, caribéenne et féministe intersectionnelle, entre autres.

Deuxièmement, comment l'exemple du comité technique de l'ANC complexifie-t-il notre façon de penser la communication et les technologies numériques d'un point de vue résistant? Quels sont les paradoxes qui émergent? Nul doute que cette étude de cas rend visible une tradition de contestation engagée et dynamique dans la manière dont les sud-africain.e.s se sont affairé.e.s à créer des formes de communication analogique et numérique pour faire avancer la lutte de libération. Les connaissances et les artefacts techniques développés ont émergé dans le processus de la lutte et ont été marqués par les circonstances de leur production, c'est-à-dire un développement technologique et communicationnel qui s'ancrait à court et moyen terme dans un contexte d'ingouvernabilité et de déstabilisation du régime en place, et à long terme dans la réalisation d'une émancipation sociopolitique et économique (toujours en cours). Qui plus est, aucun des outils développés par le comité technique n'a servi à concurrencer d'autres nations, ou à acquérir une position dominante sur le marché, mais plutôt à favoriser la libération d'un peuple. Les implications pour la résistance numérique aujourd'hui incluent la production de pratiques et d'outils qui émergent des processus de lutte et non pas d'un schéma directeur; le fait que les collectifs technologiques travaillent au service des mouvements sociaux et non pour leur seule institutionnalisation ou pérennité; et l'importance de s'attarder à la création d'une infrastructure numérique contrôlée par les mouvements de justice sociale dont les paramètres, les critères de développement, le refus de la capitalisation monétaire et les finalités de leur utilisation servent le bien-être des communautés et de leurs luttes. D'ailleurs, aucun des outils développés durant le mouvement anti-apartheid n'a perduré une fois que le régime est tombé. Cependant, et il est important de le mentionner, c'est précisément grâce à leurs expériences avec les technologies de pointe pendant la lutte de libération que l'ANC (et notamment la police, les militaires et l'agence de renseignement sud-africain.e.s aujourd'hui) a fini par comprendre et apprécier le pouvoir des nouvelles technologies, en particulier les technologies de surveillance, dont ils se servent dans l'ère postapartheid pour espionner leur population, en particulier les sans-statuts, les travailleur.euse.s et les étudiant.e.s (Duncan 2018).

Troisièmement, comment une telle étude de cas s'inscrit-elle dans l'histoire des réseaux de communication numérique? Cette pratique du comité technique incluant le développement de son réseau de communication chiffré ajoute de la richesse et une couche de complexité à l'histoire des réseaux de communication. L'expression « Internet de l'ANC » a été utilisée par certaines personnes que j'ai interrogées lors de mes recherches doctorales pour résumer leur compréhension du réseau de communication tel que décrit en début de ce court article. L'idée d'un « Internet de l'ANC » résonne dans notre imaginaire, puisque ce dernier reliait une poignée d'ordinateurs opérés par des combattant.e.s de la liberté situé.e.s sur trois continents (Afrique, Europe et Amérique du Nord). L'expression résonne

aussi bien avec les discussions actuelles sur la pluralité de la signification des termes « souveraineté » technologique, numérique, de données et de réseaux utilisés au sein des mouvements sociaux, des groupes autochtones et des pays comme la Chine et la Russie (Couture et Toupin 2019).

Quatrièmement, qu'elle est la place du « secret radical' » (Birchall 2021) dans les luttes militantes d'hier à aujourd'hui? Comme le montre l'exemple du réseau de communication chiffré, l'opacité numérique obtenue grâce à l'utilisation du chiffrement et le besoin du secret au sein même du mouvement ont été des conditions *sine qua non* de son existence. Que peuvent tirer les mouvements sociaux aujourd'hui de cette pratique dans une période où la transparence à tout prix semble souvent prioritaire? Clare Birchall (2021) suggère que les pratiques des mouvements sociaux aujourd'hui sur le numérique seraient mieux servies par une forme radicale du secret plutôt qu'une forme de transparence radicale (c'est-à-dire de tout publier), puisque les États et les géants du web détiennent un avantage asymétrique en matière de contrôle des données et des infrastructures. En plus, cette posture propose un changement de paradigme qui ne fait pas valoir la protection de la vie privée, posture qui atomise puisqu'elle fait perdre de l'efficacité au mouvement en la renvoyant à la sphère individuelle, mais davantage au droit à l'opacité numérique comme démarche de résistance collective. En dissimulant ce que les mouvements sociaux font sur Internet, ils brouilleraient ainsi les pistes du capitalisme numérique et de surveillance, et pour ce faire amplifieraient la résistance numérique.

Finalement, quels sont les mythes actuels sur la technologie, incluant la résistance par le numérique, qui doivent être démantelés? La croyance selon laquelle la technologie vient de l'Occident, que le monde occidental maîtrise la technologie, et que les technologies numériques (commerciales notamment) ont obligatoirement des capacités émancipatrices et démocratisantes (telles Facebook, Instagram, WhatsApp et Twitter) reste trop répandue. Et ce, malgré le fait que des féministes et des autrices anticoloniales aient démontré que la science et la technologie ont été co-construites, et que la technologie et la société sont mutuellement constituées (Harding 2008; Mavhunga 2015). À cet égard, Sandra Harding (2008) pose la question suivante : quel rôle les sciences et les technologies occidentales ont-elles joué dans l'histoire coloniale, et quel rôle le colonialisme a-t-il joué dans l'histoire des sciences et technologies occidentales? Bien que de nombreuses études aient répondu à ces questions et démontré ses imbrications, nous devons poursuivre nos recherches sur la manière dont les technologies et les infrastructures de communication ont informé et soutenu les luttes de libération nationale, et vice versa. Ce n'est qu'en creusant davantage dans les traditions anticoloniales que nous aurons accès à un ensemble différent de matériaux et d'idées pour réfléchir à la technologie et à la communication numérique. Cela peut se faire en apportant des perspectives anticoloniales et en mobilisant les traditions radicales à la recherche (telles que noires, autochtones, caribéennes, africaines et asiatiques) afin de briser les cycles de silence qui renforcent ces mythes. Remettre en question les histoires que nous avons héritées de la technologie et du numérique nous permettra d'y penser différemment et d'apporter un ensemble d'approches plus riches pour les comprendre. Défaire les mythes et rendre visible les silences est une démarche décoloniale qui donne accès à des récits alternatifs.

Biographie

Sophie Toupin est une chercheuse postdoctorale du Fonds de recherche du Québec – Société et culture (FRQSC) à l'Université d'Amsterdam où elle explore les liens entre féminismes intersectionnels, données et infrastructures numériques. Elle détient un doctorat en communication de l'Université McGill.

Références

Birchall, Clare. 2021. *Radical Secrecy : The Ends of Transparency in Datafied America*. Minneapolis: University of Minnesota Press.

Cherry, Janet. 2012. *Spear of the Nation (Umkhonto Wesizwe) : South Africa's Freedom Fighters, 1960s-1980s*. Athens: Ohio University Press.

Couture, Stéphane et Sophie Toupin. 2019. « What does the notion of “sovereignty” mean when referring to the digital? » *New Media & Society*, 21(10): 2305–2322.

Cronin, Jeremy et Alex Mohubetswane Mashilo. 2017. « Decentring the question of race : Critical reflections on colonialism of a special type », dans : E. Webster et K. Pampallis (Dir.), *The unresolved national question in South Africa: Left though under apartheid and beyond*, pp. 20-41. Johannesburg: Wits University Press.

Duncan, Jane. 2018. *Stopping the spies constructing and resisting the surveillance state in South Africa*. Johannesburg: Wits University Press.

Fanon, Frantz. [1959]1972. *Sociologie d'une révolution (L'an v de la révolution algérienne)*. Paris : F. Maspero.

Harding, Sandra. 2008. *Sciences from below: feminisms, postcolonialities, and modernities*. Durham: Duke University Press.

Lodge, Tom. 2011. *Sharpeville: an apartheid massacre and its consequences*. Oxford: Oxford University Press.

Mavhunga, Clapperton. 2015. « Guerrilla healthcare innovation : creative resilience in Zimbabwe's chimurenga, 1971-1980 », *History and Technology*, 31(3): 295–323.

Sekibakiba Peter Lekgoathi, Tshepo Moloji et Alda Romão Saúde Saíde (eds). 2020. *Guerrilla Radios in Southern Africa: Broadcasters, Technology, Propaganda Wars, and the Armed Struggle*. Lanham: Rowman & Littlefield.

Toupin, Sophie. 2020. « Technically Subversive : Encrypted Communication in the South African National Liberation Struggle ». Thèse de doctorat. Université McGill.

SECTION II
Documents

Mieux comprendre la distinction entre les principes d'équité-diversité-inclusion et les approches de décolonisation-réconciliation-autochtonisation au Québec

Par **Carine Nassif-Gouin, Pierre Picard, Chantal Levesque, Mélanie Boivin et le Dr Samuel Blain**

Ces dix dernières années, plusieurs rapports d'enquête et certains événements tragiques ont mis en lumière la nécessité d'agir rapidement dans la mise en œuvre concrète d'approches et de principes fondamentaux pour guider les politiques de reconnaissance. Dans le cadre d'activités professionnelles quotidiennes, il a fallu interroger le sens et les actions possibles en lien avec les principes d'équité-diversité-inclusion (ÉDI) et les approches de décolonisation-réconciliation-autochtonisation (DRA). Ainsi, lors de la rédaction d'un plan d'action, la conception de programmes éducatifs ou encore le développement de projets dans le secteur de la santé, de nombreuses questions ont été soulevées. Nous proposons de partager notre réflexion qui sous-tend la distinction entre ces principes et ces approches.

Pour bien saisir les enjeux qui sont abordés dans ce texte, il importe au préalable de préciser un certain nombre de définitions conceptuelles. Nous comprenons la **décolonisation** comme étant un processus d'émancipation. Le dictionnaire *Le Petit Robert* précise qu'elle est une action qui permet « d'affranchir ou de s'affranchir d'une autorité, de servitudes ou de préjugés ». L'**autochtonisation** résulte « des efforts conscients [qui] sont mis en œuvre pour intégrer les peuples autochtones, leurs philosophies, leurs connaissances et leurs cultures dans les plans stratégiques, les rôles de gouvernance, l'élaboration et l'examen des programmes d'études, la recherche et le perfectionnement professionnel » (Commission de **Vérité et Réconciliation** du Canada, 2015; Melançon, 2019). En quelques mots, cela réfère au « recadrage de la production de connaissances et à la transmission d'un point de vue autochtone » (Shallard et Carson Kinsella, 2018). La **réconciliation** consiste à établir et à maintenir une relation de respect réciproque entre les peuples autochtones et non autochtones dans ce pays (CCUNESCO, 2019). La **diversité** fait référence à un groupe d'individus qui possèdent des caractéristiques différentes par leur identité, leur origine géographique, culturelle ou religieuse, leur âge, leur sexe, leur genre, leur orientation sexuelle, les limitations physiques ou intellectuelles, leur discipline, etc. L'**équité** réfère à un sentiment ou une perception de justice par rapport à une situation donnée. Elle désigne une démarche pour corriger les désavantages historiques existants entre des groupes. À titre d'exemple, selon l'UNESCO, l'équité entre les sexes signifie un « traitement différencié, visant à rétablir l'équilibre entre les genres, et accordé aux femmes ou aux hommes afin de compenser le déséquilibre historique et social qui les empêche de participer activement et de façon égale au développement de leur société. L'équité est un moyen utilisé afin d'atteindre l'égalité ». Et finalement, l'**inclusion** fait référence à l'action de

mettre en place un environnement respectueux de la diversité qui intègre pleinement tous les membres de la communauté, qui les accompagne et leur offre des mesures de soutien pour favoriser le bien-être et leur accomplissement. C'est un engagement soutenu visant l'accueil, l'intégration, l'accompagnement et le cheminement pour les groupes marginalisés (Réseau interuniversitaire québécois, 2021).

Ainsi, dans le contexte actuel mais aussi à partir de réflexions menées dans le cadre de développement de différents projets de recherche, nous nous sommes questionnés sur la pertinence d'établir une distinction entre les principes d'équité-diversité-inclusion (ÉDI) et les approches de décolonisation-réconciliation-autochtonisation (DRA) et une manière de la justifier. Nous avons retenu quatre raisons pour ce faire :

- 1) Tenir compte du caractère distinctif des droits des Autochtones enchâssés dans la Constitution canadienne de 1982;
- 2) Respecter l'esprit et la lettre des rapports de la Commission Viens (2019) et de la Commission de Vérité et Réconciliation (2015);
- 3) Tenir compte de la volonté des peuples autochtones d'être considérés comme une nation mais en respectant la différence de cadre de référence, ce dernier n'étant pas le même pour les autres minorités non autochtones;
- 4) Respecter l'esprit et la lettre d'une ontologie qui lui est propre et partagée par de nombreux chercheurs.

Le quadruple objectif, présenté précédemment, vise à éviter la confusion entre les peuples autochtones et les autres minorités du Québec et du Canada. Nous proposons dans ce texte de préciser en quoi les minorités autochtones et les minorités non autochtones doivent être considérées de manière distincte. Quelques universités ont également mis de l'avant cette distinction entre ces principes et ces approches (Université Queen's, 2020). Nous avons axé cette distinction à partir de la littérature consacrée aux questions d'ÉDI et de DRA. Précisons qu'il s'agit bien de distinguer pour mieux comprendre ces cadres conceptuels, non pas de les opposer. Pour mieux les appréhender, nous les abordons sous plusieurs aspects : terminologiques, juridiques, sociaux, géographiques ou territoriaux et, enfin, sous l'aspect de la recherche.

Aspects terminologiques

Le vocabulaire adopté dans ce texte est emprunté à celui du lexique de la Commission d'enquête nationale sur les femmes et les filles autochtones disparues et assassinées (ENFFADA) et du rapport de la Commission Viens. Mis en relation avec la littérature consacrée aux minorités, il permet d'établir des distinctions.

Le terme **peuples autochtones** désigne ici toute personne issue des Premières Nations ou Premiers Peuples ainsi que des peuples inuit ou métis et ce, indépendamment de son lieu de résidence et de

son auto-identification. Même si le terme **Premières Nations** est le plus couramment utilisé, aucune définition n'est retenue sur le plan juridique. Les Premières Nations incluent « les Abénakis, les Anishnabek (Algonquins), les Atikamekw Nehirowisiw, les Eeyou (Cris), les Hurons-Wendat, les Innus, les Malécites, les Mi'gmaq, les Mohawks et les Naskapis ».

Par ailleurs, notons que cette terminologie s'inscrit en adéquation avec celle de la *Loi sur les Indiens* reprise par le Secrétariat aux affaires autochtones et par le Service aux Autochtones Canada : toute personne autochtone est un membre des Premières Nations, ou un Métis ou un Inuit. Certains termes à connotation coloniale, tels que les mots « Indien », « bande » et « réserve » sont aussi issus de la terminologie de la *Loi sur les Indiens* et en dépit de leur connotation coloniale, ils sont toujours employés tant sur le plan juridique que celui du langage courant au Québec et au Canada.

Dans ce texte, le terme **minorité** renvoie au respect du droit de toutes les minorités. Rappelons que la diversité est relative à la personne tandis que l'inclusion fait référence à la collectivité. Enfin, la littérature distingue les principes d'ÉDI, lesquels font référence au respect de tous et toutes, peu importe leur provenance (Potvin, 2014). Ces principes peuvent être comparés aux approches de DRA, mais il faut veiller à ne pas les confondre (Université Queen's, 2020). Dans le cadre de projets développés en partenariat avec des personnes et des communautés autochtones, certaines mesures doivent être respectées. Toujours selon la littérature, les précautions et les mesures à prendre reposent sur des cadres de référence et sur des paradigmes spécifiques (Martin et Mirraoopa, 2003; Weber-Pillwax, 2001).

Aspects juridiques

Le respect des peuples et la reconnaissance de leurs droits sont principalement le fait des droits et des normes d'un État et de ses collectivités. La problématique juridique relative aux minorités et aux peuples autochtones est mise en œuvre à partir d'un corpus de textes normatifs distincts. Le droit des peuples autochtones est défini par des textes juridiques spécifiques.

Au niveau international, deux textes font office de référence. Tout d'abord la Déclaration des Nations Unies sur les minorités (1992). Le gouvernement fédéral canadien a été l'un des premiers à s'y conformer en adoptant une loi sur l'égalité en matière d'emploi, pour remédier à la situation défavorable dont sont victimes quatre groupes sociaux définis : « les femmes, les Autochtones, les personnes handicapées, et les membres des minorités visibles ». Ensuite, la Déclaration des Nations Unies sur les droits des peuples autochtones (2007). Rappelons que lors du vote portant sur cette déclaration, le Canada a été l'un des quatre pays à s'y être opposés. Ce n'est qu'en 2016 que le Canada a finalement soutenu la Déclaration et a déposé un projet de loi pour sa mise en œuvre. Il aura donc fallu plusieurs années avant que le Canada accepte l'idée que les peuples autochtones doivent être considérés comme une minorité ayant des droits bien distincts et particuliers.

Au Canada, l'article 35 de la *Loi constitutionnelle* de 1982 reconnaît expressément les droits, issus de traités, des peuples autochtones comme les droits constitutionnels ancestraux, incluant les droits existants issus d'accords sur les revendications territoriales. La *Loi sur les Indiens* de 1876 régit tous les aspects de la vie des Premières Nations. Plusieurs projets de loi ont permis d'amender la loi de 1876 pour accorder un pouvoir accru « *aux bandes indiennes de régir leurs affaires internes* » (Projet de loi C-31, 1985) ou encore « *pour rétablir le statut d'Indien aux femmes* ». La *Loi sur l'équité entre les sexes* relativement à l'inscription au registre des Indiens en est un exemple (Projet de loi C-3, 2010).

Ces dernières années, les approches en DRA ont été développées du fait des rapports de commissions d'enquête tenues au Canada et au Québec.

La Commission de *Vérité et réconciliation* (CVR, 2008-2015) avait pour mandat de contribuer à la vérité, à la guérison et à la réconciliation liées aux conséquences de la mise en œuvre de politiques d'assimilation et d'évangélisation à l'échelle du Canada. L'une des décisions prises par les gouvernements avait été de forcer les enfants autochtones à vivre dans des foyers et des résidences religieux, lieux regroupés sous le terme générique de *pensionnats* (CVR, Annexe N, 2018). Rappelons que ces *pensionnats* ont été institutionnalisés dans les années 1820 jusqu'aux années 1990, le dernier ayant fermé ses portes en 1996. Les 94 appels à l'action réclament des stratégies conjointes pour combler spécifiquement les écarts en matière d'éducation, de santé et de justice. Cette commission distingue le droit des minorités des droits des peuples autochtones (OHCHR, 2010).

L'Enquête nationale sur les femmes et les filles autochtones disparues et assassinées (ENFFADA, 2018) avait, quant à elle, pour mandat de rendre compte de la conduite des services policiers dans 14 juridictions fédérales, provinciales et territoriales au Canada ainsi que de faire état des pratiques racistes et discriminatoires envers les femmes et les filles autochtones. Parmi les recommandations proposées, on demande que des plans d'action qui touchent l'éducation, la santé, l'emploi, la sécurité et les soins de santé soient déployés.

Au Québec, la Commission *Viens* (2019) avait pour mandat d'examiner la discrimination et le racisme au sein des services publics, y compris les soins de santé, la protection de la jeunesse, les services correctionnels, de justice et de police. Cette commission a proposé des mesures pour prévenir et éliminer toutes formes de violences, de mesures discriminatoires et de traitements différents dont les peuples autochtones sont victimes.

Les trois rapports ont un point commun : ils démontrent que l'une des sources de discrimination et d'inégalité est le résultat de pratiques, de normes, de lois et de politiques toujours en place tant sur le plan communautaire qu'aux différents paliers de gouvernement. Comparativement aux minorités, cette distinction est principalement due au fait que les peuples autochtones entretiennent une relation étroite avec leurs territoires et la terre de même qu'avec leurs traditions ancestrales et spirituelles. Cette distinction souligne une revendication propre aux peuples autochtones, soit **la reconnaissance**

de leurs droits sur la terre et leurs ressources, de leur droit à l'autodétermination, ainsi que de leur droit de sortir de l'état de minorité induite par la loi de 1876. La Déclaration des Nations Unies sur les droits des peuples autochtones précise que les États doivent se concerter et coopérer avec les peuples autochtones afin d'obtenir leur consentement préalable, donné librement et en connaissance de cause, avant d'entreprendre des activités de développement susceptibles d'avoir des incidences sur eux. Les peuples autochtones demandent une relation basée sur la coexistence et non pas sur l'assimilation ou l'inclusion.

Aspects sociaux

Selon les audiences de la Commission de Vérité et Réconciliation, plus de 150 000 enfants des Premières Nations, des Inuits et des Métis ont été forcés de fréquenter les pensionnats indiens. Miller (2012) précise qu'en 1998, « *Le gouvernement du Canada a reconnu que le système des écoles résidentielles [pensionnats] a causé des douleurs et des souffrances personnelles qui se font encore sentir aujourd'hui dans les collectivités autochtones* ». Les sévices subis dans les pensionnats de 1880 à 1996 ont été dévoilés et consignés (enlèvement aux familles autochtones, malnutrition, violences physiques et sexuelles, tombes non marquées, etc.). Le processus de réconciliation ne concerne pas seulement la reconnaissance et la réparation des sévices causés aux peuples autochtones. La CVR a également demandé à ce que toutes les institutions soient fondamentalement restructurées afin que les systèmes et les structures coloniales soient abolis à tous les niveaux de la société canadienne. La Commission a insisté sur le fait que les peuples autochtones ne sont pas seulement des victimes mais que leurs droits issus de traités et de conventions, de droits constitutionnels et de droits de la personne doivent être respectés. Sans la reconnaissance de cette double vérité, il ne peut y avoir de réconciliation entre les Canadiens autochtones et non autochtones. « *La réconciliation ne vise pas uniquement à fermer un triste chapitre du passé du Canada, mais également à ouvrir de nouvelles voies de guérison basées sur la vérité et la justice.* » (Rapport final de la CVR, vol. 6, p. 7).

La CVR met un accent particulier sur le rôle des peuples autochtones dans le processus de la réconciliation :

Un élément essentiel de ce processus consiste à réparer le lien de confiance en présentant des excuses, en accordant des réparations individuelles et collectives, et en concrétisant des actions qui témoignent de véritables changements sociétaux. Pour établir des relations respectueuses, il faut également revitaliser le droit et les traditions juridiques autochtones. Il est important que tous les Canadiens comprennent comment les méthodes traditionnelles des Premières Nations, des Inuits et des Métis en matière de résolution des conflits, de réparation des torts et de rétablissement des liens peuvent éclairer le processus de réconciliation [...]. Ces traditions et ces pratiques constituent le fondement du droit autochtone. Elles sont sources de sagesse et contiennent des conseils pratiques pour passer à l'étape de la réconciliation dans ce pays. (Rapport final de la CVR, vol. 6, p. 11-12)

La CVR a conclu que :

Même si la Commission a été un catalyseur pour approfondir notre sensibilisation à la signification et au potentiel de la réconciliation, de nombreuses têtes, mains et cœurs devront travailler ensemble, à tous les niveaux de la société, pour maintenir cet élan au cours des années à venir. Il faudra également une volonté politique soutenue avec tous les paliers de gouvernement et des ressources matérielles concertées [...]. Les Autochtones ont une importante contribution à faire pour la réconciliation. Leurs systèmes de savoir, leurs histoires orales, leurs lois et leurs liens avec la terre ont éclairé de manière vitale le processus de réconciliation jusqu'à ce jour, et sont des facteurs essentiels pour que le processus progresse de façon continue. (Rapport final de la CVR, vol. 6, p. 4)

Ainsi, selon le rapport de la CVR, nous avons le devoir de prendre connaissance de ses recommandations et reconnaître les effets de la colonisation sur les structures et la relation avec les peuples autochtones qui ont causé des douleurs et souffrances transgénérationnelles. Précisons que les principes d'équité-diversité-inclusion ne sont pas mutuellement exclusifs des approches de décolonisation-réconciliation-autochtonisation. Cependant, les principes d'ÉDI sont mis en œuvre grâce à des approches distinctes (interculturelle, multiculturelle, théorie critique anti-raciste) qui sous-tendent des principes d'action ethnoculturelle, religieuse et linguistique, fondés sur le respect du cadre démocratique (Potvin, 2014).

De plus, pour faciliter la mise en œuvre des approches DRA notamment en éducation et en santé, plusieurs fondements et principes ont été développés à partir de situations fondées sur une réalité vécue par les peuples autochtones.

Dans une première étape, la DRA s'est traduite par la mise en place de perspectives du double regard ou *Two-Eyed Seeing* ou encore *Etuaptmumk* en langue Mikma'q. Cette perspective propose l'intégration de la perspective autochtone à toutes les sphères de la vie occidentale. Selon l'aîné Mikma'q, Albert Marshall, il s'agit de la faculté qu'ont les peuples autochtones de voir la vie en toute chose en l'associant aux concepts occidentaux du savoir (Bartlett et al., 2012; Hatcher et al., 2009).

Soulignons également le **principe de Jordan** qui vise à ce que tous les enfants des Premières Nations vivant au Canada aient accès aux services de santé en passant par l'offre de services de santé ou le soutien adéquat. Ce principe a été instauré en mémoire de Jordan River Anderson, un jeune garçon de la Nation des Cris de Norway House au Manitoba, décédé seul, à la suite des conflits entre les paliers gouvernementaux quant à la responsabilité de l'offre de services (Groupe de travail sur le principe de Jordan, 2015).

Finalement, nous évoquons le **principe de Joyce** qui vise à reconnaître la discrimination systémique dont sont victimes, au Québec et au Canada, les Premières Nations et les Inuits dans leurs relations avec les services publics et, principalement, en matière de santé et des services sociaux. Ce principe a été instauré en mémoire de Joyce Echaquan, dont le décès est survenu le 28 septembre 2020 au Centre hospitalier de Joliette dans la région de Lanaudière au Québec, près de la communauté Atikamekw de Manawan (Conseil des Atikamekw de Manawan et le Conseil de la Nation Atikamekw, 2020).

Finalement, le Centre de collaboration nationale de la santé autochtone du gouvernement fédéral a décrit des **déterminants sociaux de la santé** particuliers aux personnes et aux communautés autochtones. Les types de déterminants de la santé, et la manière de les présenter, diffèrent de ceux proposés par la Charte d'Ottawa. Bien que la Charte d'Ottawa soit le résultat d'une concertation internationale sur les nouvelles démarches de promotion de la santé, définie comme une ressource de la vie quotidienne et non plus comme un but en soit, elle ne s'applique pas à toutes et à tous. En effet, elle énonce même le principe selon lequel il faut tenir compte des conditions sociales et économiques, et donc des conditions de la société dans laquelle on vit. Ainsi, trois niveaux de déterminants sont retenus lorsqu'il est question de la santé et des inégalités de santé des personnes et des communautés autochtones – **niveau proximal** (comportements de santé, environnements physiques, emploi et revenu, éducation, insécurité alimentaire), **niveau intermédiaire** (système de santé, système d'éducation, infrastructure, ressources et capacités communautaires, continuité culturelle, gestion de l'environnement) et **niveau distal** (colonialisme, racisme et exclusion sociale, autodétermination) (Loppie Reading et Wien, 2009). Bien que les principes d'EDI s'appliquent à tous et toutes, les déterminants sociaux de la santé ont spécifiquement été adaptés aux approches de la DRA.

Aspects géographiques ou territorial

Les minorités ne disposent ou ne recherchent pas nécessairement d'assise ou d'implantation territoriale liées à leurs relations ancestrales, contrairement aux peuples autochtones (art. 35 de la loi constitutionnelle de 1982). Elles n'ont pas de racines territoriales canadiennes ou québécoises. Cet ancrage, en plus d'être territorial, est aussi culturel et social. Il traduit le processus de transmission des traditions ancestrales, ce qui inclut des relations respectueuses avec la vie végétale, animale, terrestre et aquatique. La question du rapport historique des peuples autochtones est étroitement liée à leurs territoires, ou avec le territoire dans lequel ils vivent aujourd'hui (Desbiens et Hirt, 2012 ; Dufour, 1993). Les revendications de terres en litige et de l'autonomie gouvernementale soutiennent donc la distinction entre communautés et minorités (Koubi et Schulte-Tenckhoff, 2000). Une confusion entre les deux fragilise la reconnaissance des droits particuliers reconnus aux peuples autochtones et pourrait même remettre en question la réconciliation. En effet, cette confusion pourrait apparaître comme étant une stratégie en vue d'effacer à nouveau leurs particularités et leur relation au territoire. Or, comme Koubi et Schulte-Tenckhoff le précisent : « paradoxalement, la propension à l'uniformisation du traitement juridique des peuples autochtones et des minorités par les droits de l'Homme a constitué la base, voire les fondements d'une dissociation entre les uns et les autres ».

Aspects de la recherche

Le chapitre 9 de l'Éthique de la recherche avec les êtres humains (Groupe en éthique de la recherche, 2018) est basé sur la réciprocité entre les communautés autochtones et la communauté de la recherche. Le chapitre 9 sur la recherche impliquant les Premières Nations, les Inuits et les Métis du Canada permet de préserver et de gérer leurs connaissances collectives et l'ensemble des données qui proviennent de

leurs communautés. Par ailleurs, les Premières Nations ont le contrôle sur l'accès et la propriété des processus de collecte de données et sur la façon dont elles peuvent être utilisées (APNQL, 2014). Le centre de gouvernance de l'information des Premières Nations est détenteur du respect des principes de propriété, de contrôle, d'accès et de possession (PCAP®) des données (Centre de gouvernance de l'information des Premières Nations, 2014).

Conclusion

Farget (2010) rappelle dans sa thèse que la notion de minorité mouvante est tributaire des stratégies politiques identitaires définies par l'État canadien. Cette affirmation est fondamentale pour comprendre ce qui distingue les minorités des peuples autochtones. Selon la littérature, une approche englobante serait interprétée comme une volonté de favoriser les pratiques coloniales et oppressives, consolidée par une politique d'acculturation et d'assimilation, ainsi que la perpétuation d'une non-reconnaissance territoriale. Une telle approche englobante interrogerait à nouveau plusieurs tentatives d'assimilation au moyen des pratiques étatiques et institutionnelles. En conclusion, de nombreux textes scientifiques et législatifs soulignent la distinction entre les principes d'équité-diversité-inclusion (ÉDI) et les approches de décolonisation-réconciliation-autochtonisation (DRA); nous avons donc la possibilité de les retenir pour fonder nos décisions.

Biographies

Carine Nassif-Gouin est doctorante en sciences de l'éducation de l'Université de Montréal, ainsi que responsable du Certificat en coopération et solidarité internationales et du programme ACCES-FEP de l'Université de Montréal.

Pierre Picard est membre de la nation huronne-wendate et dirige depuis plusieurs années le Groupe de recherche et d'interventions psychosociales en milieu autochtone (GRIPMA).

Chantal Levesque est responsable du certificat en santé publique, du certificat en gestion des services de santé et des services sociaux et du certificat en intervention psychoéducative de la Faculté de l'éducation permanente de l'Université de Montréal.

Mélanie Boivin est la directrice générale du Centre d'amitié autochtone du Lac-Saint-Jean.

Le Dr Samuel Blain est médecin de famille, médecin conseil en santé publique et professeur adjoint de clinique au Département de médecine de famille et de médecine d'urgence à la Faculté de médecine de l'Université de Montréal.

Références

Assemblée des Premières Nations du Québec-Labrador – APNQL. 2014. Protocole de Recherche des Premières Nations au Québec et du Labrador. <https://cerpe.uqam.ca/wp-content/uploads/sites/29/2016/08/Protocole-de-recherche-des-Premieres-Nations-au-Quebec-Labrador-2014.pdf>

Assemblée générale de l'Organisation des Nations Unies. 2007. Déclaration des Nations Unies sur les droits des peuples autochtones. A/61/L.67 et Add.1, 61/295.

Bartlett, Cheryl, Albert Marshall et Murdena Marshall. 2012. « Two-Eyed seeing and other Lessons Learned within a co-learning journey of bringing together indigenous and mainstream knowledges and ways of knowing », *Journal of Environmental Studies and Sciences*. <http://www.integrativescience.ca/uploads/articles/2012-Bartlett-Marshall-Integrative-Science-Two-Eyed-Seeing-JESS.pdf>.

Centre de gouvernance de l'information des Premières Nations, Ownership, Control, Access and Possession (OCAP™). 2014. *The Path to First Nations Information Governance*. <https://fnigc.ca/fr/les-principes-de-pcap-des-premieres-nations/>

Commission canadienne pour l'UNESCO. 2019. *La réconciliation avec les peuples autochtones : une approche holistique*. Ottawa : Ontario.

Commission de « vérité et réconciliation » du Canada. 2015. *Ce que nous avons retenu : les principes de la vérité et de la réconciliation*. <http://publications.gc.ca/site/fra/9.800283/publication.html>

Commission de « vérité et réconciliation » du Canada. 2015. *Honorer la vérité, réconcilier pour l'avenir : sommaire du rapport final de la commission de vérité et réconciliation du Canada*. <http://publications.gc.ca/site/fra/9.814357/publication.html>

Commission d'enquête sur les relations entre les autochtones et certains services publics ou Commission Viens. 2019. *Commission d'enquête sur les relations entre les autochtones et certains services publics : écoute, réconciliation et progrès : rapport final*. Québec : Commission d'enquête sur les relations entre les autochtones et certains services publics. <http://www.bibliotheque.assnat.qc.ca/guides/fr/les-commissions-d-enquete-au-quebec-depuis-1867/7738-commission-viens>

Conseil des Atikamekw de Manawan et le Conseil de la Nation Atikamekw. 2020. *Principe de Joyce*. https://www.atikamekwsipi.com/public/images/wbr/uploads/telechargement/Doc_Principe-de-Joyce.pdf

Desbiens, Caroline et Irène Hirt. 2012. « Les Autochtones au Canada : espaces et peuples en mutation », *L'Information géographique* 4(4), 29-46. <https://doi.org/10.3917/lig.764.0029>

Dufour, Jules. 1993. « Les revendications territoriales des peuples autochtones au Québec », *Cahiers de géographie du Québec* 37 (101): 263–290. <https://doi.org/10.7202/022345ar>

Farget, Doris. 2010. « Le droit au respect des modes de vie minoritaires et autochtones dans les contentieux internationaux des droits de l'Homme ». Thèse de Doctorat. Université de Montréal et Université Aix-Marseille 3. https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/bitstream/handle/1866/4518/Farget_Doris_L_2010_thesepdf

Gouvernement du Canada. 2018. Enquête nationale sur les femmes et les filles autochtones disparues et assassinées – Lexique terminologique. Ottawa: ENFFADA. <https://www.mmiwg-ffada.ca/wp-content/uploads/2018/05/lexicon-of-terminology.pdf>

Groupe de travail sur le Principe de Jordan. 2015. Sans déni, délai ou interruption : veiller à ce que les enfants des Premières Nations bénéficient de services équitables par l'entremise du Principe de Jordan. Ottawa (Ontario) : Assemblée des Premières Nations. https://www.afn.ca/uploads/files/jordans_principe-report-fr.pdf

Groupe en éthique de la recherche. 2018. La recherche visant les Premières Nations, les Inuits ou les Métis du Canada. EPTC 2 – Chapitre 9. Ottawa : Gouvernement du Canada. https://ethics.gc.ca/fra/tcps2-epc2_2018_chapter9-chapitre9.html

Hatcher, Annamarie, Cheryl Bartlett, Albert Marshall et Murdena Marshall. 2009. « Two-Eyed Seeing in the Classroom Environment: Concepts, Approaches, and Challenges ». *Canadian Journal of Science, Mathematics and Technology Education* 9(3), 141–53.

OHCHR / Haut-Commissariat aux droits de l'homme des Nations Unies. 2010. Normes internationales et indication pour leur mise en œuvre. HR/PUB/10/3, New York/Genève. https://www.ohchr.org/Documents/Publications/MinorityRights_fr.pdf

Koubi, Geneviève et Isabelle Schulte-Tenckhoff. 2000. « “Peuple autochtone” et “minorité” dans les discours juridiques : imbrications et dissociations », *Revue interdisciplinaire d'études juridiques*. <https://doi.org/10.3917/riej.045.0001>

Loi constitutionnelle de 1982, Partie II, art. 35(2) comprend la définition suivante : « Dans la présente loi, « peuples autochtones du Canada » s'entend notamment des Indiens, des Inuits et des Métis du Canada.

Loppie Reading, Charlotte, et Fred Wien. 2009. *Health Inequalities and Social Determinants of Aboriginal Peoples' Health*. Centre de collaboration nationale de la santé autochtone Prince Goerge : Agence de santé publique du Canada.

Martin, Karen et Booran Mirraboopa. 2003. « Ways of Knowing, Being and Doing: a Theoretical Framework and Methods for Indigenous and Indigenist Research », *Journal of Australian Studies* 27(16): 203-214. <https://www.tandfonline.com/doi/abs/10.1080/14443050309387838>

Melançon, Jérôme. 2019. « L'autochtonisation comme pratique émancipatrice – Les communautés francophones devant l'urgence de la réconciliation », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest* 31(1): 43–68. <https://doi.org/10.7202/1059125ar>

Miller, James R. 2012. *Pensionnats indiens au Canada*. Dans : *The Canadian Encyclopedia*, article publié en 2012 et révisé en 2020. <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/pensionnats>

Potvin, Maryse. 2014. « Diversité ethnique et éducation inclusive : fondements et perspectives », *Éducation et sociétés* 1(1): 185-202.

Queens' University. (2020). *Yakwanastahente'ha Aankenjigemi – Extending the Rafters: Truth and SLexique Report. OII 2020 Report. Year Three, September 2020*. www.queensu.ca/indigenous

Réseau interuniversitaire québécois. 2021. *Les principaux concepts de la formation Introduction à l'équité, la diversité et l'inclusion en enseignement supérieur et en recherche : quoi et pourquoi?*. <https://rqedi.com/edi-101-2/>

Shallard, Maria et Seán Carson Kinsella. 2018. *Indigenizing CACUSS: A Conversation about Moving Forward* ». *Communiqué* 18(2): 9-10.

Weber-Pillwax, Cora. 2001. « What is Indigenous Research? », *Canadian Journal of Native Education* 25(2): 166-174.

L'université postlibérale. L'institutionnalisation de la vérissimilitude

Par Laurence McFalls

L'université n'a jamais été à la hauteur de la vision idéalisée qu'elle projette d'elle-même. Cet idéal d'un haut lieu du savoir où le jeu libre, équitable et désintéressé des idées, des faits et de la raison qui nous permettraient collectivement de nous rapprocher d'une certaine vérité, sinon de la vérité certaine, s'est toujours fait gruger par des ambitions individuelles, des lourdeurs administratives, des interventions politiques et des préjugés idéologiques pour ne nommer que ces sources d'interférence. Dans sa célèbre conférence « *Wissenschaft als Beruf* » de 1917,¹ Max Weber décrit déjà la prolétarianisation du métier du savant, le caractère inhabituellement « arbitraire » de son avancement professionnel, le « grand nombre de médiocres [qui] jouent incontestablement un rôle considérable dans les universités », et la perversité des décisions prises collectivement, aussi collégiales qu'elles puissent être. Après cette douche froide de réalisme, Weber continuait de décourager son public d'aspirants-savants en leur faisant comprendre que la science ne leur fournirait pas la clef du sens de la vie, que l'établissement d'une vérité était vite dépassé, et que la connaissance réflexive ne recéait de la vérité que pour ceux qui la valorisent. Ainsi, seuls ceux dotés d'une forte volonté de savoir et d'une bonne capacité d'autocritique jouissaient, pour Weber, de la vocation de savant.

Un siècle plus tard, le métier et la vocation de savant ne s'exercent pas dans de meilleures conditions. Dans des circonstances de surspécialisation et d'hypertechnicisation au point de favoriser l'idiotie savante, les conditions matérielles et institutionnelles du travail scientifique produisent encore plus de contraintes, d'arbitraire et de conséquences non intentionnelles qu'à l'époque de Weber. Mais, pis encore, la motivation intrinsèque de la recherche scientifique – la quête (sans fin) de la vérité – n'est plus l'idéal de l'institution universitaire censée encadrer la production, la critique et la dissémination des savoirs prétendant à une certaine vérité.

Le travestissement de la mission universitaire à propos duquel je veux écrire ici n'est pas celui de la perversion de ses idéaux par la pratique imparfaite, ni celui de la marchandisation néolibérale du savoir, ni encore celui de la rectitude politique qui veut subordonner le savoir scientifique à d'autres valeurs. Ceux-ci sont sérieux et intenses, mais pas du tout nouveaux. Dans sa conférence de 1917 comme dans toute son œuvre, Weber cherchait à bannir les arguments politiques des raisonnements scientifiques,

¹ Traduit en français sous le titre « Le métier et la vocation de savant » (et moins complètement « Science as a Vocation » en anglais) l'intitulé en allemand renvoie de fait à l'analyse que Weber, dans *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, fait du concept de *Beruf* attribué à Martin Luther et de son rôle dans la généalogie de l'ascèse intramondaine puisque « *Beruf* » veut dire à la fois vocation et métier, ou encore « profession », qui a aussi une connotation religieuse ou de croyance.

tout en reconnaissant le rôle des orientations de valeur dans la définition des problématiques et des outils conceptuels de la recherche. En même temps, il regrettait que « les grands instituts de science et de médecine [soient] devenus des entreprises du “capitalisme d’État” ». Cependant, il reconnaissait que la forme de la propriété des entreprises de production du savoir ne changerait rien à la logique bureaucratique et rationalisée de l’accumulation spécialisée des connaissances. Ainsi prétendrait-il probablement que la privatisation (ou patrimonialisation) actuelle des produits et des processus du travail universitaire, largement étatisés pendant le dernier siècle, aurait aussi peu de conséquences fondamentales que la socialisation des moyens de production capitaliste. Resterait intouchée la logique de la recherche systématique et effrénée, voire tragiquement absurde, de la productivité toujours accrue qu’elle soit du capital ou du savoir, à réinvestir et à renouveler.

Ce que Weber n’a pourtant pas anticipé, c’est que la science moderne, comme le capitalisme, se détache de ses fondements rationnels. La recherche systématique et sans fin de la vérité, notamment sous sa forme institutionnalisée par excellence qu’est l’université moderne, abandonne l’objectif (fuyant) de la vérité en faveur de ce que j’appelle la *vérisimilitude*. Avant d’esquisser les conditions historiques et théoriques de cette rupture épistémologique qui a vidé l’université de sa mission propre, je débiterai, à l’instar de Weber en 1917, par les conditions matérielles et institutionnelles du travail universitaire telles que je les ai vécues.

La néolibéralisation de l’université

Au début de mes études doctorales dans les années 1980, les perspectives de décrocher un poste de professeur menant à la permanence étaient, disait-on, bonnes. Ma diplomation devait coïncider avec une vague de départs à la retraite des professeurs engagés dans les années 1960 et 1970, soit durant la période d’investissement massif de l’État-providence technocrate dans l’éducation postsecondaire pour absorber les *baby-boomers*. Mon optimisme professionnel ne me permettait pas de prévoir les coups durs du néolibéralisme et sa volonté de démanteler l’État-providence. Jusqu’à aujourd’hui, la grande ouverture du marché de l’emploi professoral se fait encore attendre (contrairement à celui des gestionnaires universitaires...). Ainsi, je me considère comme l’un des « derniers des Mohicans » (si j’ose m’approprier le terme) pour avoir quand même pu mener une carrière universitaire de recherche et d’enseignement plutôt libres grâce à la sécurité d’emploi. Une telle carrière n’existe plus que dans l’imaginaire idéal-typique qui trompe et déçoit encore quelques jeunes mal conseillés. Durant les années 1990, nous subissons l’austérité budgétaire et les coupures de postes ainsi que l’augmentation des charges de travail. En effet, nous devons accueillir de plus en plus de clientèles étudiantes (ce dernier mot n’ayant pas encore été largué), toujours dans l’espoir qu’il y aurait un retour à la « normale » une fois la thérapie de choc passée.

Je ne me suis rendu compte de la dégradation de mes conditions de travail à l’université qu’après une année sabbatique et une autre année de congé sans solde consacrées à ma famille, à la recherche libre et à la rédaction de deux livres. À mon retour, la première et dernière grève professorale de l’histoire

de l'Université de Montréal m'a donné l'occasion de m'engager fortement dans mon syndicat – tout compte fait, une action d'arrière-garde noble mais vouée à l'échec – et de m'impliquer dans la politique universitaire – une action encore plus futile, ingrate et surtout dégradante. Je n'entrerai pas dans le détail de ces mauvaises expériences qui me poussent à prendre ma retraite le plus tôt possible. Elles m'ont cependant permis de connaître le fonctionnement de l'institution mieux que la plupart des collègues qui, à juste titre, préfèrent s'illusionner que le cadre institutionnel n'a pas d'incidence sur leurs recherches et enseignements. J'ai aussi nourri cette illusion en me lançant simultanément dans de grands projets de recherche et de formation internationaux et bien subventionnés, participant ainsi moi-même de l'intérieur à la stratégie néolibérale de l'université désormais mondialisée et entrepreneuriale.

Il m'arrive parfois d'être presque nostalgique de cette période de l'université néolibérale. Bien que destructrice et hypocrite, le néolibéralisme dans son versant universitaire maintenait encore la mission de la production scientifique rationnelle. Après tout, la précarisation du corps professoral visait à l'inciter à faire plus avec moins, à chercher de nouveaux partenaires ainsi que de nouvelles clientèles, à produire non seulement des efficiences et des économies d'échelle, mais aussi de nouveaux objets de recherche. Durant les années 2000, sous l'administration de l'avant-dernier recteur, la direction exigeait que pour recevoir des moyens supplémentaires il fallût d'abord faire preuve de résultats, le tout sans compter ses heures. Par exemple, mon département a donc dû tripler sa « clientèle » avant de récupérer les postes de professeur et de personnel de soutien perdus. Entre-temps, les professeurs s'étaient habitués à leur nouveau statut de « prolétaire » et à leur travail scientifique ultraspécialisé. Ils étaient devenus des « entrepreneurs » qui devaient s'occuper de vraiment tout !

Sous le dernier rectorat, un virage s'est pris si graduellement que j'ai tardé à me rendre compte que l'université avait délaissé le néolibéralisme pour quelque chose d'encore pire. Comme dans la société englobante, le discours de l'austérité et la pratique de la précarité planifiée comme technique de culture de la « résilience » (terme sur lequel je reviendrai) n'ont pas disparu. On ne parle plus de travailler plus avec moins de ressources – peut-être parce que le discours a déjà été intériorisé par tous. Le nouveau discours est celui de la qualité, ou plutôt de la promotion de la qualité parce que la qualité en question n'est pas celle de la production universitaire, mais de son *image*. Le succès de l'entreprise universitaire se mesure désormais par son *ranking*. Certes, les grandes découvertes, les contributions à l'avancement des connaissances et leur diffusion comptent quelque part dans ces divers schèmes de *ranking*, dont la légitimité ne repose pas sur la validité des critères choisis, mais bien sûr la volonté des directions des universités de se prêter au jeu. Noyés dans des critères surtout subjectifs tels que la réputation, la visibilité ou l'expérience étudiante, la recherche et l'enseignement sont subordonnés aux impératifs d'une stratégie de marketing dictée, de préférence, par des consultants externes à l'université.

Ce passage de l'université du monde des connaissances au monde des apparences n'est ni superficiel ni anecdotique. Il est fondamental et catastrophique. Du moins, c'est ce que je compte argumenter le plus brièvement possible en faisant appel à mes recherches et réflexions sur le néolibéralisme et son glissement en tant que discours et mode de gouvernement vers ce que j'appelle le postlibéralisme.

Pour comprendre le triste sort de l'université actuelle, il faut situer l'université de recherche moderne dans le contexte de l'histoire du libéralisme, qu'il faut à son tour saisir comme étant beaucoup plus qu'une doctrine ou une idéologie politique et économique. Suivant et extrapolant à partir de l'analyse du libéralisme et du néolibéralisme que Michel Foucault a proposée dans ses cours au Collège de France pendant la deuxième moitié des années 1970, j'ai développé, en collaboration avec ma collègue anthropologue Mariella Pandolfi, une interprétation du libéralisme sous ses formes classique, néo- et post- comme un mode de vie complet, une formation discursive, ou encore un dispositif. Peu importe l'étiquette, nous prétendons que le libéralisme revêt à la fois un régime de vérité, une forme de subjectivité et un mode de gouvernement. Ceux-ci comprennent en quelque sorte les germes de leur propre destruction.

Genèse du postlibéralisme

Alors que Foucault a développé son analyse de « l'art libéral de gouverner » à travers la gestion « biopolitique » des populations à la fin des années 1970, sa réflexion sur le lien entre le libéralisme, la vérité (scientifique) et la subjectivité remonte au moins jusqu'à son ouvrage programmatique de 1966 : *Les mots et les choses*. Il débute son livre sur les ruptures épistémiques de la pensée occidentale depuis la Renaissance avec l'analyse du tableau *Las meninas* de Velazquez (1656), un « portrait » du roi et de la reine d'Espagne dans lequel le couple souverain occupe l'espace hors tableau où se trouve le spectateur. Foucault illustre ainsi comment l'épistémè de la représentation de l'âge classique, en rupture avec l'épistémè précédente de la ressemblance, établit l'autorité politique, absolutiste en l'occurrence, sur la raison pure du sujet pensant, capable de déduire à la Hobbes la nécessité de céder ses droits naturels au souverain. À la fin du XVIIIe siècle, la révolution épistémique (entre autres kantienne, avec sa *Critique de la raison pure*) amena le relativisme, le probabilisme et l'empirisme comme fondements de la « véridiction » (ou la possibilité de « dire-vrai » à propos d'une partie de la réalité empirique à partir d'un cadre particulier de connaissance) de ce que Foucault appelle l'épistémè des sciences de l'homme. La vérité se retrouvait désormais en dehors du sujet pensant dans des lois naturelles, y compris celle de la linguistique, de la biologie et de l'économie politique. Ainsi, la critique libérale du pouvoir absolutiste invoquait les limites externes au pouvoir gouvernemental, dont notamment celle du marché comme lieu de véridiction des prix et donc de l'allocation efficace des ressources indépendant de la volonté des agents, y compris le souverain. À la place de l'ambition absolutiste de contrôler tout un chacun par la juridiction sans limites du souverain, le libéralisme proposait un gouvernement limité et indirect par des incitations susceptibles, avec une probabilité plus ou moins prévisible, de pousser des sujets intéressés et calculateurs à agir de telle ou telle manière de leur propre gré.

On comprendra vite que l'université de recherche moderne a été à la fois le fruit de la nouvelle épistémè des sciences de l'homme et un instrument important de la « gouvernementalité » libérale. Si l'université prémoderne avait la mission de conserver, développer et transmettre des sciences dogmatiques comme la théologie, le droit et la philosophie et des arts pratiques comme la médecine et le caméralisme, l'université de recherche moderne a connu le foisonnement de disciplines

empiriques ayant chacune ses objets et ses méthodes particuliers. Le découpage à l'infini de la réalité observable de différentes manières se justifiait par le relativisme et le pragmatisme épistémologiques. L'incertitude du probabilisme empirique prêtait à l'université de recherche un dynamisme sans pareil déjà au XIX^e siècle. Avec le passage au XX^e siècle du capitalisme de *laissez-faire* à un capitalisme de haute valeur ajoutée scientifique et technologique, la recherche universitaire a évidemment connu une explosion d'investissement public et privé. De plus, l'éducation supérieure est devenue un instrument incontournable de la gouvernementalité libérale pour forger des sujets librement performants, normalisés et disciplin(aris)és (et même prêts à s'endetter à vie pour ce faire...). L'université de recherche, et de masse, a sans doute atteint son apogée en termes de légitimité institutionnelle, sinon en rendement et investissement, dans les années 1970.

Avec l'État-providence dont elle faisait partie, l'université de recherche – qu'elle soit publique ou privée ne changeait rien au fait qu'elle dépendait massivement des dépenses de l'État – s'est retrouvée dès les années 1980 dans la mire des coupures néolibérales. Souvent mal compris comme prônant le tout-marché et le retrait de l'État, le néolibéralisme remonte bien avant l'avènement de l'État-providence, et son assaut sur la mission universitaire va bien au-delà des coupures budgétaires et des réaménagements autoritaires de l'institution des quarante dernières années. À sa naissance, dans les années 1930, le néolibéralisme, avant d'être une doctrine économique et une idéologie politique, était une position épistémologique défendue par des scientifiques et philosophes qui se méfiaient du naturalisme empirique. Contrairement au libéralisme classique qui considérait le marché avec sa « main invisible » comme une force de la nature, le néolibéralisme reconnaissait son caractère socialement construit : le marché ne distribuerait les biens de façon objectivement efficace que si les acteurs économiques se comportaient *comme si* le marché existait. Ainsi, alors que l'*homo œconomicus* libéral agissait spontanément comme agent d'échange sur le marché toujours déjà existant, l'*homo œconomicus* néolibéral devait se façonner comme agent de compétition afin de mettre en branle le marché. Dans la formulation de Foucault, le sujet libéral s'est transformé en « entrepreneur de soi », et pour l'aider dans son entrepreneuriat l'État devait intervenir activement – évidemment pas sur le marché, mais sur les individus, les collectivités ou la société tout entière pour les rendre toujours plus compétitifs. L'ironie de l'histoire veut que ce socio-constructivisme néolibéral originel ait subi un renversement de sens aux mains des idéologues conservateurs qui se sont ralliés aux politiques économiques néolibérales, mais en faisant de leurs fondements épistémologiques un apanage dangereux de la gauche (identitaire). On ne doit donc pas s'étonner que l'université néolibérale puisse à la fois favoriser par sa sur-administration autoritaire la marchandisation du savoir et redéfinir sa mission comme celle de l'épanouissement identitaire et de l'affranchissement de « diversités » différemment et abondamment construites, d'autant plus que les deux tendances attirent de nouvelles clientèles !

La marchandisation et la politisation de l'université par le néolibéralisme n'ont rien de nouveau et ne menacent pas forcément sa mission scientifique, nous l'avons vu plus haut. Son épistémologie constructiviste et son activisme pour transformer le sujet libéral en entrepreneur de soi ne constituent pas non plus nécessairement un danger en soi. Après tout, le constructivisme, le relativisme et le

perspectivisme ont enrichi les sciences humaines et sociales depuis plusieurs siècles et les sciences naturelles depuis au moins Einstein et Heisenberg. Quant à l'entrepreneuriat, il va souvent de pair avec la créativité. Cependant, en exposant la fiction du marché comme lieu de véridiction, en semant le doute permanent quant à l'adéquation du sujet libéral comme agent économique et en mobilisant la privation et la précarisation comme techniques de gouvernement, le néolibéralisme a dévoilé les défauts intrinsèques de la véridiction, de la subjectivité et de la gouvernementalité libérales. Celles-ci traversaient évidemment les institutions du libéralisme, y compris l'université de recherche. Afin de comprendre comment le néolibéralisme est en train d'aboutir à la négation de notre modernité libérale et, avec elle, l'université, il va falloir prendre un bref détour par mes recherches sur le néolibéralisme et le postlibéralisme émergent et passer par des considérations littéralement d'ordre général.

Ma critique du (néo)libéralisme est issue de recherches empiriques que je mène en collaboration depuis une vingtaine d'années avec l'anthropologue Mariella Pandolfi avec qui je partageais un intérêt pour les transitions postcommunistes en Europe centrale et du sud-est durant les années 1990. Les terrains sur lesquels elle travaillait, en particulier dans les zones de crises balkaniques (Bosnie, Albanie et Kosovo), nous ont permis de nous pencher sur les opérations complexes et multiples de la « communauté internationale », souvent regroupées sous l'étiquette de l'intervention humanitaire. Alors que le visage sombre du néolibéralisme des années 1990 était celui de l'austérité et de la thérapie de choc, l'humanitarisme, quant à lui, véhiculait l'image d'un néolibéralisme à visage humain, attirant ainsi des appuis de la gauche, des marxistes reconvertis aux avocats de la « troisième voie ». Les intervenants de la communauté internationale promettaient aux sociétés dites de transition un passage rapide au paradis libéral de l'économie de marché, de la démocratie représentative, de la société civile active, de la culture ouverte et tolérante et des autres « meilleures pratiques ». Toutefois, sur le terrain nous observions plutôt la pérennisation de la transition et l'instauration des états d'urgence et d'exception permanents. En effet, nous arrivions à la conclusion que l'intervention introduisait une nouvelle forme d'ordre durable que nous avons appelée la « domination thérapeutique ».

Absente de la typologie wébérienne classique des modes de domination légitime (légale-rationnelle, charismatique ou traditionnelle), la domination thérapeutique décrit une relation de commandement et d'obéissance qui, à l'instar du rapport médecin-patient, revendique sa légitimité sur la base de l'application d'un traitement impersonnel dans des circonstances extraordinaires d'urgence (imminente). Expérimentée sur des sites d'intervention plutôt périphériques du « nouveau désordre mondial », la gestion néolibérale des crises a rapidement transposé et appliqué les techniques de la domination thérapeutique (état d'exception juridique; *standard operating procedures*; gouvernement d'experts sans-frontières; confusion des logistiques militaires, humanitaires et développementalistes...) aux pays privilégiés du centre. C'était le cas notamment pour les pays frappés par la crise des *subprimes*, devenue crise financière, devenue crise de dette souveraine, devenue crise monétaire, devenue crise sociale et politique... Aujourd'hui la domination thérapeutique s'applique à l'échelle planétaire dans le contexte de la crise sanitaire.

Le gouvernement par disruption et la nouvelle épistémè de la vérissimilitude

La généralisation des crises et de leur gestion thérapeutique révèle, de fait, le rapport particulier entre l'art libéral de gouverner et un ordre social toujours susceptible d'entrer en crise. Pour le libéralisme classique, l'ordre est le produit spontané des échanges de sujets rationnels poursuivant sans coordination leurs intérêts. Pour qu'il se maintienne, il faut trouver un équilibre entre la liberté d'action des individus et leur sécurité, c'est-à-dire une certaine prévisibilité de l'action des autres, notamment par la normalisation/disciplinarisation de leurs comportements. Un gouvernement libéral parfait trouverait donc son équilibre juste *au bord de la crise*. Puisque le néolibéralisme reconnaissait la fragilité construite du marché et l'inadéquation permanente des sujets libéraux, il devait pratiquer le gouvernement *en crise*, d'où son recours à la domination thérapeutique. De ce fait, le pas vers le gouvernement postlibéral *par la crise* n'est pas loin. Celui-ci abandonne l'idéal de l'ordre ainsi que l'idée que la politique vise de façon cohérente et stratégique un projet de société (Justement : qui de nos jours parle encore d'un projet de société?). Le postlibéralisme met en vigueur non seulement un gouvernement tactique et fragmentaire, mais aussi carrément et volontairement un gouvernement de « disruption ».

Vantée par des gourous du management comme tactique salutaire de la « destruction créatrice » du capitalisme, la disruption jouit désormais d'une connotation positive. Le terme fait partie de l'incursion massive dans la pensée sociale du discours néo-darwinien qui aide à réduire la domination thérapeutique néolibérale à sa plus simple expression, soit une politique brutale de survie. Que ce soit à gauche sous la forme de l'argument inclusif que la protection de la (bio)diversité nous sauvera tous, ou à droite selon l'argument exclusif que le bateau soit déjà plein, la survie est l'enjeu qui définit et structure le champ discursif politique actuel – ou ce que la novlangue darwinienne nomme : « l'écosystème » politique. Ainsi les dominés d'antan deviennent-ils les « vulnérables » de nos jours qui peuvent renverser la situation en faisant preuve de leur « résilience » et surtout en la cultivant, si nécessaire par l'automutilation. L'abus du terme « résilience » témoigne subtilement de la perte du lien social, culturel et historique comme fondement du politique. À l'origine, la résilience désignait une capacité de l'individu à rebondir d'un trauma grâce à des liens affectifs signifiants. Aujourd'hui, son usage signifie plutôt une capacité innée (novlangue : « dans notre ADN ») que l'individu doit stimuler en surmontant toujours plus d'obstacles.

Cette politique postlibérale de la survie du plus fort, où le gouvernement de soi et des autres passe par la peur et l'incertitude, va évidemment de pair avec une subjectivité propre au moment postlibéral et, ce qui nous intéresse particulièrement ici, avec une nouvelle épistémè. Alors que le sujet néolibéral est entrepreneur de soi, le sujet postlibéral pousse le projet d'auto-perfection à son paroxysme pour devenir à la fois ennemi et étranger de soi. D'une part, il faut qu'il combatte son insuffisance jusqu'à la mort. D'autre part, il faut qu'il masque son insuffisance à lui-même et aux autres. Il virtualise et déshumanise son existence, ce qui de nos jours devient objectivement, technologiquement possible et subjectivement souhaitable face à la perte de toute vérité. En effet, sous le postlibéralisme, le relativisme épistémologique du libéralisme s'est dissocié de la « réalité », qu'elle soit naturelle ou construite. On irait vite en besogne et leur accorderait bien trop d'importance si on blâmait des

philosophes postmodernes ou déconstructivistes pour avoir dissous la vérité. Leur visée était d'en critiquer les effets de pouvoir et non d'instaurer un régime où la vraisemblance, plutôt l'expression pure du pouvoir arbitraire, remplace la vérité.

De fait, dans un revirement matérialiste, voire néo-marxiste, on pourrait dire que l'avènement de l'épistémè de la vraisemblance (ou un régime de vérité où les simulacres, fantasmes, vraisemblances et apparences font plus appel aux émotions qu'à la raison) résulte à la fois des techniques et des crises du capitalisme (néo)libéral mondialisé. D'une part, la financiarisation de l'économie avec son invention de produits dérivés de plus en plus spéculatifs (p.ex. les *subprimes*) ainsi que des mécanismes désincarnés d'échange assujettis à des algorithmes et, d'autre part, la multiplication de crises sécuritaire, environnementale, migratoire, sanitaire, etc. ont haussé l'imprévisibilité des risques. Par conséquent, le principe de précaution, la planification par scénario, la prévision par marchés de paris, l'intelligence artificielle et la pêche *post hoc* des corrélations dans la poubelle des données (aussi appelée *big data*) ont remplacé les techniques pronostiques des sciences actuarielles et d'autres démarches empiriques. En d'autres mots, la plausibilité fantastique est en train de tasser la probabilité statistique! Certes, les illusions du monde des apparences menacent la recherche raisonnée de la vérité depuis au moins la caverne de Platon. Or, de nos jours, elles constituent les fondements non seulement de notre économie largement virtualisée, mais aussi d'une science de plus en plus factice.

On devrait pouvoir encore objecter que l'université de recherche est un rempart contre la vraisemblance. Après tout, c'est l'institutionnalisation même de la vérité empirique, où la division hyperspécialisée du travail érige autant de forteresses de méthodes et de connaissances durement acquises et jalousement gardées. Cependant, la tendance lourde de l'université contemporaine – nous l'avons déjà vu avec la course aux *rankings*, la promotion de la qualité et la bonification de l'expérience étudiante – est d'abandonner le productivisme acharné (certes, problématique) du néolibéralisme en faveur des apparences du marketing postlibéral.

Bien que le savoir ait souvent dû se satisfaire de la vraisemblance, celle-ci semble maintenant s'infiltrer sournoisement à travers toute l'entreprise universitaire. Quelques exemples tirés seulement de la période de rédaction de cet essai en témoignent :

1. le CHUM implante un système d'intelligence artificielle afin de faire le tri dans la surproduction des articles scientifiques (soit : on fait confiance à un algorithme extérieur à la démarche expérimentale elle-même pour en déterminer la validité)
2. le comité d'éthique de la recherche de l'Université de Montréal introduit une plateforme numérique pour gérer la certification en éthique des projets (soit : une démarche qui soulève des critiques, à cause de l'intervention normative des commissaires, et cherche à se cacher derrière des mécanismes supposément objectifs et donc au-dessus des critiques potentiellement correctives)

3. je participe aux délibérations d'un comité d'octroi de subventions lors desquelles plusieurs membres signalent le caractère potentiellement arbitraire de différentes étapes de la procédure, mais la majorité écrasante accepte le résultat de l'évaluation parce que la procédure a été intégralement suivie (soit : l'apparence déontologique de rectitude annule les erreurs arbitraires manifestes d'une procédure respectée).

Prises individuellement, ces aberrations ne minent pas forcément l'intégrité globale de la mission universitaire de véridiction, mais quel observateur sur le terrain n'a pas vu ou vécu des phénomènes semblables? Qui ne craindrait pas que, ensemble, ils soient annonciateurs de l'institutionnalisation universitaire de la vérisimilitude?

Biographie

Diplômé d'UCLA et de Harvard, Laurence McFalls est professeur titulaire de science politique à l'Université de Montréal. Outre les sujets de recherche et les implications universitaires mentionnés dans l'article, il est co-créateur de « l'anti-archive » www.open-memory-box.de et directeur de l'école doctorale transatlantique « IRTG Diversity ». En 2016, il a été nommé Chevalier de l'ordre de mérite de la République fédérale d'Allemagne pour ses recherches sur ce pays et ses contributions à la collaboration scientifique germano-canadienne.

Références

Abélès, Marc. 2006. *Politique de la survie*. Paris : Flammarion.

Beddeleem, Martin. 2016. *Le projet scientifique d'un renouvellement du libéralisme : le néolibéralisme de 1933 à 1973*, thèse de doctorat en science politique, Université de Montréal.

Duffield, Mark. 2019. *Post-Humanitarianism: Governing Precarity in the Digital World*. Cambridge: Polity.

Fassin, Didier et Mariella Pandolfi (Dir.) 2010. *Contemporary States of Emergency: The Politics of Military and Humanitarian Interventions*. New York: Zone Books.

Foucault, Michel. 1966. *Les mots et les choses*. Paris : Seuil/Gallimard.

Foucault, Michel. 1997. *Il faut défendre la société*. Paris : Seuil/Gallimard.

Foucault, Michel. 2004a. *Sécurité, territoire, population*. Paris : Seuil/Gallimard

Foucault, Michel. 2004b. *Naissance de la biopolitique*. Paris : Seuil/Gallimard.

McFalls, Laurence. 2008. « Les fondements rationnels et sociaux des passions politiques : vers une sociologie de la violence contemporaine avec Weber et Foucault », *Anthropologie et Sociétés* 32 (3): 155-172.

McFalls, Laurence. 2010. B« enevolent Dictatorship: The Formal Logic of Humanitarian Government », dans : D.Fassin et M. Pandolfi (Dir.), *Contemporary States of Emergency: The Politics of Military and Humanitarian Interventions*, pp. 317-334. New York: Zone Books.

McFalls, Laurence. 2020. « Postliberalism in International Affairs », dans : K. Giesen (Dir.), *Ideologies in World Politics*. Heidelberg: Springer Verlag.

McFalls, Laurence et Mariella Pandolfi. 2014. « Therapeusis and Parrhesia », dans : J. Faubion (Dir.), *Foucault Now*. Cambridge: Polity Press.

McFalls, Laurence et Mariella Pandolfi. 2017. « Too-late liberalism: from promised prosperity to permanent austerity », dans : P. Bonditti, D. Bigo and F. Gros (Dir.), *Foucault and the Modern International: Silences and Legacies for the Study of World Politics*. Basingstoke: Palgrave Macmillan.

Pandolfi, Mariella. 2008. « Laboratory of Intervention. The Humanitarian Governance of the Postcommunist Balkan Territories », dans : M-J. Del Vecchio-Good, S. T. Hyde, B. Good, and S. Pinto (Dir.), *Postcolonial Disorders*, 157-186. Berkeley: University of California Press.

Pandolfi, Mariella. 2010. « From Paradox to Paradigm the Permanent State of Emergency in the Balkans » dans : D. Fassin et Pandolfi (Dir.), *Contemporary States of Emergency: The Politics of Military and Humanitarian Interventions*, pp. 104-117. New York: Zone Books.

Pandolfi, Mariella et Laurence McFalls. 2009. « Intervention as Therapeutic Order », *AM. Rivista della Società italiana di antropologia medica* 27-28: 91-111.

Pandolfi, Mariella et Laurence McFalls. 2014. « L'intervento come ordine terapeutico », dans : G. Pizza and H. Johannessen (Dir.), *Il corpo e lo stato*. Perugia: Morlacchi editore.

Weber, Max. 1921-22. *Wirtschaft und Gesellschaft*. Tübingen: Mohr.

Weber, Max. 1959. *Le savant et le politique* (trad. J. Freund). Paris : Plon.

Luttes autochtones : entre la mémoire et l'oubli

Entrevue de **Pierrot Ross-Tremblay** par **Francis Dupuis-Déri**

FDD. Dans ton étude sur la Guerre du saumon, tu es parti à la pêche aux souvenirs des membres de ta communauté, les Essipiunnuat' (Innu Essipit ou « Humains-de-la-Rivière-aux-Coquillage). Pourquoi est-il si important de travailler ainsi cette mémoire ?

PRT. Comme les vieux me disaient : « la Guerre du saumon est un des fronts d'une plus grande guerre – depuis le début de la colonisation à la grandeur du continent. » On y voit en effet à l'œuvre la tension récurrente et apparemment indépassable entre les conceptions que les Premiers Peuples ont de la Terre, de la vie, de leur souveraineté ancestrale et inhérente en tant que responsabilité, et, de l'autre, la conception européenne de l'État incluant l'idée d'autorité, de domination de la nature et d'accumulation à des fins individuelles. Cette Guerre du saumon révèle donc un conflit remontant aux sources même du colonialisme.

Plus précisément, il s'est avéré crucial de retourner aux sources de la parole, des expériences, perspectives et interprétations des gens ayant participé activement à la Guerre du saumon dans les années 1980. Il le faut pour comprendre les normes contenues dans cette mémoire et les raisons de l'absence de transmission – le silence et l'oubli – quant à leurs expériences. La parole des Essipiunnuat contient des récits révélant les visages cachés de l'existence d'une structure hégémonique de violence entre les Euro-québécois et les Innus, liée évidemment au colonialisme dans ses formes psychologiques, à l'hégémonie et à la mémoire sélective coloniale euro-québécoise. Travailler sur cette mémoire a donc permis de mettre des mots sur certains tabous, avec les malaises que cela implique. Les mémoires autobiographiques m'ont permis de mieux cerner la nature de l'engagement dans ce conflit et les transformations et mutations individuelles et collectives qui y sont associées.

FDD. Cette exploration de la mémoire est aussi celle de l'oubli...

PRT. L'histoire orale d'une résistance collective indigéniste a le pouvoir de révéler le rapport au passé (mnémohistoire) des Essipiunnuat et de générer un modèle pouvant être actualisé dans les résistances actuelles. Mettre en lumière la production de l'oubli (amnésiologie) au sein du groupe permet de mieux saisir les ramifications du colonialisme et du pouvoir interne dans la communauté et de ses critiques, un sujet largement absent des recherches afférentes aux Premiers Peuples en raison du fait que les chercheurs non-autochtones ont peu ou pas la capacité ou la volonté de faire. Or il faut prêter l'oreille à la chorale des voix qui exprime la nécessaire, mais douloureuse critique des rapports de pouvoir dans la communauté. La libération de plusieurs voix, dont celles des Aînés, a fait du processus lui-même

une forme de recherche-thérapie où des vérités sont exposées par les gens eux-mêmes en vue de démocratiser la mémoire et de rétablir une diversité de paroles et d'interprétations pour constituer une nouvelle trame expliquant les barrages constitués entre nous et notre passé. Ce travail d'éclaircissement est crucial pour mieux choisir ce qui sera transmis afin d'optimiser une continuité culturelle pour le groupe et éventuellement accroître sa puissance.

FDD. Dans la province de Nouvelle-Écosse, un conflit oppose les pêcheurs de homards de la Première Nation de Sipekne'katik, et les pêcheurs commerciaux blancs. Est-ce que cette situation te rappelle la Guerre du saumon d'il y a 40 ans ?

PRT. Je pense constamment à la Guerre du saumon, quand je vois le racisme exprimé collectivement, envers nos frères et sœurs Mi'kmaq, la violence des propos et des gestes et les accusations absurdes qu'ils seraient la cause de la destruction des stocks de homard. Ce conflit du homard nous ramène aussi à d'autres événements passés en lien avec la pêche chez les Mik'maq, dont les événements de Ristigouche adroitement mis à l'écran par Alanis Obomsawin. Nous n'avons pas oublié les événements traumatisants du tout début des années 1980. Chaque événement, que ce soit la crise d'Oka ou la résistance des Wet'suwet'en, remet à l'avant-scène l'antagonisme ancien et irrésolu entre nos Premiers Peuples et leurs conceptions de la Terre et le projet inachevé de la Couronne de notre déterritorialisation complète, physique et culturelle. Le but est de contrer toute résurgence, de tuer « l'Indien » pour préserver l'exploitation de la terre et de l'humain. Ce qui guide toutes les politiques canadiennes envers les Premiers Peuples demeure l'accès aux trésors de nos terres ancestrales par tous les moyens possibles, mais aussi le droit de tout souiller, de détruire impunément et d'amputer les générations futures.

L'oppression actuelle et la rhétorique raciste anti-autochtone nous rappellent que nos résistances continuent, contre vents et marées, parce que le colonialisme et le racisme à grande échelle continuent aussi. Le racisme envers les Premiers Peuples a des racines très profondes, remontant jusqu'aux représentations contenues dans les cultures coloniales euro-canadienne et euro-québécoise. Nos résistances sont aussi des formes de critique radicale de ces représentations et des modes de contrôle social qui se traduisent concrètement en ressentiment, violences et jalousies excessives des pêcheurs euro-québécois envers les pêcheurs autochtones. Notre existence même est une menace à l'identité des acteurs dominants dont l'image d'eux-mêmes, pour se sentir civilisés et humains, est le reflet inversé d'un « Indien » inférieur, soumis, et disponible, tout comme la Terre, pour les guérir, les servir, les satisfaire. Mais nous ne leur devons absolument rien, bien au contraire. Nous retournons dorénavant le petit miroir qui nous aurait été donné en échange de ces terres ancestrales, qui ne pouvaient être cédées puisque d'une valeur inestimable.

FDD. Le colonialisme peut-être à la fois canadien et québécois... Mais dans le cas de la Guerre au saumon, ce sont les autorités québécoises qui sont intervenues : police de la Sûreté du Québec, député local du Parti Québécois.

PRT. Les représentations des Autochtones dans les discours racistes sont très similaires en français et en anglais : on nous présente comme des non-humains qui mettent en danger la civilisation. Ce n'est donc pas vrai que les Québécois sont moins racistes et meilleurs envers les Autochtones. Mais les Euro-québécois francophones ont besoin de ce mythe pour se sentir légitimes et bien. Et on nous rend responsables d'une certaine souffrance québécoise quand on brise ce mirage. On nous accuse de vous persécuter, d'être « anti-Québec ». Comme dans une relation d'abus, le bourreau se présente en victime de sa véritable victime.

Ce qui me fascine, c'est l'ampleur de l'ignorance volontaire des Euro-québécois, mais aussi des Euro-canadiens, des trésors que portent nos grandes et sages civilisations sur les terres ancestrales sur lesquelles leurs propres maisons et « pays » ont été construits. Les Euro-québécois se sont fait mettre dans la tête ce mensonge qu'ils sont victimes, et non pas bourreaux. C'est intenable. La vérité est que ce que notre sœur Joyce Echaquan a dit haut et fort en septembre 2020 alors qu'elle mourait sur son lit d'hôpital à Joliette après avoir été insultée et abandonnée par le personnel n'est que la pointe d'un profond iceberg, qui n'est pas seulement lié au colonialisme canadien. Le racisme québécois intergénérationnel est devenu intenable pour l'avenir. Le témoignage tragique de notre sœur Joyce devrait vous forcer à vous voir tel que vous êtes. Mais pouvez-vous garder les yeux ouverts et comprendre la signification réelle et profonde de cet événement ? La culture québécoise s'est constituée en établissant un « cordon sanitaire » contre la « maladie » que représentent nos cultures puissantes et anciennes, empêchant les gens de réellement recevoir la richesse de nos récits et de nos philosophies. Mais toutes les sociétés coloniales doivent affronter leurs anges morts un jour ou l'autre. Le jour où l'écoute sera possible et sincère, nous raconterons ce que vous nous avez fait subir, à nous et à la Terre, autant de vérités nécessaires pour avancer sur le chemin de la guérison et de la justice.

FDD. Le récit nationaliste au Québec fonctionne souvent par ce jeu de comparaison fallacieuse : le Québec est meilleur, car il a mieux traité les Autochtones que le Canada anglais, le Québec est meilleur, car il est plus pacifique que le Canada anglais, le Québec est meilleur, car il a mieux traité les Juifs que le Canada anglais, le Québec est meilleur, car le racisme anti-Noir y est moins violent qu'aux États-Unis, etc. À chaque fois, c'est une manière facile de se sentir moralement supérieur aux autres et, surtout, d'éviter toute réflexion critique sur notre histoire collective et sur l'actualité...

PRT. Ce qui caractérise le Québec en comparaison au reste du Canada, c'est en effet un niveau supérieur de déni du phénomène colonial, qui est au cœur du récit que les Québécois se racontent sur et à eux-mêmes. Or à chaque résurgence des affrontements, c'est un peu comme si nous étions des fantômes revenant hanter les sociétés coloniales, leur rappeler leur mauvaise conscience et la manière terrible dont elles nous traitent et dont elles se sont approprié toutes les terres... mais sans en prendre soin. Cette souveraineté ancestrale, qui nous a été transmise par nos grands-parents, rend les Allochtones furieux et envieux et les renvoie, en particulier les Euro-québécois, à la fragilité de leur récit d'adoption équivoque sur le Nitassinan (terre innue), mais aussi à l'échec de leur projet collectif.

Le nationalisme déçu est d'ailleurs un élément central dans le contexte des épisodes les plus violents de la Guerre du saumon, juste après le premier référendum de 1980, et l'est encore aujourd'hui. L'échec à devenir « maîtres » de « leur » Québec a produit un sentiment de faiblesse chez les nationalistes, un malaise et une honte qui entraînent une dynamique nocive de « bouc-émissairisation », si je puis dire. Il faut taper sur un « sauvage » ou un « barbare » pour se sentir bien. Ce sadisme est au cœur des relations historiques entre les Euro-québécois et les Premiers Peuples. De plus, les nationalistes considèrent que ce que nous prélevons leur est directement volé de leur poche, comme si tout leur appartenait et que nous ne devions même pas exister.

FDD. Dans son livre *Bande de colons*, Alain Deneault distingue les colonisateurs (l'élite politique, militaire, commerciale, religieuse...) et les colonisés (les Autochtones), mais aussi les colons qui se situent entre les deux, soit le « *cheap labor* » de pauvres débarquant de France au Canada qui ne décidaient de rien quant à la gestion politique et économique de la colonie, et qui ne possédaient rien, ou presque... En ce sens, que répondrais-tu à ma mère d'origine acadienne, née sur une ferme à la fin des années 1930 à Saint-Jacques de Montcalm, et qui entretient cette mémoire des pauvres franco-canadiens qui ont travaillé si fort et dans de terribles conditions pour défricher une terre pour simplement vivre et faire vivre leur famille...

PRT. Je lui parlerais sûrement de mes grands-mères, dont une Canadienne-française ayant épousé un Innu avant d'obtenir le statut indien et qui a vécu dans la Réserve. Je dirais que nous nous soucions de leur dignité et partageons leur lutte liée à leur classe sociale et à la discrimination et des injustices qui en découlent. Cependant, je rappellerais que le colonialisme est un système d'oppression et de déshumanisation qui domine toujours les Premiers Peuples dans toutes les dimensions de leurs vies (politique, spirituelle, sociale, juridique, militaire) et pas seulement économique. À cela s'ajoute le racisme qui en fait intrinsèquement partie et qui justifie de maintenir cet état d'exception mortel. Si nos grands-mères canadiennes-françaises ont subi des formes de discriminations sociales et linguistiques, elles ont aussi, pour la plupart, bénéficié à long terme d'une certaine mobilité de classe (par leurs enfants et petits-enfants).

FDD. Assurément! Comme ma sœur et moi!

PRT. Je lui demanderais donc ce que sont devenus leurs enfants et petits-enfants, s'ils vivent la même condition que ceux vivant dans des réserves aujourd'hui... Je leur dirais que les gens issus des Premiers Peuples n'ont pas bénéficié pour la grande majorité, jusqu'à aujourd'hui, de la mobilité de classe. Ces enfants et petits-enfants vivent toujours le génocide colonial et des formes d'oppression multidimensionnelles dans leur vie (cela se manifeste, entre autres, par un des taux de suicide le plus élevés au monde). Je dirais aussi que peut-être, sans en être complètement conscientes, ces femmes canadiennes-françaises ont aussi participé au projet colonial de dépossession territoriale des Premiers Peuples pour laisser place à un « *cheap labor* » venu pour occuper et faire fructifier les terres ancestrales. Enfin, de par leur culture et croyance, elles ont renforcé les représentations sociales projetées sur les

hommes et femmes issus des Premiers Peuples pour continuer de justifier « l'ordre démocidaire » actuel. Ceci dit, je sais qu'il y a des exceptions et qu'il existe certainement aussi des histoires de solidarité réelles et sincères entre femmes autochtones et allochtones, comme j'en ai entendues sur la Côte-Nord et dans ma propre famille. Ces histoires devraient aussi être racontées malgré leur rareté.

FDD. N'y a-t-il pas aussi eu plusieurs expressions de la part des élites québécoises d'un désir de réconciliation depuis quelques décennies ?

PRT. C'est vrai, une certaine élite québécoise aime se présenter comme « défenseur et amoureux des Autochtones » et donc comme l'ami des « Autochtones », mais c'est souvent pour mieux dissimuler son propre bagage colonialiste, mieux protéger la fragilité québécoise. La preuve : ces belles paroles s'évaporent dès qu'on critique honnêtement les angles morts de cette société. On nous exige alors d'aimer le Québec, de cesser d'être « anti-québécois ». Nous sommes épuisés par ces rapports malsains et la manière dont la société euro-québécoise nous impose ses crises existentielles et nous utilise comme miroir pour se contempler elle-même, incluant dans le monde académique. Les discours d'amour de cette élite québécoise nationaliste permettent d'esquiver toute critique radicale du colonialisme euro-québécois tout en protégeant les privilèges de tous ceux s'étant développé une carrière sur les « enjeux autochtones », autant dans les domaines de la recherche, du droit, de la consultation, etc. Le colonialisme est payant, encore et toujours, mais rarement pour nous.

FDD. Dans ton livre, on voit que ce ne sont pas seulement des membres de l'élite québécoise et son bras armé, la police, qui sont à la manœuvre, mais aussi du « monde ordinaire », les pêcheurs et les habitants du village...

PRT. Il y avait en effet pendant la Guerre du saumon, comme dans plusieurs localités au Canada, un racisme profond s'exprimant chez les locaux. Il y avait même des cellules de militants anti-autochtones organisées et actives. Ce militantisme anti-autochtone est peu étudié. Dans le livre, je voulais en brosser le portrait pour bien montrer son impact, mais aussi la manière dont les autorités provinciales utilisent ces groupes citoyens pour exécuter leurs basses œuvres que les dirigeants (ici, du Parti Québécois) ne pouvaient faire directement, dans le but ultime de mater la résistance des Innus.

FDD. Dans la province de Québec, un autre conflit oppose des Anishinabeg aux Blancs qui chassent l'orignal, dans la réserve de La Vérendrye. Là encore, en quoi cette situation te rappelle la Guerre du saumon ?

PRT. La situation de nos frères et sœurs Anishinabeg me touche particulièrement parce qu'ils se battent pour pouvoir manger, pour leur subsistance. Il faut dire que j'ai entendu depuis l'enfance de nombreux récits de persécutions de nos Aînés en forêt de la part des gardes-chasses et des autorités provinciales. Ces souvenirs vivaces sont douloureux. Avec la résistance des Anishinabeg, nous voyons encore une fois se déployer, d'un côté, des Euro-québécois se disant attaqués et lésés de ne pouvoir

pratiquer leur « sport » qui consiste à tuer plus d'une centaine d'orignaux dans un parc et, de l'autre, une petite communauté éloignée et extrêmement marginalisée sur ses propres terres ancestrales, qui veut simplement qu'on laisse un peu de temps aux orignaux pour se reproduire au bénéfice de la santé de tous. Pas pour « jouer », mais pour « vivre ». On voit alors émerger dans les médias québécois des représentations des gens issus des Premiers Peuples comme des ennemis, des gens dangereux, des nuisances au Québec, surtout des profiteurs qui ne contribuent pas au système « québécois » et qui volent en quelque sorte les ressources. Encore et toujours les mêmes images dégradantes et violentes. La même furie génocidaire dégoûtante dans les médias sociaux, la même jalousie profondément enracinée, comme si le fait d'exister est déjà trop pour les colons. Lorsque les Premiers Peuples doivent mettre des limites aux Euro-québécois, ils perdent dans l'esprit de plusieurs d'entre eux le droit d'être même considérés comme des citoyens.

Posons-nous la question franchement. Pourquoi notre existence est si malaisante? Le récit d'adoption sur l'île de la Grande Tortue que les Québécois aiment se raconter sert généralement à masquer une autre souffrance infligée à tous ceux qui ne cadrent pas dans ce « Québec » « de souche » « blanc » et « persécuté ». La tragédie de notre monde est de vivre l'écocide, le deuil écologique, la fatigue du trauma dans un système génocidaire et assimilationniste au quotidien, encore aujourd'hui. Malgré la fragilité de votre culture et en dépit de vos angoisses existentielles collectives, nous ne pouvons tolérer encore l'appétit immodéré de vos chasseurs, de vos pêcheurs, de vos pétrolières et minières et de vos banques.

L'héroïsme maintenant me semble d'écouter et de se décoloniser soi-même, de porter un regard nouveau sur notre humanité, sa dignité manifestée au quotidien par de la bienveillance et de la gentillesse, du respect pour les Anciens et le souci constant des plus vulnérables. Heureusement, toute une nouvelle génération embrasse cette posture bénéfique. Ce qui est existentiel pour plusieurs d'entre nous, c'est le respect intégral de la Terre, de l'eau, de tous les espaces comme source de notre propre vie. Et les chasseurs et ceux vivant encore au nutshimit sont les mieux placés pour en parler. Écoutez.

De mon point de vue, les conditions objectives font que nous sommes en pleine révolution symbolique, l'esprit révolutionnaire a réellement pris son envol. Le monde n'a jamais été aussi injuste (en condamnant des générations à ne pas naître). L'engouement pour nos arts, nos récits, nos perspectives chez la nouvelle génération qui puise aux sources des savoirs anciens et des formes d'affirmation de souverainetés informationnelles et territoriales pourrait enfin libérer le Canada de ses démons coloniaux, et en particulier de l'esprit sadique et génocidaire, envers la nature et certaines « catégories » d'humains de ses fondateurs. Le pays dans son entier sera plus fort, plus unis face à son voisin du Sud qui un jour ou l'autre semble vouloir tomber dans le projet d'un fascisme renouvelé, la pire mutation de notre siècle, et semble prêt à tout pour garder la mainmise sur les forêts, les rivières...

FDD. Quels liens peut-on faire entre les mobilisations autochtones et celles des Wet'suwet'en et de leurs complices, qui bloquaient il y a quelques mois le chemin de fer traversant le Canada, pour protester contre le projet de construction d'un oléoduc ?

PRT. Disons que la résistance a un prix terrible pour nous. Les mécanismes de répression et de punition de l'esprit insurrectionnel sont puissants au Canada. Ils sont constitutifs au pays lui-même et prennent racine, comme nous disions, dans les représentations au cœur même du régime constitutionnel, mais aussi des cultures et représentations des populations coloniales. La résistance de nos frères et sœur Wet'suwet'en est maintenant commune avec les autres résistances dont celle contre le pipeline de GNL. Comme Premiers Peuples et gardiens de la Terre, nous sommes maintenant unis plus que jamais.

Contrairement à il y a quelques années, je ne choquerai personne aujourd'hui en disant que ce monde capitaliste et consumériste est une faillite génocidaire et un écocide continu, que les États coloniaux doivent être transformés en profondeur. Or, on criminalise collectivement les gens qui veulent mettre un frein à des actions délirantes et destructives. C'est la tradition canadienne : nous devenons une menace à la sécurité et une question de défense nationale. Ce système a inspiré l'Apartheid, régime imaginé par le terrible John A. Macdonald, dont le leitmotiv « *to build a North British American purified from Mongrel races* ». Mais il faut bien quelqu'un pour mettre un frein à cette tragédie, et ce sont souvent les Premiers Peuples qui sont à l'avant-garde de cette lutte aux allures eschatologiques, et ce, en dépit de la surveillance, de la répression...

FDD. Quelles autres réflexions dégages-tu de ces luttes et conflits ?

PRT. Le Canada et le Québec, par le fondement colonialiste de leurs cultures, de leurs récits et de leurs institutions, sont toujours hantés par l'esprit suprémaciste. Nous voyons sous nos yeux les impacts du racisme systémique au Québec, pas seulement envers nous, mais envers aussi envers les femmes musulmanes et les personnes noires, un problème fondamental que la société nie et ne veut pas voir.

Nos cultures ont les ressources symboliques pour libérer un avenir possible, parce que nous, comme Premiers Peuples, avons la conscience d'un « avant » vécu pendant des millénaires. De notre mémoire émerge un imaginaire ancien et toujours renouvelé qui pourrait nous permettre d'envisager une confluence, une capacité à être plus forts ensemble, à triompher de ce qui nous divise. Toutes ces luttes doivent confluer dans une instance politique des Premiers Peuples fondée sur la démocratie directe et des modes ancestraux de décision au consensus, avec la prépondérance des grands-mères, un design nouveau de citoyenneté remplaçant le « statut indien », une relation nouvelle avec les terres ancestrales, pour rétablir l'équilibre brisé par des siècles de misogynie et de violence imposée, entre autres, par l'Église catholique et ses missionnaires qui n'étaient pas des « méchants anglais » ou des « multiculturalistes fédéralistes ».

Pour y arriver, il faut se regarder tel qu'on est, comme colonisé et opprimé et surtout comme oppresseur et colonialiste, porteur du même virus de la misogynie, du racisme et de l'esprit d'accumulation individuelle. C'est une révolution d'un nouveau genre qui exige de nous une posture courageuse de bienveillance les uns envers les autres, et aussi envers toutes les espèces. Les valeurs d'hospitalité, de bienveillance et de bonté, de respect et d'honnêteté au cœur de nos cultures ont permis la survie même des premiers colons aussi appelés « les affamés ». Pourquoi ne seraient-elles pas valables pour maintenant assurer la survie même de notre espèce? Redonner à la vie tous ses droits, et refonder les institutions coloniales sur une loi fondamentale modulant les relations entre les humains et le vivant devient impératif. On peut déjà entendre le chant d'une humanité nouvelle, une espèce ne pouvant survivre sur terre sans la bonté, le souci et l'écoute des uns envers les autres, et la capacité de s'opposer à ce qui blesse et oppresse, à ce qui veut garder le privilège de dominer. De prendre quelques instants pour dépasser la blessure spirituelle de la société coloniale et remercier avec humilité ce qui permet notre existence est déjà un acte révolutionnaire, tout comme d'écouter le récit de ceux que l'on a blessés et que l'on blesse est un acte de justice.

Biographies

Pierrot Ross-Tremblay est Essipiunnu (un Innu de la communauté d'Essipit). Il a signé un recueil de poésie, *Nipimanitu : l'esprit de l'eau* (éd. Prise de parole, 2018), qui lui a valu de remporter les *Indigenous Voices Awards* 2019. Sociologue et juriste, il est professeur à l'Institut de recherche et d'études autochtones de l'Université d'Ottawa et titulaire de la Chaire de recherche en traditions intellectuelles et autodétermination des Premiers Peuples. Ses travaux portent sur les savoirs, la mémoire et l'oubli culturel et les pratiques de souveraineté ancestrale et d'autodétermination effective. Il a publié un ouvrage qui est en cours de traduction aux Éditions Prise de parole, *Thou Shall Forget: Indigenous Sovereignty, Resistance and the Production of Cultural Oblivion in Canada* (University of London Press), qui rappelle la lutte des Essipiunnuat pendant la Guerre du saumon au début des années 1980, qui les opposait à différents acteurs « blancs », dont des pêcheurs, des politiques, des gardes-chasse et la Sûreté du Québec. Voyant dans ce conflit des ressemblances possibles avec les conflits actuels.

Francis Dupuis-Déri est professeur de science politique à l'UQAM et co-responsable du recueil d'entretiens *L'anarcho-indigénisme* paru aux Éditions Lux en 2019.

SECTION III
Poésie / Création

Choix de poèmes

Par **Licia Soares de Souza**

On me demande d'être sans temps ni espace...

Et toi, braille dans ta solitude de guerrier vaincu.
De ceux qui rient sans gêne,
– confondant l'amour et la haine –
ceux qui manient des armes mortelles
dans leurs mains tordues,
rongées d'impudences.

Je veux dire notre monde contemporain.

En cet instant j'ai l'illusion de parader
devant des barricades bondées de rats
qui ne comprennent rien à l'incommensurable
du malheur.

Tu es le seul à insister dans tes certitudes.
Mais tu marches dans la profondeur du néant.

Tout est déjà englouti.
Ceux qui sont là aiment la mort.
Les reîtres s'investissent dans un déploiement
de sécheresses et de frissons.
Leurs poches sont pleines de bombes
contre les Noirs, – asservis durant des siècles, –
contre les femmes – fidèles à la vie.
Ils condamnent à mort les invertis
qui se recroquevillent,
apeurés comme des feuilles lacérées.
Ils dressent un échafaud pour tous les penseurs
qu'ils veulent anéantir
dans le pire des silences.

Moqueuse, la force de la nature tropicale!
Chagrinée à force d'être si verte,
et impuissante
face à ces condamnations stridentes
suivies du silence enlacé
jaune opaque des murmures.

Senteurs de poivre de Cayenne,
– mais cette fumée amortissante
ne pourra me faire taire –,
mes aurores veilleront,
libres pour mes amours,
et je m'avance, ceinte de courage.
Je mêle mon souffle aux combats de la chaleur
pour crier contre cette mort
inscrite en caractères sibyllins.

Retournées à la terre des songes,

mes paroles doivent veiller,
et mes pensées encore vivantes
– encore un peu –
avant que la loi du bâillon
ne nous muselle
à l'aune de nos réponses.
Je calque la splendeur du paysage,
poinçonne et cisèle mes journées de souvenirs d'enfance.
Les images s'engouffrent dans ma poitrine,
ô vous ! héros
qui avez partagé mes élans secrets.
Vous m'avez instruit dans le vertige de ma passion pour toi.

Tu n'es plus la rhapsodie du colporteur frêle et chagrin.
Tu es née titan, vaste boucle de mémoire partagée.
Tu t'ouvres à cet universel
qui en dépit de ses brèches
nous guide dans les méandres des archives
les plus manifestes des sociétés
sans timon.

Tu étudies – à toi l'essentiel – les avatars de la bâtardise
des accoutrements.
Nous souffrons, terrassés par le poids d'une telle hérédité.
Mais les astres accordés des constellations insondables
nous ont appris à parler
la langue des relations subversives.
Nous continuerons ensemble,
têtes interpénétrées que nous sommes,
dans la galaxie des protestations.
Nos premiers échanges seront frappés de brûlantes contradictions.
Nous serons des êtres qui s'initient au geste originel.

Les vieux généraux

n'affectionnent guère la nature tutélaire.
Ils en font fi.
Derrière eux tout s'embrase.
Ils dérobent les feux des dieux des ténèbres
qui font de la Bible une machine infernale.
Ils progressent à contre-courant
des chants de sagesse,
c'est l'essence de notre vie qu'ils veulent calciner.
Ils réduisent en cendres la vigueur de nos forêts.

Regarde, regarde la souffrance
des arbres qui s'écroulent l'un après l'autre,
pris d'assaut par ces hautes flammes rouges,
dévastatrices.
Écoute, écoute la souffrance
des animaux qui essaient désespérément
d'échapper à l'ardeur exterminatrice
de la chaleur.

Nature, écrin de verdure,
havre de paix,
pure source d'énergie,
les cendres t'ont ensevelie !
Et j'entends l'ultime cri dans la lumière spectrale
des troncs torturés.

Dans la citrouille des généraux,
évidée de toute trace de sentiment,
règne seule l'ambition
de dessiner la carte d'un monde inhospitalier,
tracé sur les scories,
esquissé dans l'atmosphère suffocante
de la fumée assassine,
cette tueuse en série !

L'esprit dirimant,
que les bêtes du feu intronisent
dans notre territoire,
saute par-dessus les clôtures des immémoriaux
et menace de brider toute la planète.
Cet esprit nous dépasse.
Mais tu me dis qu'il n'est plus en nous,
qu'il nous échappe concrètement.

Nous saisissons les allégories de son désarroi
se déplaçant de lieu en lieu,
flux d'un temps saccagé, figé,
qui nie tous les mouvements
de nos attachements.

Nos mythes séculaires
déroulent la mémoire du continent,
questionnent la transmission du pouvoir.
Les réciter
permettra de libérer les énergies créatrices
de nos voix opprimées,
et de mettre à mal la sécurité malade de ces vieilles ganaches de généraux.
Saisir l'écho de nos cénacles en marche
dont les paroles font vibrer nos pieds et nos bras
allant belle erre; chocs, convulsions où tout se prépare
pour un renouvellement.
Regagner notre monde au bout de nos malheurs,
fouler les feuilles mortes tourbillonnant sous nos pieds,
réinventer les rituels de préparation de nos batailles.

L'esprit, que les porteurs de feu transmettent,
est là maintenant pour nous guider sur une route
sur laquelle nous avancerons, agiles,
pour découvrir où les esprits de sagesse de nos devanciers
nous mènent dans nos engagements.

C'est sur l'esprit qui s'élance que ta vie se modèle.
Et tu m'ouvres la grille
donnant accès aux cartes enchantées
qui vont me servir de phare
pour arpenter cet autre monde de dieux plus solidaires,
pour enfin vaincre les dieux des ténèbres
des vieux généraux.

Ogoun, forgeron sans égal,

maître du fer et des armes,
joins-toi à nous dans nos batailles.
Tu connais mille ruses pour déterrer le champ étranger,
écraser avec des pieds impitoyables
les monstres qui s'emparent de notre nature,
confisquent notre territoire,
et vident notre baie de nos meilleurs souvenirs.
Ils ne cessent de frayer des itinéraires brisés,
où nos arbres se tordent blessés,
inclinant leurs branches torturées,

pour laisser la place au béton des bâtisses
de haut rang,
ou aux commerces illicites de gros malfrats protégés par les vieux généraux.

Viens, Ogoun, maître des armes,
durcis ton acier dans la salive des crapauds sauvages,
dans le venin qui coule des bouches des serpents.
Frappe les nuages lourds avec ton arsenal,
les façades du pouvoir qui ne savent pas que
l'espace de l'indocilité
a déjà commencé de déborder!

Remue-moi,

si j'insiste à être
une guerrière sans larmes,
sans armes perçantes.
Il est impératif d'être un espace ample,
d'être une mémoire dilatée.

Les larmes de notre histoire ne nous vieillissent pas.
Elles arrosent les branches flétries du temps
pour nous raviver,
former notre kaléidoscope d'imaginaires phosphorescents
doté d'une forme émolliente,
à la rencontre du grand volume de la baie de Tous les Saints¹
pour donner la beauté à toutes les ombres
et à tous les nuages lourds...
Nous voulons remettre en vie toutes nos douleurs, les resignifier!

Mes forces divines sont africaines
mais elles ne sont pas nomades.
Elles sont venues et sont restées
autour de la baie de Paraguaçu :
l'âme indienne de mon espace!
J'ai aussi l'endurance de mes Autochtones dans les veines
matraqués et noyés par les coques dures
des bateaux envahisseurs.

Mon corps exsude la sueur étincelante des eaux-mères indisciplinées!

1 La baie de Tous les Saints – Baía de Todos os Santos – la plus grande du Brésil, où les Portugais ont fondé la première ville du pays, Salvador, lieu d'un trafic intense d'esclaves noirs. Son nom amérindien était Kirymurê Paraguaçu, mais Amerigo Vespucci l'a changé en hommage à la journée de la Toussaint.

Biographie

Licia Soares de Souza a un doctorat en sémiologie de l'Université du Québec à Montréal (UQÀM) ainsi que deux stages postdoctoraux au Centre de recherche en littérature québécoise de l'Université Laval. Elle est professeure titulaire de l'Université de l'État de Bahia au Brésil et professeure associée à l'UQÀM. Elle a publié un recueil de poèmes en allemand (2017), un autre en portugais (2020). En 2017, elle a été parmi les 20 finalistes du concours de poésie de Radio-Canada, avec le poème *Mes Frontières*. Membre de La Traversée, l'atelier géopoétique nomade de l'UQÀM, elle a publié en 2019 *Pour une Géopoétique interaméricaine*, essai sur la représentation de Montréal dans des romans québécois contemporains. Elle est vice-présidente de l'Association Internationale d'Études Québécoises – l'AIEQ – pour les Amériques.

Âme

Par Klau Figueredo



2019. Collage et techniques mixtes sur panneau de fibres, 50 x 35 cm. **Titre original (anglais) : Soul**

Biographie

L'artiste visuelle et poète cubaine **Claudia (Klau) Figueredo Pérez** est née à La Havane en 1990. Elle participe à plusieurs expositions individuelles et collectives depuis 2007. En 2009, elle devient membre du projet communautaire José Martí, un groupe havanais de neuf artistes qui exposent leur travail, donnent des ateliers de création dans la communauté et organisent des événements musicaux et poétiques. Certaines œuvres de Claudia font partie de collections privées aux États-Unis et en Europe.

Votre manteau mouillé (extrait)

Par Jorge Fajardo

Traduit de l'espagnol par l'auteur

Maman!...

Qui avez-vous appelé avant de mourir, maman ?

...

Mon frère m'a dit hier soir au téléphone, dans cet appel si simple, si irréversible, sans recours, que vous étiez morte la nuit d'avant. Mardi dans la nuit. Peut-être à l'heure où je regardais ce film de merde, « L'Année des méduses », ou peut-être plus tard, au moment où je fornicais par tristesse. Mes deux sœurs et deux de mes frères étaient à votre chevet. Mon frère cadet et moi étions les manquants. Ce sont toujours les absents qui manquent.

...

J'ai dormi, et je ne me souviens pas avoir rêvé. Seulement, lorsque je me suis lavé les mains, j'ai eu peur de l'obscurité. J'ai évité d'être seul, maman, ces jours-ci, de peur que vous ne m'apparaissiez.

Mon frère m'a dit : « Je t'ai téléphoné il y a un moment, et personne ne répondait. » Je lui ai dit : « Oui, c'est que je viens tout juste d'arriver. » « Ah, bon. »

Je savais qu'il allait me dire que vous étiez morte, maman.

Mais pourquoi est-ce que je vous parle, pourquoi est-ce que je m'adresse à vous, puisque vous ne recevrez jamais mes mots ? Vous n'êtes pas dans un autre monde, maman. Vous n'êtes déjà plus. Vous n'êtes pas. Vous avez cessé d'exister. Vous nous avez laissés. Vous avez quitté ce monde pour toujours, votre âme s'est échappée de votre corps, vous avez exhalé votre âme, vous avez traversé le seuil de la mort, vous êtes revenue à votre ancienne demeure, vous avez rendu le dernier soupir, vous avez rendu l'âme, vous êtes descendue au royaume de l'ombre, l'Heure a sonné, vous avez trouvé le Repos éternel, vous avez entrepris le grand Voyage, le Voyage sans retour, vous êtes passée sur l'autre rive, vous avez trépassé, vous avez péri, la Parque vous a enlevée, vous êtes descendue en Enfer, vous vous en êtes allée, vous avez succombé, vous êtes décédée, vous avez expiré, vous avez disparu de ce monde, vous vous êtes éteinte, vous vous êtes consumée, vous êtes partie, vous vous êtes endormie pour toujours, vous nous avez abandonnés, vous êtes partie seule, vous vous êtes envolée vers le Seigneur, vous avez fermé la porte, vous vous êtes perdue dans le brouillard, vous avez ramassé vos outils, vous avez rendu les clefs, vous avez tourné le coin, vous nous avez tourné le dos, vous êtes allées *ad patres*, vous avez fermé les paupières, vous avez fait votre dernière révérence, vous êtes partie sans billet de retour, vous avez mordu la poussière, vous êtes partie au pays de nulle part, vous vous êtes évanouie, vous avez disparu à un détour du chemin, vous vous êtes enfoncée dans le néant, vous êtes redevenue cendres, vous avez lâché les amarres, vous avez rendu votre âme au Seigneur, vous êtes allée sous les fleurs, vous vous êtes abritée au creux de la colline. Vous nous avez laissés. Vous nous avez laissés.

...

Maman, vous ne m'entendez plus maintenant. Je le sais. Je vous écris comme ça. Regardez, j'ai le bout des doigts plein de larmes, je vais devoir me fabriquer de petits essuie-glaces pour essuyer toutes ces larmes de mes lunettes. Touchez, maman, de vos doigts morts mes favoris gorgés de larmes. À quoi me sert de vous dire que mes longs cheveux et mon cuir chevelu sont brûlants de tant de chagrin ! Je marche le corps

secoué de sanglots dans ces rues tranquilles bordées d'arbres, parmi des enfants sains, des gens en bonne santé et bien éduqués, à travers des places et des parcs aux pelouses tellement impeccables qu'elles semblent dessinées. À cause de toutes ces larmes, je vois tout brouillé : les bassins et les fontaines, les arcades, les seaux à sable, les balançoires, les escarpolettes et les glissades où jouent tous ces enfants roses de bonne santé. Maman, je vois s'estomper, au-delà des vagues de mes larmes, les autos sport, les magasins où l'on vend des glaces, les vitrines des boutiques, les belles femmes dans leurs jupes d'été. Je vois une série de soleils qui rapetissent peu à peu à travers le prisme de mes larmes intarissables.

Revenez, maman. Revenez pour que cette fois-ci, j'ose vous caresser, même si j'en meurs de pudeur. Revenez, pour que je puisse vous acheter un petit chalet avec un jardin, que vous puissiez vous déplacer à plaisir parmi vos plantes avec un tuyau d'arrosage et un jet d'eau prêt à faire fuir quiconque oserait s'approcher de vous.

Prenons le train de nuit pour Valdivia, parcourons à nouveau les lieux de votre lune de miel, les petits hôtels, les barques, les jardins de lotus, la petite place où les caporaux cherchaient noise aux bonnes plutôt que de tuer les gens. Rappelez-moi les anecdotes de votre enfance, de votre jeunesse, de vos fiançailles, vos aventures avec vos frères que je commence déjà à oublier.

Peut-être là-bas, dans quelque restaurant de Valdivia, avez-vous pris entre vos mains le visage à moustache de mon père. Vous vous êtes enlacés par la taille, et mon père l'a accepté, parce que vous avez été plus rapide que lui et qu'à Valdivia, personne ne le connaissait. Et peut-être avez-vous même réussi à le faire danser. Vous aimiez tellement danser ! Vous dansiez comme une toupie et votre jupe se soulevait pendant que mon père faisait quelques pas de-ci de-là, raide comme un piquet. Et vous riiez, sachant très bien que dans le tournoiement de la danse, tous les désirs se réveillaient chez mon père. Vous aimiez tellement les tangos, parce qu'ils sont impétueux et romanesques !

Regardez comme je vous cherche, affolé parmi les rues décrépies, respirant un air empoisonné, marchant sur ce ciment scrofuleux. Je vois les particules meurtrières du plutonium, les scories fatales de BPC, les rayons cancérigènes que laisse passer la couche d'ozone rongée par le progrès insensé. Je cours, maman, sur cette écorce terrestre secouée par le tremblement des explosions nucléaires ; je vois dans la masse encéphalique de la gérontocratie qui nous gouverne les ulcères contaminés, mon regard esquive les trous informes de leurs bouches érodées par le mensonge et l'arrogance, et constate la prolifération du pus sur leurs langues de lézards. Leurs sentinelles armées étudient dans leurs universités génétiques comment nous tuer systématiquement et nous remplacer par de nouveaux Frankenstein créés dans leurs bouillons de haine scientifique. Ils pataugent dans la soupe chimique de leurs eaux, empoisonnent de mercure leurs poissons et les nôtres, inondent les prairies et les forêts pour faire de l'argent, rasant les montagnes, criblent de bruits lancinants la voûte sonore de la forêt vierge, font éclater à la bombe le corps prophétique des Indiens, poursuivent, tuent et écrasent leurs bébés, leurs vieux, leurs femmes, bouleversent le climat ; ils souillent les entrailles mêmes de la Nature, ils détraquent la structure intime de l'Espace.

...

Et survient le silence, les angles de ses lèvres et de ses dents en suspens. Tombent et montent mes mains vers le haut cherchant l'entrée du canyon. Glissent les plantes grimpantes à la surface de l'eau, maman. Vous vous êtes dégagée de la toile féconde de la Terre. Mes doigts s'ouvrent et s'emplissent lentement d'air. La terre caresse mes chevilles. On asperge le sentier de marguerites. J'éclate en mille arêtes de soleils, je vole jusqu'à l'explosion du silence, mes branches se redressent en craquant à peine, alouettes, perdrix, linottes, ramiers et merles... merles gros comme des dames aux manteaux de fourrure, coqs de roche, porcelaine cristalline, « petite japonaise », réverbère, lumière nocturne et un ivrogne égaré. Les fleurs de camomille se mangent et laissent une poudre jaune sur les doigts. L'infusion de pouliot ne vous sert plus à rien... Du « boldo » pour le foie, de l'ansérine pour... je ne me souviens pas, du romarin pour les chagrins. J'ouvre tout grand la gueule pour mordre dans le pain de sucre, et vous riez. Je me cache dans l'armoire (jamais le soleil n'a voyagé jusqu'à cette armoire de ténèbres, et c'est pourtant là que j'ai découvert les formes de ma cousine, en jouant à cache-cache). Vous vous frayez un chemin entre les lits, vous trébuchez contre les

vases de nuit, dans la pénombre des pièces... Vous criez! Poilue grattant de ses pattes aux larges griffes le ventre énorme de venin, l'araignée se décolle du mur. Ah maman, silence de charrettes, effondrement de jurons, cahotements mouillés, halo brouillé, arbres dantesques, fouettement de branches, vide subit, vent, paysage brisé par la foudre, tempête-présage, crachin aveugle...

« Cuando lejos de ti / Quiera penar el corazón / Violento su latir / Recordaré su reír / Su vibración que fue / Canto de amor / Himno de paz / Ya no habrá entonces dolor / Todo será felicidad / No, no, no / Que te digo un adiós / Estrellita del Sur / Porque pronto estaré / a tu lado otra vez / y de nuevo sentir / tu fragancia sutil / Campanas de bonanza / Repicaréis mi corazón »

ARRIÈRE!

Ne touchez pas à ma mère morte de vos doigts infectés de radioactivité! Laissez-lui les saules pleureurs et les ruisseaux, le site de Pichilemu avec la cabane qu'elle n'a jamais réussi à se construire, cet océan infini et subtil, les buissons chevelus, rouges de poussière, la détresse du vent, le ciel toujours bas et les chemins de terre s'éloignant jusqu'aux sanglots...

Le chaud territoire des sanglots. La brume entre les sourcils, les mains ouvertes de l'attente, la cendre dans les cheveux, l'ouïe tourmentée par les souvenirs, le nez rempli d'odeurs moites, le regard brisé, les coudes durs, le silence des temps, le dos atteint, les varices irrémédiables, le spectre de la faim hantant les murs.

ARRIÈRE!

Ne touchez pas à ma mère morte de vos doigts infectés de radioactivité! Laissez-lui les saules pleureurs et les ruisseaux, le site de Pichilemu avec la cabane qu'elle n'a jamais réussi à se construire, cet océan infini et subtil, les buissons chevelus, rouges de poussière, la détresse du vent, le ciel toujours bas et les chemins de terre s'éloignant jusqu'aux sanglots...

Votre maison s'est effondrée, maman, avec le dernier tremblement de terre. C'est-à-dire, deux pièces sont restées debout, après que le nuage de poussière se fut dissipé, et l'épouvante aussi. Vous y êtes revenue, et c'est là-bas que vous avez attrapé la pneumonie, et c'est là-bas que vos plaies se sont ouvertes.

Rambo, Reagan, Superman, le gangster, Bush père, Shultz, Speakes, Weinberger ingénieur de la mort.

C'est là-bas que vous êtes venue mourir, maman, dans cette maison aimée et détestée, dans cette chère maison qui vous a tuée, dans cette maison malade et inoubliable.

DANS UN ESPACE DONT LA STRUCTURE INTIME SERAIT LE TISSU MÊME DE LA MÉMOIRE... C'EST VERS CET ESPACE QUE NOUS DIRIGERIONS NOS PAS SI LES CONS NE DÉTRUISAIENT PAS SA DEMEURE – NOUS SOMMES CETTE DEMEURE – ... DANS CET ESPACE INEFFABLE ET POSSIBLE (OUI, POSSIBLE, MAMAN), NOUS NOUS RETROUVERIONS, JE SURMONTERAIS MA PUDEUR ET JE GUÉRIRAIS TOUTES VOS PLAIES, JE METTRAIS UN BAUME TOUT DOUX SUR TOUTES LES SOUFFRANCES ET JE FERAIS RECULER L'ARTÉRIOSCLÉROSE JUSQU'À SON POINT D'ÉCLOSION, LA PLAQUE D'ATHÉRÔME DISPARAÎTRAIT À LA DISPARITION DU DÉSORDRE DE L'INJUSTICE, DES TÉNÈBRES, DE LA FRUSTRATION, DE LA COMPULSION, DU RESENTIMENT, DE LA HAINE.

Biographie

Cinéaste, comédien et écrivain québécois d'origine chilienne, **Jorge Fajardo** filmait un documentaire sur l'île de Pâques pour le gouvernement de Salvador Allende lorsque celui-ci fut renversé dans le coup d'État orchestré par Pinochet en 1973. Contraint de fuir son pays, Jorge ne cessa jamais de créer, réalisant des œuvres cinématographiques régulièrement recensées (dont *Lettre à un ami*, documentaire sur le Dalai-lama), primées (notamment à Strasbourg et Locarno) et présentées dans des festivals internationaux (ainsi, son film *La visite* fut diffusé au Festival du nouveau cinéma (FNC) de Montréal). De surcroît, Jorge s'est illustré comme acteur (en particulier, dans *Les Noces de papier*, film de Michel Brault), comme scénariste et auteur de plusieurs textes littéraires publiés ou portés à la scène : nouvelles, récits, pièces de théâtre et poésie.

d'un fruit peut-être... (extrait de « Survenir Soif »)

Par Florence Noël

encore faut-il forcer cette
dignité de la souffrance
là où je
agonit dans le feu
car pâlisent tous ces jours naissants
gantés de ramures étiolées
leur sève pulsatilement
esquisse l'épure d'une branche
d'une feuille, d'une fleur
d'un fruit peut-être
pendant en contre-jour
de nos bouches

encore débusquer la sympathie des cris
leurs unissons vains
et équarrir l'indolence des larmes
– bouillon d'yeux –
comme appui pour le renon

jusqu'où suis-je en errance
loin sans lanterne
esseulée à un empan
à peine
de mon soleil vert

laisse-moi, matrice-moi,
redevenir
ô ressac mal-aimé
la simple marcheuse d'espérance

annonce-moi, d'un rêve
d'un cil enluminé d'ailes
au palier d'une nuit sans prières
annonce-moi l'issue,
le simple geste de l'invite
à la danse

la clé, les champs,
cette orée, l'entre-deux à jamais
et cette cadence douloureuse
qui ponctue les heures
recouvertes par l'ivraie

la vie a des patiences étranges
épargne-moi d'un peu
le long chemin d'exil
loin de ce seuil où je
me regarde
recoudre quelques pièces de joie
sur le vêtement effilé
déplier mes paupières
couler une pleine vallée
entre la tempe et l'enclume
ruer avec les étalons
inventant cette échappée
où je m'attend
près de toi

Biographie

Belge, née en 1973, **Florence Noël** a une formation en histoire, en orientalisme, en théologie et en didactique. Elle est actuellement enseignante dans le secondaire après avoir exercé des métiers dans les Nouvelles Technologies de l'Information et dans la Gestion électronique documentaire.

En marge de diverses activités professionnelles, elle s'investit depuis plus de vingt ans à promouvoir la poésie francophone sur le web (*Ecrits-vains*, *Francopolis*, ...) et en revue (*DiptYque*).

Autrice de poésie et de nouvelles, son travail d'écriture se nourrit régulièrement de collaborations avec d'autres artistes. Lauréate du Prix Delaby-Mourmaux pour son recueil de poésie *Solombre* (2019), elle continue à publier régulièrement : son dernier recueil, *Assise dans la chute immobile des heures* (illustré par Gwen Guégan, Dinant, Bleu d'Encre, 2021), suit *Branche d'acacia brassée par le vent (fuit mouvements)*, publié en 2020 aux éditions Le Chat polaire, à Louvain-La-Neuve.

Elle est membre de l'Association des Ecrivains Belges, de l'Association Royale des Artistes et Ecrivains de Wallonie et du Grenier Jane Tony.



N'oublie jamais

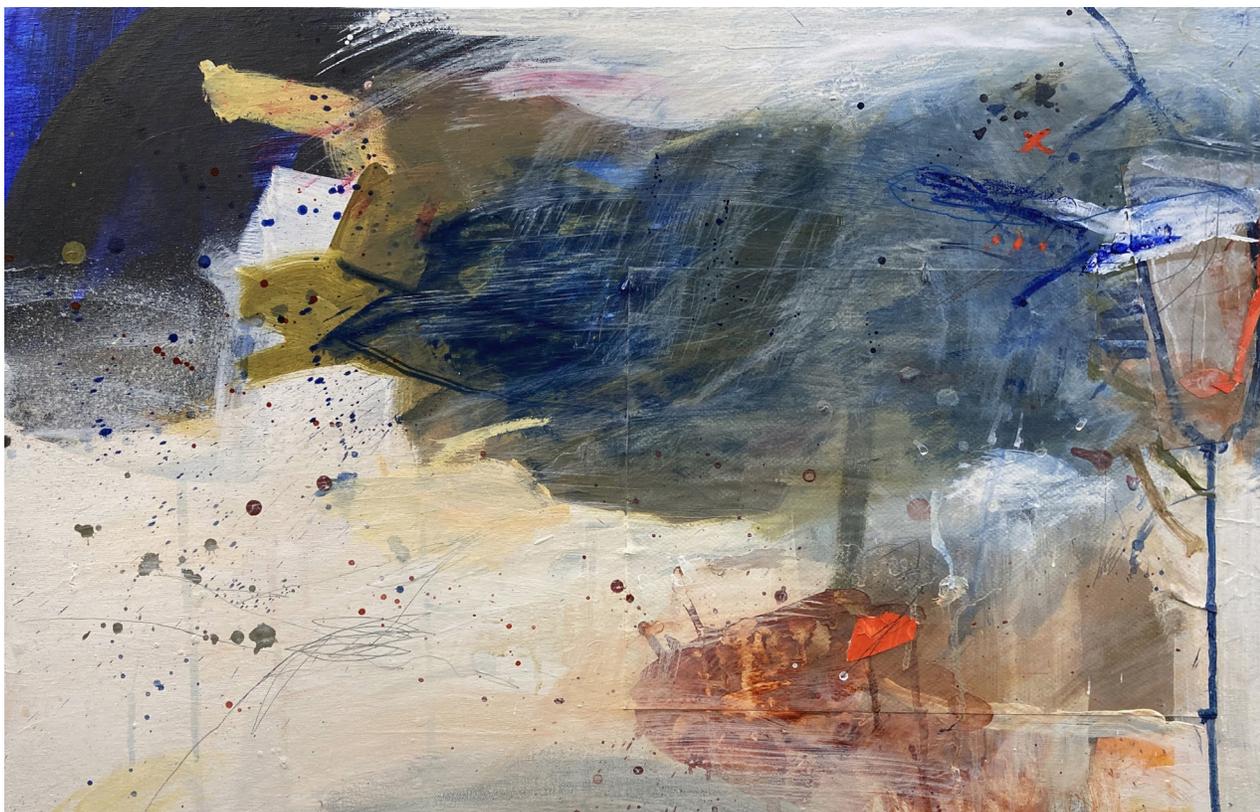
Par Danielle Lauzon



2021. Techniques mixtes sur toile, 102 x 91 cm.

Sans titre

Par Danielle Lauzon



2021. Techniques mixtes sur toile, 51 x 66 cm.

Bien que ma peinture soit abstraite, mon approche picturale est narrative. Mes œuvres racontent. (...) Des histoires universelles, intemporelles, qui s'adressent à l'essence de l'être, qui se tracent au fil de notre genèse commune. Et ici et là, dans l'abstraction onirique des toiles, s'entrecroisent motifs anciens, primitifs et objets du petit quotidien. Et s'interpellent nos propres histoires.

Danielle Lauzon, démarche artistique

Biographie

Après des études de premier cycle en histoire de l'art, la peintre **Danielle Lauzon** complète plusieurs cours et ateliers en arts visuels. Elle participe à de nombreuses expositions collectives depuis 2009 et expose pour la première fois en solo en 2010 à la Galerie Luz de l'édifice Belgo à Montréal. Elle vit et peint à Sainte-Julienne, dans Lanaudière, tout en exposant au Québec et à l'international : en Italie, en Jordanie, au Maroc. Ses œuvres font l'objet d'acquisitions par des collectionneurs à travers le monde, dont récemment au Qatar.

L'accent du pays

Par **Nada Sattouf**

Retour à la terre
n'est ni mère ni rendez-vous
l'exil commence à la semelle
parmi l'hiver mes amis à vivre
à bras de fleuve et de couture

matière faite d'icitte
en fibre et visage
resserrement d'une mémoire
synthétique
dans le pain peu de chose
qui me le rappelle
rentrée d'un cortège ponctuel
sur le palier du voisin
j'hésite à nommer la ville
où les mailles ne s'entrelacent plus

un jour quelqu'un dirait que je fus
au milieu du jour à contre sens
que pétrit une main et se replie
regard qu'on oublie de poser
se met à froid

je recouds le fil autour de mes semblables
le vent une eau à jamais
points fermés sur formes humaines
crois encore au mirage d'un dieu
change de larmes comme d'adresse
personne ne me cherche me recherche
par mon nom si les pas ne bruissent
ou porte loin d'une fenêtre à tirer

je dors d'ennui
incognito m'écarte
non je n'ai pas de sphère comme
on dit couleur locale non plus
en moi ressacs à construire
plis des pages communes

me remue fémur en premier
m'en sers en guise d'aiguille
à feutrer le temps qu'a une paupière
à se fermer sur souvenirs
une chose se colle à l'autre
la couleur à l'œil dans l'autre
nous en sommes quittes

un œuf d'oiseau
seul souvent toujours exil
dévale sur la partie molle
du granit
je n'ai de main qu'un arbre
qui me prend en passant dans sa glu
loin mon hiver où j'écris
à l'heure d'horloge
me reproduis copie conforme
au code civil
chez soi se fait pacte original
quai d'embarquement
si regard fleurit sans raison
comme flottent deux drapeaux
mot de passe aux coutumes

retour comme renaître
monocorde d'un aïeul
il fut *icitte* un pays
à sa place dans sa canicule
les épaules se frottent
se broient tout de même en farine
les visages contraires
vitrines sur fond d'asphalte

qu'on me laisse roucouler
quelques mots d'un soir silence
les mêmes et autres idiots si j'arrive
à la fin d'une histoire
les suivants ont changé de prénom
le mien éprouve d'une eau rire son accent
je marque d'un cachet ma présence
si jamais confortable ou bottes j'enfile

qu'on me laisse le sein de par ma mère
l'hymne de mon propre départ
le mien j'insiste là-dessus
je vire en scoliose
de première neige
l'instinct me rappelle
de pas quotidiens

je pars comme se perd la bête
dans son pays
où l'on écrase cristaux de sel
sur le dos
comme se lisse de pâleur le froid
je lime mes os les rends marais
m'endors l'œil tourné sur
mon marquage au fer

non je n'ai pas de gêne à moi
parmi les fatigues incertaines
ni de soir à m'en couvrir
les panneaux routiers me trompent
je livre alors le port à son clapotis
cours d'eau une bouche fragile
ventre fermé sur débâcle
je m'en abuse ou dirais ainsi

Biographie

Nada Sattouf est poète et actuellement professeure de langue et de littérature française à l'Université libanaise, dans la région de Beyrouth. En 2002, elle émigre au Québec.

Elle publie deux recueils de poésie à Beyrouth aux éditions al-Jadid : *Postiche ouvert au vent* (1997) et *Attente prévue* (2000). Elle publie également quatre recueils de poésie à Montréal chez les Poètes de brousse : *Mémoires et un sommeil* (2007), *Bayt* (2009), *Le Mur* (2011) et *Le Portrait de ma mère* (2014). Son dernier recueil, *Un veston sur le bras* (2018), fut publié à Beyrouth aux éditions Oser Dire.

Trois poèmes

Par Jean-Yves Métellus

Muter

À l'affût du plus intime des astres, je plonge d'emblée dans la densité mystérieuse du langage.

Je suis trop fatigué d'éprouver cette défaillance profonde, d'étreindre le silence comme une vieille amie, de traîner mes pas lourds en un va-et-vient constant, de faire rapport de similitude entre un amour qui s'effrite et l'instant où tout fut emmuré dans l'indicible.

Je suis aussi fatigué de la frayeur morbide qui nous hante, de sa horde houleuse et de l'impossibilité, même par affinités de sang, de réclamer les corps qu'elle laisse sur son passage, eu égard au risque d'abreuver leurs effluves.

Et c'est sans doute une bien moindre douleur que d'appliquer tel un clown, de grosses taches de couleur sur ses joues pour une simple diversion devant un miroir brisé, en guise de frisson émanant d'une quelconque agglomération humaine.

Mille fois fatigué suis-je, et au-delà de mon cloisonnement, je cherche encore le principe vital pour étayer les pertes et les dérives. Je guette le merveilleux dans l'apport du hasard, voire celui d'illuminés féconds et d'alchimistes transis. Ainsi, grandi au plus secret des astres, je rejoins le cercle via la vastitude abstraite des signes secrétés en détresse dans une langue secrète qui m'imprègne, me submerge. Ô folle éclosion de voix, petits rubis étincelants qui émanent de l'impossible adieu, en symbiose avec toute forme d'extase, en résonance avec tout polissage suranné! En résulte, tel un chant chuchoté à l'oreille du plus juste pour le salut des âmes déjà en partance vers l'oubli, ou pour celles qui gémissent encore dans l'antichambre de la mort, la seule certitude existentielle : muter.

En nous prévalent la mort, l'éternité de toute chose, l'entretien inéluctable de l'aube.

En nous, gisements éphémères de l'infini!

*

Tout ce qu'on dissimule pour éviter des cataclysmes finit toujours par provoquer une terrible implosion et un pareil désenchantement souvent à notre insu. La peur d'une mimique tempétueuse sur le visage de l'autre énoncée chaque fois pour signifier la distance. L'entassement des cailloux dans la mémoire en transe, les contre-coups du bonheur qui, à bien des égards, lui sont supérieurs – Ce n'est d'ailleurs que dans les sphères restreintes que s'acclimate cette douceur à lueur furtive et si fragile, prête à s'effriter dès le moindre attouchement, dès ses premiers balbutiements. Tout semble faire un corps-à-corps avec son ombre, une sorte de résonance vitale ou mortelle, un côté sombre ou lumineux qui lui confère l'unicité de sa posture. Ainsi mort et vie s'entrelacent dans une totale fraternité, une étonnante symbiose.

Voyez-vous, la pesanteur d'une larme ne m'apparaît qu'à la vision d'un oiseau-lyre traversant l'horizon dans son chant lumineux. Et si pauvre est le destin qui fait vibrer l'absence dans une insoutenable proximité. Le rayonnement de l'apparat est fort souvent un leurre, un corps exalté de mille pensées confuses.

On traverse le temps comme un automate et découvre très tard qu'il a volé notre vigilance avant même la fin du chemin.

Jadis on consignait nos vieux bateaux, les oripeaux et les chevaux. Que nous reste-t-il à échanger si ce n'est affutés, comme un couple atypique, quelques vertiges et des vestiges? Où sont les temples ornés de perles et de rubis? Où est cette ère de plénitude, ce champ de blé à perte de vue, où sont ces perspectives réconfortantes dans toute situation alarmante, toute présence parasitaire?

Le dévoilement du rêve semble demeurer énigmatique même dans la plus lumineuse trajectoire.

*

Frères, nous avons hérité
Du parasol de la nuit
Que nous brandissons hagards

Quand viendra la question des origines
Nous trônerons sur l'invisible
Les yeux calfeutrés

Ce qui nous lie aux autres
C'est un linceul
Qui mènera vers l'infini

Biographie

Jean-Yves Métellus est né en Haïti en 1962. Après des études en arts visuels, il s'est adonné pendant une décennie à l'enseignement de la littérature et des arts. Il a dû ensuite quitter le pays à cause de la situation socio-politique pour s'établir aux États-Unis, puis à Montréal. Très actif dans le milieu, il exerce son talent de différentes façons : radio, scène, chanson, cinéma, critique, etc. Il a aussi fait paraître quatre recueils de poésie et participé à près d'une dizaine de publications collectives. Aujourd'hui, il est membre de l'association des artistes en arts visuels de Montréal-Nord (AAVNM) et étudie en création littéraire à l'UQÀM.

madeleine

Par **Laurence Veilleux**

mourir c'est vraiment
partir et on ne part pas bien
la tête
en-dessous des vagues

je ne veux pas disparaître

entendez
le bruissement de ma jupe comme un ressac

la plainte constante
des échardes plantées dans ma peau

j'aime l'obscur

les mouvements
de la fabrique des visages
et autres coulées d'écorces
par où les ventres
offrent la vie

au bout du sang la peur
de la vie

j'ai vu flamber mon ménage

un enfant plié sous une robe
lâché, lavé pour se rendre blanchi
au fleuve

j'ai vu la beauté
inscrite dans la douleur

ma robe est de vieilles dentelles
dans chacun de ses plis
dort un oiseau

ma robe est jaune
comme le sol où mon corps a grandi
c'est une robe de jeunesse
dedans je ris

ma robe m'attend
sur les hanches d'une autre

elle soigne d'anciennes menaces

Les vers en italique appartiennent à Hélène Cixous et se retrouvent dans son roman Dedans (des femmes, 1986)

Biographie

Née à Saint-Benjamin en 1994, **Laurence Veilleux** est l'auteurice des recueils *Chasse aux corneilles* (2014), *Amélia* (2016; finaliste au prix Émile-Nelligan 2016 et lauréat du prix Félix-Leclerc 2017) et *Elle des chambres* (2019; Prix Émile-Nelligan 2019 et Prix CoPo des lycéens), tous publiés aux Éditions Poètes de brousse. Ses textes ont paru dans plusieurs ouvrages collectifs et revues de création littéraire. Elle étudie la littérature à l'Université du Québec à Rimouski et travaille comme libraire responsable des événements à la Librairie Boutique Vénus.

Moi aussi

Par **Rosalie Lessard**

Je porte mon corps
comme une robe brûlée.

Pas un coin d'ombre
où je ne l'ai enfoui.

Les douches
d'une vie bout à bout
ne suffiraient pas
à l'effacer.

Chaque clé tombée
tachée
d'un sang indélébile
et de sa suite de mots doux –
monstre, folle, sale pute, suie.

Je le croise.
Sous mes pieds, la glace cède.
Je m'effondre dans l'Arctique,
les lèvres mauves,
réduite au silence.

Ce tas de cendres,
Tarana, Alyssa, Gaga,
est-ce mon corps?

Biographie

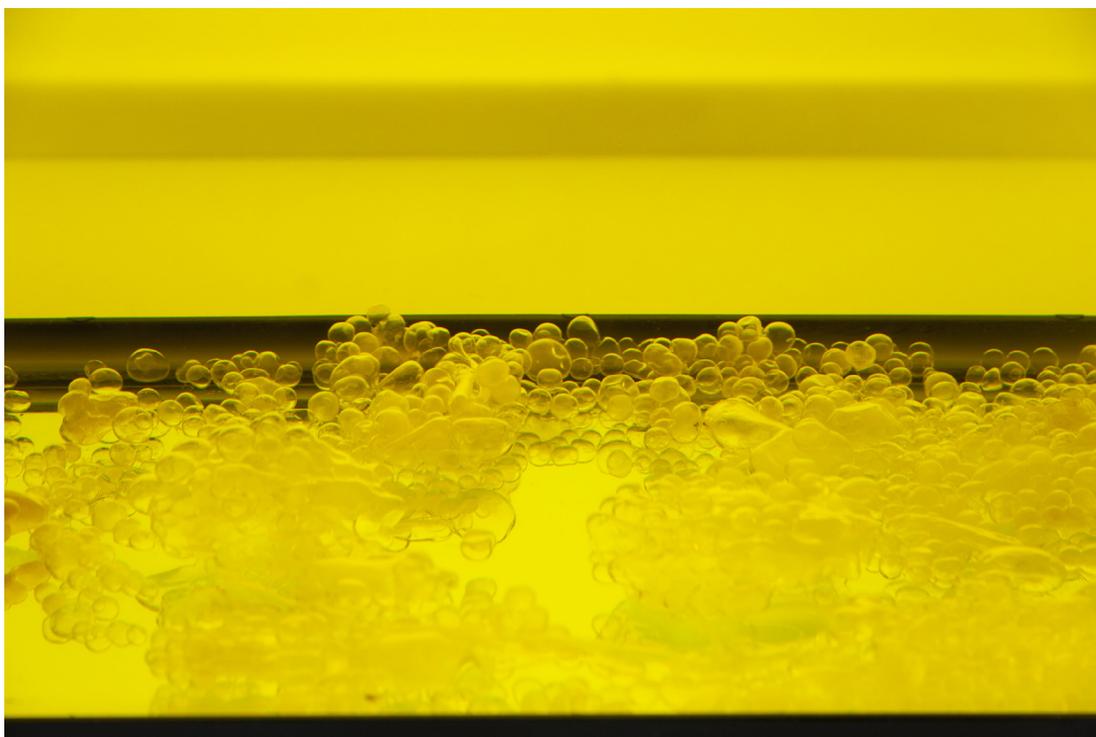
Née en 1981 à Baie-Comeau, **Rosalie Lessard** publie son premier recueil de poèmes à 18 ans. En 2006, elle remporte le Prix de poésie Radio-Canada pour « Petit guide des volcans d'Amérique ». Elle fait par la suite paraître trois livres : *La chair est un refuge plus poignant que l'espace* (2006), *L'observatoire* (2015, prix Alain-Grandbois et Émile-Nelligan) et *Les îles Phoenix* (2020). Elle vit, écrit et enseigne à Montréal.

Note

Le poème « Moi aussi », tiré du recueil *Les îles Phoenix*, est reproduit ici avec l'autorisation des ©éditions du Noroît et de l'autrice.

Aquarium de gelée (détail)

Par Chih-Chien Wang



2008. Impression numérique au jet d'encre, 20 x 30 po. **Titre original (anglais) : Jelly Aquarium**

Biographie

Chih-Chien Wang (<https://www.chihchienwang.com/>) est né à Taïwan et réside à Montréal depuis 2002. Il a obtenu une maîtrise en beaux-arts de l'Université Concordia après des études à l'Université de la culture chinoise à Taïwan. Ses récentes expositions personnelles ont été présentées notamment à la galerie Pierre-François Ouellette art contemporain (2020, 2017), au Künstlerhaus Bethanien, Berlin (2016) et au Musée des beaux-arts de Montréal (2012). Wang a reçu le Prix du duc et de la duchesse d'York en photographie en 2017. Ses œuvres font partie de collections, dont celle du Musée d'art contemporain de Montréal, du Musée des beaux-arts de Montréal et du Musée de l'Élysée à Lausanne. Le travail de Wang explore les moments ordinaires de la vie quotidienne et reflète sa compréhension des gens, de la société et de la ville où il habite.

Note

©Tous droits réservés à l'artiste. L'image est reproduite ici avec l'autorisation de l'artiste, accordée à Anatoly Orlovsky en avril 2021.

PREMIÈRE

Par Laurence Bertrand

Prêtres
j'ai tant vu en soixante-dix ans
vos gradins des frissons d'étoiles nauséuses
vos épaules tachées
de messes liquides
j'ai vu vos manches entrouvertes tels des canons
remplies du sable des rires d'enfants
votre bouche parfumée
en bouquets de croisades
fermée comme les tombes

Je vous ai écoutés
chanter vos reflets aux chrétiens
piétinés sous un matin uriné du soleil
vous qui toute ma jeunesse faisiez entrer le vin par les sacristies de vos lèvres
les fenêtres de vos corps
pendant que les oiseaux
planaient
semblables à des avions terroristes
les horizons s'apparentaient aux drapeaux en berne des chiens aboyaient
la neige
le vent se raclait
la gorge
je regardais les fillettes en silence
des travailleurs couraient vers les usines mangeaient l'aube ces couples d'amoureux
tous des hommes avec des femmes
le parc se sentait abandonné
comme elle et moi aujourd'hui
les poteaux de fils électriques debout
se tenaient courageusement la main eux

Quand j'étais petite fille j'ai entendu
vos sermons s'agenouiller dans mes oreilles
vos toux pleines de cendriers de fatigue
des rires cognaient sur les portes de vos dents
mais ne voulaient pas

sortir
ce soir j'entends les balustrades de vos premières moqueries
envers nous deux

son chapelet asphyxié à elle
dégringole

Je me suis tellement confessée en soixante-dix ans

je devrais maintenant crier mon aveu
aux nuits
ensanglantées par vos voix aux couvents et dortoirs des chairs
aux toits ressemblant au loin à ses jambes de femme
croisées

prêtres
pourquoi ignorer mon péché vos yeux injectés de fumeuses prières
vous me fixez à travers les cathédrales
si hautes qu'elles boudent le sol vomissent leurs clochers ne sont que des fusils
mosaïques d'étourdissements votre richesse transpire
me laisseriez-vous
révéler
ma première vraie amoureuse

Permettez-moi de glisser
entre les parloirs
décoiffés par vos fausses larmes entre vos pensionnats autels d'habitudes
les rangées de bancs d'holocaustes
permettez-moi de toucher
sa magie difforme où poussent des aurores de tremblements
ricanent des statues
ankylosées
oui
effleurer ses nus châteaux
ne vous détournez pas
laissez-moi raconter
l'ecchymose de la lenteur recrachant
ce qui nous appartient pour la première fois
vous ne pouvez comprendre ses hanches plus lisses que vos soutanes
ses ciels étourdis et sourds
en miettes d'hosties
laissez-moi avaler
sa bouche d'avalanches
d'émeutes

lécher les catacombes
de sa peau ridée aussi noire qu'un tunnel
où chancellent les trains fiévreux

Je peux vous jurer qu'après l'amour
des trafics de lumière polluent ses veines
les algues d'engourdissements éclaboussent ses longs cheveux
cordages ne pêchant rien

l'âme poignardée de sommeil
je suis une cenne n'ayant jamais eu sa chance
au bord de mer de ses sourires
nos lèvres se gonflent du hasard des carambolages
mes doigts d'éclipses murmurent son égarement osseux
son haleine fait résonner son pays natal
pays antillais
rauque disparition d'un trésor elle brille
sous mes mains d'hospices
observer les attentats crucifiés à nos ongles
nos seins demeurent des pygargues
et ma bouche un avion
atterrissant en cas d'urgence
nos volcans doivent toujours attendre

Notre mémoire coupe à blanc
dormir en boulets de canon
extrême-onction des soupirs lumineux

notre innocence gondolée

Mais nous craignons encore de vous entendre
braconner nos rêves en brindilles
vous jouez avec les couvre-feux des paupières
crachez sur nous vos monastères en sueur
l'aimer
je souhaiterais que ce soit
un geste aussi banal
que de signer le livre des condoléances
à vos salons funéraires

Prêtres pardonnez-moi
car nos paroles sont lourdes de cailloux
jetés
sur les bûchers de nos corps
je suis désolée qu'elle et moi salivions de mensonges
envers nos familles
nos valises refaites ont le poids des pierres tombales
nous nous exposons chaque jour aux balcons des regards
aimons ces chambres hésitantes où apprennent à se taire nos cachettes

nous rêvons d'une plage plus belle
que les peurs d'adolescentes
trop grandes pour rester parmi nos têtes

en raison de vos cloîtres je dois plutôt
la laisser partir
comme la couleur fugue des aurores boréales

Biographie

Laurence Bertrand étudie à la maîtrise en études littéraires. Elle a publié aux revues *Le Crachoir de Flaubert*, *Impact Campus*, *Main Blanche*, *Le Sabord* et *Saturne*. D'autres poèmes apparaîtront bientôt aux revues *Les écrits* et *Les Éphélides*. Elle a remporté quelques prix littéraires, dont la bourse Hector-De-Saint-Denys-Garneau, la mention du Prix Piché de Poésie (avec son recueil *À la dérive de nos soifs*, paru en 2018 aux Éditions d'art Le Sabord) ainsi que le Prix de poésie Jean-Lafrenière – Zénob. En 2020, son poème « Avec les autres » a obtenu le Prix de l'appel de textes « Écrire la communauté » des Jeunes programmateurs et programmatrices de la Maison de la littérature.

Note

Le poème « Première », initialement publié en 2019 à la revue *Saturne* n° 4 (« Chasser la lumière »), est reproduit ici avec l'autorisation de *Saturne* et de l'autrice, © Laurence Bertrand.

Au monde

Par **Anatoly Orlovsky**

Traduit du russe par l'auteur

В миру

Позёмка. Меркнет олово четверосолнца в зоне Нарвик-Кемоярви-Пермь. Пути электро-стрельные всё исчезают в шаман-ярах, в неистово кроткой зыби. Не выстроить здесь магистраль « сияние – море-тундра – тайга », космонавтам и то не светит. Душестолбы в заземелье? Да не придёт ведь Сольвейг, ты и так весь в ней, она здесь и кремь и ночь в полдень и кратер-лавина-дрейф. Она – жизнь в снего-мистериях бурь, парафин в заветном мареве, торс, прииск, астральный собор (не это-ль огне-готика льдов?) и к собору, и через стены его – стеклянная лыжня. Нож и икона. И звукоряд озёр – она, и полыней зеница, но никак не хворост не светодым что ты всё собираешь, всё нарекаешь её именем – кто ведь ещё так мирно слёзы твои растопит, гарпуны твоих синих зим? Сольвейг – не имя одно, вся сущность её – чар-агония, вихрь-эликсир-прорыв в то белое белое сиуа яовы кйюоэ рйе.

Au monde (*extramuros*)

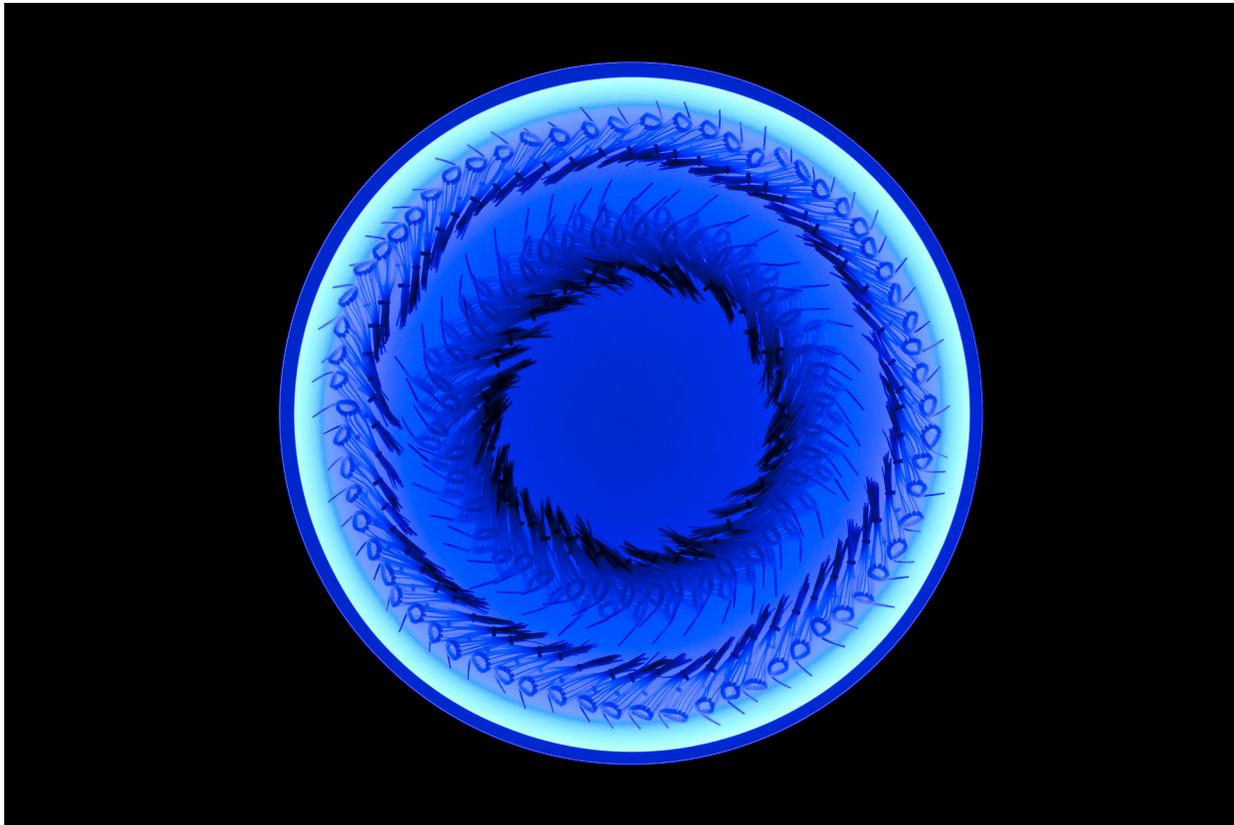
Poudrerie basse. Se ternit le fer blanc du dernier quart de soleil en zone Kemijärvi-Narvik-Perm'. Où les électroflèches-voies sombrent sans répit dans les ravins chamanisés, dans la houle férocement tendre. Personne ici ne construira la route « scintillation – toundra-en-mer – taïga », les cosmonautes eux-mêmes n'en verraient pas l'achèvement-lumière. Piliers d'âmes outre-terre? Cesse, n'attends plus Solveig, elle ne peut advenir, déjà tu es tout en elle, elle est silex ici et nuit à midi et avalanche-cratère-dérive-des-glaces. Elle est la vie dans les rites-neiges des bourrasques, la paraffine dans le brouillard exquis, le torse et la mine, la cathédrale des nimbes (n'est-ce pas le gothique igné des glaces?) et vers cette cathédrale, et à travers ses murs – le sentier de ski en verre. Poignard et icône. Et l'ordre musical des lacs – c'est elle aussi, et la pupille des artémises, mais jamais les brindilles de bois mort ni la fumée-clarté que tu persistes à recueillir, à baptiser de son nom – qui d'autre, en vérité, fera fondre si paisiblement tes larmes, les harpons de tes hivers bleus? Solveig – plus que son nom seul, son essence – agonie-charme, trombe-élixir-percée vers ce blanc blanc si blanc soui ra iao oué kiou rii ai é.

Biographie

Poète, compositeur et photographe, **Anatoly Orlovsky** cultive ses sons-sens-images assemblés en hybrides (é)mouvants tendant à rendre commune et tonique une part de l'inextinguible en nous. Anatoly, qui se produit régulièrement à Montréal, a enregistré quatre disques compacts, tout en exposant depuis 2002 ses photographies remarquées par La Presse, la revue Vie des Arts et Ici Radio-Canada.

Circulation (détail)

Par Elisabeth Picard



2017. Aluminium peint à l'émail cuit, attache à tête d'équerre teinte (Ty-Rap), plexiglass, verre et éclairage D.E.L. 32 x 32 x 5 ¼ po. Œuvre d'intégration à l'architecture pour l'agrandissement du Centre de formation professionnelle de Lachine – édifice Dalbé-Viau.

Collaborateur technique : Ghislain Brodeur. Crédit photo : Michel Dubreuil et Elisabeth Picard

Biographie

Elisabeth Picard, née en 1981, est une artiste canadienne qui vit et travaille à Montréal. Elle est représentée par la galerie ELLEPHANT. Récipiendaire de plusieurs bourses (SODEQ, CALQ, FQRSC, CRSH et de l'Université Concordia), elle détient une maîtrise en Beaux-Arts, concentration fibre, de Concordia. Son travail a été diffusé au Canada, à Cuba, en France et en Lituanie. Certaines de ses œuvres font partie de la collection de la ville de Montréal et de collections privées au Québec, en France et au Portugal. www.elisabethpicard.com

Note

©Tous droits réservés à l'artiste et la Galerie ELLEPHANT, Montréal. L'image est reproduite ici avec l'autorisation de l'artiste, accordée à Anatoly Orlovsky en avril 2021.

circuladô de fleur (extrait de « Galaxies »)

Par **Haroldo de Campos**

Traduit du portugais (Brésil) par André Montes Radomski

Révision et suggestions : Johann Istace et Pierre-Louis Quenneville

circuladô de fulô ao deus ao demodará que deus te guie porque eu não posso guiá eviva quem já me deu circuladô de fulô e ainda quem falta me dá soando como um shamisen e feito apenas com um arame tenso um cabo e uma lata velha num fim de festafeira no pino do sol a pino mas para outros não existia aquela música não podia porque não podia popular aquela musica se não canta nao é popular se nao afina não tintina não tarantina e no entanto puxada na tripa da miséria na tripa tensa da mais megera miséria física e doendo doendo como um prego na palma da mão um ferrugem prego cego na palma espalma da mão coração exposto como um nervo tenso retenso um renegro prego cego durando na palma polpa da mão ao sol enquanto vendem por magros cruzeiros aquelas cuias onde a boa forma é magreza fina da matéria mofina forma de fome o barro malcozido no choco do desgosto até que os outros vomitem os seus pratos plásticos de bordados rebordos estilo império para a megera miséria pois isto é popular para os patronos do povo mas o povo cria mas o povo engenha mas o povo cavila o povo é o inventalinguas na malícia da maestria no matreiro da maravilha no visgo do improvisado tentando a travessia azeitava o eixo do sol pois não tinha serventia metáfora pura ou quase o povo é o melhor artífice no seu martelo galopado no crivo do impossível no vivo do inviável no crisol do incrível do seu galope martelado e azeite e eixo do sol mas aquele fio aquele fio aquele gumefio azucrinado dentedoendo como um fio demente plangendo seu viúvo desacorde num ruivo brasa de uivo esfaima circuladô de fulô circuladô de fulô circuladô de fulôô porque eu não posso guiá veja este livro material de consumo este aodeus aedomodarálivro que eu arrumo e desarrumo que eu uno e desuno vagagem de vagamundo na virada do mundo que deus que demo te guie então porque eu não posso não ousar não pouso não troço não toco não troco senão nos meus miúdos nos meus réis nos meus anéis nos meus dez nos meus menos nos meus nada nas minhas penas nas antenas nas galenas nessas ninhas mais pequenas chamadas de ninharias como veremos verbenas acúcares açucenas ou circunstâncias somenas tudo isso eu sei não conta tudo isso desaponta não sei mas ouça como canta louve como conta prove como dança e não peça que eu te guie não peça despeça que eu te guie desguie que eu te peça promessa que eu te fie me deixe me esqueça me largue me desarmargue que no fim eu acerto que no fim eu reverto que no fim eu conserto e para o fim me reservo e se verá que estou certo e se verá que tem jeito e se verá que está feito que pelo torto fiz direito que quem faz sexto, faz cento se não guio

não lamento pois o mestre que me ensinou já não dá ensinamento bagagem
 de miramundo na miragem do segundo que pelo avesso fui destro sendo avesso
 pelo sestro não guio porque não guio porque não posso guiá e não me peça
 memento mas more no meu momento desmande meu mandamento e não fie desafie
 e não confie desfie que pelo sim pelo não para mim prefiro o não
 no senão do sim ponha o não no im de mim ponha o não o não será tua demão

circuladô de fleur à dieu au diable il donnera que dieu te guide car je ne peux pas te guider et vive celui
 qui m'a donné circuladô de fleur et celui qui me donnera il sonnait comme un shamisen rien qu'un fil
 métallique serré un câble et une vieille canette à la fin de la fêtefoire au sommet du soleil de plomb
 mais pour d'autres pas de cette musique-là pas question pas question populaire cette chanson-là sans
 chanter elle n'est pas populaire sans s'accorder sans tinter sans retentir et pourtant tirée des tripes de
 la misère des tripes tendues de la plus misérable des misères physiques et déchirant déchirant comme
 un clou dans la paume de la main clou aveugle rouillé dans la main ouverte paume de la main cœur
 exposé comme un nerf tendu aigu clou aveugle noir s'attardant dans la paume de la main sous le soleil
 pendant qu'ils vendent contre de maigres sous des bols dont la bonne forme est maigreur grêle de
 matière maussade forme de faim en terre mal-cuite sur le lit du chagrin à faire vomir les autres leurs
 assiettes en plastique brodées aux bords de style empire pour la misérable misère car ça c'est populaire
 d'après les pères du peuple mais le peuple invente le peuple finasse le peuple détourne le peuple est
 l'inventeurdelangues dans la ruse de la maîtrise dans l'habileté du merveilleux dans le visqueux de
 l'imprévu tâtant la traversée huilant l'axe du soleil parce qu'il n'y a aucune utilité cette pure métaphore
 ou presque le peuple c'est le meilleur artisan avec son marteau au galop au crible de l'impossible à la
 vie de l'invivable au critère de l'incroyable de son galop martelé et huile et axe du soleil mais ce fil-là ce
 fil-là ce taille-fil affligé dent dolente comme un fil dément languissant sa solitaire dissonance dans un
 rouge braise hurlement affamé circuladô de fleur circuladô de fleur circuladô de fleur car je ne peux
 pas te guider regarde ce livre objet de consommation cet àdieu audiable il donnera livre que j'organise
 et désorganise que je compose et décompose vagabondage de vagabond au virage du monde que dieu
 ou le diable te guide alors car que je ne peux ni ose ni pose je ne me moque ni touche ni troque à part
 mes peines mes miettes mes sous mes peu mes riens mes moins mes néants mes antennes mes bagues
 les plus petites bagatelles comme nous verrons des verveines des fleurs des fariboles des circonstances
 frivoles tout ça je sais ne compte pas tout ça déçoit je sais pas mais écoute comme ça chante salue
 comme ça raconte goûte comme ça danse et ne me demande pas de te guider ne me demande pas
 décommande de te guider déguide la demande promesse que je te fais laisse-moi oublie-moi délaisse-
 moi désamère-moi car à la fin je résous à la fin je reforme à la fin je répare pour la fin je me garde et on
 verra que j'ai raison et on verra qu'il y a un moyen on verra que c'est fait que j'ai bien fait de la mauvaise
 manière car celui qui fait six fait dix je ne guide pas et ne regrette pas car le maître m'a enseigné qu'il
 n'enseigne pas bagage de miremonde au mirage de la seconde et à l'envers j'étais droit étant l'inverse
 j'étais gauche je ne guide pas je ne guide pas car je ne peux pas guider et ne me demande pas de
 memento habite le moment décommande mon commandement et ne file pas défie et ne te fie pas
 défile car pour un oui ou pour un non moi je préfère le non dans le sinon du si mets le non dans le centre
 du moi mets le non le non sera ton don

Biographie

Haroldo de Campos (1929-2003) était un poète, théoricien, critique, professeur et traducteur brésilien. Considéré comme l'une des figures les plus importantes de la littérature brésilienne depuis les années 50, il est l'un des initiateurs de la poésie concrète brésilienne. Son long poème *Galáxias* (*Galaxies*), écrit entre 1963 et 1976, est son œuvre majeure, ayant eu un regain de popularité en 1991 grâce à la version mise en musique par Caetano Veloso, intitulée *Circuladô de Fulô* et basée sur une partie de l'extrait reproduit ici, le 15^e texte de *Galáxias*, écrit entre le 21 et le 24 février 1965 et inspiré d'une chanson populaire probablement entendue par Campos dans une banlieue de Recife.

Note

Le texte original, ainsi que les renseignements (en anglais) sur sa genèse, a été repéré en 2019 par Anatoly Orlovsky sur la page web https://ubu.com/ethno/poems/decampos_galaxias.html, dont le propriétaire a confirmé ne pas détenir les droits sur le contenu.

La traduction, réalisée en 2021 pour la revue *Possibles* par © André Montes Radomski, est inédite.

Mal de terre comme au ciel (extraits)

Par **Thierry Dimanche**

Mal de terre comme au ciel. Pays d'en bas tombés dans ceux d'en haut.

D'entrailles en tentacules, on s'est aménagé une fournaise ouverte pour nous digérer dans l'air.

Jeux de pendus, paris élastiques... « Frères humains, qui après nous vivez », etc.

Il y a un surplus d'armes dans le sommeil. Le souci est fondé. L'œil panique un repli d'infraction.

Des faillites de séraphin s'insinuent dans les bronches. Nous sommes un virus malade qu'attaquent des fragments de nature mutante. Aujourd'hui, les dividendes du vide récoltent ce qu'on aurait semé.

Cercle effondré, l'ivresse de l'or fait banqueroute.

*

Nous sommes plongés dans l'inconnu. Grâce à la science, nous savons que nous sommes plongés dans l'inconnu.

Nous éprouvons, jusque dans les réconforts de l'architecture, le vertige d'une dépossession primitive.

L'arrivée au réel initie un cercle dont la perfection réside dans le fait d'en sortir, tout comme dans la possibilité de ne jamais y être entré.

Frénésie alimentaire, périls de l'expression : *la bouche est ce qui cicatrise le plus vite.*

*

Les bois regorgent d'incognito. Marcher nettoie les abus de langage. La relation entre deux zones végétatives aspire en elle les désaccords où notre entente se construit. Pas à pas, la possibilité de vivre se découpe sans tenir compte du centre de la galaxie.

La noirceur vient avec ses cargaisons postales, effleure les cercles concentriques où la démolition enfante et enfante. Un animal infatigable investit les trous du feuillage sous la caresse à rebrousse-poil du vent sec.

La promenade et sa micro-souveraineté. Fictions qu'a vécues le corps, ravalées par le rêve dans un effort court-circuitant les travers du vouloir.

Si le bonheur s'applique à glisser entre les doigts, supposons qu'il sait ce qu'il fait.

*

Dehors est le tombeau ouvert où les éléments nous mangent pour être mangés. Les langues tendues dans cette situation, offrent leurs échappées arachnéennes de signes demeurés chair, instruments de saveur sur lesquels s'inscrit le spectre guerrier de la consommation.

La langue goûte et invite la possibilité d'être goûtée, d'où la saveur équivoque de la salive. Son rappel immanquable du sang.

*

On a fouillé la terre toute la journée, inspecté les archives d'un soleil enfui. Au soir, le microscope montre une petite lettre métallique qui s'était coincée sous l'ongle de l'annulaire, puis d'autres morceaux de caractères d'imprimerie, à des échelles dérisoires.

Au cimetière des pièces manquantes, près des collines où les amants disparaissent en série, les entrailles argileuses recèlent une chaîne lexicale dont le code s'alimente du passant.

*

La dépense ne recule pas. L'automne est un grand remerciement à la mort pour les pauses qu'elle disperse dans son avancée. Les arbres plantés en novembre fourniront l'almanach de l'inespéré. Au bas des troncs, la sagesse se roule en boule et délaisse l'objet. L'hiver s'annonce comme une abstraction lente.

*

La généalogie révèle sa prison dans un timbre de voix. On butte sur une syllabe au moment où la situation se corse. Inspecteur par défaut, entendre le même inconfort qu'en se voyant dans le miroir, visage défait. Partir était le premier lieu.

Biographie

Thierry Dimanche vit à Sudbury, où il enseigne. Il a publié une douzaine d'ouvrages depuis 2002, dont *Le thé dehors*, *Théologie hebdo* et *Cercles de feu*.

Trois poèmes du recueil Cette blessure est un territoire / *This Wound is a World*

Par **Billy-Ray Belcourt**

Traduit de l'anglais par Mishka Lavigne

GRIEF AFTER GRIEF AFTER GRIEF AFTER GRIEF

1. my body is a stray bullet. I was made from crossfire. love was her last resort. his mouth, a revolver. I come from four hundred no man's lands.
2. "smell my armpit again / i miss it when you do that."¹
3. his moaning is an honour song i want to world to.
4. one of the conditions of native life today is survivor's guilt.
5. it is july 2016 and the creator opens up the sky to attend a #blacklivesmatter protest. there she bumps into *weesageechak* and warns him that if policemen don't stop killing black men she will flood america and it will become a lost country only grieving mothers will know how to find. this, she says, is how the world will end and be rebuilt this time.
6. haunting is a gender. gender is another word for horror story.
7. "i can hear him screaming for me, and i can hear him saying, 'stop, honey help me.'"²
8. I am trying to figure out how to be in the world without wanting it. this, perhaps, is what it means to be native.

1 from *Lilting* (2014, dr. Hong Khaou).

2 see : <https://www.cbc.ca/news/canada/calgary/rcmp-gleichen-christian-duck-chief-excessive-force-1.3521620>.

THERE IS NO BEAUTIFUL LEFT

a guy like u doesn't belong on grindr lol
1:54 am

there is no beautiful left
last week I choked up every time I spoke
this is the closest i'll get to speaking my language
1:55am

are u looking for a man with an ocean in him
2:12 am

once upon a time
i only fuck men who know I am beautiful for all the wrong reasons
2:12 am

[the past pours itself onto my feet]
did it hurt when you dropped us from the sky, nikawiy
2:20 am

what is the cost of falling into a body like yours
2:25 am

my safe word is *amen*
2:27 am

LOVE IS A MOONTIME TEACHING

love is a moontime teaching
is your kookum's crooked smile when you pick up the phone
is another word for body
body is another word for campfire smoke
campfire smoke is the smell he leaves behind in your bed sheets after
the breakup
the word for hate sex is forest
forest sometimes means hope or lonely (depends on who you ask)
lonely is a movie called *taxi zum klo* about white gay men
who risk tiptoeing through desire's minefields
for ten minutes of something better than living
living is going to bingo to pay the bills
after you quit your job that barely paid the bills
paying the bills is sometimes a metaphor for cancer
cancer is a diagnosis handed down to an 18-year old girl from the rez
the rez is another word for body
the body is a myth
is the only good news the doctor gives you when your cells run amok
amok is the border the skin doesn't remember
how to secure anymore
anymore is the feeling you get when a police officer
pulls you over because he thinks you're driving a stolen vehicle
a stolen vehicle is the nickname you give to love.

DEUIL APRÈS DEUIL APRÈS DEUIL APRÈS DEUIL

1. mon corps est une balle perdue. je suis fait de tirs croisés. l'amour était son dernier recours. sa bouche, un revolver. Je viens de quatre cents no man's land.
2. « smell my armpit again / i miss it when you do that¹. »
3. ses gémissements sont un chant d'honneur dans lequel je voudrais bâtir des mondes.
4. la culpabilité du survivant est une des réalités de la vie autochtone d'aujourd'hui.
5. on est en juillet 2016 et créateur descend du ciel pour assister à une manifestation #blacklivesmatter. elle y rencontre *weesageechak* et l'avertit que si la police n'arrête pas de tuer des hommes noirs, elle va noyer l'amérique qui deviendra alors un pays disparu que seules les mères éplorées sauront comment retrouver. c'est ainsi, dit créateur, que le monde sera détruit et rebâti cette fois.
6. la hantise est un genre. genre est un autre mot pour histoire d'horreur.
7. « i can hear him screaming for me, and i can hear him saying, "stop, honey help me"². »
8. j'essaie d'apprendre à vivre dans le monde sans le vouloir. être autochtone, c'est peut-être ça.

1 Du film *Lilting*, réalisé par Hong Khaou, 2014.

2 <https://www.cbc.ca/news/canada/calgary/rcmp-gleichen-christian-duck-chief-excessive-force-1.3521620>

IL N'Y A PLUS DE BEAUTÉ

un gars comme toi, ça devrait pas être sur grindr
lol
1 h 54

il n'y a plus de beauté
la semaine dernière, j'étouffais des sanglots chaque fois que je parlais
c'est le plus près que je peux être de parler ma langue
1 h 55

cherches-tu un homme avec un océan en lui
2 h 12

jadis
je baisais seulement des hommes qui savaient que j'étais beau pour les mauvaises raisons
2 h 12

[le passé se répand à mes pieds]
est-ce que ça t'a fait mal quand tu nous as laissés tomber du ciel, nikawiy
2 h 20

combien ça coûte de se perdre dans un corps comme le tien
2 h 25

mon safe word, c'est *amen*
2 h 27

L'AMOUR EST UN ENSEIGNEMENT DE LA LUNE

l'amour est un enseignement de la lune
l'amour est le sourire en coin de ta kookum quand tu décroches le téléphone
amour est un autre mot pour corps
corps est un autre mot pour boucane de feu de camp
boucane de feu de camp est l'odeur qu'il laisse derrière lui dans les draps de ton lit après
la rupture
le mot pour hate sex est forêt
forêt veut parfois dire espoir ou solitude (selon à qui tu demandes)
solitude est un film qui s'appelle *taxi zum klo* qui parle d'hommes blancs gays
qui prennent le risque d'avancer à tâtons dans les champs de mines du désir
pour pouvoir vivre dix minutes de quelque chose de mieux que la vie
la vie, c'est aller au bingo pour payer les comptes
après avoir démissionné de ta job qui payait à peine les comptes
payer les comptes est parfois une métaphore pour le cancer
le cancer est un diagnostic donné à une fille de dix-huit ans de la réserve
réserve est un autre mot pour corps
le corps est un mythe
le corps est la seule bonne nouvelle que te donne le médecin quand tes cellules partent en vrille
vrille est la frontière que la peau ne sait plus
comment surveiller
surveillé est la sensation que tu ressens quand un policier
t'arrête parce qu'il croit que tu conduis un véhicule volé
véhicule volé est le surnom que tu donnes à l'amour.

Biographies

Billy-Ray Belcourt est de la Première Nation crie de Driftpile. Il détient un doctorat en études anglophones et cinématographiques de l'Université de l'Alberta. Il a été boursier Rhodes en 2016 et il est titulaire d'une maîtrise en études des femmes de l'Université d'Oxford. En 2016, il a été nommé comme l'une des six voix autochtones à surveiller par CBC Books. Il est lauréat du prix de poésie P. K. Page Founders 2017. Son premier recueil, *This Wound is a World*, dont les textes reproduits ici sont extraits, a remporté en 2018 le prestigieux prix national de poésie Griffin, le prix Voix autochtones (*Indigenous Voices Award*) et le prix Robert Kroetsch de la ville d'Edmonton, en plus d'avoir été nommé meilleur recueil de 2017 par CBC Books et désigné finaliste du prix du Gouverneur général en 2018.

Mishka Lavigne est autrice de théâtre et traductrice théâtrale et littéraire. Elle a écrit *Cinéma*, produit par le Théâtre la Catapulte en 2015, ainsi que *Vigile*, produit par le Théâtre Rouge Écarlate et le Théâtre du Trillium en 2017. Son texte *Havre*, traduit en anglais et en allemand, a été créé à la Troupe du Jour de Saskatoon en septembre 2018, puis au POCHE/GVE à Genève en janvier 2019. Son texte en anglais, *Albumen*, a été créé à Ottawa en mars 2019 et a connu une première australienne en juillet 2019. Elle a également signé plus d'une douzaine de traductions théâtrales, vers le français et vers l'anglais, ainsi qu'une traduction de la poésie de Rosanna Deerchild pour les Éditions David à Ottawa.

Références

Belcourt, Billy-Ray. 2017. *This Wound is a World*. Calgary : Frontenac Publishing House. Extraits : pp. 23, 36, 56.

Traduction française : Lavigne, Mishka. 2019. « Cette blessure est un territoire ». Montréal : ©Triptyque, Groupe Nota bene. Extraits : pp. 32-33, 52-53, 77-78.

Texte reproduit avec l'autorisation de l'auteur et des éditeurs (Frontenac Publishing House Ltd. pour l'original, via l'agente littéraire Stéphanie Sinclair de CookeMcDermid Agency Inc.; Groupe Nota bene pour la traduction : licence enqc-11-5416168-8100496-5109170 accordée le 18 novembre 2020 à Anatoly Orlovsky).

Raven Meets the Owl

Ningiukulu (Ningeokuluk) Teevee



2015. Eau-forte & aquarelle, 63 x 60 cm.

Traduction du titre : Le corbeau rencontre le hibou
(œuvre basée sur la légende inuite Le hibou et le corbeau)

Biographie

Ningiukulu (Ningeokuluk) Teevee, née en 1963 au Cape Dorset (Kinngait), Nunavut, est une artiste graphique inuite de grande renommée, associée au célèbre studio-coop Kinngait situé dans son village natal et connu mondialement pour l'art inuit qui s'y crée. Finaliste du prix du Gouverneur général en illustration de livres pour enfants récompensant *Alego*, son début dans ce domaine paru en 2009 aux éditions Groundwood Books / House of Anansi Press, Ningiukulu, dont les premières lithographies dans la collection du studio Kinngait remontent à 2004, est devenue l'une des artistes les plus prisées, polyvalentes et intelligentes du Grand Nord. Sa connaissance encyclopédique de la mythologie inuite, alliée à son sens raffiné d'équilibre et composition, a suscité un grand engouement de la part des collectionneurs. Ningiukulu a réalisé de nombreuses expositions solo; par ailleurs, ses œuvres audacieuses et resplendissantes ont fait partie d'expositions d'envergure dans des galeries publiques et des musées.

Note

Cette notice est basée sur une traduction libre de la biographie de l'artiste publiée en anglais sur le site web de la galerie Dorset Fine Arts : <http://www.dorsetfinearts.com/ningeokuluk-teevee> (page consultée le 16 mai 2021).

L'œuvre *Raven Meets the Owl* est reproduite ici avec l'autorisation de la galerie Dorset Fine Arts (une filiale de la West Baffin Eskimo Coop), Toronto. ©Tous droits réservés.

la langue des dragons

Par **Robert Hamel**

le dialecte des dieux traduit dans la langue des dragons
la mémoire du feu dans le matin en friche
au loin la rumeur de la révolution des lucioles
impériale une libellule dans le palais de ta bouche folle
les vers libres de s'envoler papillons de langue
des paroles vierges îles parmi le silence séculaire
les scories du cœur mon horloge poème usé
le magma des images et l'éther des jours
mille mondes à la seconde dans l'embrasure de l'éternel
la secte secrète de la nuit quand l'oracle de tes lèvres
le sang des songes pyromanes en la pénombre
rebelles les ombres défient la nouvelle babel
les flammes embrasent les dieux
la langue des dragons libère le feu sur parole

Biographie

Robert Hamel est né à Montréal en 1962. Il a publié un recueil de poésie, *Les souvenirs ventriloques*, en 2013 aux Éditions de l'étoile de mer. Il a aussi fait la promotion de la poésie en tant que blogueur, chroniqueur radio/télé et coanimateur de soirées de poésie. Il habite maintenant à Sainte-Adèle et caresse d'autres projets à caractère poétique qu'il nourrit patiemment.

Le spectre de Clytemnestre

Par Nadine Ltaif

à Eschyle

Je ne pensais pas
Que les Érinyes
pouvaient se lever d'un seul pas
Alors que des cendres encore chaudes
continuaient à crépiter

Une mère assassinée par son fils
vieillard, aveugle et sourd
Alors qu'elle conduisait paisiblement
dans les rues de Beyrouth
Alors qu'elle cheminait sous le soleil
de plomb, un 4 août,
péniblement, le ventre vide.

Eschyle, je pensais
Que tes Érinyes étaient endormies
pour toujours
Mais le sommeil finit par être secoué
par une déflagration inouïe,

Savamment enfouie dans les dépotoirs
de la mort.

Une colline explose.
Elle s'appelle Beyrouth Est.
Mon ventre.
Eschyle
Eschyle
Eschyle

Qui a caché tant de haine
dans le port de Beyrouth ?
Qui tant de vie rend jaloux ?
Tant de joie !
Pour qui l'amour est un péché
digne de punition ?
Le chant et la danse dignes
de sanctions ?

D'un poignard dans le ventre de l'enceinte!
Ne reste que le trou béant
que *la mer*
la mer
la mer
N'a de cesse d'effacer
les traces du crime.

Eschyle
je croyais pouvoir continuer
à cueillir les fleurs sauvages
sur ma colline

Pour composer mon herbier

Comment soupçonner
qu'un tel acharnement
du sort allait mettre fin
au petit bonheur
au minuscule équilibre
à la raison de vivre
que je m'étais accordée.

Biographie

D'origine libanaise, **Nadine Ltaif** a fait des études en littérature et en cinéma. Poète, traductrice, elle a publié plusieurs recueils de poésie aux éditions du Noroît. Son dernier recueil, *Rien de mon errance*, est paru en 2019. Elle a participé à des revues littéraires canadiennes et européennes. Elle est cofondatrice et coéditrice de la revue numérique *Mitra*. Elle collabore à la production de films d'auteur avec la compagnie Nadja Productions. <https://lescarnetsdishtar.blogspot.com/>

La douleur

Par **André-Guy Robert**

La douleur l'a tenue éveillée toute la nuit. Le sommeil ne l'a trouvée qu'aux petites heures. Une nuit, c'est long à traverser. On n'a pas trop confiance, on garde les yeux ouverts. Le matin, c'est plus facile on dirait. Il y a quelque chose qui cède; on fait confiance au jour.

À neuf heures, quand l'équipe médicale est arrivée, elle dormait. On s'est demandé si on allait attendre ou la réveiller.

Au temps de nos grands-parents, la famille se serait tenue autour du lit, à prier dans la pénombre. Le prêtre aurait posé du saint chrême sur les yeux, sur les mains en implorant la clémence divine pour « les péchés que ces yeux ont commis... les péchés que ces mains ont commis... » L'âme en serait sortie purifiée. C'est ce qu'on appelait l'extrême-onction. Aujourd'hui, beaucoup de prêtres arrivent eux-mêmes à cette extrémité. Les médecins ont pris la relève. Ils insèrent une aiguille stérile dans le corps souffrant et pressent lentement sur le piston. C'est ce qu'on appelle l'aide médicale à mourir.

Vers neuf heures et quart, elle s'est réveillée d'elle-même. Peut-être à cause du bruit que nous avons fait, peut-être à cause de la douleur. La douleur qui l'empêchait de vivre et qui n'était pas assez forte pour la faire mourir.

Elle n'a jamais perdu conscience, c'était là le problème. C'est ce que le bourreau désire durant la torture. Que la victime ne perde pas conscience. Les nerfs qui servent à goûter aux plaisirs — plaisir de toucher, d'embrasser —, ils servent aussi aux alertes. Alerte jaune, je me suis cogné; alerte orange, j'ai mal au ventre; alerte rouge, danger! Dis-nous : « Sur une échelle de un à dix... » Dix/dis : deux mots qui sonnent comme des jumeaux. Pas identiques.

« J'ai toujours mal quelque part », disait-elle en retenant ses larmes. Et moi qui la regardais sans avoir mal nulle part. Quelle injustice, pensais-je, être séparés à ce point. Chacun isolé dans son propre corps, protégé de la souffrance visible. Ou bien enfermé dedans.

Devant la douleur physique, on se dit qu'il est indécent de se trouver chanceux d'y échapper. Ce qui n'empêche pas cette pensée de nous tourner autour de la tête comme une mouche. On repense à la chance qu'on a, et puis que c'est indécent d'y penser. Le remords est là qui nous taraude, ou bien c'est la douleur, on n'a pas le choix. Dans ces moments-là, on se demande à quoi on échappe au juste.

Trois injections, une demi-heure. Je ne savais pas quoi faire de mes yeux. Je regardais la seringue, je regardais ma femme, je regardais par terre. À un moment donné, ma vue s'est embrouillée. « On n'est pas grand-chose », c'est tout ce qui me venait à l'esprit. Ça m'a servi de prière. Ma tête était vide au-delà de toute expression.

Ma femme est morte ce matin. Les hommes ont emporté son corps avec des gestes cliniques. Je n'ai pas pu m'empêcher d'admirer leur savoir-faire. Le corps de la femme que j'ai aimée, pressé contre le mien par la force du désir, corps offert dont j'ai connu la moiteur, ils l'ont emporté. Il avait commencé à se refroidir. Je ne reconnaissais plus ma femme dans ce corps abandonné. Il était devenu ce qu'on appelle une dépouille. Il y a des mots, comme ça, des mots pour chaque chose qu'on appelle.

Ce soir, je n'ai pas le cœur de me faire à manger. Je pense à toi, à toi qui souffrais trop pour continuer, même avec mon amour. Il doit bien y avoir un mot. Comment appelle-t-on ça, une personne qu'on appelle?

Virginité

Par **André-Guy Robert**

« Voici que j'ai deux filles qui n'ont pas connu d'homme,
je veux bien les faire sortir vers vous
et vous les traiterez comme bon vous semblera. »
GEN, XIX,7

Mon père a poussé notre tradition d'hospitalité au-delà du convenable. Il m'a donnée aux étrangers alors que j'étais vierge. C'était, prétendait-il, pour éviter la colère des habitants de notre ville, des hommes défiants, irascibles, que la vertu fait rire.

Mon père a la réputation d'être un homme juste. Il ne participe jamais aux crimes, il ne prend pas sa part dans les orgies. Pourtant, il m'a donnée à ces étrangers alors que j'étais vierge. C'était, m'a-t-il dit, pour éviter la chute de Sodome.

Ces étrangers, qui étaient-ils ?

Dans la chambre de mon enfance, ils m'ont prise. Ils ont forcé mon corps par-derrière et par-devant. J'ai saigné comme l'hymen peut saigner, et mes selles, désormais, sont marbrées de rouge. Ils m'ont ouverte des deux côtés et j'ai dû avaler leur membre encore saignant et le lécher. Le goût de mon sang m'est resté en bouche. Comment oublier ce qu'ils ont fait ? Et tout cela, par hospitalité. Tout cela pour éviter l'affront des hommes de Sodome, brutaux, au rire de hyène, qui s'étaient rassemblés devant la maison de mon père.

« Montre-nous ta fille, maintenant », criaient-ils, arrogants.

Les étrangers ne demandaient pas mieux. Mon père les a laissés me conduire dehors. Tout cela pour avoir la paix. Ils ont troussé mes vêtements pour voir le sang. Certains voulaient prendre leur part du butin ; leur chef n'a pas voulu : « Elle est impure maintenant, a-t-il dit. N'y touchez pas. »

La réputation de mon père n'est plus à faire. Il est allé jusqu'à donner sa fille pour le rachat des égarés. Cela pour une question de paix. C'est, dit-on, un homme juste.

Je ne comprends rien aux raisons des hommes. Ils se paient en jeunes filles nubiles. La chair ne résiste ni d'un côté ni de l'autre. Pour peu qu'il se dresse, leur bâton de puissance fait d'hommes libres de purs esclaves. Et nous, les filles, il nous asservit pareillement, jusqu'à l'abjection. Nous marchons au bâton. C'est ainsi qu'ils nous dressent.

Yahvé voulait les jeter au feu, mais dans sa folie de juste, papa Lui a proposé un marché : « S'il y a cinquante justes dans la ville, détruiras-tu Sodome ? » Je pense que Yahvé est comme papa : un marchand. Ils ont discuté entre eux sur le nombre : quarante-cinq, quarante... Ils se versaient du thé et retombaient dans leur silence calculateur. À chaque avancée, Yahvé risquait de se mettre en colère. Papa connaît bien ces tractations. Il a estimé qu'à dix justes, il devrait s'arrêter. C'est peut-être ce qui explique sa réputation : il sait quand un nombre touche à l'extrémité.

À dix, il n'y avait plus à négocier.

On ne trouva pas même dix justes.

Il fallut partir, abandonner la ville. Ses hommes étaient frappés de cécité, du plus petit au plus grand, incapables de trouver leur salut.

Yahvé a transformé Sodome en fournaise. Il y a soufflé le soufre et le feu, un feu si ardent qu'il aurait brûlé nos yeux si nous nous étions retournés.

Nous savons que Sodome s'est consumée, emportant dans ses flammes tous les mécréants pris au piège. Yahvé ne supporte pas les nuques raides.

Papa a cautérisé mes plaies avec du sel. La douleur m'a fait comprendre la colère dans laquelle mes agresseurs ont disparu. C'est une chaleur qui s'abat sur le péché et le réduit en cendres.

J'ai maintenant la virginité trempée de celle qu'on a ointe avec des cendres.

Si tu ne crains pas de lever sur moi chaque jour des yeux ouverts, alors prends-moi pour épouse, mon amour, et je te donnerai cette virginité.

Biographie

André-Guy Robert, lauréat du Prix de la bande à Mœbius en 2003, vous invite à lire ses textes littéraires dans *XYZ, la revue de la nouvelle* (11, 19, 20), ainsi que dans les revues *Les écrits* (53, 56, 66, 72, 155), *Entrevous* (8, 10, 11, 12), *Mœbius* (23, 94, 130), *Le Sabord* (26, 31, 33), et les ouvrages collectifs *L'écrivain, liberté et pouvoir* (Septentrion) et *Une île en mots : Laval se livre* (Brève). Site Web : andreguyrobert.com.

Note

Les textes *La Douleur* et *Virginité* sont reproduits ici avec l'autorisation de l'auteur, © André-Guy Robert, 2019-2020

Si ceci est la vie, moi je suis le Petit Chaperon rouge

Par **Luisa Valenzuela**

Traduit de l'espagnol (Argentine) par Lori Saint-Martin

Je lui ai dit Prends ma petite, apporte ce panier plein de bonnes choses à ta mère-grand. Habille-toi chaudement, il faut froid, lui ai-je dit. Je ne lui ai pas dit mets la petite cape que ta mère-grand t'a tricotée parce que ce n'était pas tout à fait exact. Mais c'était implicite. Cette mère-grand ne tricote pas encore. Mais il y a bel et bien un petit chaperon rouge, la petite l'a déjà étrenné et je suis sûre qu'elle va le mettre parce que je lui ai dit qu'il faisait froid dehors, et ça c'est vrai. Il fait toujours froid dehors, même durant les jours les plus torrides de l'été : la petite le sait et dernièrement, quand elle sort, elle met son petit chaperon.

*

Ça ne fait pas longtemps qu'elle porte cette cape avec son capuchon à même, le rouge lui va bien, de temps en temps, et de toutes façons que ça lui plaise ou non elle la met, elle sait où la réalité commence et ses caprices finissent. Elle le sait, même si ça ne lui convient pas, même si elle dit qu'elle a mal au ventre.

Je l'ai mise en garde à propos de l'autre chose, aussi. Je passe ma vie à la mettre en garde mais elle ne m'écoute pas.

*

Je ne l'écoute pas, ou si peu. Tout de même j'ai dû mettre le fameux petit chaperon sans y penser deux fois et j'ai pris le chemin qui mène à la forêt. Le chemin qui traversera la forêt, le chemin long, très long — du moins je l'espère — qui, au-delà de la forêt, me mènera à la cabane de ma mère-grand.

Il m'a fallu du temps pour arriver à la forêt proprement dite. Au début, je grimpais dans tous les arbres prometteurs que je croisais sur mon chemin. J'y ai gagné une certaine vue d'ensemble, mais sans beaucoup avancer.

*

C'est maman qui a mentionné le mot loup.

Moi je le connais mais je ne l'utilise pas. J'essaie de faire attention parce que j'arrive à une zone de la forêt où les arbres sont très hauts et droits. Pour l'instant, je les regarde du coin de l'œil, tête baissée.

*

Non, petite, dit maman.

J'écoute maman, mais je ne l'entends pas. Je veux dire, j'entends maman mais je ne l'écoute pas. De loin, comme en sourdine.

*

Non, petite.

Je lui dis ça. Pour ce que ça donne.

*

Non. Le loup.

Je l'entends, je le dis : ça ne sert pas à grand-chose.

Peut-être bien que oui. J'évite, sur le chemin de la forêt, certains sentiers ou tournants qui risquent de me faire basculer dans un abîme. Les abîmes, j'en ai bien peur, vont me plaire. Ils me plaisent.

Non, petite.

Mais tu les aimes toi aussi, maman.

Ils me font peurenvie.

*

Peur. Nous partageons la peur. Et peut-être que nous aimons ça.

*

Attention au grand méchant loup, ma petite (c'est la mère qui parle).

C'est la mère qui parle. La fille aussi parle et les voix se superposent et s'annulent l'une l'autre.

*

Attention.

À quoi? À qui?

*

Près ou loin de cette voix de mère que j'entends parfois comme si elle était en moi, je parcours le chemin en cueillant çà et là une fraise sauvage. Sous la douceur, la fraise a peut-être un arrière-goût un brin amer. Je ne la mets pas dans le panier, je la lèche, je la mange. Une minuscule graine s'incruste entre mes dents et par la suite, je désire ardemment la saveur de cette fraise précise.

*

On ne peut pas revenir en arrière.

À la fin de la page on saura : à la fin du chemin.

*

Je me mets à déambuler le long de sentiers inconnus. Le loup surgit au loin entre les arbres, il me fait des signes qui sont parfois obscènes. Au début je ne comprends pas trop et je le salue de la main. Et pourtant je suis effrayée. Et pourtant je continue d'avancer.

*

La tendre petite vieille vers qui on avance, c'est la mère-grand. Elle a les cheveux blancs, un châle drapé sur les épaules, et elle tricote et tricote dans sa douce cabane de rondins. Elle tricote le désir ardent du rouge, elle tricote le petit chaperon pour moi, pour la petite fille qui tout au long de ce long chemin sera une petite fille alors que la mère attend de l'autre côté de la forêt bien à l'abri dans sa maison de briques où tout paraît bien ordonné et sûr. La pauvre mère fait ce qu'elle peut. Elle s'ennuie.

*

En avançant le long du chemin ombragé, le Petit Chaperon rouge, comme nous l'appellerons à partir de maintenant, risque peu l'ennui et beaucoup le désenchantement.

La vie est décevante, un homme le dit depuis l'extérieur de la forêt, ou plutôt il larmoise, et le Petit Chaperon rouge sait quelque chose de cet homme qui pour citer une vieille chanson larmoise peut-être à cause de l'alcool ou plutôt à cause des larmes : incolores, inodores, saumâtres bien sûr, larmes que par anticipation le Petit Chaperon rouge savoure sur son chemin à travers la forêt bien avant de tomber sur les troncs plus rugueux.

*

Pour l'instant ce ne sont pas les troncs qu'elle cherche. Elle cherche des fruits sucrés et bien rouges pour les porter à sa bouche ou les mettre dans son panier, celui-là même qui suspendu à son bras traverse le temps pour parvenir —si tant est qu'il y parvienne— à réaliser son destin et aboutir aux pieds de la mère-grand.

Et la mère-grand savourera les fruits qui lui parviendront peut-être un peu abîmés, elle racontera les histoires. D'amour, comme il se doit, histoires tricotées par elle avec soin et en même temps avec une certaine désinvolture que nous pourrions appeler inspiration, ou gloutonnerie. La mère-grand aussi sera osée, la grand-mère aussi est en train d'ouvrir la porte au loup en ce moment même.

*

Parce qu'il y a toujours un loup.

*

Peut-être s'agit-il du même loup, peut-être qu'il plaît à la mère-grand, ou qu'elle s'est déjà prise d'affection pour lui, ou finira par l'accepter.

Le Petit Chaperon rouge qui poursuit son chemin n'entend que la voix de sa mère comme si elle faisait partie de sa propre voix en plus grave :

Méfie-toi du loup, dit la voix maternelle.

Comme si elle ne savait pas.

Et de temps en temps le loup se pointe avec son vilain museau poilu. Au début il se montre discret, puis il s'enhardit et se laisse entrevoir, par moments il avance une patte comme une griffe ou encore un sourire feint qui révèle ses crocs.

Le Petit Chaperon rouge ne veut même pas penser au loup. Elle veut l'ignorer, l'oublier. Elle ne peut pas. Le loup n'a pas de voix, seulement un grognement, et déjà il appelle le Petit Chaperon rouge dès ce premier instant de distraction sur le sentier de la forêt.

Jolie fille, lui dit-il.

Tu dois dire ça à toutes les filles, loup.

Je suis à toi seule, petite, Chaperon rouge, beauté.

Elle ne le croit pas. Ou du moins elle ne croit pas le début : elle est peut-être belle, ça oui, mais le loup n'est absolument pas à elle.

*

Ma mère m'a prévenue, me prévient : Méfie-toi du loup, ma tendre petite fille candide, innocente, fragile dans sa petite tenue rouge.

Pourquoi m'a-t-elle envoyée dans la forêt, alors ? Pourquoi est-il inévitable, ce chemin qui conduit chez la mère-grand ?

*

La mère-grand est celle qui sait, la mère-grand a déjà parcouru ce sentier, la mère-grand a construit sa petite cabane de ses propres mains et si quelqu'un nous dit qu'il y a un bûcheron, il ne faut pas le croire. La présence du bûcheron est une pure interprétation moderne.

*

La forêt devient de plus en plus tropicale, la chaleur monte, elle donne envie par moments d'arracher sa cape ou plutôt d'arracher tous ses autres vêtements pour s'envelopper dans la cape dont les plis commencent à briller d'usure et se rouler dans la mousse rafraîchissante.

Il y a des fruits bien tentants par ces latitudes. Beaucoup sont à portée de la main. Il y a des hommes comme des fruits : sucrés, savoureux, juteux, urticants.

Il s'agit de les goûter peu à peu, un à un.

*

Combien de grenouilles faut-il embrasser avant de tomber sur le prince ?

Sur combien de loups, demandé-je, tomberons-nous dans cette vie ?

*

Des loups, on en a un seul. Ceux qui croisent notre chemin sont à peine son ombre.

*

Où vas-tu, Petit Chaperon rouge avec ce panier si ouvert, si plein de promesses ? me demande le loup en se pourléchant les babines.

Va chier, lui dis-je, parce que je me sens grande et enhardie.

Et je me remets en route.

*

La forêt si riche en possibilités me semble inoffensive. Ma mère m'a dit Méfie-toi du loup, puis elle m'a envoyée dans la forêt. Beaucoup de chemin parcouru depuis ce premier pas et pourtant, pourtant elle continue de me le dire de temps en temps, parfois très doucement à l'oreille, parfois dans un cri qui me fait sursauter et m'arrête un moment.

Je reste là à trembler, tapie de préférence sous quelque feuille géante et protectrice de celles qu'on rencontre parfois dans la forêt tropicale et que les gens du cru utilisent pour se cacher de la pluie. Il pleut beaucoup par ici et il arrive qu'on s'y sente très seule, surtout quand la voix de ma mère nous met en garde contre le loup et que le loup rôde dans les parages et qu'on sent naître la peur. Ce n'est pas de la peur, c'est de la prudence, dit-on.

*

Heureusement il arrive parfois quelqu'un qui sache défaire ce nœud.

Ce fruit-là, oui, je vais le manger, et j'y enfonce mes dents et en même temps je le mets délicatement dans le panier pour l'apporter à mère-grand. Ma mère sourit, je batifole et je me pourlèche. Le loup aussi, peut-être. Un fil de ma cape rouge s'accroche peut-être à une branche et au moment où je dois partir je pleure, et pleure aussi ma cape rouge, un peu déchirée.

*

Après, j'arrive à avancer un peu, sifflant à voix basse d'un air innocent sans abandonner mon panier un seul instant. Puisque je dois le transporter je le ferai, et j'essaie de m'arranger pour qu'il ne soit pas trop pesant. Ce qui ne m'empêche pas ni m'empêchera d'y ajouter tout ce qui peut faire plaisir à mère-grand.

Elle sait. Mais c'est surtout moi qui y prends plaisir.

Ma mère en revanche me prévient, m'avertit, me gronde et m'apostrophe. Pourtant elle m'a envoyée dans la forêt. Il paraît que la mère-grand est mon destin tandis que mère reste à la maison et ferme la porte au loup.

*

Le loup insiste pour savoir où je vais et en général je dis la vérité, mais je ne lui raconte pas quel chemin je dois prendre ni ce que je ferai en route ni combien de temps durera le trajet. Moi non plus je n'en sais rien, tant qu'à ça, je sais seulement — et je ne le lui dis pas — que je ne dédaigne ni les détours ni les grottes ombragées si j'y trouve quelque compagnon agréable, et je récolte quelques fruits en chemin et peut-être même que je fleuris, et ma mère me dit oui fleurir, fleurir c'est bien beau, mais méfie-toi. Du loup, me dit-elle, méfie-toi du loup et déjà j'ai la même voix que ma mère et c'est la voix que j'ai entendue dès le début : Prends ma petite, apporte-lui ce panier, etcétera. Et méfie-toi du loup.

*

Est-ce pour ça qu'elle m'a envoyée dans la forêt ?

*

Le loup ne semble pas si méchant. Par moments, il semble apprivoisable.

Le rouge de ma cape brille, radieux sous le soleil de midi. Et il est midi dans la forêt et je vais en profiter.

Par moments, apparaît quelqu'un qui me prend par la main, quelqu'un d'autre parfois qui me pousse et s'en va en courant : il se peut d'ailleurs que ce soit le même. Le loup grogne, peste, lance des imprécations, et je l'entends seulement quand il hurle de loin et m'appelle.

Je suis réceptive à cet appel. Plus j'avance sur le chemin, plus je suis réceptive à cet appel et plus j'ai peur. Le loup.

*

Parfois pour le tenter je me couvre d'une peau de mouton.

Parfois je fais exprès pour m'approcher de lui et je le provoque.

Bou, le loup, chou, allez zou, je lui crie. Il m'ignore.

Parfois quand je dors seule en pleine forêt, je le sens près de moi, presque assez près pour me toucher, et je sens une brûlure qui n'a rien de désagréable.

Et parfois pour ne pas le sentir je dors avec le premier homme que je croise, n'importe quel inconnu qui semble savoureux. Et alors je sens que le loup est plus près que jamais. Il ne me répugne pas toujours, mais ma mère se met à me crier après.

*

Par un après-midi de plomb, très beau, je me suis arrêtée devant un étang gris acier à regarder les oiseaux blancs. Des mouettes en plein vol à ras l'eau, des hérons sveltes perchés sur une patte dans le gris du paysage, découpés contre le brouillard.

J'ai peut-être passé trop de temps à les contempler. Le fait est que lorsque j'ai repris mon chemin, j'ai trouvé, entre les feuilles, un de ces miroirs classiques. Je me suis penchée, je l'ai soulevé et je n'ai pu m'empêcher de lui poser la question elle aussi classique : Miroir, miroir, qui est la plus belle ?

Ta mère, niaiseuse ! Tu t'es trompée d'histoire, m'a répondu le miroir.

Me tromper, moi ? Je l'ai regardé fixement, le miroir, pour le mettre au défi, et naturellement c'est le visage de ma mère que j'y ai vu. Pas une minute n'avait passé pour elle, elle était telle que le jour où elle m'avait expédiée au bois, en route vers la maison de la mère-grand. Elle avait une seule chose de trop, cette égratignure au front que je m'étais faite la veille au soir en heurtant une branche basse. Ça, et quelques rides d'inquiétude, qui était davantage miennes que siennes. J'ai ri, elle a ri, nous avons ri, j'ai ri de ce côté-ci du miroir et de l'autre, tout a paru plus libre, plus léger ; même le miroir a ri. Et surtout le loup.

Depuis lors je l'appelle Poils-en-l'air, le loup. Quand je peux. Quand j'ose.

J'ai laissé le miroir là où je l'avais trouvé. Lui aussi avait une mission à remplir, le pauvre ; tant pis pour lui, qu'il continue à travailler.

Je me suis éloignée sans un seul regard pour le reflet de ma belle cape qui, dotée d'une prestance toute neuve, me moulait le corps.

*

Maintenant ma mère et moi avançons comme si on se prenait par la main, le bras, l'épaule. Consubstantielles. Elle pense savoir, moi j'avance. Elle pourrait être la peureuse et moi la téméraire.

En somme, c'est moi la mère et en tant que mère, j'ai envoyé moi-fille au bois. Je le sais, je l'oublie aussitôt et cette voix de mère, de nouveau, m'arrive de l'extérieur.

On a fait beaucoup de chemin comme ça.

*

Je suis le Petit Chaperon rouge, moi. Je suis ma propre mère, j'avance vers la mère-grand, le loup me guette.

Et il n'y a pas d'autres animaux dans ce bois? me demandent les gens qui ne connaissent pas l'histoire. Bien sûr qu'il y en a. Il y en a de tout acabit, de toute couleur, taille et constitution. Mais le susdit est le pire de tous et il me suit de près, il me suit à la trace.

Il y a des bipèdes sans plumes très savoureux; d'autres qui promettent de l'être mais qui se révèlent amers ou indigestes. Il y en a qui me laissent sur ma faim. Il y a longtemps que mon panier serait plein s'il n'était pas comme un tonneau sans fond. La mère-grand va sûrement l'apprécier.

Quelques-uns des savoureux m'accompagnent sur d'assez longs tronçons. Je me rends compte alors que la forêt peu à peu commence à changer de peau. Nous devons nous frayer un chemin entre les cactus aux épines aiguës ou évoluer entre les marais et tout devient si fade que je me trouve à m'éloigner sans vouloir de celui qui était jadis savoureux, et tout à coup je m'avance de nouveau seule dans la forêt de toujours. Celui que je sais s'agite, me remue les tripes.

*

Poils-en-l'air. Mon loup.

Il ne semble pas goûter la familiarité. Il s'est éloigné de moi. Parfois je l'entends hurler au loin et il me manque. Je crois qu'il m'est même arrivé de l'appeler, surtout pour qu'il me rafraîchisse la mémoire. Parce que maintenant, de loin en loin, je croise l'un des savoureux et quelques pas plus loin je l'oublie. On se regarde à fond, on se plaît, on se touche le bout des doigts et après, que se passe-t-il? Je poursuis mon chemin comme si je devais aller quelque part, comme si je devais me dépêcher, et je le perds. À un détour du chemin, je l'oublie, je cours pendant un bout de temps et il n'est déjà plus à mes côtés. Je ne reviens pas en arrière pour le chercher. Et il était quelqu'un avec qui j'aurais pu être heureuse, ou du moins vibrer un peu.

Aïe, loup, loup, où t'es-tu caché?

*

J'ai bien peur que ce soit parce que je lui ai avoué où j'allais. Mais ça fait si longtemps, nous étions innocents...

Quand on parcourt un chemin aussi intense que celui-ci, aussi vital, on n'a pas envie d'arriver à destination. La maison de la mère-grand se trouve-t-elle en pleine forêt ou à la lisière? Se peut-il que la forêt finisse là où ma mère-grand commence? Tricote-t-elle avec des lianes ou des fibres de coton ou de lin? Pourra-t-elle reprendre ma cape?

Tant de questions.

*

Je ne suis pas pressée d'arriver et de trouver les réponses, si elles existent. Qu'elle attende, la vieille, et toi, maman, pardonne-moi. Je m'acquitte de ta mission, mais à mon rythme. Sois-en sûre, je n'ai pas lâché le panier un seul instant. Je continue de transporter tes victuailles, augmentées de celles que j'ai ajoutées en route, ma récolte à moi. Et pendant qu'on y est, dis-moi, maman : La mère-grand, elle t'a envoyée là-bas dans le temps, vers ce lieu d'où moi je suis partie? Devra-t-on toujours parcourir la forêt d'un bout à l'autre?

Si c'est comme ça, mieux vaut que le loup nous mange en route.

*

Loup y es-tu?

Où est-il?

*

Les larmes aux yeux, avec le sentiment d'avoir été abandonnée, je m'arrête pour raccommoder ma cape, assez râpée déjà. Maintenant la forêt a plus d'épines que de feuilles. Certaines sont pratiques : elles ont déchiré ma cape, mais je les utilise comme épingles pour en retenir les lambeaux.

Avec la cape raccommodée dont les pans flottent derrière moi, je cours par la forêt et j'ai l'impression de voler et je suis heureuse. En me voyant passer ainsi, il arrive que l'un de ceux qui ne connaissent pas l'histoire veuille m'attraper en saisissant ma cape mais il ne lui reste entre les mains qu'un bout de tissu qui a été rouge autrefois.

Pour moi ça n'a plus d'importance. Ni la main ni ma cape n'ont de l'importance pour moi. Je ne veux que courir, me libérer. Déjà personne ne se souvient de mon nom. Déjà il doit y avoir d'autres petits chaperons rouges qui ont surgi dans la forêt et y ramassent leurs fraises. Je ne les blâme pas. Même que l'une ou l'autre est peut-être née de moi et moi quelque part je dois être en train de lui dire : ma petite, belle petite fille, apporte ce panier à ta mère-grand qui habite de l'autre côté de la forêt. Mais méfie-toi du loup. C'est le méchant loup.

Méchant ! C'est à mourir de rire.

Mon loup à moi, celui qui m'a échappé, était méchant.

Les petits chaperons d'aujourd'hui ont des loups gentils, des incapables. Des ineptes. Pas comme le mien, que je me dis, et je crois me rappeler comment l'histoire se termine.

Pour cette raison je me dépêche.

*

La forêt n'a plus aucun secret pour moi bien qu'elle me réserve de temps à autre une jolie petite surprise. Je m'arrête seulement le temps de l'ajouter à mon panier. Je continue. Je suis à la recherche de ma mère-grand (du moins je le crois).

*

Et quand j'arrive enfin à la porte de sa propre cabane de rondins, je m'arrête un moment sur le seuil pour reprendre mon souffle. Je ne veux pas qu'elle me voie comme ça, la langue pendante, rouge comme ma cape autrefois, je ne veux pas qu'elle me voie avec les crocs à l'air et la bave qui me dégouline des mâchoires.

J'ai froid, j'ai les poils rêches et hérissés, je ne veux pas qu'elle me voie ainsi, qu'elle me confonde avec un autre. Sous le linteau de ma mère-grand je me lèche les plaies, hurle à voix basse, me remets et me recompose.

Je ne veux pas effrayer la bonne petite vieille : le chemin a été ardu, douloureux par moments, sublime par moments. Je me lisse le poil en m'avançant pour éviter qu'on voie le côté sublime. Mon panier est plein. Tout pour elle. Il ne faut pas qu'une mauvaise impression gâche un si grand sacrifice.

*

Je sommeille un petit moment, couchée devant sa porte, mais le froid de la nuit me décide à frapper. Et j'entre. Et je trouve la mère-grand très changée.

Très, vraiment très changée. Surtout que je ne l'avais encore jamais vue.

Elle me dit bonjour, m'appelle, me fait signe de m'approcher.

Elle m'invite à me glisser dans le lit à ses côtés.

J'accepte l'invitation. Je la trouve changée mais étrangement familière.

Et quand je m'apprête à lui exprimer mon étonnement, une voix en moi parle comme si elle était en train de répéter des mots très anciens et dit :

Quelles grandes oreilles tu as, mère-grand, quels grands yeux, quel nez poilu (soit dit sans méchanceté aucune).

Et quand j'ouvre la bouche pour parler de sa bouche qui s'ouvre elle aussi peu à peu, je finis par la reconnaître.

Je la reconnais, je *le* reconnais, je me reconnais.

Et la bouche avale et enfin nous trois n'en formons plus qu'une.

Toute chaude.

Biographies

Née à Buenos Aires, en Argentine, **Luisa Valenzuela** a publié plus de trente livres : romans, nouvelles, microfictions et essais, largement traduits et repris dans de nombreuses anthologies. En juin 2021, son livre *Cuentos de Hades* sera réédité, accompagné de plusieurs études critiques. Elle vient de terminer un livre intitulé *Interior noche/Interior día (todos las pestes la peste)*, à paraître chez Interzona cette année. Lauréate de multiples prix et distinctions, dont le Grand Prix Carlos Fuentes pour l'ensemble de sa carrière (2018), elle est *fellow* de l'American Academy of Arts and Sciences.

Professeure au Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal, **Lori Saint-Martin** est essayiste, nouvelliste et romancière. Elle a publié deux recueils de nouvelles, *Lettre imaginaire à la femme de mon amant* et *Mon père, la nuit*, ainsi qu'un livre de microrécits, *Mathématiques intimes*, un roman, *Les portes closes*, et un récit, *Pour qui je me prends*. Avec Paul Gagné, elle a traduit de l'anglais vers le français quelque 120 livres, ce qui leur a valu de multiples prix. Elle traduit aussi de l'espagnol.

Rainbow mountains (détail)

Par Elisabeth Picard



2015. Installation : 60 000 attaches à tête d'équerre (Ty-Rap) teints. 94 x 44 x 80 po.

Crédit photo : Michel Dubreuil Traduction du titre : Montagnes d'arc-en-ciel

Œuvre présentée au Musée des beaux-arts de Montréal dans le cadre de l'exposition *Joueuses / Joueurs énigmes et jeux d'esprit en art contemporain*, du 2 juillet 2019 au 1^{er} juin 2020. Commissaire : Geneviève Goyer-Ouimette.

Biographie

Elisabeth Picard, née en 1981, est une artiste canadienne qui vit et travaille à Montréal. Elle est représentée par la galerie ELLEPHANT. Récipiendaire de plusieurs bourses (SODEQ, CALQ, FQRSC, CRSH et de l'Université Concordia), elle détient une maîtrise en Beaux-Arts, concentration fibre, de Concordia. Son travail a été diffusé au Canada, à Cuba, en France et en Lituanie. Certaines de ses œuvres font partie de la collection de la ville de Montréal et de collections privées au Québec, en France et au Portugal. www.elisabethpicard.com

Note

©Tous droits réservés à l'artiste et la Galerie ELLEPHANT, Montréal. L'image est reproduite ici avec l'autorisation de l'artiste, accordée à Anatoly Orlovsky en avril 2021.

Embrasser les charpies au sternum

Par Noémie Pomerleau-Cloutier

je suis née dans une carcasse oppressante
os nerfs muscles tendons peau
un amas de hontes des aïeules

sur ma tête d'ivraie
je porte de travers
un diadème cheveux fins angoisses filiales cauchemars anonymes
un front de tranchées

j'ai la mâchoire désalignée
je serre la rondeur de mes dents
répands le relief des gencives le fracas de l'émail les brèches de la dentine
je déglutis des galets ne crache pas l'écume

je crisper croche mes doigts minces
il n'y a pas de touches à caresser
je sable taches de soleil fissures crasse
la sciure efface le contour des fléaux

j'ouvre vaste mes bras
toujours en retard pour les refermer
ne reste alors que le réflexe
embrasser les charpies au sternum

lâches tordus bleus
je marche les ligaments chevilles
je craque mes poignets délicats
renverse tout ce qu'il faut porter
mes articulations sont une débâcle

je ne sais que faire de ma longueur de jambes
claquemurée dans mon torse mes hanches aux côtes
aucun espace pour flotter

mon ventre refuse les retranchements
je n'arrive pas à le taire il se déploie
une banderole une fanfare un carnaval
célèbrent mes échecs

on dit je suis construite pour tralée tapon armée marmaille
mais ma charpente de courbes est un leurre
entre bassin et poumons que des interstices
les flots n'affleurent pas
le vivant ne fait pas craquer les barricades

mon utérus est un jusant
où ne naissent plus les grandes marées
ne restent que rigoles fossés puisards
le chant de la corne de brume et l'espoir de la cale sèche

je rêve qu'on étale anxieux mon thorax
une grève pour respirer au large de mes épaules

Biographie

Noémie Pomerleau-Cloutier est originaire de la Côte-Nord. Habitant maintenant à Montréal, elle est formatrice en alphabétisation populaire et défend l'accès à l'éducation à tout âge. Elle s'implique aussi dans des projets qui démocratisent la poésie.

Elle a publié, aux éditions La Peuplade, *Brasser le varech* en 2017 et, tout récemment, *La patience du lichen*.

Note

Ce poème, paru en ligne et diffusé en avril 2021 à la Fabrique culturelle / Télé-Québec Côte-Nord (infolettre publiée dans le cadre du 37^e Salon du livre de la Côte-Nord), est reproduit ici avec l'autorisation de © La Fabrique culturelle et de l'autrice, © Noémie Pomerleau-Cloutier.

c'est trop facile de tenir ses promesses (suite poétique)

Par **Anthony Lacroix**

Détroit s'effrite dans mon jeans
la nuit est bègue
et a les joues creuses

*

je cueille son linge
sur le plancher
c'est l'hiver

je dois rentrer du bois
bientôt

on n'aura plus
de papier journal

tu chiffonneras mes poèmes
les meilleurs surtout
ça brûle mieux

*

février s'éternise à la radio

*

dans tes vêtements trop grands
tu as l'élégance
des arbres glacés

*

les mains froides
et braquées
en colts .45

tu dis : *j'ai un rapport trouble avec les objets*

*

l'humidité de la chambre
grave des vergetures au plafond

*

entre nous
le silence
lèche ses plaies

*

on doit savoir garder
la patience des tempêtes

dépeupler
les couvertures

collectionner
les abrasions

*

deux enfants
qui ne sortent plus du lit

*

la poudre qu'on se jette aux yeux
finira par nous rendre asthmatiques

*

après la dernière nuit blanche
tu me raccompagnes à la voiture

j'ai oublié
un bas
sur la corde à linge

de loin
on dirait
un drapeau

*

j'espère que les ronds du poêle suffiront

*

mes os craquent
comme un lac au mois de mars

*

entre chien et loup
c'est l'heure parfaite pour les départs

aller s'abîmer sur la 132

*

après 300 kilomètres

ta voix
commence à grincer

le récit
de la journée
se découpe
en deux

je parle
du temps
qu'il fait

tu entends

*ici
la pluie
ne goûte
pas la mer*

*

tu espères quelqu'un d'autre
et je ne peux pas t'en vouloir

*

je me demande
ce qu'il y avait
de si important
pour ne pas l'avoir dit

Biographie

Anthony Lacroix vient de publier son deuxième livre, *Les femmes que j'aime ne font pas de bicyclette*. Dans la foulée il fait une thèse de doctorat en recherche-crédation, sous la direction de Kateri Lemmens et Françoise Lavocat, et aimerait qu'on l'invite à la radio de la chaîne nationale pour parler des microbrasseries du Bas Saint-Laurent.

Note

Cette suite de poèmes est publiée ici avec l'autorisation de l'auteur, © Anthony Lacroix, tous droits réservés. Il s'agit d'une nouvelle version du texte paru antérieurement en ligne sur le site du *Bureau des affaires poétiques* (<http://www.affairespoetiques.ca/cest-trop-facile-de-tenir-ses-promesses>).

Tuer ce qui est mort déjà

Par **Éric Roger**

N'être qu'un corps dans la froideur de l'été

Tuer ce qui est mort déjà
dans ce qui importe à dire

Espérer entendre ce que tu ne diras jamais

Pourtant je te le dis sans cesse dans mes songes

Il y a trop de toi en moi

Mes os ne sont bons que pour les chiens

Ta peau reptilienne sur ma peau d'ivoire

Un corps céleste te dira que tu cries plus fort que lui

Entre le silence de nos gémissements

Espérer que les mots frappent tes cils

vouloir partir, mais rester

Tu regarderas peut-être ailleurs car les mots
sèment parfois des peines qui ne jaillissent qu'une seule fois

l'amorce annonce la fin

Les racines deviennent des écorces orphelines

Palpitations sanguinaires dans l'écho des choses

Nous risquons l'enchantement des aubes insomniaques
et ce qui blesse les falaises de l'orgueil

Un univers microscopique dans tes cheveux

Nos paupières connaissent la suite
elles ont trop souvent menti au vent froid de nous deux

Un cri déchire le temps – Il sera entendu dans mille ans

Il y a comme un redressement dans l'appel des recommencements
seule la foudre répandra nos souvenirs

Biographie

Éric Roger a grandi entre Ville-Émard et Saint-Henri dans le sud-ouest de Montréal. Il a publié 13 recueils de poésie, dont les plus récents sont *Le Théâtre de l'âme* (2021/2012) et la réédition de *Narcissique dans le bec de l'autruche* (2020), tous les deux parus aux Éditions GodinCultive. Il anime et produit les soirées de poésie-musique *Solovox* depuis septembre 2000.

Assoupli (la joue le rêve)

Par **Loui**

J'ai dormi dans la grisaille
La nuit décolorée
Comme les draps et les rêves
Des plis sur la peau
La joue toute froissée de mots
Toute froissée
Des rayures
Des rayons
Au bord des rides les iris
J'ai dormi
Grisé dans la nuit
Assoupli de soupirs
Le sable dans les cils
Dans les pas
Repoussant les ombres longues derrière moi
Les ombres
Croisées
Comme d'anciens chemins
Dans la taie et le tumulte
Le rêve
Comme une rivière dans la tête
Ou une veine
Une veine dans la terre.



Biographie

Loui est auteur, poète et dramaturge québécois. Parmi ses pièces présentées : *L'Inutile* au Théâtre du Maurier du Monument National (Montréal) en 2002, ainsi que *Publi-Cité* au Théâtre La Chapelle (Montréal) en 2006. S'intéressant aux différents moyens d'expression de la poésie, il remporte le concours de twittérature Prévert 2017 organisé par l'Ambassade française au Canada et, la même année, gagne le second prix du concours de twittérature des Amériques, ainsi que du concours de poésie *Antidote* de Montréal en Lumière 2017. En mars 2018, son spectacle *Dieux Mortels; osmose mots et musique* est présenté à la Nuit Blanche du Festival Montréal en Lumière. Quelques mois plus tard il obtient la seconde place au Concours de slam de poésie Québec-France présenté à Gatineau. Enfin au printemps 2019, son recueil de poésie *Cinq saisons du corps et autres fièvres* est publié aux Éditions Maïa (France).

Note

La photographie accompagnant le poème *Assoupli (la joue le rêve)* de Loui a été prise par Drtommie.

Donnez des ailes (extrait)

Par **Danielle Dussault**

C'est dans le cadre d'une résidence d'écriture effectuée aux Récollets de Paris que j'ai amorcé ce manuscrit à la tonalité poétique et à travers lequel je m'aventure sur le territoire de l'intime. L'extrait témoigne de cette empreinte narrative. J'ai tenté de rendre en mots l'univers ondoyant du 10^e arrondissement en accordant une place aux nombreux visages que j'ai croisés. Visages anonymes, pour la plupart, qui m'ont livré un portrait saisissant d'un microcosme humain.

Par le biais de cet exercice littéraire, j'ai pu redécouvrir un chemin exploratoire en marge de la fiction. J'ai voulu poser un regard neuf sur le pays de la Gare de l'Est. Le carnet « Donnez des ailes » sera publié à l'instant même dans la collection Brève en 2022.

Le pays des deux gares, c'est aussi le pays de la solitude. La mienne, en tout cas, ressurgit ici avec la dérélition d'un horizon aux lignes ferroviaires sans fin. Aujourd'hui, j'ai rêvé qu'un avion s'écrasait. Une fine pluie d'éclats de métal s'affaissait sur le sol. Je ne recevais pas les éclaboussures, mais je voyais les gens se masser sous la piqûre brûlante des éclats. Impuissante, je cherchais à les aider, mais je n'y parvenais pas. Alors j'ai repris ce carnet au petit matin et j'ai essayé d'écrire, assise sur un banc près du canal Saint-Martin. Encore une fois. Se remettre au monde.

Quai de Jemmapes, je recommence à errer dans un parcours fiévreux, indécis. Mon trajet en dents de scie s'apparente à l'écriture que je laisse en plan. Me promener au bord du canal Saint-Martin sans autre motif que de capter, ne serait-ce qu'un instant, l'âme du canal.

C'est à travers cette pause, – une sorte d'absence à moi-même – que je me repose. Le canal, c'est mon point d'ancrage, c'est là où je peux déambuler dans l'esprit du flâneur, mue par le besoin imprécis de me perdre. J'arpente les pierres inégales qui longent le bord du canal. Je marche jusqu'à en avoir les pieds endoloris. Je finis par rebrousser chemin sous la voûte.

Je reviens vers tous ces inconnus familiers qui me sont devenus des amis.

Le 10^e, c'est le tissu fluvial qui me permet d'avancer en marge de la lenteur. J'écris en accompagnant la montée du jour. Je me fonds avec les heures qui s'allongent en formant un fil invisible. Ce cordon me relie à la foule, aux autres qui flânent, même à ceux et celles qui se pressent. Il m'enroule autour des cris et des clameurs des enfants du jardin Villemin. Je me sens solidaire d'une course à l'infini. J'ai souvent conscience des précieuses minutes de ma vie que je gaspille.

Tout mon corps se réveille à une existence plus instinctive, plus animale.

Sur les visages humides, la pluie s'installe, dégouline. La pluie lave aussi les rues. Du bitume, s'élève une brume âpre qui happe les voitures. Les bus démarrent lentement à travers un nuage imprenable qui s'en va rejoindre le canal.

Un bateau passe sous l'écluse. Des marinières circulent sur un petit remorqueur diesel. Les deux ponts tournants donnent l'impression que le temps s'arrête. Mais non. Les éclusiers n'ont pas le temps de se reposer. Ils opèrent avec diligence la machinerie complexe du canal. Sur ce parcours, les pigeons et les canards m'escortent. Je marche jusqu'au bassin Louis-Blanc.

Je deviens parfois la reine des lieux, moi l'étrangère.

*

Le quartier des deux gares constitue ce foyer intime où défilent aléatoirement les pages de mon carnet. J'écris ainsi dans la géographie familière du voyage. Aujourd'hui la pluie a des accents de réconfort. Elle bat la mesure aux carreaux des fenêtres.

Je sors du studio. J'ai envie de chanter *Ma petite est comme l'eau, elle est comme l'eau vive*. Ma voix tremble sous la pluie. Je traverse Magenta pour me rendre au marché couvert de Saint-Quentin.

À l'intérieur, quelques badauds s'attardent au bistrot du centre. Les stands sont quasiment déserts. J'arrête chez un traiteur asiatique puis je reviens au studio des Récollets.

C'est à ce moment que j'apprends la mort de Guy Béart à *Radio Classique*.

*

Je me rends compte que j'oublie. Je ne retiens rien. J'oublie le nom des rues, la configuration des étals et des petits commerçants, le paysage intermittent des hôtels. J'en arrive même à effacer de ma mémoire des choses importantes : je ne me souviens plus de l'époque où l'enclos de Saint-Lazare a disparu sous l'architecture moderne.

J'oublie le nom des compositeurs de musique classique que j'ai écoutés. Je perds mes clefs, tous mes repères. J'ai oublié le nom de ma mère.

Je dois à nouveau apprivoiser le ciel, la ligne des viaducs de métro. Impression sinistre sous le ciel gris fondu avec les rames. J'entends parfois le bruit des rames, leur stridence dans les voies aériennes. Il y a des jours où j'ai envie de prendre ces trains qui filent vers des destins inconnus. Je cherche une ville où on m'attend. J'essaie de rejoindre ce que j'arrive parfois à toucher du bout des doigts lorsque j'écris.

Les clameurs du 10^e montent comme de vagues exhortations. On creuse des rues, on les enfonce. Les terrains vagues se lotissent d'immeubles. Des manœuvres balayent la poussière accumulée sur les trottoirs. On se précipite dans les supermarchés. On fait la file. Des femmes traînent leur chariot et se hâtent de prendre le bus.

Il pleut. Il pleut encore sur Paris. Je prends souvent des photos de la Gare de l'Est. Une rosace scintille dans le soleil du soir. La Strasbourgeoise, assise sur le toit, m'incite à m'arrêter. La brunante s'irise de faisceaux mauves. La Gare de l'Est accueille une marée humaine composée de réfugiés, d'incurables, d'adolescents qui resquillent; ce sont autant d'hommes et de femmes qui traînent leurs valises dans l'escalier de la rue d'Alsace.

Aux Récollets, les artistes fuient le pays des ombres. Chacun fait reculer les frontières à sa manière, essaie de parvenir à une vie de lumière. Avec eux, je me penche sur le département des mystères.

Longue déambulation dans un trafic dense entre Magenta et la rue des Petits-Hôtels. Cette promenade me conduit au quartier de Saint-Vincent-de-Paul. Je rejoins la rue de l'Aqueduc. Rue sombre, insolite qui me jette en alarme. Je marche en compagnie d'une ombre, en moi logée. Comme un tableau de nuit qui voudrait m'avalier. Dans mes cauchemars, je retrouve souvent cette ombre comme fond de décor un peu lunaire et déprimant. Je la confonds avec ma ville d'origine. On y entend parfois des hurlements d'hommes en colère, des cris politiques et des gémissements, des névroses non résolues, des hommes au délire mystique qui décapitent d'autres hommes. Chacun est pris dans une histoire à laquelle il croit avec ferveur.

J'ai envie de fuir, mais je suis coincée dans la foule qui m'entraîne.

Il y a une petite résidence entre la rue de l'Aqueduc et la rue La Fayette. Elle trône comme une petite maison pauvre aux fenêtres fermées. Un entrepôt? Une mansarde? J'essaie encore d'imaginer la vie sous les décombres de Paris.

*

Je retourne vers le canal Saint-Martin. J'y reviens toujours comme à cette page d'écriture. Le quartier abrite des commerces et des escarbilles qui m'arrachent momentanément à la rue. Je cherche un nouveau refuge. Je renonce, car il n'y a plus de toit pour se cacher de l'ombre.

*

Les couvertures zébrées des livres ressemblent à mon cœur. Un jour dévastée, j'ai commencé à m'émietter. J'ignore pourquoi je poursuis l'écriture de ce carnet. Tout m'échappe depuis mon arrivée à Paris.

Je déambule dans le Marais pendant toute l'après-midi. Une jeune femme chinoise m'offre un massage à Beaubourg. Être touchée dans la rue me rend vulnérable. Je résiste, mais j'ai mal. Ma peau craque.

Être vue une seule fois par un regard de lumière.

Ne pas parler, ne pas écrire, ne pas exprimer, ne pas répondre à l'insulte, ne pas sortir avec les garçons le soir, ne pas me faire vivre par un homme, ne pas demander de l'aide.

Je craque, un peu troublée, un peu méfiante, inaccessible et fuyante.

La jeune femme touche mon corps endolori. Assise sur ce banc près de Beaubourg, une voix folle me répète : va, laisse couler tes larmes. J'entends l'air de Werther dans mes veines. Mes douleurs ont fini par me retrouver. Je donne l'argent et m'enfuis en courant. Je cache mon besoin d'amour dans un sac de papier. Je dois mourir à l'idée que je peux me suffire. Je ne me suffis pas. J'ai besoin d'être en relation avec le monde. Qui peut survivre à un tel vide ? Car pour chacun de nous, c'est bien de cela qu'il s'agit : d'un vide sans mesure, banlieue sans frontière.

*

Je croise un ami dans la rue par hasard. Il m'invite à le rejoindre en réunion. Je dis *oui, j'irai c'est certain, oui, merci*. Mais j'évite d'y aller. Je reporte au lendemain. Pour moi, c'est toujours plus tard ou le lendemain. Un jour, j'abandonne les armes. Je traverse la grille d'une cour arrière, me dirige vers une sorte de caverne d'Ali Baba. Je m'assieds autour d'une table remplie de bonbons. J'écoute les mots pauvres des gens en recouvrance. Je suis reliée. Ne plus s'essouffler au détachement. Laisser surgir l'innommable et le partager.

Les cris que j'étouffe, la parole que je retiens, la prison que je choisis. Tout cela se meut au creux de l'oreiller le soir. Venir à Paris est peut-être une façon de refaire ma maison. La nuit s'affaisse sur moi. Couverture de givre. J'essaie d'écrire la respiration du canal Saint-Martin. Je me concentre sur le rythme saccadé du clavier. J'entends les voix de la rue qui montent, la solitude partagée d'êtres humains qui se frôlent, s'embrassent, se prennent puis se laissent. Nous vivons dans un espace en plusieurs dimensions. J'ouvre les bras, j'écarte la poussière, je monte en amour. J'écris quelque chose qui n'est plus moi, une chose qui est vous, une chose qui s'apparente à un seul cœur qui bat.

*

Dans une salle de réunion, le silence s'abat pesamment. Quelqu'un parle de l'effondrement. Le bas-fond, c'est lorsqu'on ne peut pas descendre plus bas. Un méditant respire très fort. Le souffle s'élève à travers un vacarme continu et régulier. J'essaie de me concentrer. De trouver un point de repère, d'oublier le retour saccagé de cette respiration bruyante. Ce soir, je ressens toute la puissance de ce souffle qui me traverse.

Je m'accroche à l'idée de restaurer une maison détruite. Suivre une route ambulatoire, trouver l'espace d'un refuge, habiter la nef au bout de ce long couloir. Surtout, me consacrer pleinement à l'écriture.

Parfois l'autre raconte mes souffrances. Je quitte la réunion sans avoir parlé. Cela arrive parfois.

Pleine clarté du ciel. L'âme du monde me tient aux aguets. Dans l'écriture, j'entends parfois un cri qui a besoin d'être entendu. Désir d'embrasser chaque visage, qu'il s'agisse du Christ anesthésié par une douleur ou de la femme brisée par ses talons hauts.

Je remonte lentement vers le fond des choses. Des immigrants dorment à l'abri des arbres du jardin. Pendant quelques heures, ils parviennent à s'arracher à la conscience du monde et au bruit déchirant des klaxons. Quelle différence entre ces hommes perdus, ces femmes qui errent aux abois, les malades de la guerre qu'on a soignés autrefois aux Récollets ? Presque rien. Sinon l'époque qui nous sépare. L'âme qui nous réunit est la même : celle d'un dieu enfoui au cœur de l'insondable. Ne plus entendre les bruits de la guerre ni les pétarades des baïonnettes. Les hommes souffrent.

Les nuits passées dans le couvent des Récollets m'offrent le spectacle de l'errance. Présences diffuses qui se fauflent entre les pierres. Fantômes qui invitent la résurgence de rêves aigus, parfois des angoisses difficiles à cerner.

Le studio ne me protège pas de la rue bruyante. Stridence des motocyclettes, cris des femmes que l'on pourchasse, batailles nocturnes. Personne ne vient troubler le chaos de la nuit. Il surgit à l'improviste, sans crier gare. À l'intérieur des grilles du Jardin Villemin, les chats, les Afghans et les Syriens se réfugient derrière les bosquets. Ne plus faire la différence entre les plaintes et le bruit persistant des ambulances.

Mystères qui s'accumulent. Les murmures en provenance des studios se jettent contre les parois des fenêtres. Le Jardin Villemin bourdonne d'une rumeur insaisissable. Nuit qui se déplie lentement sur un décor de fin de siècle. Les autres sont là, ils rôdent autour, arrêtés sur un banc.

Ma perception fragmentaire s'enroule autour de l'âme de ce parc. Où donc iront échouer mes souvenirs, les cris que j'évite de déterrer? J'habite la tranquille désertion de la nuit, le tintamarre des enfants. Où est-ce que je veux mourir finalement? La question se pose. Le miaulement continu d'un chat me somme de répondre, mais à qui? À quoi? Je lui donne quelques morceaux de charcuterie qu'il dévore. Le lendemain, il recommence son manège, les pleurs à n'en plus finir, mon impatience. Maigres restants enveloppés dans du papier. Tous les jours, le même rituel. Jusqu'à ce que je comprenne : ceux que j'aime, tous ceux que j'ai aimés, viennent à ma porte comme des réfugiés. Que reste-t-il d'eux?

Le lendemain, le chat s'absente; le surlendemain aussi. Parfois, je me demande si les oiseaux, les chats ou les gens apparaissent sur le seuil de notre porte pour nous parler une langue que nous ne connaissons pas.

La joie que me procure le tintement des cloches de l'église Saint-Laurent. Langage du monde à l'orée d'un rêve. Les enfants et les animaux sont les pages secrètes de mon livre à peine entrouvert. Pages d'une blanche noirceur qui se détache. Êtres anonymes qui sommeillent sur le toit du monde.

*

Le jour s'est levé sans crier gare et bientôt la stridence du midi a frappé le jardin. Des garçons à peine âgés d'une quinzaine d'années s'arrosent avec de la bière. Ils roulent dans l'herbe, se fondent avec la terre qui accueille indifféremment leur trop-plein d'amour inversé. Un vieillard s'essuie les yeux avec des papiers mouchoirs. Tout près de lui, un bambin soulève la poussière en laissant traîner délibérément ses souliers. Une fillette se penche pour ramasser un ballon égaré. Un autre enfant crie.

Son wow voyage dans l'air tandis qu'il roule à vélo. « Maman, t'as vu comment je suis allé vite? » Petite voix remplie d'allégresse. Il pose le vélo sur la grille du jardin, puis déjà s'affaire à autre chose. La légèreté de l'enfance, son insouciance m'émeuvent.

Écrire la respiration hachurée d'un regard en suspension. Un pigeon me frôle la tête. C'est dimanche matin. De temps à autre, une silhouette filiforme déambule au petit pas de course le long du canal Saint-Martin. Clameurs humaines. Vie grouillante, mille jets de lumière offerts aux passants.

Biographie

Danielle Dussault a enseigné la littérature pendant plus de vingt-cinq ans et a publié plusieurs romans, recueils de nouvelles et récits poétiques. Son œuvre s’articule autour de l’essence humaine et met en lumière la fragilité des liens et leur complexité. L’auteure a reçu la bourse Jean-Pierre-Guay – Caisse Desjardins de la Culture 2019 pour un projet d’écriture autour du syndrome de stress post-traumatique. Elle a aussi fait une présentation d’extraits de son œuvre lors d’une soirée de lecture au Musée de la littérature tchèque de Prague en juillet 2019. Certains de ses textes ont été traduits en tchèque, en italien et en anglais.

Tige d'aubergine sur étagère

Par Chih-Chien Wang



2009. Impression au jet d'encre, 40 x 53 po. **Titre original (anglais) : Stalk of Eggplant on Bookshelf**

Biographie

Chih-Chien Wang (<https://www.chihchienwang.com/>) est né à Taïwan et réside à Montréal depuis 2002. Il a obtenu une maîtrise en beaux-arts de l'Université Concordia après des études à l'Université de la culture chinoise à Taïwan. Ses récentes expositions personnelles ont été présentées notamment à la galerie Pierre-François Ouellette art contemporain (2020, 2017), au Künstlerhaus Bethanien, Berlin (2016) et au Musée des beaux-arts de Montréal (2012). Wang a reçu le Prix du duc et de la duchesse d'York en photographie en 2017. Ses œuvres font partie de collections, dont celle du Musée d'art contemporain de Montréal, du Musée des beaux-arts de Montréal et du Musée de l'Elysée à Lausanne. Le travail de Wang explore les moments ordinaires de la vie quotidienne et reflète sa compréhension des gens, de la société et de la ville où il habite.

Note

©Tous droits réservés à l'artiste. L'image est reproduite ici avec l'autorisation de l'artiste, accordée à Anatoly Orlovsky en avril 2021.

Suite covidienne n°3 – notations en gris majeur

Par **Catrine Godin**

malécrire, hors censure, dans une *asyntaxie* volontaire, danse d'homonymies dyslexiques, dans l'accueil des figures et des formes, jusqu'à ce que la langue chante sa langue, antipuriste et chaotique au point où ne peut tenir que ce qui le doit, au travers des travers (à l'instar du monde) et l'et appuyé, la répétition mordue croquée, comme une note qui obstinément insiste ou revient — une clarinette taquine — le klaxon du taxi — ou une fréquence rémanente qui fait se détendre et se coucher l'organe rose entre les dents frappées d'air; quand s'étendent en sourire les bords de nos failles à dire

(fleurs)

s'allonge la tournante éclairée jusqu'à l'axe des fleurs
 une à une tu les accompagnes les accueilles
 l'autour est ce soin que ton regard pose
 avant la tournante sombre où tu rêveras d'elles

(convalescence 1)

après ta mise à mort
 la scène le geste
 ce qui n'est plus te quitte
 laisse et ne maudis rien ni ce mourir-là

l'épaisseur de l'air écarte tes côtes
 t'emplit
 comme au jour de ta naissance
 pousse le cri de ta mise en vie

(convalescence 2)

il n'y a pas d'échappatoire
 la joie est l'enseignement le plus exigeant
 non pas celle des autres
 non pas celle qui leur répond
 non plus l'attendue ni voulue
 ni celle à la mode non
 mais celle que tu te refuses

(anse 1)

nous marcherons, arbres parmi
jusqu'à l'anse où se réverbère ton ciel
là, entre les effondrements des mondes
nous allumerons les feux de veille
cercle par cercle
la nuit de toutes choses entrera dans le chant
tu y traverseras ton véritable ta nature
voix dans la voie sous nos étoiles
et ainsi tu seras mariée à l'existant

(anse 2)

et alors entre les bras ouverts des arbres des monts
toutes pierres toutes eaux enfanteront
dans ta gorge
la seule voix qui est la tienne
et debout et parmi

nous tendrons nos mains dans le chant neuf
tout contre les fracas du monde

(autour)

notre esprit s'avance dans l'autour des eaux
nos doigts font des trous dans l'humus
les noms y sont plantés
droits qui arbre qui roseau
ainsi accompagnée tu renomes tes êtres
les portes en terre qu'ils se relèvent
et adviennent poèmes

— in/poème (voir)

lentement
s'approchent les heures drues
si j'écrivais un « vrai » poème je dirais :
comme s'il s'agissait de barbares
« les dards d'or s'approchent »
je rirais des « dards d'or » à dire
et tu n'y comprendrais rien
puisqu'il faut simplement le voir

(brève musique en gris majeur)

gris de jour gris dimanche à la semaine telle grise mine de mise même le gris de haine grise les murs les peines qui sous la pluie ragent se croisent hagards les regards perdus éperdus de grisaille qui par elle avalés deviennent brume ou bruine ruines et runes des restes errants au gré des vents des idées grises

.. à toi qui lis

chéri.e,

je refuse d'être morte ou verbalement tuée avant l'heure qui me sera dernière, autant, je refuse de ne pas défoncer les portes; me contrefous qu'elles soient vertes ou roses, car ouvertes ou closes, j'ai promis sur sa tombe, j'ai promis que je tiendrais ma parole droite, droite dans tous les angles afin que chacun s'ouvre jusqu'à son véritable jour. aussi je ne demande pas pardon pour mes écarts, que peut-être tu méprends avec un manque d'égards, je ne propose aucune excuse ni justification à convoquer chaque rayon des trois-cent-soixante degrés de ma réalité.

je pense à toi, et t'espère vivant.e,

ton ami.e.

(sieste)

dans notre pays soft-anarchique
des gens tiennent très fort et croient encore en leur travail d'autodestruction
comme avant
ils ne quittent pas l'illusion d'utilité

nous ne les avons pas bannis
nous attendons qu'ils cassent
ils cassent tous

alors nous les traitons comme de grands arbres ayant besoin d'espace
ils se réparent en assistant les fleurs
d'ailleurs de nouvelles écoles apprennent comment aux enfants

*

il s'agirait de tout détacher
mais d'accepter ce mouvement
de juste décalcification
comme tomberaient lentement des plaques de plâtre
désagrégées
par tout petits bouts

quelle falaise ne reconnaît pas la mer qui l'efface

journal de 20:15

« Elle dit alors que j'étais désinvolte et cela me surprit grandement, quand dans l'écrire je me poussais en forcenée dans l'obligeance même où mourir nécessite le vivant et le vivant une mort, dans ce dépassement et l'exigence intrinsèque du juste et que du juste; cette figuration d'un étonnement, ou d'une fulguration, sous la presse de l'éclair, en écho à l'éblouissement. »

(anse 3)

chant dans le chant haut où nos mains seront tendues
telles forêts bruissantes à tes mémoires infuses
elles ouvriront d'entre les monts sous tes monts tes mondes
d'entre tous tes ciels leurs lacs d'essences
et enfin tes yeux dans tes yeux l'enfin voir

(anse 4)

où seront assis en cercle tous tes visages tes peuplades
tu marcheras au puits des pierres
dans le centre de l'à boire demandé
et tu seras leurs eaux comme ils seront la tienne
source
et parmi

alors tes yeux reviendront ouverts dans le chant
forêt vive sertie de cent millions d'étoiles

Biographie

Catrine Godin vit à Montréal où elle dessine, peint et écrit. Les éditions du Noroît publient ses deux premiers titres : *Les ailes closes* en 2006 et *Les chairs étranges* suivi de *Bleu Soudain* en 2012. Plusieurs textes tirés de ces recueils ont été mis en musique et présentés en concert par le compositeur contemporain Anatoly Orlovsky.

En 2013, Catrine est invitée au Festival International de la poésie de Trois-Rivières; un an plus tard, elle participe au Festival Québec en toutes lettres par l'entremise du projet *Les oracles* de Productions Rhizome. En 2015, elle prend part au projet *Plus haut que les flammes*, également de Productions Rhizome, qui publie *Les oracles* en 2017. Par ailleurs, plusieurs de ses textes libres ont déjà paru dans la revue *Possibles*.

Esquisse (détail)

Par Elisabeth Picard



2018. Attaches à tête d'équerre (Ty-Rap) teintes, plexiglas, D.E.L. et microcontrôleur. 3 pi x 4 pi x 6 po.

Collaborateur technique : Ghislain Brodeur. Crédit photo : Jean-Michael Seminaro

Biographie

Elisabeth Picard, née en 1981, est une artiste canadienne qui vit et travaille à Montréal. Elle est représentée par la galerie ELLEPHANT. Récipiendiaire de plusieurs bourses (SODEQ, CALQ, FQRSC, CRSH et de l'Université Concordia), elle détient une maîtrise en Beaux-Arts, concentration fibre, de Concordia. Son travail a été diffusé au Canada, à Cuba, en France et en Lituanie. Certaines de ses œuvres font partie de la collection de la ville de Montréal et de collections privées au Québec, en France et au Portugal. www.elisabethpicard.com

Note

©Tous droits réservés à l'artiste et la Galerie ELLEPHANT, Montréal. L'image est reproduite ici avec l'autorisation de l'artiste, accordée à Anatoly Orlovsky en avril 2021.

swingdance

Par **Hugh Hazelton**

*Traduit de l'anglais par l'auteur
avec l'aide de Nathalie Boisvert et Jean-Pierre Pelletier*

for Edith

your hair flying
eyes flashing
smile and gaze
locked on his face
as you swing dance
with couples all over the place
to tunes from the thirties n forties n fifties
lindyhopping hellzapoppin
yeah those moves from balboa
45s motorola be-bop-sheree-bop
going right back to the flap of the charleston
all for fun no pick-up prancing just dancing a windstorm
and dancing with anyone and breaking new moves
the guys with bow ties and slick pointed shoes
the girls with flowers in their hair red lipstick do you dare
laughing and swinging and jitterbug jiving
Louis Armstrong's face perspiring and smiling in the sky
as he grabs at the farthest notes he can and blasts them to the stars
and this goes on for hours of sweat as the clarinets rise and the saxophone sighs
and the drums take you over possessed like a lover
swing dancing swinging dance around in a whirl
that's the way I'll always remember you girl

pour Edith

tes cheveux qui volent
yeux qui pétillent
sourire et regard
fixés sur son visage
alors que vous dansez le swing
avec des couples partout sur la piste
sur des chansons des années trente quarante et cinquante
lindyhopping hellzapoppin
oui et ces pas de balboa
45 tours motorola be-bop-sheree-bop en riant
où on bouge et on saute aux battements du charleston
tout cela pour le fun pas pour draguer se pavaner juste danser un maelström
et swinguer avec tout le monde en essayant des pas nouveaux
les gars avec des nœuds papillon et des souliers pointus
les filles avec des fleurs dans les cheveux le rouge à lèvres audace
riant tournoyant dans le jitterbug flambé, le visage de Louis Armstrong
qui transpire et sourit au ciel pour empoigner les notes les plus éloignées et les
hurler aux étoiles et cela continue pendant des heures de sueur et les clarinettes s'élèvent
et le saxophone soupire et les tambours s'emparent de toi possédée comme une amante qui tournoie
et swingue danse le swing en tourbillonnant
c'est comme ça que je penserai toujours à toi ma petite

Biographie

Hugh Hazelton est un écrivain et traducteur qui se spécialise dans la comparaison des littératures du Canada anglais et du Québec avec celles de l'Amérique latine, ainsi que dans la littérature hispano-canadienne. Il a écrit quatre livres de poèmes et il traduit de l'espagnol, du français et du portugais vers l'anglais. Il est professeur honoraire d'espagnol à l'Université Concordia à Montréal et ancien codirecteur du Centre international de traduction littéraire de Banff en Alberta.

LOUIS-PIERRE BOUGIE – ÊTRE ET N'ÊTRE PAS

Par **Bernard Lévy**

Entre terre et ciel, entre mer et ciel, entre minéral et végétal, entre animal et humain. Un perpétuel entre-deux, voilà ce qui définit l'espace qu'a exploré et commenté pendant un demi-siècle Louis-Pierre Bougie. Dans cet entre-deux (état liquide et vaporeux, bleu et noir, gris et vert, bistre et ocre) évoluent les personnages tourmentés et souvent énigmatiques qu'a théâtralisés l'artiste. Il ne serait pas trop hasardeux de suggérer qu'il s'agit de ses doubles. Faut-il s'étonner aussi que l'observateur des créations de Louis-Pierre Bougie y perçoive ses propres doubles?

Un thème traverse et domine toute l'œuvre de Louis-Pierre Bougie : le thème de la dualité. Encore que l'immense production de l'artiste – plusieurs milliers de tableaux – ne se réduise pas à ce thème. Certes, il a considéré et reconsidéré sans cesse de manière déconcertante le sujet obsessionnel chez lui du jumeau ou bien de l'autre, si proche de lui-même, dans une optique dramatique. Cependant il est difficile de départager les effets qui relèvent d'une théâtralité délibérée de ceux qui tiennent du rêve ou d'un monde imaginaire. L'artiste a campé avec vigueur des personnages dont on ne saurait dire si, réunis par paires, ils calquent l'un par rapport à l'autre le même comportement par pur mimétisme ou par défi. Se dédoublent-ils ou luttent-ils l'un contre l'autre? Sont-ils frères ou bien ennemis?

Difficile de trancher. Mais faut-il le faire? Assurément non. L'artiste isole ses sujets sur des plages dont les couleurs sont brisées (blanchâtres ou bleutées), lieux où ils flottent comme en apesanteur. La fermeté du dessin qui définit les contours des aires de jeu et la netteté des postures des protagonistes s'opposent à l'espace indistinct entre deux eaux, entre deux ciels, entre deux enfermements où les acteurs risquent de se noyer, de se diluer ou de se fondre. Pourtant, à en juger par les traces ou les lambeaux de murs ou de nuées qui les habillent partiellement, ils ne peuvent cacher l'origine étrange dont ils proviennent et d'où ils s'arrachent ou bien qui les absorbe (*Balance*, 2009). La dualité qui les unit, à la fois les sépare et les accole l'un à l'autre. L'artiste a pris soin de laisser les traits de crayon ou de burin bien apparents pour signaler sa présence et appeler ainsi la connivence du spectateur, témoin de ses mises en scène et observateur privilégié d'un surprenant mais plausible avenir affranchi de la gravitation. Irrésistible invitation à l'évasion à défaut de voyage.

Ainsi les dessins, les gravures, les peintures de Louis-Pierre Bougie proposent des vérités qui se rapportent à la condition humaine telle que l'appréhende l'artiste entre le sentiment d'être et de n'être pas, entre l'exaltation de vivre et la sensation tragique d'exister et, certes, de disparaître.

Il faut d'abord apprendre à apprivoiser les lieux et les personnages qui occupent les espaces qu'ouvre, qu'entrouvre, que circonscrit, que suggère Louis-Pierre Bougie. Ils semblent insolites, mal définis, étranges et n'appartenir à aucun endroit reconnaissable. Au spectateur revient le risque de laisser ses yeux scruter des murs où l'artiste a aménagé des auréoles et des niches, superposé des plans et des plâtrages mais aussi dégagé de vastes ouvertures. Tantôt il emprisonne et éclaire ses acteurs, tantôt il les soulage d'obscurités entraves comme en témoignent leurs contorsions plutôt dramatiques (*La trilogie*, 2006). Car les silhouettes sont saisies en pleine action. Elles monologuent ou dialoguent; elles prient ou protestent; elles déclament une tirade ou admirent le reflet de leur image que renvoie comme un écho à leur voix la paroi qui joue le rôle d'un miroir dans un immuable silence (*Les petits et les grands*, 2006; *L'appel*, 2006; *Goût du noir*, 2009).

En effet, le théâtre de Louis-Pierre Bougie est muet. Le spectacle qu'il offre est celui de pantomimes. Louis-Pierre Bougie dessine, grave, peint et fait surgir de son crayon, de son burin, de sa pierre noire ou de son pinceau des moments d'une histoire dont il revient à qui les regarde d'imaginer le début et la suite. Car ses œuvres n'ont pas de fin; problématique, la fin est laissée à la discrétion de l'observateur/spectateur.

SEMBLABLE, DISSEMBLABLE

Œuvres faussement inachevées, elles appellent un prolongement et se poursuivent d'un espace pictural à l'autre. Ainsi n'est-ce pas fortuit qu'à l'instar de certaines compositions musicales, elles se présentent comme des suites (*Suite bleue*, 1996; *Suite finlandaise*, 2004; *Suite montréalaise*, *Horizon* 2010). Comme au théâtre, elles pourraient être assimilées à une succession de tableaux où les protagonistes de comédie ou de tragédie adressent en aparté aux spectateurs dans la salle des confidences au sujet de ce qu'ils pensent, de ce qui les tourmente, à propos de ce qu'ils comptent faire et de ce qu'ils perçoivent de leur situation. Les personnages de Louis-Pierre Bougie font de même : l'artiste suggère les idées qui les hantent, il étale les désirs qui les taraudent, il brosse leurs difficultés à dire leur mal de vivre, il effleure leurs faiblesses, il surligne leurs culpabilités, il noircit leurs jalousies, il éclaircit leurs forfaits, il élucide leurs crimes...

Que l'on ne s'y trompe pas : le sujet au centre de ce qu'il grave, dessine et peint c'est lui, l'artiste, l'être humain qu'inlassablement il reproduit sur des feuilles, des toiles, des panneaux de bois ou de métal (*Chambre de bonne, rue Saint-Maur*, 2004). Mais il y a un autre sujet – le vrai sujet? – l'autre, l'étranger : le spectateur. Il n'est évidemment pas nécessaire qu'il soit ressemblant. C'est pourquoi s'il n'est guère possible de débusquer les traits sous lesquels l'artiste serait reconnaissable comme dans une photographie, par exemple, il n'est guère requis non plus que le regardeur se reconnaisse physiquement. D'ailleurs, l'artiste a pris le parti de se dessiner ou de se peindre à partir de modèles qui viennent poser dans son atelier. Il campe donc un personnage qui, tout en étant lui-même (au moins symboliquement) est un autre, son semblable. Certes semblable mais différent : dissemblable, a-semblable.

Louis-Pierre Bougie se peint homme dans tous ses états : masculin, féminin, sexué, asexué comme un ange. Il se peint et peint ses personnages aux prises avec les contingences de la vie quotidienne : la soif, la faim, la colère, les blessures morales et physiques, la solitude, la dépression, l'impatience, la peur... Il va plus loin en plaçant ses protagonistes en conflit avec les forces de la gravité terrestre dont ils triomphent parfois (*Projection*, 2005) ou bien en lutte contre l'oppression vengeresse d'une nature végétale verte d'où les humains tireraient leur origine et dont ils se seraient séparés (*Tableau vert*, 2012). Fantasques illusions? Folles mythologies? Le tableau *Racines* (2010) montre la métamorphose d'un organisme végétal en un organisme humain et oppose à l'image que le personnage se fait de lui-même dans sa tête, la silhouette de son double qui le salue et l'accueille. La scène se déroule sur une sorte d'écran dont la lecture de bas en haut montre les ramifications des racines (souvenir du règne végétal) sur lesquelles flotte en lévitation la chrysalide d'un corps se détachant des limbes (le présent) prêt à devenir humain (l'avenir).

L'artiste a le courage de mettre en scène les parts obscures de la condition humaine sans lesquelles la lumière ne serait qu'une suite d'éblouissements aveuglants et menteurs. Il dépeint la noblesse de l'homme portant secours à son prochain (*Le trou vert*, 2012) tout comme la tyrannie de l'appétit sexuel insatisfait (*Sens dessus dessous*, 2005). La plupart du temps, il y parvient en proposant des images où apparaît son double sous la forme d'une silhouette ombrée ou noire (*L'arrache-cœur*, 2001). Il serait possible de l'interpréter comme sa conscience ou sa mauvaise conscience.

LE MYSTÈRE DES ORIGINES

Dès lors, les images et les propos de Louis-Pierre Bougie ne sont pas des abstractions (même si l'artiste recourt parfois à des formes abstraites). Elles ne se donnent pas comme des figures de l'esprit. Au contraire, elles sont ancrées dans une matérialité de chair, d'ongles, de cheveux, de doigts tordus, de sang, de glaise, de nuages lourds, de détritrus. À ces pesanteurs, l'artiste oppose la grâce et la légèreté des nuages blancs qui enrobent ses personnages auxquels parfois il accole des ailes (*L'ange rouge*, 1990). Il adoucit et allège aussi les scènes qu'il déploie en les plaçant sur un fond bistre ou bleuté : teintes de l'entre-deux.

Le langage iconographique qui soutient le travail de Louis-Pierre Bougie est immédiatement intelligible. Voilà sa grande force. Mais attention : réduire les œuvres de Louis-Pierre Bougie à des interactions (aussi dynamiques soient-elles) de formes abstraites et figuratives serait s'exposer à rater l'essentiel et à se cantonner au premier degré de ses images. Or, elles explorent les chemins de la liberté quand la liberté se fait libération. Il suffit de constater comment les personnages (homme-plante, homme-femme, ange) se désolidarisent des contraintes communes et marchent au fond de l'eau, flottent dans des espaces aériens, changent de peau, se dédoublent.

Chez Louis-Pierre Bougie, ces phénomènes ne relèvent jamais des imageries convenues de la science-fiction. En les observant, nul ne se demande si ces situations sont réalistes ou irréalistes – elles seraient

d'ordre surréaliste sans doute, mais ce n'est pas très important (gravure tirée de l'album *Prince sans rire*, 1983). Il faut donc s'efforcer plutôt d'apprivoiser l'espace que l'artiste donne à voir pour en tirer le plus de connaissances possible : en l'occurrence celles qu'offrirait la lucidité d'un rêveur éveillé. Progressivement alors, les lieux qui paraissent étranges ou étrangers deviennent familiers et débouchent sur des époques où le présent se substitue à lui-même perpétuellement. Utopies? Uchronies? Il n'y a rien de magique dans cette logique de l'art dont le principal souci est d'appréhender une ou plusieurs vérités.

Car c'est bien de vérités qu'il s'agit dans les suites d'images qu'a établies jour après jour au fil des années – près d'un demi-siècle tout de même – Louis-Pierre Bougie dans son atelier. Vérités? Faces et profils d'images dont les propos se donnent pour vrais avec leur cortège de laideurs, d'effrois, de beautés, d'ennuis. Avec leur fond de passions : jalousie, rancunes, amours, haines, charités, maladroitures, trahisons, hypocrisies, bassesses, générosités... Avec leurs dualités : nuit/jour, lumière/ombre, candeur/ironie, franchises/politesses... Et leurs demi-teintes : pénombre et contre-jour, verdâtres et bleus passés, grisailles et blancs cassés...

Louis-Pierre Bougie ne réussit pas tous ses dessins. Parfois aussi, il ne sait quoi en faire. Dans tous les cas, il les garde et les « récupère ». Il se limite parfois à ne « recycler » que certains éléments. Il les découpe. Il les laisse en l'état. Il s'en servira ultérieurement pour élaborer un nouveau tableau. Ces éléments provenant de pièces éparses vont jouer également un rôle de stimulants, d'éléments déclencheurs, d'inspiration. Ils ouvrent des pistes pour d'autres suites. Ainsi l'échec nourrit sans cesse et approvisionne sans cesse le succès. L'échec fait échec à la panne d'inspiration. L'erreur se met donc au service des vérités que matérialisent au propre et au figuré les œuvres destinées à être exposées.

COMMENCEMENT AVANT LE COMMENCEMENT

Fusain, pierre noire, crayon à mine de plomb, pointe sur plaque, pinceaux : le trait marque les commencements. La pensée accompagne d'abord le dessin. Elle se propage avec la gravure et la peinture. Mais elle tire sa permanence et son intensité du collage. Il n'y a pas vraiment de page blanche devant laquelle s'installe l'artiste. Il y a plutôt quelque chose d'antérieur, une sorte de *commencement avant le commencement* : une esquisse sur une feuille de papier, un personnage « récupéré » d'une gravure précédente; traînent aussi sur le comptoir de travail un bras, un pied, la moitié d'un torse, une ou plusieurs têtes tirées de travaux passés et qui n'ont pas servi. Ces matériaux suffisent à déclencher le mouvement à l'origine de formes nouvelles semblables/dissemblables, démultipliées, mutilées, reconstituées. Ils s'inscrivent comme les signes d'une écriture qui comblent le néant ou le vide qui toujours accueille l'autoportrait de l'artiste, son double ou/et l'autre qu'il soit rival ou frère ou femme avec qui se fondre. Fusion amoureuse : Louis-Pierre Bougie donne corps à cet idéal, prémisse à toute connaissance.

SUITES ET FIN

Certes, Louis-Pierre Bougie anime des suites ou des séquences de gravures, de dessins, de peintures qui se distinguent selon les périodes de sa vie (ses rencontres, ses voyages) mais sur lesquelles il revient et qu'il enrichit. Il est donc difficile de marquer ses productions selon un découpage chronologique, voire thématique, précis. Mais si chaque œuvre est autonome et qu'elle en appelle sans cesse d'autres, l'artiste n'en demeure pas moins préoccupé par le moment où il n'y aura plus de suite. Il évoque le danger de la folie (*Un roi quelconque*, 2001). Il nargue même la mort. Il ne cesse de dénoncer la douleur, la perte qui sont perceptibles dans les visages ombrés, le regard vide et les gestes désespérés de beaucoup de ces personnages qu'il montre prostrés, les coudes sur les genoux et la tête dans les mains (*Chambre de bonne, rue Saint-Maur*, 2004) ou bien assis en tailleur dans la posture d'un scribe égyptien (*L'homme assis*, 2011). Ils profèrent des cris muets, ils hurlent leur angoisse en plein ciel ou murmurent leur malaise de vivre entre les murs gris ou bleus (jamais parfaitement bleus) d'une pièce close. Louis-Pierre Bougie peint la vérité du dur désir de durer que chantent ou clament des images de clartés et d'énigmes qui parlent et ne parlent pas. Elles charrient des sens multiples et signent un triomphe d'autant plus grand et beau que nul ne peut le démentir. Et désormais, plus que jamais.

Biographie

Critique d'art, **Bernard Lévy** a dirigé la revue *Vie des Arts* de 1992 à 2018. Auteur de recueils de nouvelles, il poursuit aujourd'hui une carrière d'écrivain, d'éditeur, de commissaire d'exposition et d'animateur culturel à Montréal.

Le trou vert

Par Louis-Pierre Bougie



2005. Pierre noire et acrylique, carnet de croquis, 59 x 46 cm.

Sens dessus dessous

Par Louis-Pierre Bougie



2005. Pierre noire, acrylique et gesso sur papier collé (passage sous presse), 59 x 41 cm.

Racines

Par Louis-Pierre Bougie



2010. Pierre noire, acrylique et gesso sur carton (passage sous presse), 69 x 43.5 cm.

Biographie

Né à Trois-Rivières, **Louis-Pierre Bougie** (1946-2021) s'est formé à l'École des beaux-arts de Montréal (1967-1970) et à la Vancouver School of Art (1971). Dans les disciplines de l'estampe (taille-douce, aquarelle, lithographie), il a acquis son métier auprès de maîtres et de confrères à Paris dans les ateliers de Lacourière-Frélat, Champfleury, René Tazé. Au Québec, il a fréquenté l'atelier Graff, la Guilde graphique. Par la suite, il a effectué des stages de plusieurs mois à l'étranger. Le souci de la rigueur le conduit à participer à la création à Montréal de l'Atelier circulaire (1983), lieu de formation et de regroupement d'artistes adeptes de l'estampe.

Prolifique, il a été honoré d'une soixantaine d'expositions et pris part à une centaine d'expositions collectives au Québec et ailleurs dans le monde. Parmi les bourses et les prix reçus, mentionnons celui de la Fondation Monique et Robert Parizeau décerné par le Musée national des beaux-arts du Québec (2005) et le premier prix du Concours national du Livre d'artiste (1983). Ami de poètes, il a réalisé une douzaine de livres d'artistes ayant fait l'objet d'une exposition à la Bibliothèque nationale du Québec (2013).

Indépendant, il n'adhère à aucune tendance ou école artistique. Son esthétique répond à des spécifications propres à l'artiste même s'il est possible de glaner çà et là des connotations relevant de la post-figuration ou de la postmodernité. Son indépendance d'esprit expliquerait pourquoi il n'a pas obtenu de prix prestigieux, tel celui du Gouverneur général (Canada) ou le prix Paul-Émile-Borduas (Québec), entre autres.

Une sélection de ses œuvres a constitué l'exposition inaugurale du centre d'art 1700 La Poste (2013). En 2019, la maison de la culture Claude-Léveillée (Montréal) a organisé une rétrospective de ses sculptures et œuvres sur papier. Plusieurs œuvres font partie des fonds des grands musées du Québec et du Canada, ainsi que d'importantes collections privées.

Jean-Pierre Pelletier a réalisé cette synthèse des notes biographiques rédigées par Bernard Lévy